

The background of the cover is a painting of a man's back and shoulders. He has a large, dark, patterned snake tattoo on his upper back. On his left upper arm, there is a tattoo of a barbed wire strand. Near the waist, there are several splatters of red blood. The man is wearing dark, shiny pants. The title "Nuances de Gris" is written in a large, elegant, white script font across the middle of the back.

*Nuances
de Gris*

Brooke McKinley



Publié par
JUNO PUBLISHING
19 avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny, 92100 Boulogne-Billancourt
Tel : 01 39 60 70 94
Siret : 819 154 378 00015
Catégorie juridique 9220 Association déclarée
<http://juno-publishing.com/>

Nuances de gris

Copyright de l'édition française © 2016 Juno Publishing

Copyright de l'édition anglaise © 2009 Brooke Mckinley

Publié chez Dreamspinner Press, 5032 Capital Circle SW, Ste 2, PMB# 279, Tallahassee, FL 32305-7886 USA

Titre original : Shades of Grey

Traduit de l'anglais par Frédérique Genestier

Relecture française par Valérie Dubar & Jade Baiser

Conception graphique de la couverture : © Paul Richmond <http://www.paulrichmondstudio.com>

Couverture française : Feather Wenlock

Tout droit réservé. Aucune partie de cet ebook ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut les photocopies, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Juno Publishing :

<http://juno-publishing.com/>

Première édition française : décembre 2016
Première édition : octobre 2009
ISBN : 979-10-94809-80-8

Édité en France métropolitaine

Avertissements

Ceci est une œuvre fictive. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existées, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux ou des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.

Cet ebook contient des scènes sexuellement explicites et homoérotiques, une relation MM et un langage adulte, ce qui peut être considéré comme offensant pour certains lecteurs. Il est destiné à la vente et au divertissement pour des adultes seulement, tels que définis par la loi du pays dans lequel vous avez effectué votre achat. Merci de stocker vos fichiers dans un endroit où ils ne seront pas accessibles à des mineurs.

OceanofPDF.com

Pour mon mari, l'homme le plus patient de la planète et qui est d'un grand soutien.

et

Pour Holly, qui m'a accompagnée depuis le début.

OceanofPDF.com

Nuances de gris



Brooke Mckinley



.

OceanofPDF.com

Chapitre Un

Quatre-vingt-deux, quatre-vingt-trois, quatre-vingt-quatre. Ploc. Ploc. Splash. Même pas envie de savoir ce qu'était ce foutu truc. Quatre-vingt-cinq... ou merde, était-ce quatre-vingt-quinze ? Fils de pute ! Un, deux, trois...

Danny Butler s'ennuyait. Et il avait froid. C'était toujours le cas lorsqu'il souffrait, les secousses commençant presque aussitôt que son corps enregistrait la douleur. Il l'avait tenue à distance, au bord de sa conscience, en se concentrant sur la fumée qui remplissait ses poumons. Il avait déjà terminé un paquet entier de cigarettes et compté les vieilles dalles du plafond trois fois. Il n'avait toujours pas décidé si celle qui était cassée, près du rebord, devait ou non compter comme deux.

Danny tapota la cendre de sa cigarette, son regard passant sur la flaque rouge qui se répandait à ses pieds. Le bourdonnement des lumières fluorescentes, vieilles de plusieurs décennies, au-dessus de sa tête était le seul bruit autre que le *ploc, ploc* régulier qu'il essayait d'ignorer.

Il avait passé beaucoup de temps dans des salles comme celle où il se trouvait actuellement. Petites, sales, puant la détresse. Au moins, celle-ci n'avait pas de reste de vomi plaqué contre le mur comme celle de la dernière fois. Mais les blocs de béton sales devant lui contenaient leurs propres secrets ignobles. Les marques d'éraflures causées par des jambes agitées et des bras tendus, la glaire sèche qui avait manqué sa cible, d'anciennes taches brunes rappelant à Danny qu'il n'était pas le premier homme à avoir versé son sang derrière ces murs. L'odeur familière de désespoir qui se déversait lentement, poison toxique déferlant sur les malades abandonnés ici. Dernière chance, fin de partie.

Danny mordit rudement sur le filtre, ses dents qui claquaient ressemblant au tintement d'un glaçon contre un verre à moitié plein. Il risqua un coup d'œil vers le sud, là où la piscine de sang s'étendait de plus en plus. Quelques morceaux rouge sombre flottaient dans cette soupe, source du *splash* mystérieux.

Que le spectacle commence. Faites entrer les clowns.

Danny se remit doucement debout, passa une main dans ses cheveux en sueur. Il se dirigea vers le miroir graisseux sur le mur du fond et frappa durement avec les jointures de ses doigts.

— Hé, connards ! Qu'est-ce que vous attendez ? Une invitation gravée à vos noms ?

Silence. Mais Danny savait qu'il était surveillé, déjà bien trop familier aux regards accusateurs qu'il sentait contre sa peau. Il alluma sa dernière cigarette à l'aide de son briquet en argent brillant. Il prit une bouffée bienfaisante avant d'attraper le bas de son tee-shirt blanc et de l'ôter, tressaillant lorsque le tissu resta collé au sang coagulé juste en dessous du côté gauche de sa cage thoracique.

— Vous avez vu ça ? J'aurais peut-être besoin d'un foutu pansement.

Il essaya de l'éviter, mais son œil vit le reflet de l'os qui sortait furtivement de l'entaille.

— Putain, murmura-t-il. Ou alors, vous pourriez simplement me jeter du fil et une aiguille, suggéra-t-il, les yeux rivés sur le miroir. Je vais me faire une soirée point de croix.

Pas de réponse. Il laissa tomber son haut qui s'écrasa sur le sol dans un bruit humide. Puis il tendit la main et claqua sa paume sanglante contre le verre. Souvenir pour le prochain pauvre con à se retrouver coincé dans cet enfer.

Les deux hommes derrière le miroir regardaient Butler sans rien dire. Le plus grand fit un pas en avant pour obtenir une meilleure vue. Jusqu'à présent, il avait seulement vu Danny Butler sur les photos ou à travers des jumelles. Il observa les cheveux noirs, épais, collés par la sueur, le visage rendu pâle à cause de la douleur et du mauvais éclairage, une barbe de deux jours entourant son sourire moqueur, les immenses yeux bordés de longs cils noirs, le petit cercle d'argent étincelant à l'oreille gauche.

— Mon Dieu, gémit le petit homme à côté de lui lorsque Butler exposa sa blessure. Vous en avez beaucoup des comme lui ? Peut-il saigner à mort d'une blessure comme celle-ci ?

— Non, répondit l'homme de grande taille en secouant la tête. Il serait déjà mort.

— Oh, c'est réconfortant, déclara le petit en levant les yeux au ciel. Quand même... Vous ne pensez pas que nous ferions mieux d'aller voir ?

— Plus tard. Quand j'en aurai terminé avec lui.

— Oui, mais...

Le grand homme claqua la porte derrière lui avant la fin de la phrase. Miller Sutton n'avait pas besoin que la flicaille lui dise comment gérer cette enquête. Il avait finalement réussi à coincer Danny Butler. Il n'allait pas laisser Agent Gentil tout foutre en l'air.

Miller fit un détour rapide par la salle de bain. Il avait toujours besoin de pisser avant un interrogatoire. Ce n'était pas une information qu'il aurait volontiers partagée avec quiconque. Il fit son affaire, se lava les mains et essuya sa paume mouillée d'eau froide sur son visage.

Il s'observa à travers le miroir, frotta les taches de rousseur sur son nez avec deux doigts, comme s'il pouvait les effacer. Il les détestait toujours dans ces moments-là, inquiet de paraître trop enfantin, trop jeune pour être pris au sérieux. Avec un soupir fatigué, il baissa la main et tourna le dos à son propre reflet.

Il fut un temps où cette partie était celle qu'il préférait : clore l'affaire, attraper quelqu'un qui voulait tellement sauver ses fesses qu'il était prêt à vous aider. Se battre pour la bonne cause et toutes ces conneries. Mais aujourd'hui, il se sentait simplement épuisé, aucun sentiment de victoire ne coulait dans ses veines.

Où est-il passé, Miller ? Ce feu qui brûlait en toi ? Reprends-toi. Tu fais partie des gentils, souviens-toi.

Il ne pouvait pas déterminer avec précision à quel moment il avait commencé à se dérober, à quel moment il avait commencé à voir au-delà de l'arrestation, au-delà de l'avancée dans sa carrière lorsqu'il regardait quelqu'un dans les yeux par-dessus une table sale dans une minuscule salle d'interrogatoire. Il aurait voulu revenir au moment où rien ne comptait à part le travail, quand l'empathie n'avait pas la moindre emprise sur Miller Sutton.

Peut-être qu'il avait fait cela pendant trop longtemps. Il avait toujours pensé que, plus le temps passerait, plus il deviendrait insensible à l'état misérable de la condition humaine, pas l'inverse. D'ailleurs, il n'exerçait ce métier que depuis sept ans, pas assez longtemps pour faire une dépression.

Oui, eh bien, peut-être que tu aurais dû t'arrêter à cinq.

Mais cette pensée était trop déprimante à étudier. Il n'avait aucune idée sur ce qu'il aurait pu faire de sa vie, sinon cela. Tout était bien compartimenté dans des petites boîtes soignées, le tout en noir et blanc, exactement comme il aimait. Le gentil et le méchant, le bien et le mal, l'innocent et le coupable. Qu'ils restent dans les bonnes cases et tout fonctionnerait à la perfection.

Assez de cette merde ! Rentre là-dedans et botte-lui les fesses. Montre à Danny Butler ce qu'est vraiment le désespoir. Montre-lui que s'il ne fait pas les choses à ta manière, la douleur ne fait que commencer.

Miller ouvrit la porte, la refermant doucement derrière lui. Il traversa la pièce jusqu'à la table, tira une chaise en face de Butler et s'assit sans un mot. Sa puissance avait toujours résidé dans son silence. Il avait toujours été incapable d'entrer et d'aboyer des questions, il choisissait plutôt d'utiliser sa nature calme pour faire parler les suspects. Il avait rapidement découvert que les gens n'étaient pas à l'aise avec le silence. Très vite, ils commençaient à raconter l'histoire de leur vie, éclaboussant Miller de leur diarrhée verbale simplement pour avoir un peu de bruit dans la pièce.

Butler était penché en arrière sur sa chaise, les talons bottés posés sur la table.

— Ôtez vos pieds de la table, déclara Miller, sans lever les yeux du dossier qu'il avait étalé devant lui.

Butler prit tout son temps pour obéir, abaissant un pied après l'autre.

— Oui... monsieur, répondit-il d'une voix traînante, ses lèvres recourbées en signe d'amusement.

Nous allons voir à quel point tu trouves ça amusant dans environ cinq minutes, morveux. Miller regarda la carte dans sa main.

— Je vois qu'on vous a lu la loi Miranda¹.

— Oui, où est l'avocat que j'ai demandé il y a deux heures ?

Miller haussa les épaules.

— Aucune idée. Sûrement en chemin.

— Hum-hum, répondit Butler. Je n'en crois pas un traître mot.

Miller avait attendu, priant pour qu'il se montre aussi confiant que la plupart des hommes qui s'étaient assis dans ce fauteuil avant lui. Il n'avait pas eu à attendre longtemps.

— Eh bien, venez-en au fait, l'invita Butler d'un geste de la main. Ce n'est pas comme si je comptais cracher le morceau.

Miller ravala son sourire triomphant tout en feuilletant les pages en face de lui.

— Ils ont dû décider d'envoyer la cavalerie, ricana Butler. Je ne crois pas vous avoir vu avant. Inspecteur... ?

— Agent spécial Sutton.

Butler se mit à rire dans sa barbe.

— J'aurais dû le savoir. Un G-man junior². J'ai donc les Fédéraux au cul maintenant. Excellent. Je gravis les échelons.

— Il est dit ici que vous avez une certaine expérience du système carcéral, répliqua Miller en cognant le dossier de Butler avec son index. Vous avez passé quelque temps à Leavenworth, Marion³, même un court passage au Super Max⁴.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, déclara Butler en haussant les épaules, avant d'écarter largement les bras. Je voulais découvrir le monde.

— Inculpé pour vente de cocaïne, inculpé pour vente de méthamphétamine, inculpé de nouveau pour vente de cocaïne. Au moins, vous êtes cohérent.

— Oui, mais j'ai toujours été innocent, déclara Butler avec un sourire paresseux, le regard rivé au plafond.

Saloperie de fils de pute.

— Oh, vraiment ? répliqua Miller en lui offrant un de ses sourires froids. Eh bien, cette fois, vous ne l'êtes pas. Criminel en possession d'une arme à feu, M. Butler.

Il fit claquer sa langue sur son palais.

— C'était une très mauvaise idée. Cinq ans, minimum.

— Ce n'était pas mon foutu flingue, répliqua Butler d'une voix morne, inclinant sa chaise sur deux pieds.

— Mauvaise réponse, contra Miller. Depuis le temps, vous devriez savoir que cet argument passe au-dessus de la tête des juges fédéraux. L'arme était dans votre voiture lorsque vous avez été arrêté. Personne ne se soucie de savoir à qui il appartient vraiment. Vous allez prendre pour ça, mon pote.

— Comme vous pouvez le voir, Sutton, je suis carrément mort de trouille.

Ne le laisse pas t'atteindre. C'est ce qu'il veut. Tu as toutes les cartes en main. Danny Butler n'est rien. Rien.

— Vous devriez avoir la trouille, en effet. Je n'ai jamais fait cinq ans de prison consécutifs, et vous ? Sans compter tout ce que nous allons trouver chez vous durant la perquisition. Vous n'allez pas voir la lumière du jour avant un certain temps, M. Butler.

— Vous allez arrêter avec vos foutus M. Butler ? Je m'appelle Danny.

— Très bien... Danny.

— Et je peux vous appeler... ? demanda Danny en souriant, tel le chat du Cheshire ayant envie de jouer.

— Agent spécial Sutton ira très bien.

— Parfait.

Il redressa la chaise dont les pieds heurtèrent le sol avec un gros *bang*. Il posa ses coudes sur la table, son avant-bras et sa main gauche striés de peinture de guerre cramoisie.

— Qu'est-ce que vous voulez, agent spécial Sutton ?

Miller se pencha en avant, jusqu'à ce que leurs visages soient seulement à quelques centimètres l'un de l'autre.

— La tête de Roberto Hinestroza sur un plateau, murmura-t-il. Voilà ce que je veux.

Danny se rencogna dans sa chaise dans un bruit sourd. Son corps claqua violemment contre le siège et il plaça sa main sur sa blessure.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous voulez parler, dit-il enfin.

Plus si arrogant à présent, hein, connard ? Miller pouvait sentir l'odeur du sang dans l'air, et pas seulement à cause de la blessure de Danny. Il croisa les mains, posa son menton sur ses doigts, et attendit. Il n'était pas dupe du déni de Butler, il savait qu'il mentait même sans son regard vacillant entre le sol, le plafond et la table, sans jamais se poser sur Miller.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je connais Roberto Hinestroza ? demanda Danny quand le silence s'épaissit, ses doigts triturant nerveusement le sang séché sur son bras.

Bingo.

— Hé bien... Danny, je ne sais pas... Peut-être parce que tu es son numéro deux ? Que tu distribues sa coke depuis que tu es en âge de conduire ?

— Je ne sais pas où vous obtenez vos informations, mais je ne suis pas son bras droit, se moqua Danny.

— Ne te moque pas de moi, l'avertit Miller, en haussant la voix, empêchant toute mauvaise interprétation. J'enquête sur Hinestroza depuis maintenant trois ans. Je mange, dors, et respire Hinestroza. J'en sais davantage sur ce tas de merde que lui-même. Et j'ai gardé un œil sur toi durant tout ce temps.

— Bon Dieu, le lorgna Danny. Je savais que j'étais beau gosse, mais...

— Tais-toi !

Calme-toi, Miller. Il est en train d'avoir le dessus. Ramène-le là où tu veux qu'il soit. Fais-lui savoir qui est le patron.

— Nous attendions l'occasion parfaite pour t'arrêter, et tu nous l'as fournie aujourd'hui.

— Griller un feu rouge ? répliqua Danny en agitant une main dédaigneuse. Vous ne pouvez pas faire mieux que ça ?

— Ils ne t'ont pas arrêté pour infraction au Code de la route. Ils t'ont arrêté à cause du Sig Sauer dans ta boîte à gants.

— En parlant de mon arrestation, vous comptez m'apporter de l'aide médicale bientôt ?

Danny avisa sa blessure qui saignait toujours.

— Je vais faire un procès à cette ville.

— Voilà ce qui arrive quand on essaie d'échapper aux flics.

— Ils n'avaient pas besoin de me traîner à travers cette fenêtre cassée. Je me suis coupé de partout.

Miller offrit à Danny un regard vide.

— Ils n'allaient pas te suivre dans un bâtiment abandonné. En plus, ils avaient des ordres. J'ai besoin que tu sois en vie si tu peux m'être utile.

— Vous êtes un vrai prince, marmonna Danny dans sa barbe. D'accord, je vais jouer le jeu. Supposons que je connaisse ce Roberto Hinestroza, je devine que vous voulez que je le dénonce.

Miller hocha la tête, tapotant sa lèvre supérieure avec son stylo.

— Entre autres.

Danny rejeta sa tête en arrière et s'esclaffa.

— Oh, mec, elle est bien bonne, celle-là, agent spécial Sutton.

— Je suis sérieux, Danny.

Ce dernier claqua sa langue contre son palais.

— Moi aussi, bon sang. C'est hors de question.

— On ne va pas te jeter aux loups. Nous pouvons te protéger...

— Humm... le dernier gars que je connaissais qui s'est laissé convaincre par ces quelques mots, ils l'ont retrouvé flottant dans la rivière avec la langue arrachée et sa queue au fond de la gorge. Alors, pardonnez-moi si je ne saute pas de joie dans tous les sens comme une adolescente à votre offre.

— Ça ne sera pas le cas cette fois-ci.

En es-tu certain, Miller ? Parce que tu sais aussi bien que lui qu'on ne le protégera pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Hinestroza veut absolument lui mettre la main dessus, et il le fera. Es-tu prêt à prendre le risque ? Oui... bon sang, oui. Qui s'inquiéterait d'un petit dealer ? Qui en a quelque chose à foutre de Butler du moment qu'il m'aide à attraper le gros poisson ?

Miller regarda ses mains. Parfois, il se rendait malade.

Danny le dévisageait d'un air de celui qui sait, celui qui était déjà passé par là. Ce regard qui connaissait toutes les vérités crasseuses cachées derrière de jolis extérieurs.

— Merci de me rassurer. Ça marcherait mieux si vous y croyiez vous-même, souligna-t-il. Je crois que je vais miser sur les cinq ans de prison, puisque ça revient au même pour vous.

— Le truc, Danny, déclara Miller, la voix soyeuse et menaçante, c'est que je doute que tu sois encore en vie d'ici cinq ans... La rumeur circule en prison que tu aurais déjà balancé sur Hinestroza...

Il haussa les sourcils.

— Ça ne va pas prendre beaucoup de temps pour qu'on se débarrasse de toi. Pour une fois dans ta vie pathétique, pourquoi ne prends-tu pas une bonne décision et ne te décides-tu pas à nous aider ?

La menace pesa dans la pièce. Les yeux de Danny s'assombrirent lorsqu'il réalisa qu'il avait été piégé. Miller sentit son propre corps se crispier sous la colère de Danny, attentif à tout ce que pourrait faire ce dernier pour essayer de lui échapper.

— Espèce de merde, cracha Danny. Vous allez me tuer si je ne vous donne pas ce que vous voulez ? C'est ça ?

— Je n'ai jamais parlé de te tuer. C'est simplement que comme informateur protégé par le FBI, la rumeur que tu as craché le morceau va

vite se répandre. Je suis un type puissant. Mais je ne peux pas obliger les gens à se taire.

— Incroyable. Vous être une incroyable bande de connards.

Danny se recroquevilla sur sa chaise.

Miller posa ses mains à plat sur la table, offrant à Danny un regard suppliant, regard qu'il avait pratiqué des centaines de fois dans le miroir de sa salle de bain. Une autre astuce du métier.

— Tu n'as pas le choix, Danny. Je suis ta meilleure option et nous le savons tous les deux.

— Allez-vous faire foutre, cracha Danny.

Il se leva et traversa la pièce.

— Je veux sortir d'ici ! cria-t-il dans le miroir. Alors, arrêtez-moi ou ouvrez cette foutue porte !

Miller sauta de sa chaise avant que Danny ne puisse ajouter un mot. Il l'attrapa, le poussant contre le mur à côté du miroir, hors de la ligne de mire de ceux qui pourraient être en train de les regarder. Sa poitrine se cogna contre celle de Danny.

— Écoute-moi, connard. Tu vas le faire, que ça te plaise ou non.

Le pouce de Miller vint se poser à un millimètre de la blessure de Danny.

Les yeux de ce dernier s'ouvrirent en grand, le muscle de sa mâchoire se crispa tandis qu'il se préparait à la douleur. Miller avait toujours été doué pour dénicher le point faible d'un suspect. Et une fois découvert, il n'avait absolument aucun scrupule à s'en servir – violemment. Que ce soit la femme sanglotant dans la salle d'attente, l'enfant adoré destiné au cycle sans fin des familles d'accueil, ou la blessure physique que Danny Butler arborait maintenant, Miller s'abreuvait toujours directement à la gorge une fois qu'il avait trouvé la veine.

Mais à présent, son visage si près de celui de Danny, ses yeux verts qui le regardaient, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas le faire. Il n'avait pas le courage d'enfoncer son pouce dans la plaie pour lui faire cracher la réponse qu'il voulait entendre.

C'est quoi ton problème, Miller ? Fais-le. Fais-le !

Il baissa la main, recula légèrement pour donner à Danny une certaine marge de manœuvre.

— Quelle est ta décision, Danny ?

Ce dernier le fixa d'un regard méfiant, sa langue se faufilant hors de sa bouche pour lécher sa lèvre supérieure.

— D'accord, dit-il après un moment de silence sans fin. Je vais vous aider.

Il se tourna vers la porte et regarda par-dessus son épaule, et sa voix se fit moqueuse.

— Mais seulement parce que vous en avez foutrement besoin, Sutton.



Chapitre Deux

Sutton conduisit Danny dans un couloir vide, lui indiquant un banc de bois vissé au sol dont les boulons étaient rouillés. Le siège était dangereusement incliné, menaçant la personne qui s’y assoirait de finir sur le sol.

Danny s’assit tout de même, ses doigts se collant aux échardes de bois. Il ne voulait pas imaginer la combinaison de fluides corporels qui avait causé cette adhésivité sous sa peau. Il regarda Sutton s’en aller, surpris de ne pas trouver plus d’autosatisfaction dans sa façon de marcher. Ce bâtard avait obtenu ce qu’il voulait, non ?

Les lèvres de Danny le picotaient, le bout de ses doigts et de ses orteils étaient engourdis. Il ne voulait pas s’évanouir ; en partie par orgueil, en partie parce qu’il ne faisait pas confiance à Sutton pour le ramasser s’il tombait. Il essaya de mettre sa tête entre ses genoux et de prendre de profondes respirations, mais son flanc était trop douloureux pour permettre ce genre de mouvement.

Ce n’est pas seulement la blessure qui te met dans cet état, c’est penser en combien de morceaux Hinestroza va te découper quand il découvrira ce que tu as fait, qui te rend vraiment malade.

Le pied de Danny rebondit sur le sol, ses doigts tambourinant sur le banc en un rythme saccadé. Il n’avait jamais été doué pour rester sagement assis. Plutôt crever que rester sur ce banc comme un chien obéissant. Il se leva sur ses jambes branlantes, les pieds aussi lourds que du plomb, et clopina à travers le couloir à la recherche de Sutton. S’il vendait son âme aux fédéraux, il attendait un peu d’aide en retour. Accepter une sentence de mort devait bien comporter quelques avantages.

Il suivit le son des voix jusqu’à l’angle du couloir pour découvrir un petit bureau où Sutton et un type de petite taille et mal peigné étaient en pleine altercation. Danny hésita à revenir sur ses pas et sortir par la porte de devant. Mais Sutton n’aurait qu’à suivre les traces de sang – telles des miettes de pain version film de vampires.

— Hé, clama Danny depuis le couloir, la voix mal assurée. Je ne déconne pas. J’ai besoin d’un médecin.

Sutton tourna la tête, le dévisageant de haut en bas.

— On s'en occupe, dit-il d'un ton las, comme si Danny se plaignait pour une petite écharde.

Danny s'adossa contre le mur, puis se laissa glisser sur les fesses, laissant une trainée rouge brillante dans son sillage. Rien à foutre, cet endroit avait vraiment besoin d'un coup de peinture de toute façon. La froideur du linoléum traversa son jean, ses frissons se faisant plus violents. Sutton et le type court sur pattes étaient en train de se disputer, leurs mots flottant vers lui au fur et à mesure que le volume augmentait.

— Il a besoin de points de suture, déclara Sutton, crachant chaque mot.

— Sans blague ! C'est ce que j'essaie de vous dire depuis une demi-heure. Emmenez-le aux urgences.

— Pourquoi un de vos agents ne pourrait-il pas se charger de l'emmener et de le ramener ensuite ?

— Parce que, Agent Sutton, c'est vous, les Fédéraux, qui avez repris cette affaire. Il n'est plus mon foutu problème. Vous qui semblez si soucieux quant à l'état de M. Butler, occupez-vous de lui.

— Une fois que vous aurez terminé de vous battre pour moi, je serai juste ici, à me vider de mon sang, intervint Danny.

Il entendit le claquement sec des bruits de pas. Le visage contrit de Sutton se posa sur lui tandis qu'il claquait la porte derrière lui. Danny appuya sa tête contre le mur et laissa ses yeux se fermer.

— Hé. Hé !

Une main lui secoua rudement l'épaule, le ramenant à la conscience.

Il papillonna des paupières avant de les rouvrir.

— Quoi ? grogna-t-il, sa gorge comme remplie de verre pilé.

— Ne t'évanouis pas, lui ordonna Sutton, en sortant son portable de sa poche.

— Je ne me suis pas évanoui, je me reposais, corrigea Danny, pas tout à fait certain que c'était bien le cas.

— Je dois passer quelques coups de fil. Ne bouge pas.

— Facile à dire pour vous. Vos côtes ne sont pas en train de sortir de votre peau comme des cure-dents.

Sutton l'ignore et lui tourna à moitié le dos lorsque quelqu'un répondit à son appel. Danny se décala légèrement sur le sol, pour tenter de mieux entendre.

— C'est Sutton. Oui, je l'ai eu. Il va avoir besoin d'une aide médicale pour...

Sutton se tut et écouta.

— Je sais. Qui doit le prendre ? Non, non !

Profond soupir, puis Sutton passa une main sur son visage.

— Oui, d'accord. Vous avez quelqu'un qui surveille son logement ? D'accord. Nous serons là plus tard.

Il raccrocha le téléphone avec un claquement de son poignet et pivota pour regarder Danny.

— Lève-toi. On y va.

Danny tenta de se relever et un gémissement lui échappa avant qu'il puisse le contenir.

— C'est vous qui m'emmenez ? demanda-t-il, discourant pour empêcher de crier de douleur.

— Ça en a tout l'air.

— Waouh, je suis flatté.

Il suivit Sutton dans le couloir.

— Je pensais que vous demanderiez à un de vos larbins de le faire pour vous.

— J'ai essayé. Apparemment, c'est à moi de jouer les baby-sitters. Ça doit être mon jour de chance.

Sutton semblait contrarié et il ne fit aucun effort pour ralentir sa marche pour Danny. Il était déjà arrivé à plus de la moitié du couloir, les jambes cachées sous son costume se dépêchant d'atteindre leur destination.

Le costume seyait à Sutton. Danny devait bien le reconnaître, il avait toujours aimé les hommes en costume, avec leurs chemises chiffonnées, leurs cravates brillantes et leurs chaussures cirées qui couinaient sur le sol. Peut-être parce que, ayant grandi dans une petite ville, il n'avait jamais vu d'hommes habillés de cette façon. Ça semblait être un monde meilleur que celui de là où il venait. Et il était carrément certain que c'était un cran au-dessus du monde dans lequel il vivait à présent. Les hommes en costume donnaient l'impression d'avoir réussi par eux-mêmes, de tout contrôler, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, même s'il ne s'agissait que d'une illusion. Ces hommes n'auraient jamais laissé leur vie devenir le foutu gâchis qu'était devenue celle de Danny.

Ce dernier et Sutton tournèrent au bout du couloir, les amenant dans la zone principale du commissariat de police, où les agents grouillaient comme des mouches. La pièce était identique dans tous les postes de police que Danny avait fréquentés : bondés, bruyants, délabrés. Toujours les mêmes lumières fluorescentes semblables à celles de la salle d'interrogatoire, plusieurs ampoules vacillantes qui projetaient de sombres ombres sur les bureaux situés au-dessous. Il y avait même quelques suspects menottés, crachant des obscénités à des inspecteurs blasés. Danny pouvait apercevoir un coin de la salle d'attente devant lui, les petits enfants entassés sur des chaises, spectateurs involontaires du défilé de leurs pères ou mères menottés aux poignets et aux chevilles. Le seul fait de mettre un pied ici vous arrachait à la vie.

— Attends ici, ordonna Sutton en se dirigeant vers un flic en uniforme, assis, la hanche perchée sur le bord d'un bureau encombré.

Danny reconnut le policier comme étant celui qui l'avait sorti par la fenêtre et lui avait passé les menottes, lui donnant en cadeau un coup de botte assez violent dans les côtes.

Le flic ne semblait pas aimer davantage Sutton que Danny. Ce que venait de lui dire Miller le fit se lever, son corps envahit l'espace personnel de Sutton. Danny aurait aimé avoir une cigarette et s'asseoir pour profiter du spectacle.

— Je vous ai dit de vous en débarrasser, aboya Sutton.

Sa voix résonna à travers la pièce, ce qui provoqua l'intérêt des occupants des bureaux environnants.

— J'ai déjà rempli la paperasse, je ne peux pas...

Sutton se pencha en avant, la main en coupe autour de son oreille.

— Ai-je bien entendu ? Est-ce que vous contestez ma décision ?

Un long doigt vint se poser sur la poitrine du flic avant de la pousser légèrement.

— Débarrassez-vous-en. Je ne me répéterai pas.

Danny ne savait pas lequel des deux il souhaitait soutenir dans ce combat, n'ayant franchement aucune affection envers tout ce qui concernait le respect des lois en règle générale. Mais s'ils en venaient aux mains, il parierait sur Sutton. Les plus calmes étaient ceux qui frappaient le plus fort.

Le flic attrapa une liasse de papiers sur le bureau et la tint face au visage de Sutton. Il la déchira d'un geste théâtral avant de laisser les morceaux

s'éparpiller sur le sol. Sutton baissa la tête puis repoussa les débris comme s'il s'agissait d'un tas de merde de chien.

— Viens.

Sutton attrapa fermement le bras de Danny et le tira vers la porte principale.

— C'était quoi ça ? demanda Danny.

— Les papiers concernant ton arrestation. Je veux qu'ils disparaissent.

Danny renifla. *Eh bien, c'est officiel. Je suis baisé.*

— C'est ça votre super plan ? Déchirer un peu de papier ? Je déteste avoir à vous dire ça, Sutton, mais ça ne va pas le moins du monde nous aider à duper Hinestroza.

— Laisse-moi m'inquiéter des détails.

— Pourquoi est-ce que ça ne me rassure pas ? Ne devrions-nous...

— C'est lui, juste là ! Juste là !

Le cri s'éleva à travers le vacarme, et Danny s'arrêta net.

— Oh, merde, souffla-t-il, suivant le son de la voix jusqu'à sa propriétaire.

— Quoi ?

Sutton suivit des yeux le regard de Danny.

— Est-ce que c'est Amanda ? demanda-t-il brusquement.

Danny hocha la tête.

— Comment êtes-vous au courant à propos de mon ex-femme ?

— Je te l'ai déjà dit, Danny. Je sais tout sur toi, répliqua Sutton sans quitter des yeux la femme en face d'eux.

Seule la partie supérieure de son corps était visible de l'endroit où ils se trouvaient : ses cheveux auburn brillants, son rouge à lèvres rouge vif, et un tee-shirt moulant qui laissait deviner chaque courbe.

— Danny ! cria-t-elle, en agitant les deux mains. Danny !

Sutton se plaça devant lui, obstruant la vue d'Amanda.

— Débarrasse-toi d'elle, lui ordonna-t-il tandis qu'elle fonçait dans leur direction.

— Oh, mon Dieu, Danny ! J'étais morte d'inquiétude. Tu ne m'as pas appelée après ton arrestation.

Amanda remarqua alors sa chemise trempée de sang. Sa voix déjà stridente monta d'une octave ou deux.

— Danny, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me suis blessé pendant l’interpellation, ma puce. C’est rien, l’apaisa Danny.

— Rien ? Tu saignes !

Amanda tourna son regard empli de colère vers Sutton.

— Est-il en état d’arrestation ?

— Non madame.

— Alors pourquoi diable l’avez-vous gardé ici ?

— Amanda...

— Nous avons dû remplir des rapports, madame, le coupa Sutton.

— Alors qu’il est blessé ?

Elle foudroya Sutton du regard.

— Typique. Allez, Danny. On va t’emmener à l’hôpital.

Sutton s’avança, l’empêchant d’approcher davantage.

— En fait, je me charge de lui. Question de responsabilité.

— Responsabilité ? répéta Amanda en fronçant les sourcils.

Oh, bon sang. Ce regard était familier à Danny. Amanda était sur le point de péter un plomb. Et si cet accrochage se terminait par des coups, Sutton serait certainement la victime.

— Cela signifie que nous prenons soin de nos obligations légales, expliqua Sutton.

Son ton était patient, mais le muscle de sa mâchoire qui tressautait était une bombe à retardement.

— Je sais ce que ça signifie, Bon Dieu. Ne croyez pas que parce que vous allez l’emmener à l’hôpital, nous n’allons pas vous poursuivre en justice.

— Oui, madame, réussit à répondre Sutton à travers ses dents serrées.

Danny frotta légèrement le dos d’Amanda et dit :

— Ça va aller, mon cœur. Laisse-moi me faire soigner et je te passe un coup de fil plus tard.

— Tu ferais mieux de m’appeler à la minute où tu franchiras le seuil de ton appartement, le menaça Amanda.

Elle enfonça un ongle rose dans sa poitrine pour lui faire savoir qu’elle ne plaisantait pas.

— Bien sûr, acquiesça Danny.

Lui et Sutton restèrent silencieux tandis qu’Amanda se dirigeait vers la sortie.

— Elle a l’air coriace, déclara Miller une fois qu’elle eut disparu.

Sa voix était assez douce, mais son nez froncé comme s'il reniflait des ordures.

— Vous n'avez même pas idée, dit Danny en riant, et il se sentit aussitôt comme le pire des connards.

Il savait qu'il devait se montrer bien plus loyal envers Amanda qu'envers le trou du cul debout à côté de lui. Il arrêta de rire.

Sutton soupira, se frottant la nuque d'une main.

— Assurez-vous de tenir votre promesse envers elle. Nous devons garder le contrôle. Si elle s'inquiète, elle va commencer à appeler certaines personnes. Nous ne voulons pas que...

— Bien, dit Danny en se dirigeant vers l'extérieur.

Un vent d'air frais lui fouetta le visage. L'automne était définitivement arrivé. Il n'était pas encore dix-huit heures et il faisait déjà nuit, les lampadaires éclairaient des parcelles de trottoir, laissant le reste se noyer dans l'ombre.

— Merde, depuis quand fait-il si froid ?

Il croisa les bras, prenant conscience de la perte de sa veste en cuir, oubliée sur la banquette arrière de sa voiture. Probablement à la fourrière à présent.

— Ça va encore, fit remarquer Sutton en rejetant la tête en arrière.

La légère brise vit voler les mèches blondes de son front. Son visage se détendit pendant une fraction de seconde, offrant à Danny un aperçu de l'homme caché derrière l'insigne. Danny se surprit à constater que c'était un visage qu'il aurait pris plaisir à connaître mieux, si les circonstances avaient été différentes.

Oui, des circonstances qui n'impliqueraient pas que Sutton soit prêt à vendre ton cul pour lui permettre d'approcher Hinestroza.

Sutton tourna la tête pour regarder Danny.

— Je vais chercher la voiture pour que tu n'aies pas à marcher.

C'était la première fois de toute la nuit qu'il donnait l'impression que la blessure de Danny lui importait un peu.

Miller abandonna Danny assis sur la balustrade de pierre à l'extérieur du poste de police. Il ne s'inquiétait pas d'une éventuelle fuite. Il n'y avait nulle part où Danny pourrait aller qu'il ne pourrait pas trouver. Les bruits de

ses pas claquaient bruyamment sur le trottoir désert, écrasant sur son passage les feuilles tombées des arbres. Il pouvait sentir l'odeur âcre de la fumée, quelqu'un dans une maison non loin semblait impatient de voir l'hiver arriver. Quelques lanternes de guingois le lorgnaient depuis des porches déserts.

Il conduisit la Crown Victoria bleu foncé jusqu'à l'avant du poste de police, fouillant dans la boîte à gants à la recherche de quelques cigarettes pendant que Danny descendait les marches en boitillant, son visage affichant une grimace tordue. Miller se pencha et ouvrit la porte côté passager.

Il n'était pas d'humeur pour tout ça. C'était peut-être la police locale qui avait livré Danny Butler sur le pas de sa porte, mais il ne se sentait pas particulièrement reconnaissant. Il n'avait pas risqué son cul pendant toutes ces années pour finir par devoir jouer les infirmières. Ça aurait dû être le boulot d'un de ces patrouilleurs mangeurs de donuts.

— Je peux monter derrière ? demanda Danny en se penchant.

— Si tu veux.

Miller haussa les épaules et referma la porte.

Danny grimpa à l'arrière de la voiture en étirant ses longues jambes sur le siège.

— Je ne sais pas si je peux tenir droit, expliqua-t-il, en se penchant en arrière contre la porte. Bon sang, est-ce que tous les flics conduisent la même putain de voiture ? Pas étonnant que nous arrivions à vous repérer à des kilomètres.

— Nous varions les couleurs, déclara Miller, impassible, les yeux sur la route.

— Vous avez une clope pour moi ?

Miller tendit le paquet par-dessus le siège et Danny arracha une cigarette de ses doigts agiles.

— Quel hôpital ? demanda-t-il.

— Saint Luke.

— En général, je vais à Saint-Joseph.

— Quoi ? Tu as une carte de fidélité là-bas ou un truc de ce genre ? Pour deux blessures par balles soignées, la troisième est offerte ?

— Très amusant, répliqua Danny en soufflant la fumée qui flotta dans l'air avant de fusionner à celle de Miller. Pour information, je ne me suis

jamais fait tirer dessus.

— Je sais.

Miller attendit quelques secondes.

— Blessure au bas du dos à droite, avec un couteau, pendant que tu étais à Marion. Blessure à la cuisse gauche, tu t'es presque vidé de ton sang avec celle-ci, tu n'as pas voulu dire à l'hôpital comment c'était arrivé. Et une fracture du crâne à Leavenworth. Cicatrice sous tes cheveux, à l'arrière de la tête.

— Quelqu'un a fait ses devoirs, observa Danny, impressionné. Vous voulez un bon point ? Et n'oubliez pas d'ajouter cette soirée à la liste. Je pense qu'elle va laisser une sacrée marque.

Miller grogna et ouvrit la fenêtre pour laisser un peu d'air frais entrer à l'intérieur de l'habitable enfumé.

— Hé, l'interpella tout à coup Danny. Je ne me sens pas bien. Je pense que je vais vomir.

— Pour l'amour du Ciel, murmura Miller, en jetant un sac froissé McDonald sur le siège arrière. Si tu dois vomir, vomis là-dedans.

— On ne vous a jamais dit que vous étiez nul comme garde-malade ?

La bouche de Miller s'incurva, un sourire se dessinant au coin de ses lèvres.

— C'est déjà arrivé, dit-il, cherchant du regard celui de Danny à travers le rétroviseur, avant de se détourner rapidement.

La dernière chose que Miller voulait, c'était de devenir ami avec Danny Butler. Il avait une mission. Il devait rester concentré sur un seul objectif : Hinstroza. Afin d'y parvenir, il avait besoin d'attirer Danny vers lui tout en conservant une distance professionnelle. Les sentiments n'avaient pas leur place dans l'équation. Tout cela faisait partie du jeu.

Depuis quand la vie d'un homme est-elle devenue un jeu pour toi, Miller ? C'est peut-être un trafiquant de drogue, mais ce n'est pas une raison pour être si froid. Tu as de la glace dans tes veines maintenant ?

La salle des urgences était relativement calme lorsqu'ils arrivèrent. Ils avaient évité la foule du matin, quand tous les ivrognes avec des lacérations dues aux bouteilles fracassées ou un traumatisme crânien suite à un vol plané à travers leur pare-brise débouleraient.

Le réceptionniste, qui s'ennuyait, leur remit un stylo et des formulaires à remplir, leur indiquant une rangée de chaises défoncées. Le skaï arraché

laissait apparaître des morceaux de mousse sale qui finissaient par tomber au sol et coller aux semelles de leurs chaussures.

Miller aurait aimé réduire la paperasserie, sortir son insigne et commencer à aboyer des ordres. Mais il ne pouvait pas prendre ce risque. Les chances de survie de Danny seraient considérablement réduites si Hinestroza découvrait qu'un agent du FBI l'avait accompagné à l'hôpital.

Miller s'installa, résolu à attendre. Chose pour laquelle il était plutôt doué, une fois qu'il avait accepté le fait qu'il n'avait pas le choix. Ce qui n'était pas le cas de Danny, dont la bougeotte constante était en train de le rendre dingue. Il se tortillait et fredonnait, tout en cliquetant sur le bout du stylo qu'il utilisait pour remplir les questionnaires hospitaliers.

— Bon sang, grogna Miller. Tu ne peux pas rester tranquille ?

— Apparemment pas.

Danny n'avait pas levé les yeux de ses genoux, sur lesquels il tentait de garder les feuilles en équilibre pour écrire, tout en serrant ses côtes de sa main libre.

— Donne-moi les papiers, ordonna Miller. Je vais les remplir. J'ai toutes tes informations en tête de toute façon.

Danny les lui passa sans rechigner, pencha la tête en arrière et ferma les yeux.

Nom complet : Daniel James Butler. Âge : 32. *Comme moi*. Miller remplit l'adresse et le numéro de téléphone de Danny, en laissant vierge la section au sujet de l'emploi.

— Ils demandent si tu as une assurance maladie. Je suppose que ce n'est pas le cas, vu ton boulot.

Danny ne répondit pas.

— Qu'en est-il de la 401k⁵ ? insista Miller. Des subventions ?

— Vous avez pensé à faire des one-man-show ? demanda Danny sans ouvrir les yeux. Sérieux, vous le devriez. Parce que vous êtes hilarant.

Miller se permit de sourire uniquement parce que Danny ne le regardait pas, ses yeux toujours fermés, ses cils d'ébène balayant le sommet de ses joues pâles. Miller rendit le formulaire complété à la réception, ce qui lui valut un éclat de bulle de chewing-gum de la part du réceptionniste et rien d'autre.

— Je suis affamé, déclara Danny lorsque Miller se rassit. Il y a quelque chose à manger ici ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

L'estomac de Danny gronda et Miller lui jeta un regard dégoûté.

— Tu es un sacré emmerdeur, fit remarquer Miller, mais il se leva avec un soupir et se mit en quête de nourriture.

Un distributeur automatique à moitié vide situé au sous-sol lui servit un Coca et un paquet de biscuits au beurre de cacahuète après avoir avalé son dollar.

De retour à l'étage, il jeta les snacks à Danny, en l'observant tandis qu'il déchirait l'emballage de cellophane avec ses dents.

— Putain, ils sont tout rassis, se plaignit Danny en avalant un biscuit.

Miller prit une profonde inspiration, résistant à l'impulsion soudaine de le frapper à l'arrière du crâne. Danny était en train de terminer sa boisson lorsqu'une femme forte au visage sévère apparut dans le hall, aboyant son nom.

— Ça va être amusant, murmura-t-il pour Miller avant de s'éloigner.

Miller ramassa la cellophane froissée et la bouteille de coca à moitié écrasée que Danny avait abandonnées sur son siège et les jeta dans la poubelle débordante devant les toilettes. Étant donné le rythme de l'hôpital jusqu'à présent, il était certain d'avoir le temps d'aller dehors fumer une clope ô combien nécessaire !

— Hé, vous ! L'interpella quelqu'un tandis qu'il approchait de la sortie.

Une petite femme en blouse verte, sa queue de cheval de travers, se rua à travers les portes battantes séparant la zone d'attente des salles de traumatologie.

— Hé ! cria-t-elle de nouveau, avançant vers lui. Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ici plus tôt ? Il est passé à ça...

Elle leva son pouce et son index, les séparant d'un centimètre.

— ... il va avoir besoin d'une transfusion sanguine. Vous auriez dû appeler une ambulance !

— Nous avons fait aussi vite que possible, répliqua Miller en levant les mains en signe de fausse reddition, offrant son sourire de faux-cul... Vous êtes le médecin ?

— Oui. Dr Allen.

Elle ne lui offrit pas de poignée de main, ni même de sourire.

— Comment s'est-il fait cette blessure ?

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit qu’il s’était coupé avec du papier.

— Je ne sais pas ce qui est arrivé.

— Bien sûr que non, répliqua la praticienne, les lèvres pincées. Je vais le recoudre. Ensuite, vous pourrez le reprendre. Il va devoir prendre des antibiotiques pour éviter une infection et revenir dans dix jours pour ôter les points de suture.

Elle haussa un sourcil en direction de Miller.

— Et dites-lui d’être plus prudent lorsqu’il utilisera du papier à l’avenir.

Une fois libéré, Miller se rendit à l’extérieur et fuma, la plainte d’une ambulance qui approchait annonçant qu’un étranger aurait bientôt le cœur brisé. Il pouvait déjà imaginer le regard de Rachel lorsqu’elle sentirait l’odeur du tabac sur lui, mais il était trop fatigué pour s’en préoccuper. Il s’assit sur les marches en béton, au diable son costume, et leva le nez vers le ciel nocturne – chose qu’il ne faisait pas souvent, cela lui donnait toujours le mal du pays. Les étoiles se révélaient plus visibles, maintenant que l’hiver approchait que durant la période d’été. Il se demandait si c’était un effet de son esprit ou si l’air froid laissait apparaître les éléments avec plus de précision.

Une fois sa cigarette terminée, il retourna à l’intérieur et erra, se disant qu’il allait vérifier l’état de Danny. Personne ne l’arrêta tandis qu’il poussait les portes battantes, tendant le cou derrière les rideaux fermés jusqu’à ce qu’il trouve la bonne chambre. Il pouvait entendre le tic-tac régulier de la perfusion en train de laisser couler un liquide clair dans le bras de Danny via le creux de son coude. La praticienne avait disparu, laissant derrière elle une rangée de points de suture qui ressemblaient à des pattes d’araignées sur la peau de Danny.

Miller écarta le rideau. Danny ignorait sa présence, les yeux fermés, la tête tournée. Le regard de Miller parcourut le torse de Danny, les muscles durs visibles sous les poils noirs encore mêlés au sang séché. Il avait un grand tatouage sur son épaule gauche, le symbole yin et yang dans toute sa splendeur noire et blanche. Miller ne s’était pas attendu à ça de la part d’un type comme Danny. Des insignes de gang de prison, un cœur avec le mot « maman », ou même une croix gammée étaient plus fréquents chez les types comme lui.

Toute sa vie, Miller avait préféré observer les gens quand personne ne le regardait – à travers la cour de l’école, derrière un miroir sans tain, d’une

voiture de surveillance banalisée. De loin. Même s'il maîtrisait parfaitement l'art de faire parler un suspect rien qu'avec son regard, ça ne lui semblait pas naturel. Il luttait toujours contre l'envie de baisser la tête et de regarder ailleurs. Lorsque Danny s'agita, levant la main pour se frotter la mâchoire, Miller se recula subitement et disparut.

Danny ne ressentait aucune douleur. La praticienne avait ajouté de la morphine dans son goutte-à-goutte en plus des antibiotiques. Il avait marmonné un « soyez béni » en souriant légèrement avant qu'elle commence à lui faire ce qui semblait être un millier de points de suture.

À présent, sa tête était appuyée contre la vitre froide de la fenêtre côté passager, il était maintenant capable de s'asseoir à l'avant avec Sutton pour ce trajet. Les réflexions de la lumière rebondirent sur la peau de Danny, peignant ses bras de toutes les couleurs de la ville.

— On y est, l'informa Miller tandis qu'il levait les yeux vers l'appartement de Danny.

— D'accord.

Danny ne fit aucun mouvement pour sortir de la voiture. Il était enveloppé dans un brouillard cotonneux, comme s'il était suspendu au-dessus de son corps, l'observant sans en avoir le contrôle. Dommage qu'il ne se soit jamais drogué, parce que la morphine était un sacré truc.

— Hé, écoute-moi.

La voix de Sutton était brusque lorsqu'il remit à Danny un téléphone portable.

— Utilise-le pour m'appeler. Mon numéro est enregistré dessus. Je t'appellerai sur ce téléphone pour te donner l'heure et le lieu de ton débriefing, d'accord ?

— Compris, déclara Danny, attrapant l'appareil.

— Si tu remarques quoi que ce soit, qui sort de l'ordinaire, des agissements suspects de Hinestroza ou autres, appelle. Nous avons quelques gars qui surveillent ton appartement. Ça ira.

— Hum-hum.

Danny n'était pas convaincu, mais il était vraiment trop épuisé pour argumenter sur ce sujet maintenant. Il ouvrit la porte et mit un pied sur le trottoir.

— À plus, Sutton.

Il hésita.

— Vous avez un prénom ?

Sutton ne le regardait pas, les deux mains serrant le volant.

— Miller, dit-il finalement. Je m'appelle Miller.

— Miller ? l'interrogea Danny, en laissant rouler ce nom sur sa langue. Qu'est-ce que c'est que ce prénom ?

— Celui que mes parents m'ont donné, répondit Sutton, mettant le contact.

— Très bien, sourit Danny. À plus, Miller.

Il lui fallut plus de temps que d'habitude pour monter les trois étages. Il avait dû faire une pause pour se reposer à chaque palier. Il entra dans son appartement, alluma les lumières au fur et à mesure qu'il se déplaçait, approcha d'une fenêtre et écarta les stores.

La voiture de Miller était toujours là, ronronnant doucement, le bout incandescent de la cigarette qu'il fumait clignota jusqu'à Danny, tel un phare dans l'obscurité.

Spontanément, Danny pensa aux cheveux couleur or de Miller, à ses yeux gris sombre, le murmure de l'homme derrière le masque sur les marches du poste de police... Son insigne du FBI. Une petite pointe de chaleur remonta dans le corps de Danny. Le sang tourbillonnait dans sa tête, battant contre ses paupières.

Il laissa retomber les stores, entra dans sa chambre et se coucha avec un soupir las. L'amertume qu'il éprouvait quant au marché que Miller l'avait contraint à passer suppurait sous sa peau. Mais la curiosité se glissait derrière ce ressentiment, peu importe à quel point il le repoussait.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus eu l'énergie d'être curieux à propos de quoi que ce soit.

Cela allait être un problème. Il retourna l'idée dans son esprit et conclut que ça ne l'effrayait pas. Les ennuis étaient la seule chose que Danny Butler se sentait capable de gérer.



OceanofPDF.com

Chapitre Trois

Il était difficile de croire que le soleil dans le sud était le même que celui qui avait brillé sur Danny pendant tous ses étés d'enfance au Kansas. Il savait qu'il ferait plus chaud au Texas, mais il ne s'était pas attendu à cette chaleur brutale, implacable, brûlant à jamais la peau tendre de son cou et formant des cloques sur le dos de ses mains.

— Suivant, cria-t-il en direction d'une berline verte qui s'avança dans la lumière du soleil où Ortiz et lui commencèrent à la sécher avec leurs peaux de chamois sales.

— Dommage que nous n'avons pas eu le droit de travailler en intérieur, hein ? déclara Ortiz, louchant sur Danny par-dessus le capot.

— Cet enfoiré ne m'autorise jamais à travailler en intérieur, se plaignit Danny. Je pense qu'il aime me regarder brûler.

Ortiz sourit avec bonne humeur et retourna au polissage de la voiture. Danny frotta le chiffon en grands cercles, sa sueur se mêlant aux gouttelettes d'eau qu'il essayait d'enlever ; cela lui rappelait ces bougies d'anniversaire qui ne s'éteignaient jamais. Il pouvait s'imaginer, en train d'essayer de sécher la même voiture jusqu'à la fin des temps, sa propre sueur remplaçant inévitablement l'eau qu'il réussissait à essuyer.

— Hé, gamin ! appela une voix faible et sans fond, légèrement caverneuse.

Danny se retourna, une main en visière pour protéger ses yeux de la lumière se reflétant sur la voiture noire arrêtée derrière lui. La fenêtre arrière était à moitié ouverte, une mince colonne de fumée flottait dans l'air scintillant de chaleur.

— Oui ? s'enquit-il, agacé.

Cet idiot n'avait donc pas remarqué que la file pour le lavage auto commençait à l'autre bout du bâtiment ?

— Viens par ici.

Danny jeta son chiffon et se dirigea vers la voiture, se penchant légèrement pour regarder à l'intérieur. Il ne pouvait pas voir grand-chose, encore aveuglé par la clarté du soleil.

— Quoi ? demanda-t-il.

Il finirait avec une amputation de salaire s'il ne retournait pas au travail.

Un petit rire provint de la banquette arrière, la première du million de fois que le souffle de ce serpent avait refroidi le sang de Danny.

— J'ai un boulot pour toi.

— *J'ai déjà un boulot, déclara Danny, avisant la berline verte, bien que lui-même puisse entendre son ton en demi-teinte.*

— *Ah... au temps pour moi. Je pensais que tu étais le genre de personne intéressée par un meilleur travail que celui de sécher les voitures.*

La vitre arrière remonta en silence.

Danny resta là un moment, hésitant sur la marche à suivre. Son intuition lui conseillait de déguerpir au plus vite. Ortiz lui faisait des gestes, et il serait viré en quelques minutes s'il n'y retournait pas. Mais il détestait ce travail, et cette vie dans laquelle il se contentait des restes des autres. La voiture noire n'avait pas encore bougé. Danny prit ça comme un signe, tendit la main, et frappa sur la vitre avec son index.

La fenêtre resta fermée, mais la porte fut ouverte par une main invisible, une bouffée d'air frais frappant les joues fiévreuses de Danny.

— Monte, dit la voix, ne laissant aucune place pour un éventuel refus.

Ortiz l'appela, mais Danny ne répondit pas. Il se glissa dans la voiture d'un mouvement rapide, la sueur de son dos contre le cuir froid envoyant des vagues glacées le long de sa colonne vertébrale.

Il referma la porte, ajustant lentement ses yeux à l'obscurité. Un visage mince apparut devant Danny, les yeux brillant comme des diamants noirs, les joues grêlées de vieilles cicatrices, une dent en plaqué or jouant à cache-cache derrière un sourire impitoyable.

— Je veux sortir, essaya de dire Danny en se ruant vers la porte.

Mais il était trop tard, son avenir avait été décidé en un instant et la voiture démarra, abandonnant le visage inquiet d'Ortiz sur le parking du lavage auto.

Sonnerie. Obscurité. Danny ouvrit les yeux. Toujours sombre. Il fouilla sur sa table de nuit avec une seule main, les doigts se refermant autour du téléphone que Miller lui avait donné quelques heures plus tôt.

— Humm ? marmonna-t-il dans ce qu'il espérait être le micro.

— Danny ?

La voix était faible et lisse à l'oreille de Danny, comme un shoot d'alcool haut de gamme qui s'avalait facilement.

— Danny ! retentit de nouveau la voix, cette fois plus forte et impatiente. Tu es réveillé ?

— Bon sang, Miller, donnez-moi une minute, aboya Danny, louchant sur son réveil.

Quatre heures du matin. Cet homme ne dormait-il donc jamais ?

— Rejoins-moi à Looser Park aujourd'hui. Il y a un banc au nord, près du Jardin aux Roses. Quinze heures.

Miller se tut. Danny l'entendit murmurer quelque chose à quelqu'un en arrière-fond, puis le bruit d'une porte qui se ferme.

Miller avait-il une femme ? Ou une petite amie ? Ou un quelqu'un ?

— Vous avez réveillé votre femme en m'appelant ? demanda Danny. N'est-ce pas étrange ces gens qui aiment dormir la nuit ?

Miller ignore la question et le sarcasme.

— Sois là à l'heure.

— Bien. Bien. Dois-je porter un déguisement ? Un chapeau rigolo ? Des lunettes ? Parce que Dieu sait que ce sera probablement mieux que la moindre de vos idées. Ou je pourrais prendre les devants et me tirer une balle maintenant, épargnant cette peine à Hinestroza.

— Au revoir, Danny.

Danny referma le téléphone et le jeta sur le sol, le mouvement tordant le côté de son corps et libérant la douleur lancinante. Se redressant sur un coude, il avala deux pilules de morphine cul sec, la poudre crayeuse picotant contre sa langue.

Le sommeil lui fut de nouveau volé quelques secondes plus tard, l'entraînant dans des profondeurs obscures tandis qu'il retombait contre son oreiller.

— Fait chier, marmonna-t-il lorsque la sonnerie familière de son téléphone brisa le silence.

Il l'attrapa péniblement.

— Oui ? grogna-t-il.

— Danny.

Son sang se glaça dans ses veines. Sa gorge s'assécha tandis qu'il luttait pour recouvrer son souffle.

— M. Hinestroza. Quoi de neuf ?

— Danny... rit Hinestroza. Tu sais...

Il soupira entre les mots.

— ... ce qu'il y a de neuf.

Merde. Comment l'avait-il su si rapidement ? Danny demeura silencieux, il avait appris à ses dépens à garder la bouche fermée quand Hinestroza parlait.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu un incident avec la police la nuit dernière, poursuivit Hinestroza.

Danny se redressa, allumant la lampe de chevet d'une main, la chaleur et la lueur jaune chassant les monstres dans les recoins.

— Il ne s'est rien passé, expliqua Danny. J'ai grillé un feu rouge.

Hinestroza émit un petit bruit.

— Très stupide, Danny. Nous avons déjà eu une conversation au sujet de ton imprudence.

— Ce n'était pas grand-chose, j'ai eu une amende, répliqua-t-il, la voix détendue bien que ses doigts se tordaient, créant des nœuds dans les draps.

Il avait appris très tôt à cacher sa peur. Sur les genoux de son père, prétendant ne pas être effrayé, faisant semblant d'être le garçon que son papa voulait. Il en avait fait un art durant ses séjours en prison, où montrer sa terreur ou son insécurité était la façon la plus rapide de mourir.

— Tu en es sûr ? interrogea Hinestroza. Ou dois-je me déplacer pour venir vérifier par moi-même ?

Danny prit une profonde inspiration, exhalant sans un bruit.

— Vous pouvez faire comme bon vous semble, monsieur Hinestroza. Je suis toujours heureux de vous voir en personne. Mais je ne pense pas que ce soit nécessaire. Comme je l'ai dit, il n'y a pas de quoi vous inquiéter.

— Je te fais confiance, Danny, déclara Hinestroza avec une telle brutalité que Danny pouvait voir d'ici ses yeux noirs flamber.

— Je sais.

Danny dut se mordre la langue pour ne pas rompre le silence, pour s'expliquer à nouveau ou pire encore, s'excuser. Il enfonça ses ongles dans sa paume et attendit. La tension exsudait à travers lui, le forçant à sortir les mots de sa bouche avant que Hinestroza ne parle de nouveau.

— Je te rappellerai avant le mois prochain. Nous devons discuter de cette livraison.

— Je m'en souviens, déclara Danny. Ce ne sera pas un problème.

Il attendit la tonalité avant de fermer son téléphone, les doigts tremblants.

Le sommeil l'avait complètement fui, aucun moyen de désactiver le moteur interne après cette conversation. L'esprit de Danny courait sur une boucle sans fin, se demandant ce que Hinestroza savait, d'où il recevait ses informations, combien de temps avant que certains de ses hommes – hommes avec lesquels Danny avait travaillé pendant des années – se présentent à sa porte pour lui coller une balle dans la tête. *Mais la balle ne viendra pas avant qu'ils se soient amusés avec toi.*

Danny se calma, certain que si Hinestroza connaissait tous les faits, il serait déjà mort. Son boss n'aurait pas perdu de temps à faire la conversation. Son seul appel aurait été celui signant son arrêt de mort.

Les rayons dorés du soleil brillaient à travers les hauts nuages blancs, la lumière devenait ambre clair sur le visage de Miller tandis qu'elle filtrait à travers les feuilles couleur orange brûlée au-dessus de sa tête. La brise était vive, mais pas froide. Voir deux hommes assis sur un banc dans un parc ne paraîtrait pas étrange : il y avait des dizaines de personnes promenant leurs chiens sur les sentiers, des cyclistes passant à côté de lui, créant un courant d'air.

Miller vit Danny approcher de loin, sa foulée légère, ne paraissant pas gêné par sa blessure. Il avançait gracieusement, sans accroc dans ses pas. Miller sentit une bouffée de jalousie l'envahir quand il réalisa que Danny était un homme bien dans sa peau, et bien dans son corps, d'une façon que Miller n'avait jamais réussi à adopter.

— Hé, salua Danny, la voix rauque, tandis qu'il s'asseyait sur le banc.

— Tu es en retard, répondit Miller en guise de salutation.

Danny sourit en sortant une cigarette de sa poche.

— Je l'ai fait juste pour vous faire chier, rétorqua-t-il en tendant le paquet à Miller. Une clope ?

— Oui.

Danny offrit une cigarette et son briquet à Miller, qui sentit la chaleur du métal entre ses doigts.

— Hinestroza m'a appelé.

Miller referma le briquet et le rendit à Danny.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il est au courant pour mon arrestation.

— Merde.

— Mais pour le moment, je pense que c'est tout ce qu'il sait.

Danny posa ses coudes sur le dos du banc et étendit ses jambes, les croisant au niveau des chevilles.

— Tu en es sûr ?

— Non, admit Danny.

Miller soupira.

— Merde.

— Vous l'avez déjà dit.

— Je pensais que ça valait le coup de le répéter.

Danny se mit à rire, les yeux brillants, comme un enfant qui aurait surpris ses parents en train de jurer et réalisant qu'ils étaient humains eux aussi. Miller tourna la tête, observant un couple de joggers qui passait non loin.

— Comment Hinestroza rapporte-t-il la drogue ici ? demanda Miller, se raclant la gorge.

Danny passa sa langue sur ses dents du haut, prit une profonde inspiration.

— Vous passez directement aux choses sérieuses, hein ? Pas même une invitation à dîner d'abord ?

— Arrête de déconner, rétorqua Miller trop brusquement.

En fait, il pensait qu'il pourrait être en train de rougir. Il se demandait ce qui clochait chez lui. Il avait exécuté ce ballet avec des informateurs cent fois, mais aujourd'hui, Danny menait la danse, exécutant des pas que Miller n'avait jamais appris.

— Je ne connais pas les détails sur la façon dont il transporte la drogue de Colombie jusqu'au Mexique. Il garde cette partie de l'opération séparée du reste.

Miller hocha la tête. Cela paraissait logique. Hinestroza était trop intelligent pour fournir à quelqu'un l'intégralité des informations concernant son opération de contrebande.

— Une fois que la came est à Mexico, il a un groupe de rotation d'une trentaine de personnes qui l'achemine au Texas.

— Comment peut-il passer la cocaïne à la frontière ?

— Dans des réservoirs d'essence.

— Pas très novateur.

— Non, acquiesça Danny. Mais efficace. La plupart des agents de patrouille frontalière sont trop paresseux pour prendre la peine de trouver un mécanicien pour venir démonter le réservoir. Et s'ils le font, et que la drogue est confisquée, les quantités sont assez limitées pour ne pas créer un énorme impact au niveau des bénéficiaires. Hinestroza fait en sorte qu'aucune voiture ne transporte plus d'une centaine de kilos de cocaïne.

— Le réservoir, songea Miller.

Il avait imaginé quelque chose de plus grandiose de la part de Hinestroza, mais il devait admettre son efficacité – en grande quantité et pendant une longue période.

— Vous avez l'air surpris.

— Peut-être, répliqua Miller en haussant les épaules.

— Pourquoi ? Vous voyez beaucoup de drogue qui arrive par des moyens plus élaborés ?

— Oh, oui.

Miller prit une bouffée de sa cigarette, débattant quant au fait d'en dévoiler davantage à Danny. Ce genre de conversation ne servait à rien dans l'enquête.

— Nous avons eu un cas l'année dernière où ils ont fabriqué des baignoires et des toilettes avec de la cocaïne et les ont expédiés par camion.

— Sérieux ? s'exclama Danny en toussant une bouffée de fumée. Comment ont-ils réussi à faire ça ?

— En mélangeant la cocaïne avec de la fibre de verre.

— Quoi ? Rit Danny. Ça n'a pas été trop dur de tout séparer ?

— Ça a été le problème. Ils n'ont pas réussi à ôter toutes les fibres de verre, alors ils ont eu beaucoup de clients mécontents dont le nez saignait encore plus que d'habitude.

La bouche de Danny afficha un rictus de dégoût.

— Seigneur.

— Ça aurait probablement mis à mal tes habitudes, hein ? demanda Miller, d'une voix douce.

— Je ne me drogue pas.

— C'est ça, se moqua Miller.

— Je ne me drogue pas, répéta Danny avec plus de force. Je n'ai jamais rien pris.

Miller le regarda, guettant des signes de fourberie. Mais Danny maintint un contact visuel, sans bouger, respirant sans difficulté. Il disait la vérité, Miller en aurait mis sa main à couper.

— D'accord, dit Miller, prêt à lui accorder ce point et continuer de progresser. Comment Hinstroza vend-il la cocaïne du Texas ?

Danny ramena un pied sur le banc et posa un poignet sur son genou vêtu de jean.

— C'est là que j'interviens. Une fois qu'il y a une assez grande quantité de cocaïne au Texas, je descends la récupérer. Un homme blanc au volant d'un camion de déménagement ne se fait pas remarquer de la même manière qu'un Mexicain le serait.

Danny sourit sans humour.

— Hinstroza sait comment utiliser le racisme à son avantage.

— Hinstroza ne craint-il pas de perdre la cocaïne si tu te fais arrêter ?

— Je suppose que oui, en théorie. Mais je ne me fais jamais arrêter. Je respecte les limites de vitesse, me sers de mes clignotants, ne fais pas de queue de poisson. Je m'habille comme un type lambda, enlève ça...

Danny tripota le diamant à son oreille.

— ... couvre mes tatouages.

Il offrit à Miller un sourire diabolique.

— Je peux me montrer charmant, quand je m'en donne la peine. Je n'ai jamais aucun problème.

— Mais si tu te faisais prendre, tu serais sur la touche pendant très longtemps.

— C'est un risque que Hinstroza est prêt à prendre, nota sèchement Danny.

— Qu'est-ce qui se passe une fois que tu arrives ici,

— Je distribue la cocaïne à divers dealers. Certains restent dans ce coin. D'autres partent vers l'est et au nord. Nous restons en dehors du marché de l'Ouest.

— Pourquoi ?

— Principalement à cause des guerres intestines. Hinstroza travaille à l'est du Mississippi.

— Donc, tu ne vends pas directement,

— Non. J'apporte la drogue jusqu'ici, la distribue, garde un œil sur les revendeurs, je fais tout ce qui a besoin d'être fait, mais je ne vends pas dans

la rue.

Miller ignorait pourquoi cette information lui fit plaisir, pourquoi le fait de savoir que Danny ne distribuait pas la came sur les terrains de jeux du lycée le remplissait d'un immense soulagement. Il reconnut lui-même que c'était un raisonnement stupide. Danny n'était qu'à une seule marche au-dessus de cette chaîne de la drogue.

— J'ai besoin des noms des dealers qui achètent auprès de toi.

Danny ne répondit pas.

— Danny...

— Je pensais que vous vouliez Hinestroza.

— C'est le cas. Mais nous devons savoir qui d'autre est impliqué dans l'opération.

— Pourquoi ? Ainsi, vous pourrez les piéger de la même manière que vous m'avez piégé ? Les suivre jusqu'à les prendre en flagrant délit et proposer la même putain d'offre que celle que vous m'avez faite ?

— Parle moins fort !

— Je ne vous donnerai pas les noms.

Miller avait besoin de ces noms. C'était un point non négociable. Mais ce n'était que la première des nombreuses fois où Danny et lui discuteraient. Il demanderait cette information encore et encore jusqu'à ce qu'ils finissent tous les deux par vouloir se frapper la tête contre un mur. Il pouvait attendre.

— Très bien, dit-il. Tu n'as pas besoin de me le dire aujourd'hui. Mais qu'en est-il d'Amanda ? Fait-elle partie du réseau ?

Danny se raidit à côté de lui, jeta sa cigarette sur le sol et la broya sous son talon.

— On ne parlera pas d'Amanda. Elle n'a rien à voir avec ça.

Le radar de Miller retentit aux mots que Danny avait choisis.

— Tu veux dire qu'elle ne fait pas partie du business ou que tu n'as pas envie de parler de la manière dont elle est impliquée ?

— Faites votre choix, rétorqua Danny. Elle est hors limite.

— Danny, si elle est impliquée...

— Elle reste en dehors de ça, rétorqua Danny. Je jure devant Dieu, je m'en vais sur-le-champ si vous ne pouvez pas me promettre ça.

— Pourquoi te montres-tu si protecteur envers elle ?

— C'était ma femme. Même si ça n'a pas fonctionné, ça compte quand même, soupira Danny. D'accord, ça ne sera pas noté dans le dossier, d'accord ?

Miller hocha la tête. Ce n'était pas le bon moment pour mentionner que tout ce qui le concernait serait noté dans le dossier si cela lui permettait de se rapprocher de Hinestroza.

— Toute forme d'implication d'Amanda là-dedans est de ma faute. Elle ne devrait pas avoir à souffrir parce qu'elle a épousé le mauvais mec.

— Oui, mais tu ne l'as pas forcée à participer, si ?

— Non, reconnut Danny. Personne ne force Amanda à faire quoi que ce soit. Mais je ne veux pas l'entraîner là-dedans.

En tant que novice, Miller avait cru que les criminels étaient en tous points différents du citoyen moyen, respectueux de la loi. Mais au fil du temps, il s'était rendu compte que les trafiquants de drogue, les meurtriers et les chefs de gangs avaient tous autour d'eux des gens qu'ils aimaient, des personnes pour qui ils seraient prêts à presque tout pour les protéger, de la même manière que l'homme d'affaires prospère ou que la mère de banlieue protégeait leurs proches. Être impliqué dans le monde criminel n'effaçait pas nécessairement ces émotions élémentaires de loyauté et d'amour. Cela mettait parfois Miller mal à l'aise, de savoir que, fondamentalement, les hommes comme Danny lui étaient plus semblables que différents. Pour Miller, la vie fonctionnait mieux lorsque les frontières étaient parfaitement définies.

— Qu'est-il arrivé entre elle et toi ? s'enquit-il.

Danny lui offrit un regard pensif, courba sa main pour allumer une autre cigarette.

— Je ne suis pas l'homme qu'elle pensait que j'étais, dit-il, en choisissant ses mots avec soin.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? C'est à propos de la drogue ?

Danny se déplaça sur le banc, rangeant ses cigarettes dans sa poche.

— Je dois y aller. J'ai un rendez-vous avec un des dealers. Je ne peux pas le manquer ou il va tirer le signal d'alarme.

Mais Miller n'en avait pas encore tout à fait terminé.

— Comment en es-tu arrivé à bosser pour Hinestroza ? Comment recrute-t-il ?

— Ça, déclara Danny avec un sourire sinistre, c'est une histoire pour une prochaine fois.

Il entreprit de se lever, ses pieds libérant le parfum limoneux de la terre fraîchement retournée. L'odeur raviva les souvenirs d'enfance de Miller : courir librement dans la ferme, le soleil de fin de journée, sa mère criant pour qu'il aille se coucher, la crasse chaude sous ses pieds.

— Je suis aussi originaire de l'ouest du Kansas, lâcha-t-il.

Mais d'où ça sortait ça ? Après ce sera ton adresse et ton numéro de sécurité sociale.

— Vraiment ? dit Danny en se rasseyant, sourcil levé. Où ça ?

— Fowler, dans le comté de Meade.

— Atwood, répondit Danny. Vers le nord.

— Oui, dit Miller avec un petit sourire. Je sais.

Danny secoua la tête.

— J'ai tendance à oublier que vous êtes mon harceleur personnel.

Il regarda Miller.

— Est-ce que vos parents avaient une ferme ou étiez-vous un gars de la ville ?

— Une ferme. Rien d'énorme. Le blé et le soja principalement.

— Mon père a quitté l'agriculture au moment où j'entrais en maternelle. Ça ne nous permettait plus de subvenir à nos besoins. Il a obtenu un emploi en ville, mais nous avons conservé la maison et quelques parcelles. J'avais toujours espéré que nous vendrions le tout et déménagerions.

Danny érafla sa botte contre le bord du trottoir.

— Abandonner sa terre a rendu mon père encore plus méchant.

Une femme échevelée passa devant eux, promenant deux enfants qui hurlaient dans une poussette, le garçon frappant le visage de son frère avec un gobelet.

— Ça te manque ? demanda Miller quand le calme fut revenu.

Danny haussa les épaules.

— J'étais impatient de quitter Atwood, je pense que je suis un citadin dans l'âme. J'aime quand tout va vite, j'aime le fait que tout le monde ne soit pas au courant de tes moindres faits et gestes. Mais le calme me manque parfois. Et la façon dont l'air sentait.

Il détourna les yeux.

— Mais je suis parti pour une raison précise et cette raison est toujours présente et vit dans la maison où j'ai grandi. Même si je le voulais, revenir n'est pas une option.

Il déchiqueta une feuille rouge foncé entre ses longs doigts.

— Et vous ?

— Ce qui me manque c'est...

Miller fit un mouvement de roulement avec sa main.

— ... l'espace, je suppose. La façon dont le ciel a toujours semblé si grand tout en donnant l'impression qu'on pourrait presque le toucher si nous étions assez haut.

Il haussa les épaules, gêné d'avoir tant dit.

— Tu vois ?

— Oui, dit Danny, à voix basse. Je vois

Miller ankra son regard dans celui de Danny. Ils se dévisagèrent sans parler, deux hommes désirant un « chez-soi » idéalisé, reconnaissant instinctivement la solitude qui leur pesait. Les yeux de Danny reprirent vie, s'assombrissant au fur et à mesure que le désir faisait surface, effaçant la suspicion, écartant la colère. Miller essaya de reprendre son souffle et réalisa qu'il ne pouvait pas. Ses entrailles étaient chaudes et enflammées, comme s'il avait avalé le bout allumé de sa cigarette et s'étouffait avec.

Bon sang. Miller détacha son regard, le cœur battant dans sa gorge. Il avait entendu les rumeurs au sujet de Danny – qu'il était gay, qu'il était bisexuel, qu'il aimait les hommes, mais seulement en prison, qu'il aimait les femmes, mais seulement quand il était complètement ivre. Mais hier, quand il avait finalement rencontré Danny face à face, il avait mis les rumeurs d'homosexualité de côté. Danny ne correspondait pas à sa perception d'un homme gay. Il était trop dur, trop arrogant, trop comme un gars ordinaire. Il ne sautillait ni ne se pavanait. Mais Miller ne pouvait pas se méprendre quant au regard que lui avait jeté Danny.

Ne te méprends pas non plus sur ce que ce regard t'a fait ressentir.

Miller rompit cette pensée sur son billot mental, l'enfermant dans une case NE PAS OUVRIR en lettres de trois mètres de haut, et jeta la clé.

— Je dois y aller, déclara Danny, à nouveau debout.

— Attends.

Miller se retourna et ramassa la veste en cuir de Danny de l'autre côté du banc. Il la lança dans sa direction, sans oser croiser son regard.

— Tiens.

— Oh, merci. Comment avez-vous su que j'en aurais besoin ?

Danny enfila la veste par-dessus sa chemise rouge, le cuir assorti à ses cheveux couleur de jais.

Miller voulait que Danny s'en aille et le laisse en paix, emportant ce regard qui voit tout, et disparaît.

— J'ai fouillé ta voiture et l'ai trouvée. J'ai pensé que tu en aurais l'utilité vu le temps.

— En parlant de ma voiture, je vais la récupérer bientôt ?

— Tu peux la récupérer à la fourrière. Celle du centre-ville.

— D'accord.

Danny ne bougea pas, ses bottes de combat noires plantées sur le chemin jonché de feuilles.

Miller se força à lever la tête.

— Je reprendrai contact, dit-il, en se concentrant sur un point au milieu du front de Danny.

— J'attendrai, sourit ce dernier.

Il se retourna et s'en alla, laissant Miller seul dans la douce lumière du soleil.

Danny tituba jusqu'à la dernière volée de marches menant à son appartement, trois sacs dans les bras, ses doigts saisis de crampes alors qu'il serrait fermement le papier brun. Mentalement, il maudit celui qui avait inventé les sacs d'épicerie sans poignée. Putain de crétin.

Il grogna, les clés serrées entre ses dents, tandis que le tranchant d'une boîte de céréales frottait contre sa blessure pas encore cicatrisée. Il fit un écart dans le couloir et laissa descendre un des sacs jusqu'à ses genoux, réussissant à ouvrir la porte au deuxième essai.

Une fois qu'il eut passé le seuil, il laissa un des sacs tomber sans douceur sur le sol, se souvenant trop tard qu'il avait acheté des œufs. Il referma la porte avec sa hanche, donna un coup de clé dans la serrure et jeta le trousseau sur le canapé. Il n'avait jamais pris la peine de verrouiller sa porte, mais Miller le lui avait conseillé lorsqu'il l'avait appelé la veille pour convenir d'un autre rendez-vous. Comme si les portes ne pouvaient pas être défoncées à coups de pied.

— Si le verrouillage de ma porte est la meilleure chose que le FBI ait à m’offrir comme protection, alors je suis sérieusement dans la merde, n’avait pu s’empêcher de souligner Danny.

Comme d’habitude, Miller l’avait ignoré.

C’était une chaude journée pour cette période de l’année, les fenêtres ouvertes charriant un parfum d’automne à l’intérieur de la pièce, tandis que la faible lumière du soleil illuminait les grains de poussière suspendus dans l’air. L’odeur des gaz d’échappement des voitures, des feuilles pourries, des pommes croquantes de l’automne, ainsi que l’arôme musqué d’un parfum se mêlèrent dans le nez de Danny.

Danny s’immobilisa, la bile montant dans sa gorge. *Parfum ? Je ne mets pas de parfum.* Il trébucha en avançant d’un pas, se rattrapa. Il pouvait encore sentir l’infime soupçon de parfum qui flottait vers lui grâce à la brise passant par les fenêtres à l’arrière de l’appartement.

Oh, merde ! Oh, bon sang ! Ils sont ici. D’accord, calme-toi... respire... Il ne pouvait pas sortir par la porte d’entrée. Au moment où il l’ouvrirait, ils seraient sur lui. *Va dans la cuisine. Tout de suite, imbécile. Bouge ! Mais lentement.*

Danny entra dans la cuisine avec ses sacs d’épicerie, à un rythme soutenu, fredonnant à voix basse. Comme si tout était normal. Comme s’il n’y avait pas au moins une personne dans son appartement qui était à quelques secondes de lui faire sauter la cervelle.

Il déposa les sacs sur le comptoir, se déplaçant hors de la ligne de vue du salon. Rapidement, il traversa la pièce jusqu’à la large fenêtre à côté du réfrigérateur et scruta l’escalier de secours rouillé. Il n’avait jamais essayé d’ouvrir cette fenêtre. Jamais tenté de mettre son poids sur l’escalier de secours, soit. Mais quand vous n’avez pas d’autres options, vos choix sont faciles.

Un, deux, trois... fais-le ! Il tira la poignée et la fenêtre s’ouvrit dans un crissement de peinture écaillée et de bois gémissant. Il pouvait entendre les pieds martelant le sol en direction de la cuisine et quelqu’un crier en espagnol tandis qu’il se jetait sur l’escalier de secours, se propulsant en bas des marches et n’évitant que de quelques centimètres que sa bouche s’écrase contre le métal. *Cours, ne regarde pas en arrière. Cours !*

Mais bien sûr, il regarda en arrière ; comment aurait-il pu ne pas le faire ? Arrivé à un étage au-dessus du sol, il sauta de l’escalier de secours et

décolla pour une course mortelle en direction du coin de la rue, non sans avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule et avoir vu deux hommes courir en bas des marches à sa suite. L'homme en tête continua d'avancer, mais l'autre s'arrêta. Danny aurait reconnu ce visage n'importe où ; il hantait ses rêves presque aussi souvent que Hinestroza. Madrigal. L'homme que Hinestroza envoyait toujours pour faire le ménage. L'homme que Danny connaissait depuis plus d'une décennie. L'homme qui ne quittait jamais sa maison sans s'être parfumé. Madrigal offrit à Danny un sourire qui lui rappelait un loup, à cause de toutes ses dents pointues qui se pressaient contre ses minces lèvres rouges. Il ne semblait pas contrarié que Danny s'éloigne, le saluant avec désinvolture de sa main tenant un revolver muni d'un silencieux. L'évasion de Danny rendait simplement la chasse plus intéressante.

Danny se faufila hors de sa vue, tout à coup reconnaissant aux gardiens de la prison pour tout l'exercice qu'ils l'avaient obligé à faire. Il joua des coudes à travers la masse de gens qui bordaient la rue pour se diriger vers le marché des agriculteurs locaux, et pour la première fois, ne râla pas contre toute cette agitation. À mi-chemin du bloc, il plongea dans une petite librairie, tissant son chemin à travers les piles de livres jusqu'à ce qu'il soit caché dans le fond.

Il extirpa le téléphone portable de la poche de sa veste, la sueur coulant sur son visage et gouttant sur le clavier alors qu'il appuyait sur la touche correspondant au numéro de Miller. *Réponds, bon sang ! Décroche le téléphone, putain !*

— Ici Sutton, répondit Miller après la quatrième sonnerie.

— Ils savent, haleta Danny. Ils étaient dans mon appartement.

— Où es-tu ?

— Dans la petite librairie au coin de mon immeuble.

Danny fit une pause pour aspirer un bol d'air.

— Sur Walnut.

— Tu es en sécurité ? demanda Miller, la voix empreinte d'inquiétude.

— Bon sang, Miller, je ne sais pas !

Danny accompagna ses paroles d'un violent signe de la main, envoyant un jet de livres se renverser sur le sol. *Merde !*

La femme devant lui le regarda d'un air soupçonneux par-dessus ses lunettes.

— Désolé, s’excusa-t-il, se penchant pour rassembler les livres dans ses bras. Je croyais que je serais en sécurité dans mon appartement ! siffla-t-il dans le téléphone coincé entre son oreille et son épaule.

— Reste hors de vue. Je serai là dans dix minutes. Quand tu verras ma voiture, sors et jette-toi sur le siège avant. N’hésite pas.

— Ne vous inquiétez pas, je ne prévoyais pas de me tromper de chemin.

Neuf minutes et quarante secondes plus tard selon la montre de Danny, la Crown Victoria apparut au bord du trottoir. Danny marcha rapidement depuis l’arrière du magasin et traversa le trottoir en deux longues enjambées, se courbant inconsciemment et se préparant à se protéger des coups de feu. Il se faufila sur le siège passager et Miller accéléra dans un crissement de pneus avant que la portière de Danny soit complètement refermée.

Ils roulèrent en silence. Le pouls de Danny revint peu à peu à la normale, ses regards vers l’arrière passant de toutes les cinq secondes, à une fois par minute.

— Personne ne nous suit, lui assura Miller lorsqu’ils s’arrêtèrent à un feu rouge.

Danny rit, d’un rire rauque, peiné.

— Eh bien, vous m’avez aussi dit que tout se passerait bien. Alors, pardonnez-moi si je vérifie par moi-même.

— Tu vas bien ? demanda Miller, regardant Danny derrière ses lunettes de soleil.

Danny pouvait voir son propre reflet qui le regardait fixement, ses yeux trop larges, ses cheveux collants formant des angles fous. Il passa une main sur sa tête, lissant les brins indisciplinés.

— Cinq secondes de plus et j’étais mort.

— Comment es-tu sorti ?

— L’escalier de secours. J’ai couru comme si j’avais le diable à mes trousses. J’ai eu de la chance.

Le feu passa au vert et Miller reporta son regard vers la route.

— Sais-tu qui ils étaient ?

— Je ne connais pas le premier. L’autre était Juan Madrigal.

— Bon sang, Danny, souffla Miller.

— Sa réputation le précède, j’ai l’impression.

— J’ai vu son œuvre une fois ou deux.

La voix de Miller était sinistre.

— Oui, vous n’êtes pas le seul. J’ai été aux premières loges.

Danny détourna la tête, fermant les yeux pour échapper aux souvenirs qu’il essayait d’effacer, chaque heure où il était éveillé.

— Où va-t-on maintenant ?

Il était si fatigué qu’il pensait qu’il pourrait être heureux en continuant simplement de rouler à bord de cette voiture, où il n’aurait plus jamais à penser à quoi que ce soit.

— Un endroit sûr, déclara Miller.

Il semblait garder le contrôle.

— On a déjà essayé ça avant.

Miller secoua la tête.

— Non. Ça va être différent cette fois.

Il se tourna pour jeter un coup d’œil à Danny.

— À partir de maintenant, je suis celui qui te protégera.



Chapitre Quatre

— Si tu manges le ver, tu as une boisson gratuite.

— Quoi ?

Danny leva les yeux du bar en bois, un sourire étirant déjà ses lèvres.

La jeune fille, qui n'avait pas arrêté de l'observer subrepticement depuis une heure, sauta sur le tabouret à côté du sien. Ses longs cheveux fouettèrent son visage, charriant un parfum d'ananas, sa peau légèrement bronzée était recouverte de crème solaire à la noix de coco. Elle sentait la piña colada, collante et sucrée.

— J'ai dit, si tu manges le ver...

Elle pointa du doigt l'énorme bouteille de tequila perchée derrière le bar.

— ... ton prochain verre est offert par la maison.

Danny se mit à rire.

— Non merci. Je ne suis pas pauvre à ce point.

— Ah... mais je parie que tu es fou à ce point, dit-elle avec un clin d'œil.

Danny sourit à travers son verre à shoot.

— Tu m'as eu.

— Je m'appelle Amanda.

Elle lui offrit ses doigts, minces et frais contre sa paume. L'ongle de son pouce racla le long de sa ligne de vie quand elle retira sa main.

— Danny.

— Alors, qu'est-ce que tu fais au Mexique, Danny ?

— Je travaille.

Les sourcils d'Amanda se froncèrent, montrant son incrédulité.

— Tu travailles ?

— Oui.

— Dans quoi, exactement ?

— Des choses et d'autres.

Ce fut au tour d'Amanda de sourire, ses yeux pétillants de pensées sauvages.

— Tu es très mystérieux.

Elle n'avait aucune idée à quel point.

— Que fais-tu ici ? demanda Danny, dirigeant la conversation sur un territoire plus neutre. En vacances ?

— Oui, en voyage avec des amies.

Elle hocha la tête vers le troupeau de filles amassées au bout du bar, toutes jetant des regards vers Danny lorsqu'elles pensaient qu'il ne les voyait pas, espérant saisir leur chance si Amanda n'y parvenait pas.

— Hé, vous deux, vous voulez quelque chose ? demanda le barman, en utilisant un chiffon sale pour essuyer l'espace devant le coude de Danny, ne faisant qu'étaler davantage les restes de boissons préalablement renversées.

— Oui, deux shoots de tequila, déclara Amanda. Tu es partant ?

Danny n'avait besoin de personne pour lui dire que c'était une mauvaise idée. La dernière chose dont il avait besoin était d'une complication. Mais il y avait quelque chose chez Amanda qui lui avait plu, quelque chose d'indomptable dans ses yeux, une sorte de démenche qui l'attirait déjà, curieux de voir s'il pourrait en capturer une partie pour lui-même. Elle lui rappelait les filles rebelles qu'il avait connues au lycée, qui parlaient trop vite et riaient trop fort et qui n'en avaient rien à faire de ce que les gens en ville pouvaient penser d'elles parce que tout ce dont elles se souciaient était de partir, de s'éloigner. Tout comme Danny. Il pouvait sentir les étincelles de ce début d'attraction s'installer dans ses doigts et à l'aine ; il se demandait si le cou d'Amanda aurait le même goût que son odeur, si son parfum fruité s'attarderait sur sa langue. C'était une mauvaise idée.

— Bien sûr, sourit-il, arrachant une rose rouge du vase posé sur le bar et la posant derrière l'oreille d'Amanda. Je suis partant.

Il était neuf heures passées lorsque Danny apparut finalement à la porte du salon, son tee-shirt blanc avec lequel il avait dormi, froissé, son jean encore détaché à la taille.

— Bonjour, marmonna Miller qui était assis sur le canapé, une tasse de café tiède dans la main. Il y a du café chaud dans la cuisine. Des céréales aussi. Mais je vais devoir passer à l'épicerie. Cet endroit est un peu vide.

Après avoir récupéré Danny à la librairie la veille, ils s'étaient rendus directement à cet appartement, l'un des nombreux que le FBI gardait dans cet unique but : pour que les témoins et les informateurs se cachent loin du

monde. Miller avait eu de la chance que celui-ci soit disponible ; au moins, il y avait deux chambres et il était situé dans une partie décente de la ville. Il y avait même un petit balcon attenant au salon. La dernière fois qu'il avait dû veiller sur quelqu'un, il avait dormi sur un canapé inconfortable pendant quatre jours. Cet interlude avec Danny promettait de durer beaucoup plus longtemps ; il était heureux d'avoir une chambre à lui.

Quand ils étaient arrivés, Danny n'avait pas posé de questions. Encore sous le choc, avait présumé Miller, parce que durant le court laps de temps pendant lequel ils avaient fait connaissance, il avait déjà constaté que le silence n'était pas l'état naturel de Danny. Le sang suintait de la coupure de l'indic, et il avait pris une lingette humide avant de se retirer dans sa chambre en quelques minutes. Miller était resté éveillé tard, zappant sur les chaînes de télévision, mais Danny n'avait pas reparu.

À présent, celui-ci se traînait jusque dans la cuisine, faisant cliqueter la vaisselle si fort que Miller s'attendait à entendre le son cristallin du verre brisé.

— Poussez-vous, ordonna Danny en revenant, attendant que Miller balaie ses jambes du canapé, pour s'asseoir avec sa propre tasse de café et une boîte de Fruit Loop. Bonne sélection de céréales, dit-il. J'ai quoi, cinq ans ?

— Je t'ai dit que j'irai faire des courses plus tard, répliqua Miller en prenant une gorgée de café, étudiant Danny en de brefs regards obliques. Comment va ta blessure ?

— Ça va. Je pense que je l'ai un peu rouverte quand je courais, mais ça va aller.

— As-tu besoin de retourner chez le médecin ?

— Nan. Les points de suture partiront bientôt de toute façon.

Danny croqua dans une poignée de céréales.

— Alors, voilà où nous allons rester à partir de maintenant.

— Oui, acquiesça Miller. Tu ne vas pas mettre un pied dehors pendant un certain temps.

— Je vais devenir fou à rester enfermé ici, gémit Danny.

— Il y a une télévision. Je peux apporter des films et des livres. Il y a un tapis de course afin que tu puisses faire un peu d'exercice, et...

— Youpi, déclara Danny, faisant virevolter son index.

— L'alternative c'est la mort, Danny, lui rappela Miller, se raccrochant à la dernière corde de sa patience.

— Oui, et, à qui la faute ? Je vous ai dit, connard, que votre plan de merde ne marcherait jamais.

Danny posa sa tasse sur le sol, jetant la boîte de céréales de côté.

— Comment a-t-il su que j’essayais de le rouler, hein ? Ça doit venir de chez vous.

Il se leva et fit quelques pas agités loin du canapé.

— Quelqu’un de l’intérieur a dû lui dire. Qui pourra l’empêcher de revenir à la charge ? Madrigal ne se loupera pas deux fois. Alors on va crever tous les deux.

— Ça ne venait pas de l’intérieur, déclara calmement Miller.

— Alors comment Hinestroza a-t-il su ? demanda Danny. Ce n’est pas moi qui ai communiqué l’information.

Miller observa son café, souhaitant y voir apparaître un moyen d’éviter cette conversation. Quand il avait reçu l’appel la nuit dernière, il avait momentanément songé à ordonner à quelqu’un d’autre d’annoncer la nouvelle. Mais ce serait lâche et d’ailleurs, c’était son boulot. Et il avait toujours fait face à ses responsabilités.

— As-tu parlé à Amanda dernièrement ?

Danny arrêta de marcher.

— Amanda ? Qu’est-ce qu’elle a à voir avec ça ?

— Réponds.

— Oui, Miller, je lui ai parlé. La belle affaire !

— Qu’est-ce que tu lui as dit ?

— Rien !

Miller ne parlait pas, attendant que Danny crache le morceau.

Danny soupira, passa une main dans ses cheveux.

— Je lui ai dit de faire attention. Je ne lui ai pas donné de détails. Juste de surveiller ses arrières. Que quelque chose pourrait être en train de se produire.

Danny se figea.

— Pourquoi ? Pourquoi ces questions à propos d’Amanda ?

La panique qui transparaissait dans ses yeux indiqua à Miller qu’il connaissait déjà la réponse.

— Ils l’ont eue, Danny.

Miller fit une pause, donnant le maximum de poids à ses mots.

— Avant d’aller chez toi, ils sont allés chez elle.

Le visage de Danny, qui venait juste de retrouver sa couleur habituelle, se vida de son sang, devenant plus blanc qu'il l'avait été aux urgences. Miller pouvait le voir carrer ses épaules, se stabiliser.

— À quel point est-ce mauvais ? demanda Danny, d'une voix féroce. À quel foutu point est-ce mauvais ?

Miller se releva, fit un pas en direction de Danny, incertain de ce qu'il voulait lui offrir : une main, une épaule, une tape dans le dos.

— Elle est vivante. Mais ils l'ont blessée, ils ont saccagé son visage et brisé les doigts de sa main droite, arraché quelques ongles.

Un faible gémissement animal fit son chemin hors de la gorge de Danny, augmentant en intensité tandis qu'il se libérait. Ses mains vinrent couvrir son visage et il tituba vers l'arrière.

— Oh, mon Dieu, s'étrangla-t-il.

— Ça va aller, Danny. Elle est en sécurité.

— Ah oui ? En sécurité comme vous m'aviez dit que j'étais en sécurité, Miller ? Cette sécurité-là ?

Danny envoya violemment voler sa tasse à demi pleine de café qui se brisa contre le mur.

— Hé ! cria Miller, le café éclaboussant le bas de son jean. Calme-toi.

— Ne me dites pas de me calmer ! Ils auraient pu la tuer ou la blesser davantage. Je savais que je n'aurais pas dû vous faire confiance. Vous n'en avez rien à foutre, ni d'elle ni de moi. Pourquoi personne ne la surveillait-il pas ?

— Nous avons eu tort, expliqua Miller avec un calme qu'il ne ressentait pas. Nous ne pensions pas qu'ils en auraient après Amanda. Nous ne pensions pas qu'elle savait quoi que ce soit.

Danny plissa les yeux.

— Donc, vous dites que c'est de ma faute ? Parce que je lui ai parlé, lui ai dit de faire attention, c'est de ma faute maintenant ?

Il fit un pas vers Miller.

— Qu'en pensez-vous, Monsieur je-m'en-charge ? Peut-être que vous n'êtes pas aussi lisse que vous voulez bien le penser. N'est-ce pas ?

— Techniquement, tout cela est de ta faute, Danny, répliqua Miller. Si tu ne trempais pas dans le trafic de drogue, rien de tout cela ne serait arrivé. Amanda irait bien et son visage ne ressemblerait pas aux essais artistiques d'un enfant.

La fine corde retenant la patience de Miller avait disparu dans le néant. Il n'avait pas perdu sa capacité à mordre la jugulaire finalement.

— Allez-vous faire voir ! cria Danny, le visage chiffonné.

Il avança, poing levé, visant la mâchoire de Miller. Un tour rapide du corps de Danny et Miller l'avait épinglé, le dos de Danny contre son torse, les bras de Miller enroulés fermement autour de lui.

— Arrête ! ordonna Miller. Stop, bon sang !

Danny résista et se débattit entre ses bras. Leur force était égale et Miller ne pourrait pas tenir beaucoup plus longtemps. Son visage était enfoncé dans le cou de Danny, ses doux cheveux noirs chatouillant sa peau. Il pouvait sentir la sueur, la fumée et une légère odeur de savon. Pour la première fois de sa carrière, il réalisa à quel point tenir un suspect de cette façon était absurdemement intime. Les muscles tendus de Danny fléchirent sous ses mains, son cul se cambra alors qu'il tentait de se libérer, et sa joue légèrement barbue grinça comme une langue rugueuse contre celle de Miller. Il libéra Danny et le repoussa.

Bon Dieu. Miller passa une main tremblante sur son visage, reprenant son souffle. Danny se tenait en face de lui, haletant, son corps se détendant visiblement tandis que la colère refluit.

— Quand avez-vous découvert Amanda ? demanda-t-il, la voix âpre comme des branches d'arbres qui se cassaient durant les tempêtes hivernales.

Miller fourra ses mains dans ses poches.

— La nuit dernière, tard. Un voisin a entendu des cris et a appelé la police. Madrigal a disparu au moment où ils sont arrivés. Les flics nous ont appelés de l'hôpital.

— Où est-elle ? Je veux la voir.

Miller secoua la tête.

— Non. Ce n'est pas possible. C'est trop dangereux. Nous la protégeons, Danny.

— Je dois la voir, Miller.

— Non, répéta ce dernier. Mais tu pourras lui parler au téléphone. C'est le mieux que je peux faire.

— Tout de suite, ordonna Danny. Je veux lui parler tout de suite.

Miller tira son téléphone portable de sa poche arrière, refusant de reconnaître que ses doigts tremblaient, et composa un numéro.

— Ici Sutton. Il veut parler avec Amanda.

Miller passa le téléphone à Danny, veillant à ce que leurs mains ne se touchent pas.

— Amanda ? Tu es là ?

Danny écrasa le téléphone contre son oreille, comme s'il espérait voir Amanda s'il se rapprochait suffisamment de sa voix.

— Danny ?

La voix de la jeune femme était épaisse, comme si sa bouche était pleine de coton ou son corps rempli d'analgésiques. Considérant ce qu'elle avait vécu, les deux semblaient être des possibilités envisageables. Danny ferma les yeux.

— Danny, c'est toi ?

— Oui mon cœur, c'est moi.

Amanda prit une profonde respiration et se mit à pleurer, incapable de former des mots que Danny pourrait comprendre. Il se détourna de Miller, se laissant tomber sur le bras du canapé.

— Ça va aller maintenant, dit-il. Ils ne te feront plus de mal.

— Je ne voulais pas leur dire quoi que ce soit, Danny, sanglota Amanda. Je...

— Je sais.

— Ils se sont pointés sur le pas de ma porte et m'ont dit qu'ils étaient inquiets pour toi, ils pensaient que tu allais peut-être essayer de doubler Hinestroza. Je leur ai répondu que tu ne ferais jamais ça. Mais ils ont quand même fait irruption dans la pièce, m'ont posé toutes ces questions sur toi... la manière dont tu te comportais, cette nuit au poste de police, avec qui tu étais, si tu avais dit quoi que ce soit depuis. Je ne voulais pas répondre, Danny.

Elle laissa échapper un gémissement.

— J'ai essayé de mentir, mais ils ne me croyaient pas. Et puis ils ont commencé à s'en prendre à moi et...

— Chut, la calma Danny, serrant le poing de sa main libre. Je suis désolé. Je suis désolé, mon cœur, murmura-t-il.

— Est-ce qu'ils vont revenir ? s'enquit-elle d'une petite voix que Danny ne lui connaissait pas.

Cela lui fit peur. Amanda avait toujours été celle qui parlait le plus fort, sa bouche impertinente monopolisant l'attention.

— Personne ne te fera de mal. Je te le promets. Le FBI va prendre soin de toi.

— Et toi ? Hinestroza ne va pas abandonner. Ils vont continuer à te traquer.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je retombe toujours sur mes pieds, non ? se força-t-il à rire.

— Ce n'est pas drôle, Danny.

— Je sais que ça ne l'est pas.

Il se tut, tout à fait conscient de la présence de Miller, debout derrière lui.

— Prends soin de toi, d'accord ?

— Oui. Ils ont dit que je ne pouvais pas te voir pour le moment.

Amanda semblait au bord des larmes à nouveau, sa voix tremblait.

— Non. C'est trop dangereux. Mais quand tout cela sera fini, je serai là. Tu m'entends ?

— Oui. Fais attention à toi, Danny.

— Toi aussi, ma puce.

Il referma le téléphone avec un claquement, le jetant derrière son épaule avant de se laisser tomber sur le canapé dans un bruit étouffé.

— Comment va-t-elle ? A-t-elle... commença Miller.

Danny leva une main.

— Je n'ai pas envie d'en parler pour l'instant, dit-il en prenant soin de détacher chaque mot.

Il pensait qu'il n'aurait pas d'autre choix que d'assener un coup de poing à Miller si celui-ci décidait de changer de comportement et de devenir soudain bavard. Mais Miller comprit l'indice pas si subtil et se retira, le bruit de l'eau qui coulait se faisant entendre dans la cuisine.

Danny retomba en arrière dans le canapé et se couvrit les yeux de son bras. Amanda. Avec son visage détruit, ses os brisés, ses ongles vernis arrachés. Danny se remémorait parfaitement la manière dont elle l'avait regardé la nuit où ils s'étaient rencontrés. Lorsque son sourire était encore insouciant et son cœur pas encore brisé. Quand elle portait une robe blanche et une fleur pourpre dans ses cheveux et dansait pieds nus dans la rue. Quand ils étaient tous les deux jeunes, stupides et bourrés et que Danny se persuadait qu'aimer les hommes se limitait au temps passé dans une cellule

de quatre mètres sur trois et qu'Amanda serait celle qui le sauverait. Mais au lieu de ça, il l'avait détruite. L'avait transformée en criminelle, avait brisé ses espoirs.

N'oublie pas que tu as également failli la faire tuer.

Encore un sentiment de culpabilité à rajouter sur la liste sans fin de ses péchés.

— Je suis de retour, lança Miller, en fermant la porte avec son pied.

— Vous avez de la pizza ?

— Oui, soupira Miller. J'ai de la pizza. Peppéroni et champignons, exactement comme tu me l'as demandé. Et la bière que tu voulais. Et le bourbon. Et les Marlboro. Et...

— Je n'ai pas besoin de la liste complète, mais merci, dit Danny en attrapant la boîte de pizza grasse. C'est quoi ça ? demanda-t-il en montrant le sac molletonné passé en bandoulière sur l'épaule de Miller.

— Tes trucs.

Miller laissa tomber le sac sur le sol.

— Comment ça, mes trucs ?

— De ton appartement. Principalement des vêtements.

Danny posa le morceau de pizza qu'il avait été sur le point d'enfourner dans sa bouche.

— Humm... loin de moi le désir d'interférer avec le fonctionnement du FBI, mais n'est-ce pas un peu stupide ? De vous rendre à mon appartement pour ensuite venir ici ? Quelqu'un aurait pu vous suivre.

Miller contourna Danny pour se diriger vers le frigo, les bras surchargés de provisions.

— Oui, Danny, ça aurait été stupide. Voilà pourquoi j'ai demandé à un agent de se rendre à ton appartement juste après que je sois venu te récupérer hier, quand nous étions certains que Madrigal était parti depuis longtemps, pour récupérer des vêtements. Puis il a déposé le sac à mon bureau, au cas où il ait tout de même été suivi, et je l'ai récupéré aujourd'hui.

Il referma le réfrigérateur.

— Je suis doué dans mon job, Danny. Tu ne devrais pas t'inquiéter.

— Espérons juste que vous êtes meilleur que les gars qui étaient censés surveiller mon appartement, commenta sèchement Danny, attrapant une des bières du carton de six que Miller tenait dans sa main Vous voulez de la pizza ?

— Oui, d'accord.

Miller était décontenancé par les railleries de Danny. Il s'était attendu à ce que ce dernier demeure morose et en colère après sa conversation avec Amanda. Mais une heure plus tard, il avait engagé la conversation avec Miller, encore un peu distant, mais assez proche de son état naturel pour être en mesure de se remettre à râler à propos du manque de nourriture. Malgré son comportement de dur à cuire, il était clair que Danny n'était pas du genre rancunier. La rage et la mauvaise humeur éclataient de temps en temps, mais ne faisaient pas partie de sa personnalité.

Il leur fallut seulement dix minutes pour dévorer la pizza avant que Danny ne se jette sur un énorme bol de crème glacée, tandis que Miller digérait avec une bière. Il n'y avait rien de bien à la télévision, alors il changeait sans cesse de chaîne. Danny lui demandait d'arrêter de temps en temps, pour qu'il puisse se moquer d'une publicité ou ricaner de concert avec les rires enregistrés des sitcoms.

L'air dans l'appartement était brumeux à cause de la fumée de cigarette. Danny en ralluma une avant de s'affaler sur le canapé.

— Ralentis, déclara Miller, ou tu seras à sec dès demain.

— C'est le FBI qui paie, non ? répliqua Danny avec un haussement d'épaules.

Miller secoua la tête, agacé, mais ne protesta pas lorsque Danny lui tendit le paquet afin qu'il puisse en fumer une aussi.

— C'est quoi le plan maintenant, en ce qui me concerne ? demanda Danny.

— Tu continues à me fournir des infos. Une fois que nous aurons tout ce qu'il nous faut, nous incriminerons Hinestroza. Et tu témoigneras contre lui.

— Il y a deux problèmes majeurs avec ce scénario, déclara Danny, joignant le geste à la parole. Un, Hinestroza ne quitte presque jamais la Colombie, donc lui faire un procès sera impossible. Et de deux, il fera sauter le palais de justice avant que j'aie le temps de témoigner.

— Ça n'arrivera pas. Il n'est pas Dieu, observa Miller.

Les yeux de Danny étaient emplis de peur et de souvenirs, sa voix rauque lorsqu'il détourna le regard.

— Ça, c'est ce que vous croyez.

— Es-tu prêt à me raconter comment il t'a recruté ?

— Pas vraiment, répondit Danny, en essayant d'effectuer une série de ronds de fumée qui s'éleva vers le plafond.

— Eh bien, ton temps est écoulé. J'ai besoin de savoir.

— Je parie que vous êtes un véritable de bout-en-train le samedi soir, Sutton.

— Je ne suis pas ici pour le plaisir. Je suis ici pour épingler Hinestroza.

— Comme si vous aviez besoin de me le rappeler, murmura Danny.

— Est-ce toi qui es venu à lui ou est-ce lui qui t'a trouvé ?

— Oh, je pense pouvoir affirmer que c'est lui qui m'a trouvé.

Danny hésita, les yeux rivés sur quelque chose que Miller ne pouvait pas voir.

— J'avais dix-huit ans, je vivais à Dallas et je travaillais dans cette putain de station de lavage auto. Le genre où vous sortez de votre voiture pendant qu'elle est lavée puis que certains mêmes sans avenir la sèchent pour vous. C'était moi, le looser à la peau de chamois.

Miller réalisa qu'à l'époque où il avait dix-huit ans, il aurait pu se retrouver dans la même situation que Danny si son père ne l'avait pas poussé à entrer à l'université, le forçant à y aller, le traînant tel un gosse de maternelle. Sans ça, il aurait pu facilement finir comme Danny, sans but et à la dérive, sans espoir pour l'avenir. *Bon sang, Miller, pourquoi ne sors-tu pas le violon pour lui jouer une sonate ? Danny a fait ses propres choix – tous aussi mauvais les uns que les autres.*

— Un jour, cette voiture est arrivée et Hinestroza était à l'intérieur. Il m'a offert un emploi. Et je l'ai suivi dans la voiture. Fin de l'histoire.

Mais ce n'était pas la fin de l'histoire et Miller le savait. Les paupières de Danny sautaient plus vite que des pieds sur les flammes, sa pomme d'Adam tressautant dans sa gorge.

— À un moment donné, Danny, il faudra bien que tu me racontes le reste.

— Seulement... pas ce soir, d'accord ? dit Danny. Ces derniers jours n'ont pas été au top.

— D'accord, accepta Miller. Mais bientôt.

Il ne souhaitait pas offrir trop de liberté à Danny, et prenait soin de le garder sous la main.

— Vous voulez une autre bière ? demanda Danny, se dirigeant vers la cuisine.

Il n’attendit pas la réponse de Miller et revint avec deux bouteilles suspendues entre ses doigts. Il lui en donna une et reprit sa position initiale, vautre sur le canapé, ses pieds nus par-dessus le bras du siège.

— Que pense votre femme du fait que vous êtes coincé ici ?

Miller se rencogna dans le fauteuil, le repose-pied se relevant bruyamment.

— Je n’ai pas de femme, dit-il, les yeux rivés sur l’écran de la télé.

— Alors avec qui parliez-vous lorsque vous m’avez appelé l’autre soir ?

Miller n’évoquait jamais sa vie personnelle avec ses informateurs. Jamais. C’était une règle au sein du FBI, et il l’avait suivie scrupuleusement, comme si, pour lui, briser cette règle constituerait un échec personnel.

— C’était ma fiancée, Rachel.

— Fiancée ? répéta Danny en se redressant. Le mariage est prévu pour quand ?

— Nous n’avons pas encore fixé de date, répondit Miller, souhaitant ne jamais avoir ouvert sa fichue bouche.

— Depuis combien de temps êtes-vous fiancés ?

Miller jeta un regard torve à Danny qui l’observait, un petit sourire au coin des lèvres.

— Cinq ans, marmonna-t-il. Nous sommes fiancés depuis cinq ans.

— Quuuuoi ? rit Danny, allongeant le mot avec les restes de son accent traînant du Kansas. Ça fait un sacré bail. Merde, elle est beaucoup plus patiente qu’Amanda ne l’a jamais été, c’est certain.

— Combien de temps Amanda et toi avez été fiancés ?

— Quelques heures, répliqua Danny en haussant les épaules.

— Quelques heures, répéta Miller. Pourquoi est-ce que ça ne me surprend pas ?

— Qu’est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je suis un type spontané, sourit Danny en haussant les sourcils.

— Comment l’as-tu rencontrée ?

— J'étais au Mexique, je bossais pour Hinestroza. Elle était en vacances. Je l'ai rencontrée dans un bar. Nous avons dansé et bu trop de tequila et je me suis réveillé le lendemain matin avec un anneau à mon doigt et ça sur mon bras.

Danny leva sa manche droite, révélant un tatouage de barbelés encerclant son biceps.

— Apparemment, Amanda voulait les lettres A et D reliées ensemble, mais Dieu merci, je n'étais pas assez bourré pour ça.

— Tu es un grand fan de tatouage, non ?

— Je n'ai pas eu trop le choix, en fait. Quand vous bossez pour Hinestroza, vous vous faites tatouer. Après ça, ça ne me paraissait pas être un problème d'en faire d'autres. Au moins, il ne m'a pas marqué comme le font certains barons de la drogue.

Miller était stupéfait du ton nonchalant qu'employait Danny tandis qu'il parlait. Comme si se faire tatouer était une tâche vaguement désagréable, mais inévitable. Comme de nettoyer les chiottes ou de payer ses impôts.

— Le serpent est-il toujours la marque de Hinestroza ?

— Oui. Ça correspond parfaitement à sa manière de rire.

Danny jeta sa cigarette dans la soucoupe qu'il utilisait comme cendrier.

— Vous voulez voir ?

Miller acquiesça sans s'en rendre compte, sa bouteille de bière en équilibre sur ses lèvres tandis que Danny relevait son tee-shirt, tenant le tissu au-dessus de sa tête. Il se tourna sur le canapé pour donner à Miller un aperçu du haut de son dos, un serpent recroquevillé peint entre ses omoplates. Il y avait les marques de diamant d'un serpent à sonnettes, mais les couleurs étaient du ton des pierres précieuses, brillantes, violet, émeraude, vert foncé, bleu océan. Les yeux de Miller étaient rivés sur la vision du serpent enroulé à travers les muscles tendus de Danny, les lumières clignotantes de la télévision rendant les couleurs chatoyantes. Le tatouage était beau, vraiment, sauf si on en connaissait la signification.

— Vous le voyez ? demanda Danny, sa voix étouffée par les couches de coton.

— Oui, je le vois, répondit Miller, d'un ton rauque, son estomac retourné comme s'il était soul.

Il était horrifié par son propre désir de réduire l'espace entre eux et de poser ses mains sur la peau marquée de Danny.

Ce dernier pivota sur lui-même, son tee-shirt se rabaissant au ralenti alors que les yeux de Miller suivaient, impuissants, sa descente. Aucun d'eux ne parla et le silence était lourd, empli de possibilités. Les yeux de Miller firent une embardée vers la télévision, son doigt poignardant sauvagement la télécommande. Il pouvait sentir la tension dans son visage, un sillon gravé entre ses sourcils, ses lèvres serrées.

Il risqua un rapide coup d'œil vers Danny qui le regardait avec des yeux fixes, une cigarette récemment allumée suspendue à ses lèvres. Miller sentit la sueur couler le long de son front, sa respiration trop rapide pour un homme assis. Il se remémora la formation du FBI, activa sa capacité finement réglée à se désengager et détourna les yeux.



OceanofPDF.com

Chapitre Cinq

Miller sut qu'il avait dormi trop longtemps lorsque la lumière du soleil filtrant à travers les stores posa ses rayons chauds sur son visage. Bon Dieu, il vivait avec Danny depuis deux jours seulement et il était déjà épuisé. Rester debout tard, à boire de la bière et à fumer, continuant de dormir lorsque son réveil sonnait, comme il l'avait toujours fait, à cinq heures du matin. À en juger par la lumière, il devait être près de huit heures. *Putain de pathétique, Miller.*

Il roula hors du lit en gémissant, reconnaissant que Danny ne se soit pas encore noyé dans le bourbon. Même les habitudes de l'indien concernant le rasage semblaient contagieuses, la main de Miller frotta ses joues rugueuses. Il tendit ses bras vers le plafond, son dos craquant de manière satisfaisante. Il attrapa son jean, fouilla dans la valise qu'il n'avait pas complètement vidée et en sortit son vieux sweat de l'université *Kansas State University* dont le blason apparaissait en lettres pourpres sur le devant.

Le salon était désert, la porte de la chambre de Danny fermée. Quelque chose n'allait pas, Miller le sentit presque immédiatement. Ses poils se dressèrent sur ses bras. L'appartement semblait étrangement vide, trop silencieux, même si Danny dormait encore. La salle de bain était sombre, la cuisine silencieuse. Miller se dirigea vers la porte de Danny, qu'il frappa du plat de la main. Pas de réponse.

— Danny ? appela Miller, la fraîcheur de la poignée métallique de la porte contre sa paume. Danny ?

Danny ne se trouvait pas dans sa chambre. Le seul signe qu'il l'avait occupée était les couvertures et les draps jetés au hasard au pied du lit. Miller repartit rapidement vers la cuisine, s'arrêtant en passant pour vérifier le petit balcon. La porte d'entrée était verrouillée. Mais la chaîne, qui avait été fixée quand ils étaient allés se coucher, pendouillait librement à présent. Un morceau de papier blanc, provenant du dos d'un menu de pizza à emporter, était fixé à la porte.

Miller, j'ai dû m'absenter un petit moment. Je reviens bientôt. Danny.

— Fils de pute ! éructa Miller, avant de courir dans sa chambre et de se jeter sur ses tennis.

Il enfonça son arme chargée dans la ceinture de son jean et saisit son téléphone portable sur la commode, laissant des pièces de monnaie pleuvoir sur le sol. Ses clés avaient disparu. Ce connard s'était glissé dans sa chambre pendant qu'il dormait et avait pris ses foutues de clés.

Miller ouvrit la porte de l'appartement à toute volée, avant de la claquer brutalement derrière lui. Il descendit les marches deux par deux et atterrit sur le trottoir vide. Il pouvait voir sa Jeep garée où il l'avait laissée, un peu plus loin de l'autre côté de la rue. Alors Danny était parti à pied. Mais où ? Il y avait quelques magasins non loin, mais rien n'était ouvert en ce dimanche matin.

Choisis une direction et commence à marcher. Miller tourna à gauche, trotinant dans la rue, ses yeux cherchant une poignée de cheveux noirs. Bon sang, qu'est-ce qui était passé par la tête de Danny ? Sortir en public, donnant leur position, risquant sa vie. Putain d'enfoiré ! Deux pâtés de maisons et Miller n'avait croisé qu'un chien solitaire reniflant un pot rempli de saletés et une femme vêtue d'une robe qui se précipitait pour récupérer son journal du matin. Miller était sur le point d'abandonner, de revenir sur ses pas, lorsqu'il découvrit une voiture stationnée contre le trottoir, une personne debout dans la rue, penchée par la fenêtre du conducteur. Danny.

Miller ravala son envie de courir dans sa direction en criant son nom, de l'attraper par la peau du cou, et de ramener son cul à l'appartement. Au lieu de quoi, il continua de marcher sur le trottoir, caché par les grands chênes qui parsemaient la rue à intervalles réguliers, leurs branches nues pointant des doigts noueux vers le ciel. Miller s'arrêta à quelques pas de la voiture contre laquelle Danny se tenait.

L'homme au volant de la Mercedes argentée ne lui était pas familier. D'après ce que Miller pouvait voir, il semblait avoir leur âge, début de la trentaine, des cheveux brun moyen, des lunettes de soleil noires. Il souriait à Danny. Et, celui-ci souriait également, une main négligemment posée sur le toit de la voiture tandis qu'il inclinait sa tête sombre en arrière et se mettait à rire, le son profond de ce rire se distillant dans l'air pour n'être presque plus audible lorsqu'il parvint aux oreilles de Miller. L'homme dans la voiture ôta sa main gauche du volant et la tendit à travers la fenêtre, où Danny la prit dans la sienne, dans un geste entre un « tape m'en cinq » et

une poignée de main. Miller sentit une lente brûlure contre sa peau, des étincelles de fureur explosèrent contre ses paupières tandis que la Mercedes ronronnait, abandonnant Danny avec un signe de la main en guise d'adieu. Miller sentit la bile remonter dans sa gorge, un besoin de cracher sa colère qui montait comme du vomi dans sa bouche. *Abruti de trou du cul ! Risquer nos deux vies pour un rencard avec son petit ami ! Je n'en crois pas mes yeux !* Il avait été stupide d'attendre autre chose de la part d'un homme comme Danny.

Une fois la Mercedes hors de vue, Danny repartit vers l'appartement, sa foulée se fit moins certaine lorsqu'il aperçut Miller qui l'attendait sur le trottoir.

— Hé, dit Danny. Que faites-vous ici ?

— La question c'est : qu'est-ce que toi, tu fous ici ?

Miller pouvait sentir les veines de son cou tressauter, la fureur tel un poison courant dans son sang.

— Je devais voir quelqu'un.

Danny continua de marcher, forçant Miller à accélérer le pas pour le rattraper.

— Oui, je l'ai vu, cracha Miller. Qui était-ce ?

— Un ami.

— C'est ça, ricana Miller.

Danny s'arrêta.

— Vous avez un truc à me demander Miller ? s'enquit-il, son regard s'enflammant sous la colère. Y a-t-il quelque chose à propos de moi que vous voulez savoir ?

Miller prit une bouffée d'air. Aucun moyen qu'il tombe dans le panneau, pas même avec une perche de dix mètres et l'estomac retourné sous le coup de l'émotion.

— Tu nous mets en danger ! Il pourrait facilement dire à Hiestroza où nous sommes.

— Il ne le fera pas.

— Non ? Même s'il lui arrache les ongles ? Ou découpe ce beau visage ? La loyauté s'arrête là où Madrigal tient un rasoir tout contre ton œil.

— Vous vous rendez compte du nombre de bâtiments qu'il y a ici ? demanda Danny en ponctuant sa phrase d'un large mouvement de son bras.

Griff n'a aucune idée de là où nous vivons, ni même si nous sommes près d'ici. Je ne lui ai rien dit à part de me rejoindre à cet endroit.

— Griff ? Putain de super prénom.

— Vous n'êtes pas vraiment en mesure de vous moquer des prénoms des gens, fit remarquer Danny. Pour quelle raison êtes-vous vraiment énervé ?

— Je suis énervé parce que tu es un foutu imbécile, Danny ! Mettre ta vie en danger, sans parler de la mienne, juste pour un rencart avec ton...

Miller referma si violemment sa bouche qu'il risqua de se mordre la langue.

— Vous êtes jaloux, Miller ?

La voix de Danny était lisse, son ton planant quelque part entre l'amusement et la séduction.

— Va au diable ! cracha Miller. Pourquoi devais-tu voir ce type, hein ? Il t'a apporté de la drogue ?

— Je vous ai déjà dit que je ne me droguais pas. J'en ai marre de me répéter.

Danny reprit sa marche, ses longues jambes avalant le trottoir.

— Ne t'avise pas de t'éloigner de moi ! cria Miller, saisissant l'arrière de la veste en cuir de Danny. Pour quelle raison avais-tu besoin de le voir ?

Danny se déplaça plus rapidement que Miller l'avait prévu, se dégageant de sa poigne, sa main se refermant sur le bras de Miller.

— Dégagez, grogna Danny. Vous m'avez peut-être coincé dans l'espoir d'épingler Hinestroza, mais je ne fais pas partie du FBI. J'agis de mon propre chef, Miller, et je n'ai pas à répondre de mes actes devant vous.

— Ah, oui ? souffla Miller. C'est ce que Hinestroza dirait ? Que tu agissais de ton propre chef ?

Danny siffla entre ses dents, les narines dilatées, le muscle de sa mâchoire pulsant au rythme de son cœur. Ils se tenaient poitrine contre poitrine, seul le murmure du vent passait entre eux. Miller pouvait voir le bord émeraude autour des yeux vert feuille de Danny, la petite cicatrice au-dessus de sa lèvre se cachant sous sa barbe, la pointe de sa langue glissant hors de sa bouche pour caresser le coin de sa lèvre. Ils étaient assez près pour se battre, assez près pour se toucher... assez près pour s'embrasser, et le cœur marquant un arrêt, l'estomac retourné, Miller pensa que c'était ce que Danny voulait faire. Danny pencha un instant sa tête avant de reculer, ne laissant que l'air froid là où son corps chaud s'était trouvé.

La lourdeur du métal appuyé contre le bas du dos de Danny était réconfortante, l'arme chantant sa propre berceuse à son corps anxieux. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas été où que ce soit sans un flingue et il avait détesté se sentir aussi nu ces derniers jours.

Il ouvrit la porte de l'appartement, jetant les clés de Miller par-dessus son épaule. Ce dernier les rattrapa avec un regard meurtrier. Danny traversa l'appartement jusque dans sa chambre où il referma à coup de pied la porte qui émit un bruit sourd. *Enfoiré de Miller. Il pense que j'ai besoin d'une putain de baby-sitter.* Il tira le Sig Sauer de sa ceinture, le berçant dans sa paume. Même marque et modèle que celui que les flics avaient pris dans sa boîte à gants. Danny vérifia la sécurité, puis souleva son matelas et le glissa en dessous. Pas la plus créative des cachettes, mais il devait y avoir accès facilement, sinon, à quoi bon ?

Lorsque Danny revint dans le salon, Miller était sous la douche, le sifflement de l'eau envahissant l'espace calme. Danny alluma la télévision, attrapa un coca dans le réfrigérateur, et se jeta sur le canapé. Il essayait de contrôler sa rage, mais elle était déjà en train de s'échapper hors de lui comme de la fumée hors d'un poing fermé. Danny savait savourer une bonne confrontation sur le moment, n'ayant jamais eu peur d'exprimer ses émotions. Mais, assez curieusement, il détestait quand les gens restaient en colère contre lui. Quand il était gamin, il avait toujours essayé de plaire à son père, surtout quand ce vieux bâtard devenait méchant. Et en devenant un homme, il n'avait toujours pas réussi à dépasser ce besoin d'approbation.

Le bruit de la douche se tut, la porte de la salle de bain s'entrouvrit pour laisser sortir un petit jet de vapeur. Danny se leva et se dirigea vers la pièce, laissant la pulpe de ses doigts reposer contre la porte avant de la pousser légèrement vers l'intérieur.

— Hé ! dit-il doucement, son visage rencontrant la chaleur humide.

Miller était en train de se raser, seulement vêtu d'un jean, son visage caché derrière une barbe de mousse blanche. Le cercle qu'il avait frotté sur le miroir brumeux était déjà en train de se résorber à cause de la vapeur persistante.

— Quoi ? demanda Miller, la voix forte, le rasoir sur le point d'attaquer une bande de barbe sur sa joue.

Danny appuya son épaule contre le chambranle, admirant le mouvement des muscles de Miller tandis qu'il se rasait, ce mélange de maigreur et de force fascinant à regarder. De son pied nu, Danny ouvrit davantage la porte.

— Je ne voulais pas vous faire flipper quand je suis parti.

C'était le mieux qu'il pouvait faire en matière d'excuses.

— Tu ne m'as pas fait flipper, déclara Miller, les yeux rivés au miroir.

— Ne vous inquiétez pas pour Griff. Il n'a pas la moindre idée de ce qui se passe. Il est complètement hors du radar de Hinestroza. Faites-moi confiance.

— Te faire confiance ? Ce serait assez stupide de ma part, n'est-ce pas, Danny ?

L'homme venait de marquer un point.

— Vous allez quelque part ?

— Oui. Mais il y aura une voiture à l'extérieur qui veillera à ta sécurité.

— Vous allez où ?

Miller secoua son rasoir dans l'évier rempli d'eau, envoyant une armée de petits poils sur la surface.

— Dehors.

Danny roula des yeux.

— Vous allez voir Rachel ?

— Ce ne sont pas tes oignons, cracha Miller avant de se reprendre. Pourquoi crois-tu que je vais voir Rachel ?

— Parce que vous êtes en train de vous raser, rétorqua Danny. Et c'est dimanche, donc je doute que vous vous rendiez au bureau.

Il s'avança dans la salle de bains, s'installa confortablement en se perchait sur la tablette près de l'évier, à côté de la porte.

— Comment l'avez-vous rencontrée ? Je suppose que ce n'était pas durant une soirée tequila au Mexique.

Miller détourna les yeux de ce qu'il était en train de faire pour regarder Danny.

— Avant d'être affecté ici, j'étais à Minneapolis, dit-il finalement. Elle était secrétaire juridique et je l'ai rencontrée quand je suis allé au bureau de son patron pour un débriefing.

— Alors elle est venue avec vous quand vous avez été transféré ? demanda Danny, en faisant rouler le tube de crème à raser de Miller entre ses paumes.

— Oui.

— Agent spécial Sutton, vivant dans le péché, annonça Danny. Ce n'est pas ce que j'imaginais de la part de quelqu'un si... respectueux de la loi.

Miller lui arracha la crème à raser des mains.

— Nous ne vivons pas ensemble. Elle a son propre appartement.

— Vos règles ou les siennes ?

— Décision mutuelle.

Miller tira sur le bouchon de l'évier, faisant disparaître l'eau savonneuse avec un gloussement étranglé. Il déplaça son corps dans un grand arc de cercle autour des pieds et des jambes pendantes de Danny, saisissant une serviette blanche de la patère sur le mur. Il essuya la serviette sur ses joues.

— Je dois y aller.

Pas si vite, Sutton. Danny tendit une main, frôlant la mâchoire de Miller.

— Vous avez oublié un endroit.

Miller se raidit, ne bougea pas, cependant ses muscles se tendirent, les yeux rivés sur Danny. Ce dernier laissa courir son doigt doucement sur la peau chaude et douce de Miller. *Merde, ça fait du bien.* Il leva un doigt recouvert de mousse blanche.

— Je l'ai.

Miller ne lâcha pas Danny du regard, ses yeux enregistrèrent un éclair de chaleur, la colère le talonnant, avec enfin ce contrôle d'acier qui rappelait à Danny qu'il était une forteresse presque inviolable. *Mais qui valait vraiment le coup une fois qu'on y parvenait.* Miller jeta sa serviette dans l'évier, attrapa son tee-shirt blanc posé sur les toilettes, et l'enfila prestement.

— Alors, Rachel vous préfère rasé ? demanda Danny, en tournant le robinet pour se laver le doigt.

Pas de réponse.

— Je vous préfère avec de la barbe.

Miller ne s'arrêta pas pour enfiler son sweat, prenant son courage à deux mains pour se décider à partir. Danny sauta du lavabo, bloquant sa sortie. Ils se tenaient devant la porte, n'ayant pas assez de place pour que l'un des deux puisse sortir sans frôler le corps de l'autre. Les yeux de Miller n'étaient plus que balles argentées. *Il sait ce que je fais. Et il a envie de me tuer pour ça.* Danny leva les mains, se poussant hors de son chemin.

— Après vous, dit-il avec un sourire.

Il aurait dû être heureux de tenir Rachel dans ses bras. Ils ne s'étaient pas vus depuis près d'une semaine. Entre le travail et cet appel soudain pour s'occuper de Danny, leur temps ensemble avait été réduit à néant. Mais voilà qu'il se trouvait ici, les bras minces de Rachel enroulés autour de son cou, et il n'arrivait pas à se sortir Danny Butler de la tête.

Qu'est-ce qui lui a pris, à ce trou du cul, à essayer de me coincer dans la salle de bain ? J'aurais dû faire disparaître ce sourire de son visage à coup de poing.

— Je suis tellement heureuse de te voir, mon amour, soupira Rachel dans son cou. Sais-tu quand tu pourras rentrer chez toi ?

— Non, dit Miller, se dégageant pour pouvoir admirer son visage aimant. Ça risque de prendre un peu de temps.

Le visage de Rachel se ferma, un pli de trouble apparaissant entre ses sourcils.

— Est-ce dangereux, Miller ?

Bien sûr que c'est dangereux. Je suis au FBI.

— Ne t'inquiète pas. Je suis prudent.

Il se demandait si tous les agents servaient ce même mensonge à leurs familles, ce mensonge permettant à tout le monde de trouver le sommeil sur cette ignorance imposée.

Rachel se dirigea vers son petit coin-cuisine, redressant les magazines sur la table basse en passant.

— Veux-tu déjeuner ? J'ai de la salade de poulet.

Rachel... Prévisible, sécuritaire, un cœur gros comme ça. Qui portait toujours des perles et une queue de cheval, dont les cheveux sentaient la pomme verte, et qui, après tout ce temps et toute cette attente, regardait encore Miller avec des étoiles dans les yeux. Miller eut un sursaut de culpabilité, il ne savait pas si les yeux pleins d'étoiles n'avaient jamais été réciproques.

Il a touché ton visage. Et ça t'a plu. Miller rejoignit Rachel en deux longues enjambées, attrapa son pull rose d'une manière désespérée, la poussa en arrière sur le canapé, et tomba sur elle avec frénésie.

— Miller, haleta Rachel en s'enfonçant dans les coussins. Miller, qu'est-ce que tu fais ?

Miller sourit, espérant de toutes ses forces que sa douleur ne se voyait pas autant qu'il la sentait.

— Je te déshabille.

Le gloss de Rachel était sucré et collant contre ses lèvres, son corps trop souple sous lui.

Rachel se mit à rire, embarrassée et le souffle court.

— Allons dans la chambre.

Elle se retira de sous son corps, le tirant par la main.

— Viens.

Ils s'effondrèrent sur son couvre-lit blanc moelleux dans un enchevêtrement de membres. Elle glapit un peu quand il tira l'élastique de sa queue de cheval pour libérer ses cheveux.

— Je n'ai pas pris de douche ce matin, souffla-t-elle.

— Je m'en fous, murmura-t-il.

Rachel se redressa, son pull remonté au-dessus de ses seins pour révéler un soutien-gorge en dentelle rose.

— Laisse-moi juste y faire un saut rapide, d'accord ? Je reviens tout de suite.

Miller se retourna sur le dos, en appuyant ses pouces contre ses yeux fermés tandis que Rachel se levait du lit. Tout à coup, il eut d'envie de se trouver n'importe où, sauf ici.

Danny entendit le bruit sourd de la porte de l'appartement qui s'ouvrait et se refermait. Il regarda sa montre, son visage luisant d'une couleur argentée au clair de lune. Sept heures. Il tendit le cou vers l'arrière pour découvrir la grande ombre dessinée sur le mur à travers les rideaux vaporeux.

— Danny ? appela l'ombre. Danny ?

— Je suis sur le balcon.

Miller passa la tête par la porte de verre coulissante.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Quelqu'un pourrait te voir !

Danny sourit et prit une gorgée de bourbon récemment ouvert avant de répondre.

— Il fait nuit noire, Miller, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Et j'ai éteint toutes les lumières à l'intérieur. Personne ne peut rien voir. Venez.

Danny montra la chaise vide à côté de la sienne, se baissant légèrement comme pour se cacher du feu ennemi.

— Mais si vous êtes inquiet, je peux retourner à l'intérieur.

— Tais-toi, connard, grommela Miller, en tirant la chaise longue loin du bord, le métal crissant contre le bois.

Danny se mit à rire.

— Nous progressons à ce que je vois. Je suis « connard » maintenant, et non plus « Danny ».

Miller grogna, remontant le zip de sa veste.

— Tenez.

Danny lui passa la bouteille de bourbon. Miller la tint entre ses mains, la contemplant avant de la porter à ses lèvres et d'avaler une profonde gorgée. Il se pencha en arrière et Danny sentit le parfum de femme sur sa peau. Danny attrapa la bouteille, sa gorge se serrant tandis qu'il se détournait pour respirer la brise fraîche soufflant de l'ouest.

Savoir ce à quoi s'était occupé Miller au cours des dernières heures et sentir réellement l'odeur de sexe sur lui... se révélait être deux choses totalement différentes, n'est-ce pas, Danny ?

Miller posa ses coudes sur ses genoux et observa Danny du coin de l'œil.

— Votre ami Griffin Gentry a un casier, dit-il lentement. J'ai vérifié ses plaques.

— Bien joué pour le travail de détective.

Danny stabilisa la bouteille entre ses genoux, utilisant le creux de sa main pour allumer une cigarette, et posa le paquet ainsi que son briquet sur la petite table en face de lui afin que Miller puisse les atteindre s'il le voulait.

— Choppé pour voie de fait, poursuivit Miller. C'était ton compagnon de cellule à Leavenworth.

— En plein dans le mille, rétorqua Danny en prenant une gorgée de bourbon. Où voulez-vous en venir ?

— Nous allons l'interpeller ce soir et le sortir de la circulation pour le moment. C'est un électron libre, Danny, et je ne devrais pas avoir à te dire que Madrigal a bâti sa carrière sur le fait de trouver ces...

Danny se redressa.

— Vous n'avez aucun motif pour arrêter Griff.

— Nous n'allons pas l'arrêter. Mais il ne doit se trouver à aucun endroit où Hinestroza pourrait l'atteindre. Il est un gros risque, pour lui et pour

nous.

Miller se tut.

— Y a-t-il d'autres personnes que Hinestroza pourrait utiliser contre toi ? Quelqu'un en dehors de Griffin ou d'Amanda ? Un autre ami... ou plan cul régulier ?

Miller trébucha sur le mot.

— N'importe qui ?

— Non, dit Danny. Je voyage léger. Après Amanda, je me suis juré de ne plus entraîner personne d'autre dans cette vie et j'ai tenu parole.

Miller tendit sa main pour demander la bouteille.

— Que s'est-il vraiment passé entre vous deux ?

Danny se pencha en arrière, posant ses pieds sur la balustrade du balcon.

— Je pensais que vous saviez tout de moi, Sutton.

— C'est le cas.

Danny attendit que le regard de Miller rencontre le sien.

— Alors vous devez déjà être au courant que j'aime les hommes. Voilà ce qui est arrivé à Amanda et moi. Je suis gay, Miller.

Ça y est, il l'avait dit. Libérant enfin ce qui planait entre eux depuis l'instant même où ils s'étaient rencontrés.

— J'en avais entendu parler, mais je n'en étais pas certain...

La voix de Miller dériva au loin, ses yeux suivant de près.

— Pourquoi ? Parce que je ne me balade pas dans la rue avec de l'eyeliner ? Se moqua Danny.

— Non ! protesta Miller, assez fortement afin que Danny devine qu'il n'était pas loin de la vérité. Mais tu as été marié...

— Beaucoup d'hommes homosexuels se marient. Ça ne les rend pas hétéros pour autant.

— Je suppose que c'est assez vrai, admit Miller d'une voix blanche. Mais pourquoi l'as-tu épousée dans ce cas ?

Danny soupira. Il savait que les raisons pour lesquelles il avait épousé Amanda ne seraient jamais assez bonnes pour équilibrer le mal qu'il lui avait causé.

— J'étais seul. Je n'avais pas encore complètement réussi à admettre que j'étais gay. Mais après Amanda, je me suis promis à moi-même de ne plus jamais le nier.

Il regarda Miller.

— En parlant de se lier pour l'éternité, pourquoi vous et Rachel n'avez-vous pas encore sauté le pas ?

Miller haussa les épaules, ses doigts jouant avec l'étiquette de la bouteille de bourbon.

— Ce n'était jamais le bon moment. J'ai été transféré et puis elle a commencé à chercher un emploi ici, et mon travail ne ralentit jamais.

— Vous vous rendez compte à quel point cette explication est stupide ?

Miller le surprit en riant, bien que sans une once d'humour.

— C'est simplement que nous ne sommes pas pressés.

Si ça, ce n'était pas une mise en accusation... pauvre Rachel.

— Eh bien, Miller, dit-il d'une voix traînante autour de sa cigarette, vous semblez être trop lent et, moi trop rapide.

Son observation resta suspendue entre eux, aussi lourde et chargée d'intentions qu'un ciel couvert de nuages orageux. Il pouvait sentir Miller le regarder et tourna la tête dans sa direction, mais les yeux couleur fumée s'avérèrent impossibles à déchiffrer dans cet air d'encre.

— Tenez, souffla Danny, tendant le bourbon à nouveau.

Miller le prit, ses longs doigts frôlant doucement ceux de Danny qui, en cet instant furtif, accepta ce qui lui avait été offert.

Miller savait qu'il était minuit passé en observant l'angle de la lune glisser à travers les stores pour répandre des ombres froides sur sa peau. Son corps était fatigué, mais son esprit était agité, refusant de lui apporter l'oubli sécuritaire du sommeil.

Il envisagea de se lever pour regarder la télévision, peut-être se faire un sandwich et mater le *Late Show*. Ou il pouvait lire. Il avait un livre de poche dans sa valise qu'il avait essayé de parcourir durant ces trois derniers mois. Et Dieu savait qu'il avait 302 rapports de ses conversations avec Danny qu'il fallait taper, son ordinateur portable négligemment abandonné au-dessus de sa commode. Ou....

Miller ferma les yeux, se remémorant des visions de Rachel plus tôt dans la journée. Sa peau, d'un blanc laiteux, toujours si pure et intacte. Son odeur, fleurie et propre, quand elle était sortie de la douche. Il remonta un peu ses genoux, écarta les cuisses. Ses doigts chuchotaient sur le drap. Il se

souvenait à quel point elle était douce, ses petits seins étonnamment lourds dans ses mains, ses mamelons rose pâle sous sa langue.

Il rejeta le drap, fit courir sa paume sous la ceinture de son boxer pour le tirer vers le bas. Il essaya de visualiser Rachel qui se tordait sous lui en criant, mais l'image ne voulait pas se former. Au lieu de quoi, il vit la main d'un homme se faufiler vers lui afin de caresser doucement sa mâchoire, le toucher d'un seul doigt, envoyant des étincelles chauffées à blanc en cascade dans son ventre comme une bougie romaine explosant sous sa peau.

Je parie que Danny est bruyant au lit. Il doit gémir, et murmurer et grogner de plaisir.

La main de Miller se figea, ses yeux s'ouvrirent brusquement dans l'obscurité. Que diable faisait-il ? Penser à Danny alors qu'il avait la main sur son membre – membre qui devenait de plus en plus dur à chaque vision de cette épaisse chevelure noire, de cette bouche pleine, de ce serpent prêt à mordre ondulant à travers ce dos ciselé. Merde.

Miller prit une inspiration stabilisatrice et força son esprit à faire le vide. Il pouvait le faire, il pouvait le faire sans penser à Danny. Il passa ses paumes vers l'intérieur de ses cuisses, ses doigts s'enfonçant dans ses poils, son poing se refermant autour de son érection, caressant lentement son gland du bout du pouce pour retenir le liquide qui fuyait déjà vers le bas.

Il ferma les yeux, saisit fermement le drap de sa main libre, ses dents grinçant violemment. Il ouvrit légèrement son esprit, s'autorisant à penser aux femmes qu'il avait connues, aux femmes qu'il avait eues, aux femmes qu'il avait voulues.

Mais quand Miller jouit, les hanches se soulevant du lit dans un violent frisson, ce fut avec le visage de Danny derrière ses paupières et le nom de Danny contre ses lèvres.



OceanofPDF.com

Chapitre Six

Bon sang, si Atwood pouvait le voir en ce moment. Danny « toujours été un looser, le restera toujours » Butler, dans un costume à deux mille dollars, en train de siroter du champagne hors de prix. Certes, le smoking était une location et la vie quotidienne de Danny relevait plus du McDonald que du filet mignon, mais tout de même, pas mal... pas mal du tout.

— Danny.

Une main ferme se posa sans douceur sur son épaule, enfonçant ses ongles dans sa peau.

— Tu t’amuses bien ?

Danny sourit, de ce sourire béat qui signifiait « Je vis pour t’embrasser le cul ».

— Je passe un très bon moment, M. Hinestroza.

— Bien, bien.

Hinestroza cueillit une nouvelle flûte de champagne sur le plateau d’un serveur qui passait par là.

— Où est Amanda ?

— Elle n’a pas pu venir, répondit Danny avant de marquer une pause. Nous avons quelques problèmes conjugaux, en fait.

Hinestroza fronça les sourcils.

— Je suis désolé de l’entendre, Danny. J’espère que ta situation personnelle avec Amanda n’interférera pas dans sa collaboration avec nous.

— Non. Elle est toujours à bord pour l’instant, dit-il, prudemment, ne voulant pas enchaîner Amanda à quoi que ce soit sur le long terme, mais ne voulant pas qu’elle soit considérée comme jetable, non plus.

Hinestroza pointa sa flûte de champagne en direction d’un couple en train de se faire photographier sous une loggia de roses rouges.

— Ma Lily, ne fait-elle pas une belle mariée ?

Merde... comment jouer son coup ? Trop enthousiaste et il terminerait avec une rotule cassée pour perversité envers la fille de Hinestroza. Trop nonchalant et ce serait une mâchoire cassée pour avoir insulté sa beauté.

— Elle l'est, M. Hinestroza. Vous devez être très fier.

Une double tape sur son dos fit comprendre à Danny qu'il avait répondu de la bonne manière. Appelez-moi Boucle d'or, songea Danny en grimaçant intérieurement. Mais une partie de lui se sentit accomplie, heureux d'avoir gagné l'approbation de Hinestroza, même pour quelque chose d'aussi stupide qu'un commentaire à propos de sa jolie fille. L'étrange combinaison de peur et de loyauté qu'avait toujours eues Hinestroza sur Danny lui remuait les entrailles. Ça aurait été tellement plus facile s'il pouvait tout simplement le haïr.

— Lundi matin, retour aux affaires, lui rappela Hinestroza avec un clin d'œil, avant de se fondre dans la foule.

— Bien sûr, lui lança Danny, attendant que Hinestroza disparaisse pour avaler le reste de son champagne d'une seule traite.

Danny grimpa les escaliers en pierre menant à la véranda en surplomb. Aucun moyen de se rapprocher de la table où était posée la nourriture avec ces trois rangées d'invités debout juste à côté. Il pouvait juste discerner la pointe ailée d'une sculpture de glace, incapable de deviner s'il s'agissait d'un cygne ou d'un ange. Du bord de la véranda, l'océan était visible, le bleu infini venant se fondre avec les lambeaux roses du soleil qui plongeait sous l'horizon. À sa grande surprise, Danny s'était découvert un faible pour l'océan, le son, l'odeur, l'immensité. Tout cela le conduisant à la certitude que sa vie – et chaque choix pourri le destinant à brûler en Enfer pour ce qu'il avait fait – importait peu finalement. Cette notion était, de manière un peu perverse, réconfortante.

Hinestroza et sa femme, Maria, avaient rejoint leur plus jeune fille et son nouveau mari sous les roses. Hinestroza souriait largement, sans aucune trace de cruauté, tandis que le photographe plaçait la famille de telle ou telle manière pour prendre photo après photo.

— Papy, Papy, appela la petite-fille de Hinestroza, se glissant entre les convives pour atteindre son grand-père.

Elle rit lorsqu'il la souleva sans difficulté et jeta l'enfant de trois ans en l'air.

Danny l'observa alors qu'elle tapotait les joues cicatrisées de Hinestroza, murmurant à son oreille, laissant tourner un doigt dans ses cheveux noirs qui montraient les premiers fils grisonnants. Elle n'avait pas peur. Elle ne craignait rien dans les bras de son grand-père, ignorait tout

des supplices qu'il pouvait causer. Pour elle, Roberto Hinestroza serait toujours un homme bon, l'homme qui l'avait laissé danser sur ses pieds au mariage de sa tante Lily, qui lui glissait furtivement des morceaux de gâteau quand sa mère ne regardait pas, qui n'hésitait pas à lui faire confiance.

Danny se détourna, son regard s'accrochant à l'homme debout près des portes à la française, un rictus narquois se dessinant sur ses lèvres, qui tenait un verre lorsqu'il aperçut Danny.

Putain, merde, merde.

— Danny, salua Madrigal, glissant vers l'endroit où il se tenait, son rictus remplacé par un petit sourire amusé.

— Juan.

— Classe, cette soirée.

— Oui.

— Tu dois être content d'être de retour, commenta Madrigal. J'ai entendu dire que Leavenworth n'était pas une partie de plaisir.

Danny haussa les épaules.

— J'ai survécu.

Il parcourut la foule à la recherche d'une tête connue, n'importe qui pouvant lui fournir une excuse pour s'éloigner.

— Tu sais à qui j'ai pensé l'autre jour ? demanda Madrigal, sa voix égale, mais ses yeux brillants d'un feu doré, anticipant le plaisir d'infliger de la douleur.

Ne dis rien, songea frénétiquement Danny. Ne t'avise pas de prononcer son nom. Je vais te tuer. Je vais te déchiqueter la gorge à mains nues, je vais...

— Ortiz, lâcha Madrigal. Tu te souviens de lui ?

Danny serra la mâchoire, sans se soucier de la peau coincée entre ses dents, goûtant la saveur salée du suintement du sang à l'intérieur de sa joue déchirée.

— Oui, réussit-il finalement à dire, d'une voix étranglée. Je me souviens de lui.

Madrigal secoua la tête, fronçant les sourcils d'un air moqueur.

— Ce qui lui est arrivé est vraiment dommage. Ça doit être une horrible façon de mourir.

Danny pouvait sentir la sueur perler sur son front, ses entrailles se retourner sous la terreur et les souvenirs, sa respiration laborieuse tandis que des taches fleurissaient comme des éclaboussures de sang contre ses yeux.

— Va te faire foutre ! Le fustigea Danny, sa fureur émoussée par sa main qu'il avait été obligé de poser sur la balustrade en fer afin de se stabiliser.

La cicatrice de sa cuisse palpita au rythme du souvenir douloureux, comme si le rasoir venait tout juste de percer sa chair.

— Reprends-toi, Danny. Tu ne t'en es pas encore remis depuis le temps ? ajouta Madrigal, avec un rire cruel et sans pitié. C'était il y a si longtemps.

— Seigneur, qui a pissé dans vos cornflakes ? demanda Danny, enfilant ses chaussures de course.

Miller leva les yeux de son café, et fronça brièvement les sourcils.

— Quoi ? aboya-t-il.

Danny roula des yeux.

— Vous êtes assis là, fusillant votre petit-déjeuner du regard depuis une demi-heure, grognant à tout ce que je dis, comme un putain d'homme des cavernes.

Miller l'ignora et retourna à la contemplation de son bol de céréales. Danny ne comprenait pas ce qui n'allait pas. Hier soir, sur le balcon, il avait senti l'amitié naissante, le désir tangible dans l'air, que les barrières entre eux s'abaissaient, donnant à Danny un aperçu du vrai Miller. Et, comme le bourbon qu'ils avaient bu, il avait soif de plus. Mais ce matin, Miller s'était refermé comme un piège d'acier, le corps raide, prêt à résister.

— Comme vous voulez, soupira Danny. Je vais faire du tapis roulant.

En grandissant, Danny avait toujours gardé la forme en aidant son vieux père à prendre soin des chevaux, renforcer les clôtures, et entretenir la ferme. Cela avait continué même après que la plus grosse partie du terrain ait été vendue, et les tâches quotidiennes de Danny lui avaient permis de rester mince et fort. La prison et la peur avaient maintenu son corps en pleine forme depuis. Derrière les barreaux, l'ennui était avilissant. Danny ne laissait jamais passer sa chance de courir dans la cour, soulever des poids lorsqu'il en avait l'occasion. Être rapide et posséder une bonne droite étaient des compétences aussi utiles en prison qu'à l'extérieur. Il ne voulait pas que le fait de se retrouver piégé dans cet appartement devienne une

excuse pour se relâcher. Être en mesure de courir plus vite que Madrigal étant l'aspect primordial qui lui venait à l'esprit.

Huit kilomètres sur le tapis roulant, deux cents abdos, deux cents pompes, même routine tous les matins. Bien qu'il ait dû renoncer aux abdos le temps que sa blessure guérisse. La plupart du temps, Miller se terrait dans sa chambre, le téléphone greffé à l'oreille, tandis que Danny s'entraînait. Mais aujourd'hui, il était resté assis face à la petite table contre le mur, avait poussé son bol de céréales afin d'ouvrir son ordinateur portable pour taper des notes manuscrites sur un bloc-notes jaune.

— Je vois que vous avez suivi la formation dactylographique Danny Butler, haleta Danny, haussant la voix pour être entendu par-dessus le ronronnement du tapis roulant.

— Hein ? demanda Miller sans lever les yeux.

— *La méthode des deux doigts*, expliqua Danny en mimant le geste, ses deux index suspendus dans l'air.

— Oui, acquiesça Miller en regardant ses mains. Pas très efficace, mais suffisant.

Ce n'est pas grand-chose, mais au moins nous parvenons au-delà des réponses d'un mot.

Danny termina sa course en sprintant, puis se mit en position pour commencer ses pompes.

— Comment est-ce qu'... un gars du... trou du cul... du Kansas... s'est retrouvé... au FBI ? demanda Danny entre deux profondes respirations de poussière de moquette.

— C'est toi qui dis ça ? rétorqua Miller. Atwood n'est pas non plus exactement la fierté du Kansas, tu sais.

— Je ne dirais pas le contraire.

Danny se leva.

— Je suis le premier à admettre qu'Atwood est un trou de merde.

Il attrapa une bouteille d'eau du réfrigérateur, et tourna la chaise qui trônait en face de Miller pour s'y asseoir à califourchon avant d'avaler d'une traite, le contenu de sa bouteille.

— Alors ?

— Alors, quoi ? souffla Miller, exaspéré.

— Aloooooors,

Danny étira le mot avec un sourire.

— Comment vous êtes-vous retrouvé au FBI ?

— Ce n'est pas une histoire très intéressante.

— Vous croyez que j'ai quelque chose de mieux à faire ? demanda Danny en haussant les sourcils.

Miller détourna le regard, son cou disparaissant entre ses épaules. Il avait soudain l'air très jeune, timide et embarrassé, sa carapace de dureté, de contrôle, semblant glisser au loin. Danny se demanda s'il était la première personne à vouloir vraiment entendre cette histoire, connaître la façon dont Miller Sutton avait fait quelque chose par lui-même. Une sensation fit irruption dans la poitrine de Danny, de la tendresse, peut-être ? Cela faisait si longtemps qu'il n'avait rien ressenti d'autre que la peur, la culpabilité et cette absolue nécessité de survivre, qu'il ne savait même pas comment nommer cette émotion.

— Sérieusement, Miller, insista-t-il. Je veux savoir.

Miller le regarda, fermant son ordinateur portable d'une seule main.

— Ma mère est morte quand j'avais neuf ans.

— Comment ?

Miller détourna les yeux pendant un instant.

— Cancer.

Danny passa sa langue sur ses dents de devant, faisant un petit bruit de cliquetis avec sa bouche.

— Ça a dû être difficile.

— Oui, ça l'a été. Mon père ne s'en est jamais vraiment remis. Toujours pas d'ailleurs. Après qu'elle soit morte... il a juste... il a simplement renoncé. Il est devenu un vieil homme du jour au lendemain.

Danny ne pouvait pas imaginer son père ressentir la moindre peine si sa mère mourait ni quoi que ce soit d'autre que de se demander qui allait préparer son dîner ou repasser ses chemises. Il serait plus énervé par ces quelques inconvénients que toute autre chose.

— Mais il s'est assuré que je finisse le lycée, poursuivit Miller. Et quand le temps fut venu, il a insisté pour que j'aille à l'université. Ça avait toujours été le rêve de ma mère, qu'au moins l'un d'entre nous fasse des études.

— K-State, supposa Danny.

— Comment as-tu... ?

— Votre sweat-shirt, hier...

— Oh, se souvint Miller. Oui, K-State. Je n’aurais jamais pensé être celui qui finirait par se retrouver à la fac. Mais mon frère aîné Scott avait engrossé une fille, donc il n’a pas pu y aller. C’est ma sœur Junie qui aurait probablement dû y aller, elle a toujours été la meilleure élève. Mais elle s’est mariée dès la fin du lycée aussi, et a en quelque sorte renoncé à ce rêve. J’étais le seul qui restait.

Il haussa les épaules.

— Alors j’y suis allé.

— Je parie qu’ils sont tous très fiers de vous, maintenant.

Miller leva les yeux au plafond, basculant sa chaise sur deux pieds.

— Je suppose qu’ils le sont. Mais nous n’avons plus grand-chose en commun. Junie a quatre enfants et un mari dont elle doit s’occuper, et Scott travaille à la chaîne dans une usine de plastique. Et mon père se contente de rester à la ferme, il refuse de s’en éloigner. C’est comme... comme si l’on m’avait donné cette chance d’accomplir quelque chose, mais sans vraiment faire partie de la même famille.

Il laissa retomber sa chaise dans un bruit sourd, en évitant les yeux de Danny.

— C’était comment, l’université ? demanda Danny.

— C’était plutôt sympa. Je devais beaucoup bosser pour rester à flot. Je n’étais pas aussi doué que la majorité d’entre eux.

— J’ai toujours aimé l’école.

Danny sourit en découvrant le visage suspicieux de Miller.

— Ne me regardez pas avec cet air si surpris.

— Alors, pourquoi ne pas être allé à l’université ?

— Ça ne m’a jamais traversé l’esprit. Personne dans ma famille n’y a jamais été. Et quand je me suis retrouvé diplômé à dix-huit ans, ma seule pensée était de fuir aussi loin d’Atwood que je le pouvais.

— C’est quoi l’histoire ? demanda Miller, en remuant ses céréales pâteuses avec sa cuillère.

Le corps de Danny se raidit, il détestait penser à son foutu père.

— Rien de très différent que des milliers d’autres gosses. Mon père et moi ne nous entendions pas vraiment bien...

La voix de Danny était égale, mais Miller posa un regard intense sur lui, l’observant pendant un long moment après qu’il eut cessé de parler.

— C’est-à-dire ?

Danny se tortilla sur sa chaise.

— Il avait un sale tempérament. Il ne se gênait pas pour utiliser sa ceinture sur moi, ou toute autre chose qu'il avait à portée de main. Sa bouche était une arme très efficace aussi. Il a toujours été très clair sur ce qu'il pensait de moi. Il n'arrivait pas vraiment à mettre le doigt sur la façon dont j'étais différent. Merde, moi-même, je ne me connaissais pas quand j'étais enfant. Mais ça ne l'a pas empêché d'essayer de chasser cette différence hors de mon corps. Et puis il m'a attrapé avec un voisin. Un enfant de mon âge.

— Vous faisiez quoi ? demanda Miller, les yeux ne fixant pas tout à fait Danny.

— Rien de mal. C'était même assez innocent quand on y pense. Mais ça a confirmé tout ce que mon père soupçonnait à propos de moi. Il m'a jeté dehors ce jour-là. Je ne l'ai pas revu depuis. Quoi qu'il en soit, je pensais que nous parlions de vous et de votre entrée au FBI.

Danny jeta sa bouteille d'eau vide par-dessus la tête de Miller et elle atterrit avec un cliquetis dans la poubelle de la cuisine.

— Comme je te l'ai dit, il n'y a pas grand-chose à raconter. J'ai toujours voulu devenir flic. Durant ma dernière année d'université, nous avons assisté à un séminaire sur les emplois dans les forces de l'ordre et j'ai ramassé une brochure du FBI.

— Et... insista Danny en voyant que Miller ne continuait pas.

— Et après mon diplôme, j'ai intégré le service de police locale à Wichita. J'y ai travaillé pendant deux ans, puis j'ai postulé au FBI. J'ai été embauché et suis allé à Quantico. Ma première mission était à Minneapolis, puis on m'a transféré ici.

— Vous aimez votre boulot ?

La légère hésitation de Miller en dit davantage à Danny que tous les mots qu'il pourrait prononcer.

— La plupart du temps, répondit Miller. Après le onze septembre, nous sommes restés coincés sur le terrorisme pendant un certain temps et je n'aimais pas tellement ça. Je préfère de loin les histoires de trafiquants de drogue.

— Pourquoi ?

— Dans le terrorisme, on ne sait vraiment jamais contre qui l'on se bat. Je préfère avoir une cible spécifique.

— Comme Hinestroza.

— Oui, comme ton adorable patron, Hinestroza.

— Il n'est pas si monstrueux, vous savez.

Danny ressentit soudain ce sentiment de loyauté aussi étrange que familier monter en lui, ce besoin de défendre Hinestroza des attaques extérieures, phénomène semblable à celui qui permettait à une personne de cracher sur son conjoint, tout en interdisant à quiconque d'acquiescer à ses propos.

Miller en resta bouche bée.

— Comment peux-tu rester là et insinuer une chose pareille d'un air si impassible, Danny ? D'où penses-tu que viennent les ordres de Madrigal ? Ce sont des hommes impitoyables. Ils vendent de la drogue aux enfants et tuent des gens sans le moindre remords.

— Mais il a une famille qui l'aime, dit Danny, ses yeux fixant la table. C'est plus que je n'ai jamais eu. C'est qu'il doit tout de même être un type bien.

— Tu penses que ça suffit pour faire de lui un homme bon ? Le fait d'avoir une femme et des enfants qui l'aiment ? Ils ne savent même pas qui il est !

— Non, ça ne fait pas de lui un homme bon. Ça veut seulement dire qu'il n'est pas si mauvais.

— Il t'a lavé le cerveau, déclara Miller avec dégoût.

Danny y réfléchit pendant un moment.

— Peut-être un peu. Et peut-être existe-t-il plusieurs facettes chez une même personne. Vous savez, j'ai connu beaucoup de flics, Miller, et vous tous souffrez de vision verrouillée. Vous ne voyez qu'une seule façon de faire les choses, une seule façon de regarder le monde.

Danny se leva de sa chaise, ôtant son tee-shirt trempé de sueur.

— La vie doit vous sembler terriblement ennuyeuse.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Miller, sa voix soudain incertaine.

Danny connaissait la puissance de son corps, il avait appris comment l'utiliser à son avantage. Il enroula son tee-shirt autour de son cou, pliant les bras pour en saisir les extrémités.

— Je vais prendre une douche, expliqua-t-il.

Les yeux de Miller se posèrent sur le torse de Danny, le détaillant de haut en bas tel un yoyo au bout d'une ficelle. Son visage demeura impassible,

mais ses doigts serraient convulsivement le bord de la table.

— Il va bientôt être temps d’ôter les points de suture, déclara Miller, la mâchoire crispée.

Danny baissa les yeux. Il avait presque oublié la blessure qui avait cessé de le démanger depuis quelque temps.

— Oui, ça va faire dix jours aujourd’hui, je crois.

Miller saisit son portable.

— Je vais passer quelques appels, voir si nous pouvons trouver un médecin.

Seigneur, il avait plus l’impression d’organiser un vol spatial que de prendre un simple rendez-vous chez le médecin concernant quelques points de suture. Miller avait passé la majeure partie de la journée au téléphone, essayant de coordonner le trajet de Danny à l’hôpital. Enfin, après une demi-douzaine d’appels, ils avaient décidé d’un plan d’attaque : Miller conduirait Danny à St Luke, où il serait emmené dans une salle de traumatologie puis raccompagné. Mais en quelques minutes, ce plan avait été mis au rebut par leur supérieur, l’estimant trop risqué. Maintenant, Miller essayait d’organiser une visite à domicile d’un médecin, mais le bureau du procureur craignait que ce plan puisse pousser ledit médecin à la corruption.

— Oh, pour l’amour du Ciel, soupira Miller dans le téléphone, repoussant l’assiette de nourriture chinoise qu’ils avaient fait livrer il y a une demi-heure. Il doit bien y avoir quelqu’un capable de retirer quelques foutus points.

Miller pouvait entendre Danny rire de la cuisine.

— Ce n’est pas drôle, gronda-t-il, essayant de paraître sévère.

— Si c’est carrément drôle, le contredit Danny, revenant dans le salon avec deux bières.

Il en posa une face à Miller.

— Le FBI ne parvient pas à trouver un moyen de m’ôter mes points de suture ? Je peux résoudre ce problème en cinq secondes à tout casser.

— Quoi ? Très bien, rappelez-moi, déclara Miller dans le téléphone, avant de le laisser tomber d’un geste irrité.

Il se tourna vers Danny et décapsula sa bière.

— Ah oui ? Et comment ?

— Attendez, ordonna Danny, se dirigeant vers sa chambre à coucher.

Il en ressortit quelques secondes plus tard, un petit objet caché dans sa main.

— Voici votre réponse, dit-il en tendant sa paume.

Miller observa le couteau suisse.

— En quoi est-ce une réponse ?

Danny ouvrit le couteau avec ses doigts, révélant une petite paire de ciseaux et des pinces miniatures.

— Au travail, Sutton, dit-il avec un sourire.

— Quoi ? s'exclama Miller en s'étouffant légèrement à cause de la bière. Je ne suis pas médecin.

— Allez, se moqua Danny. Vous avez grandi à la campagne, non ?

— Oui, acquiesça-t-il avec précaution.

— Eh bien, moi aussi, et je sais que j'ai fait pas mal de trucs bien plus dégoûtants que d'ôter quelques points de suture. Égorger un cochon... ça vous parle ?

— Et si ça s'infecte ? s'enquit Miller, essayant de gagner du temps.

— La blessure est guérie, déclara patiemment Danny. C'est la raison pour laquelle les points sont en train de céder. Écoutez, vous voulez vraiment passer la moitié de la nuit à attendre de trouver un plan foireux pour me conduire à l'hôpital ? Puis, une fois que nous y serons, nous devons passer l'autre moitié de la nuit assis, à essayer de tuer le temps jusqu'à ce qu'un médecin puisse me voir.

Danny tendit le couteau.

— Ça peut être fait en dix minutes. Je le ferais bien moi-même, mais mon bras ne se plie pas du bon côté.

Miller fixa la main de Danny, ses longs doigts enserrant le couteau. Il s'imaginait retirer ces fils noirs de la peau de Danny, réalisant à quel point il se tiendrait près de poitrine sa poitrine nue.

Tu n'as pas à faire ça, Miller. Qu'est-ce que tu essaies de prouver ? Que tu en es capable ? Tu n'arrives pas à gérer la nuit dernière, dans ton lit, hein ? Impossible de te le sortir de la tête. Il joue un jeu, mais toi, tu n'en as pas besoin. Attrape ton téléphone et appelle un médecin.

— Très bien, donne-moi le couteau, déclara Miller, relevant le défi qu'il percevait dans les yeux de Danny.

Il se souvint trop tard qu'enfant, il ne reculait jamais lorsque Scott lui reprochait de bluffer, utilisant cette information pour conduire Miller à relever des défis de plus en plus stupides. Une fois, Scott l'avait défié de voir combien de temps il pourrait tenir un briquet contre sa paume. Il aurait probablement terminé par se faire un trou dans la main, si Junie n'était pas arrivée à ce moment-là en se mettant à crier à travers toute la maison. Il en portait encore la cicatrice. Relever des défis n'était généralement pas favorable à Miller Sutton sur le long terme.

— Par ici, décida Danny, allumant la lampe posée sur la table d'à côté tandis qu'il se baissait vers le canapé.

Il ôta son pull noir, le tissu ébouriffant ses cheveux et libérant sa mèche de devant. Ce fut ensuite au tour de son tee-shirt blanc, révélant la rangée de points de suture et le tapis duveteux de poils couvrant sa poitrine, descendant le long de son ventre pour disparaître en une ligne fine à l'intérieur de son jean.

Miller détourna les yeux, faisant semblant d'étudier ses ongles tandis que la chaleur empourprait ses joues, son cou devenant raide et parcouru de picotements.

— Prêt ? demanda Danny, levant le bras gauche de sorte que Miller puisse atteindre sa plaie.

Il hocha la tête et se mit à genoux sur le sol devant Danny, les yeux fixés sur l'échelle de nœuds noirs, faisant bien attention à ne pas regarder ailleurs.

— Il n'y a plus rien ici, murmura-t-il en posant une main délicate sur le côté de Danny.

Danny recula, étouffant un rire.

— C'est froid, expliqua-t-il avec un sourire.

— Oh, désolé, c'est à cause de la bouteille de bière.

Miller frotta sa main contre sa cuisse pour réchauffer ses doigts.

— C'est mieux ? demanda-t-il en reposant sa main, la peau de Danny chaude et soyeuse sous ses doigts.

— Oui.

Miller saisit les minuscules ciseaux, coupant timidement chaque point.

— Ça ne fait pas mal, le rassura Danny.

Jamais la pièce n'avait été aussi calme. Miller n'entendait rien d'autre que le bruit de la respiration de Danny, le léger claquement métallique des

ciseaux et son cœur galopant dans sa poitrine.

— Je vais commencer à les retirer maintenant, l'avertit Miller.

Il aurait voulu que Danny sorte une blague, commence à faire l'idiot comme il le faisait habituellement. N'importe quoi afin de rompre le silence étouffant qui avait aspiré tout l'air de la pièce, la rendant irrespirable.

Miller commença avec le point le plus haut, l'attrapant avec une pince à épiler, et le tira rapidement et en douceur. Il pouvait sentir les yeux de Danny sur lui tandis qu'il travaillait.

— Vous êtes doué pour ça, dit tranquillement Danny

— As-tu déjà eu beaucoup de points ? l'interrogea Miller, dans l'espoir de briser l'intimité de l'acte qu'il était en train d'accomplir.

— Un sacré paquet. Ceux dans ma tête étaient les pires.

Miller s'activait méticuleusement, rangée par rangée, jusqu'à ce qu'il tire sur le dernier point, ses yeux attirés par la ligne écarlate laissée par l'absence de points.

— C'est bon, dit-il, d'une voix basse. C'est terminé.

Aucun d'eux ne fit mine de bouger. La main ferme de Miller était toujours collée contre Danny, ses yeux toujours fascinés par sa plus récente cicatrice. Il voulait la toucher. Seigneur, il ignorait quel était son problème, mais pour la première fois de sa vie, il fut incapable de réfréner ses pulsions, ses désirs surpassant sa volonté de fer.

Il se pencha en avant, faisant doucement courir un doigt le long de la ligne rouge, traçant son chemin sur la chair tendre de Danny. Il pouvait sentir Danny de la même façon que lorsqu'ils s'étaient battus plus tôt dans la semaine, ce parfum familier de fumée, de savon et de sueur. Miller n'avait jamais senti meilleure odeur. Il aurait voulu enfouir son visage contre la peau de Danny et simplement le respirer, le laisser l'emplir de son odeur.

Miller leva les yeux. Ceux de Danny semblaient graves. Ils n'étaient plus moqueurs ni amusés, simplement contemplatifs. Ces yeux brisèrent les dernières défenses de Miller, lui faisant découvrir des choses qu'il avait passé sa vie à essayer de se cacher.

— Danny, murmura-t-il.

Il ne savait pas ce qu'il attendait, mais Danny semblait le deviner parce qu'il se déplaça sur le canapé, bougeant son genou pour emprisonner Miller entre ses jambes. Danny leva sa main et passa son doigt le long de la

mâchoire de Miller, le même chemin qu'hier, mais sans s'arrêter cette fois, laissant son pouce glisser sur sa lèvre inférieure.

— Je veux t'embrasser, souffla Danny.

Il s'avança, sa bouche à un souffle de celle de Miller.

— Je peux ?

Miller gémit, laissant sortir un grognement tendu de sa gorge. Il ne put se résoudre à prononcer le mot, mais son corps répondit pour lui, basculant vers Danny, son esprit encore réticent noyé par la montée du chœur dans son corps clamant *oui, oui, oui*. Danny posa ses mains sur le canapé, gardant l'équilibre alors qu'il inclinait sa bouche vers le bas, attirant doucement la lèvre inférieure de Miller entre les siennes.

Miller essaya de garder les yeux ouverts. Ça n'aurait pas l'air d'un abandon ni d'un acte passionnel, s'il gardait les yeux ouverts. Mais ses paupières battirent vers le bas de leur propre gré, sa bouche s'ouvrit contre celle de Danny. Les baisers étaient doux et chastes, se découvrant, se dégustant. Il sentit une des mains de Danny venir agripper sa nuque, ses doigts fourrageant dans ses cheveux, le tirant vers l'avant. Miller se laissa faire, se balançant vers Danny, amenant ses propres mains à se poser sur la taille de l'autre homme.

Malgré la douceur de leurs baisers, il ne pouvait prétendre qu'il s'agissait de la bouche d'une femme contre la sienne. La barbe de Danny raclait comme du papier de verre contre son menton, la main berçant sa tête était grande et forte. Miller pouvait goûter la bière et les épices chinoises sur les lèvres de Danny, rien qu'il n'a jamais relevé de la bouche d'une femme auparavant, mais cette fois semblait différente, quelque chose dans le goût de Danny lui-même était fondamentalement masculin.

Ce dernier recula légèrement. Miller pouvait le sentir respirer contre ses lèvres, mais il n'ouvrit pas les yeux. Sa langue se faufila hors de sa bouche, léchant sa lèvre tandis que Danny se rapprocha de nouveau. Leurs bouches ouvertes se rencontrèrent et Danny gémit, sa langue glissant contre celle de Miller, quémendant l'accès, courant durement sur ses dents, contre l'intérieur de sa joue, le haut de sa bouche, s'enroulant autour de sa langue et la suçant légèrement. Les mains de Miller quittèrent leur position pour venir se poser sur le visage de Danny. Ses pouces caressèrent sa légère barbe, sa langue se forgea un chemin entre ses lèvres. Le baiser n'avait plus rien de doux.

Les jambes de Danny se resserrèrent autour de la taille de Miller, les muscles de ses cuisses le retenant prisonnier. Miller fit pivoter son torse, se déplaçant vers l'avant, et il sentit l'érection de Danny contre sa hanche. Il se sentit tout à coup comme ce jour où, petit garçon, sa mère l'avait conduit au parc et où il était tombé de la balançoire en atterrissant bras et jambes écartés sur le sol, tout l'air vidant ses poumons dans un énorme *whoosh*.

Le jean de Miller devint étroit entre ses jambes, ses hanches tendant à se presser contre le ventre de Danny, sa respiration déchirée, haletante et sifflante lorsqu'elle s'échappa de sa gorge. La main de Danny avait agrippé ses cheveux pour les serrer fermement, le fourmillement contre son cuir chevelu laissant déferler des vrilles de feu le long de sa colonne vertébrale tandis que Danny força leurs corps à se rapprocher.

Miller éloigna son visage, la poitrine suffocante, la sueur picotant sur son front. Les joues de Danny étaient rouges, sa bouche ouverte, un doigt encore en train de dessiner un huit paresseux contre la nuque de Miller. Les yeux que Danny posa sur lui étaient hébétés et vulnérables, effrayant davantage Miller que si l'autre homme s'était jeté sur lui et arrachant ses vêtements.

Miller oscilla vers l'arrière, tombant sur les mains, reculant à quatre pattes. Il se remit sur ses pieds, tenant ses bras en face de lui tandis que Danny se relevait.

— Je... nous... je....

— Miller, appela Danny doucement.

— Je ne suis pas gay, Danny, s'écria-t-il, en passant une main sur sa bouche gonflée par leur baiser.

— En es-tu sûr ?

La voix de Danny n'était pas accusatrice, juste interrogative.

— J'en suis sûr ! Je ne suis pas comme toi !

Le visage de Danny se ferma, ses yeux prirent ce regard arrogant, lointain, celui que Miller avait aperçu en premier dans la salle d'interrogatoire.

— Ah, oui ? souffla Danny. Parce que ce que je sentais pressé contre mon ventre tout à l'heure, ça ne criait pas « soyons amis ».

— Je... je ne suis pas...

Miller secoua la tête.

— Est-ce ta seule excuse ? Le fait que tu ne sois pas gay ? demanda Danny, se déplaçant vers lui. Parce que si c'est le cas, je pense que nous pouvons nous occuper de ça très rapidement.

— Non, bon sang, déclara Miller, la colère accompagnant ses paroles tandis qu'il se retranchait maladroitement derrière sa profession. Ce n'est pas ma seule excuse. Je suis un agent du FBI, Danny, et tu es un informateur sur mon enquête !

Danny plissa les yeux.

— C'est vraiment la partie pénale qui te pose un problème ? Ou le côté gay ? Ou est-ce la rupture de-ces-putain-de-règles-pour-la-première-fois dans ta vie bien rangée ?

Miller frappa durement la table du plat de la main.

— Je ne suis pas ce genre d'homme. Je ne vais pas risquer ma carrière pour quelqu'un comme toi !

Danny tressaillit, ressentant ces paroles comme un coup de poing.

— Ça doit être agréable d'être toujours tellement sûr de soi, cracha-t-il. De savoir que tu as toujours l'avantage d'avoir ta conscience pour toi dans toutes les situations. Dommage que la vie ne soit pas toute noire ou toute blanche comme tu te plais à le croire. Je parie que tu as ruiné la vie de beaucoup de gens en jouant tes petits jeux de FBI. Les gars comme moi, ceux qui appuient sur la détente, ne sont pas les seuls coupables de ça.

Miller pencha la tête comme un animal détectant une menace lointaine... ou un enquêteur entendant la confession cachée derrière les mots.

Reviens en arrière une minute. C'était quoi, ça ? Aucun crime violent dans son dossier. Je n'ai pas entendu de rumeurs à ce sujet.

— Tu as appuyé sur la détente ? demanda doucement Miller. Est-ce que tu as tué quelqu'un, Danny ?

Danny prit une profonde inspiration, la tempête de colère remplacée par le poids de vieux fantômes dont les ombres pendaient lourdement derrière ses paupières.

— Oui, j'ai tué quelqu'un. Mais pas de la façon dont tu le penses.

— Danny, qu'est-ce...

Danny se détourna la voix lointaine, comme s'il adressait à présent à un étranger. Miller était juste un homme de plus portant un insigne.

— Quoi qu'il en soit, ça n'a pas d'importance. C'était il y a très longtemps.



OceanofPDF.com

Chapitre Sept

— Il dit avoir tué quelqu'un.

— Quoi ?

— Il dit avoir tué quelqu'un, répéta Miller à voix basse.

Danny était sous la douche. Miller pouvait entendre l'eau couler même avec la porte fermée, mais cette conversation était confidentielle.

— Il a dit aussi que ça ne s'était pas passé de la façon dont je pourrais le penser. Je ne sais pas si ça signifie qu'il n'est pas directement responsable ou si ça veut juste dire que ce n'était pas avec une arme à feu. Nous parlions d'appuyer sur la détente à ce moment-là, expliqua-t-il.

— Comment en êtes-vous arrivés à parler de ça ?

Miller pouvait pratiquement entendre les engrenages du cerveau de Colin vrombir.

— C'est une longue histoire.

Que je ne te raconterai jamais.

— Eh bien, c'est une nouvelle, déclara Colin. Je n'ai jamais eu aucune information concernant des meurtres commis par Butler.

Miller l'avait deviné. Colin Riggs bossait sur les trafics de drogue depuis quinze ans, s'il y avait une rumeur à ce propos, il l'aurait entendue.

— T'a-t-il fourni plus d'infos ? Un nom, peut-être ?

Miller laissa échapper un petit rire.

— Non. Il n'était pas vraiment dans l'optique de confesser son meurtre.

— Oui, question stupide, concéda Colin. Je vais me renseigner autour de moi, mais n'espère pas trop.

— D'accord, écoute, il y a autre chose.

La porte de la salle de bain s'ouvrit, Danny en sortit dans un nuage de vapeur sans même regarder dans la direction de Miller tandis qu'il se dirigeait vers sa chambre. Au moins aujourd'hui, il portait un tee-shirt.

— Je ne peux pas parler maintenant, déclara Miller. Peut-on se voir un peu plus tard ?

— Bien sûr. Laisse-moi quelques heures. Que dirais-tu de *The Quaff* vers dix-sept heures ? Nous pourrions prendre une bière avant que je rentre chez

moi.

— À plus tard.

Dix-sept heures n'arrivaient pas assez vite au goût de Miller. Il était épuisé à force d'essayer d'ignorer Danny dans un espace de soixante-quinze mètres carrés, sa présence le rongant même à travers une porte fermée. Aussi difficile à admettre que c'était pour Miller, il regrettait cet esprit de camaraderie qu'il avait commencé à tisser avec Danny, la facilité avec laquelle il acceptait sa présence, s'approchant dangereusement de l'amitié. Mais ce chemin était sombre et inexploré et Miller ne souhaitait pas y mettre les pieds. Il préférait rester sur la route bien éclairée de la distance professionnelle.

Mais le son de sa voix te manque – sa véritable voix, pas celle qu'il utilise avec toi dorénavant.

Miller s'avança jusqu'à la porte de Danny, martelant sa frustration d'un poing rude.

— Danny ? J'ai besoin de te parler.

— Quoi ?

— Sors d'ici, ordonna-t-il, en refusant à s'abaisser à parler à travers la porte.

Danny frôla Miller avant de se jeter sur le canapé.

— Alors ? ricana-t-il, levant un sourcil.

Miller prit place dans le fauteuil.

— De quoi parlais-tu l'autre soir ? À propos du fait d'avoir tué quelqu'un ?

— De rien, répondit Danny en levant un regard agacé vers Miller.

— Danny, ne te fous pas de moi, j'ai...

— Je ne suis pas un putain d'idiot, Miller. Tu as été clair comme de l'eau de roche concernant ton rôle dans cette affaire. FBI, Agent Extraordinaire, grimaça Danny. Ça serait bien trop stupide de ma part de t'en dire davantage.

Miller soupira d'impatience.

— Bien. Tu ne veux pas me parler de ça, alors parlons de Hiestroza. Comment t'es-tu retrouvé à bosser pour lui ?

— Je te l'ai déjà dit.

— Non, le corrigea Miller. Tu m'as donné la version courte. Je veux entendre toute l'histoire.

Danny se releva.

— Je vais avoir besoin d'une bière.

Il n'en offrit pas à Miller, mais il avait cru le contraire. Aussi replia-t-il consciencieusement son bras lorsque Danny revint avec une seule bouteille serrée dans sa main.

— Tu m'as dit que tu bossais dans un lavage auto, c'est bien ça ?

— Oui. Ils recrutent beaucoup chez les gens qui font ce boulot. Ils doivent savoir à quel point c'est de la merde. Les types sont prêts à tout pour pouvoir en changer.

— A-t-il embauché d'autres gosses quand il t'a recruté, toi ?

Danny tourna la tête, avalant une longue gorgée de bière.

— Non, dit-il finalement.

Miller attendit, mais Danny ne lui donna aucune information complémentaire. Il ne mentait pas, pas vraiment, mais il cachait quelque chose. Miller l'aurait parié.

— Que s'est-il passé après que tu sois monté dans la voiture ?

— J'étais sur la banquette arrière avec Hinestroza. Il y avait un chauffeur à l'avant. On est allés dans un vieil entrepôt dans un quartier pauvre de la ville. Ils ont fait entrer la voiture. Et Hinestroza m'a expliqué en quoi consistait le job. J'étais conscient que je ne pouvais absolument pas refuser.

— Que t'a-t-il dit, exactement ?

Danny observa ses mains.

— J'ai dit à Hinestroza que j'avais peut-être changé d'avis concernant ce job, mais il m'a répliqué que, maintenant que je savais où se trouvait l'entrepôt, je ne pouvais pas revenir en arrière. J'ai été engagé. J'avais dix-huit ans. J'avais peur, sourit Danny, d'un sourire triste et mélancolique. Et il s'est avéré que j'étais plutôt doué dans mon boulot.

Miller imaginait Danny, jeune et terrifié, piégé sans le moindre espoir de s'en sortir. Était-ce ce à quoi tout tenait parfois ? Un seul mauvais choix qui ruinait une vie ?

— Que devais-tu faire au début ?

— Pas grand-chose, répondit Danny en haussant les épaules. Apporter des petites doses aux dealers, charger et décharger des camions. Rien qui m'apporte beaucoup de fric ou de drogue. Il ne me faisait pas encore confiance.

— Combien te faisais-tu ?

— Pas beaucoup, mais plus que mon salaire d’esclave au lavage auto. Il m’a augmenté, doucement, mais sûrement, jusqu’à pouvoir m’offrir un bel appartement, une nouvelle voiture. À quel autre endroit aurais-je pu me faire autant de blé ?

— Tu t’es laissé séduire par son fric.

— Oui, et par mes responsabilités. Il a commencé à croire en moi, à prendre conscience de mes capacités. C’est un type malin, Miller. Il savait parfaitement combien j’étais en mal de reconnaissance et il s’en est servi.

Miller ancrâ son regard dans celui de Danny. Il ressentit de la pitié pour l’enfant que Danny avait été, pour l’homme qu’il avait été forcé de devenir.

— Avec qui bossais-tu ?

— Un autre gamin, répondit Danny, en détournant le regard.

— Comment s’appelait-il ?

— Je ne m’en souviens plus, hésita Danny.

— Il est toujours sur le circuit ?

— Non.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je ne sais pas.

Le mensonge glissait, imperceptible, sur la langue de Danny, mais Miller le devina, la rougeur sur le cou de Danny prouvant qu’il aurait fait un piètre joueur de poker.

— Qu’est-ce que tu ne me dis pas, Danny ? Le pressa Miller, se baissant vers lui, les coudes appuyés sur ses genoux.

— Ça ne te regarde pas.

— Tout ce qui concerne Hinestroza me regarde.

— Non, répliqua Danny d’une voix ferme. Je ne parlerai pas de ça. Pas à un agent du FBI.

— Tu n’as plus aucune intimité, Danny. Tout ce que tu sais devient pour moi une information. Et je la veux.

— Conneries. Tu n’as pas d’entrée libre dans ma tête, Miller. Je te dirai exactement tout ce que tu as besoin de savoir pour coffrer Hinestroza, mais pas une seule foutue chose de plus.

Il se tut, offrant un rictus sournois à Miller.

— Mais peut-être serais-tu intéressé par un marché ? Un prêt pour un rendu ? Tu me racontes quelque chose de personnel sur toi, et peut-être qu’alors, je parlerai.

Miller se rencogna dans son siège, regarda froidement Danny, ravalant le sentiment de déception qu'il avait éprouvé en voyant qu'ils étaient de nouveau en train de jouer à un jeu.

Jouer à des jeux fait partie du job, Miller. Fais juste attention de ne rien lui révéler de trop personnel. Joue selon tes propres règles.

— D'accord, dit-il avec un calme qu'il ne ressentait pas. Que veux-tu savoir ?

— Que dirais-tu de la véritable histoire sur ce qui t'a poussé à devenir flic ? Tu en penses quoi ? Que caches-tu derrière cet insigne ?

Danny le mitraillait de questions et Miller réalisa que Danny avait gardé ses munitions, attendant l'occasion de les utiliser. Peu importe ce qu'il insinuait sur le fait d'avoir tué quelqu'un, il était définitivement doué pour viser sa cible.

— Danny, je n'ai...

— Ou alors, on peut parler de Rachel ? Et ne me sers pas tes conneries sur ton manque de temps pour te marier. Je ne peux pas croire qu'elle soit dupe.

— Je n'ai pas besoin d'entendre ça, rétorqua Miller, se levant d'un bond du fauteuil.

Danny l'imita, les deux hommes se firent face. Les yeux de Danny emplis de ressentiment.

— Le retour de bâton, ça craint, hein ? se moqua Danny, en saisissant et refermant sa main autour de l'avant-bras de Miller lorsque ce dernier tenta de s'échapper. Attends, j'ai une dernière question pour toi. Tu te souviens quand tu as collé ta langue au fond de ma gorge et prétendu que ça ne t'avait pas plu ? Au moins, je ne me mens pas à moi-même sur ce que je suis vraiment. Je suis un pédé avec un casier judiciaire. Alors, que toi, qui es-tu, Miller ?

— Ferme ta foutue bouche, grogna-t-il, pivotant pour s'éloigner de Danny et de ses paroles, telles des flèches plantées dans les points faibles de Miller.

Colin Riggs était ce qui se rapprochait le plus d'un ami pour Miller – en plus de Rachel, bien sûr. Et putain que c'était triste d'y repenser,

considérant qu'il ne voyait presque jamais Colin en dehors du boulot, et que leurs seules conversations concernaient leur travail.

Miller aperçut Colin à travers le bar bondé, ses cheveux grisonnants brillant d'une lueur argentée sous la lumière des néons collés au mur. Colin avait une quarantaine d'années, une carrière au sein du FBI, une femme et trois enfants dont il ne parlait pratiquement jamais. Il gardait sa vie personnelle hors de son boulot.

— Salut, sourit Colin lorsque Miller s'assit à ses côtés au bar, en réclamant une bière d'un geste de la main. Comment vas-tu ?

— Bien. Je déteste être de corvée de baby-sitting, cela dit.

— Je comprends, acquiesça Colin. Ça craint.

Il attendit que le barman dépose la bière de Miller avant de reprendre.

— J'ai demandé des infos à quelques contacts à propos de Butler. Personne ne sait rien.

— Ça ne me surprend pas. Il y a quelque chose, mais il refuse d'en parler.

— De quoi d'autre voulais-tu discuter ?

Maintenant que Miller se trouvait là, assis près de Colin, il se rendit compte que le sujet était difficile à amener et il n'était pas certain de savoir comment initier cette discussion sans trop en dire.

— Tu as tenu la main de beaucoup d'informateurs, n'est-ce pas ?

— Oh, oui. Anne était toujours furieuse lorsque je devais rester cloîtré dans un appartement pour plusieurs semaines, en ne pouvant rentrer que rarement à la maison.

Colin prit une gorgée de bière.

— Pourquoi ? Celui-ci te donne du fil à retordre ?

— Oui, répondit Miller en tapotant ses doigts en rythme. As-tu déjà noué des liens d'amitié avec quelqu'un que tu surveillais ?

Colin fit pivoter le tabouret de bar pour offrir à Miller un regard curieux.

— Ça arrive. Mais ce n'est jamais une bonne idée. Nous conservons nos distances pour une bonne raison. Il y avait ce type que je devais surveiller, lors de ma première mission. Nous étions coincés ensemble pour trois mois. J'étais jeune et naïf et pensais que nous étions amis. Il a fini par me trahir et j'ai failli être tué. Mais l'inverse est vrai aussi. Je connais quelqu'un dont l'informateur a été tué. Pendant des mois, ce n'était plus qu'une épave.

Devenir amis ne donne jamais rien de bon. Ils ne sont qu'un outil et tu dois les voir comme tels. Rien de plus.

— Je sais, soupira Miller, c'est juste...

— Crois-moi, je comprends, l'interrompit Colin. Tu t'engages là-dedans en connaissant pratiquement tout du type. Tu commences à voir son côté humain, à croire que vous êtes amis. Et vous n'êtes que tous les deux, jour après jour. C'est normal d'avoir envie de parler. La barrière est mince, et tout le monde n'arrive pas à y faire face. Il n'y a rien de mal quant au fait de discuter, de se raconter des trucs. Mais ne laisse pas les choses aller trop loin. Ne lui confie rien de personnel. Ne le laisse pas s'infiltrer dans ton cerveau.

Miller sourit piteusement contre sa bouteille de bière. Il pouvait deviner ce que dirait Colin s'il connaissait toute l'histoire. Miller était déjà allé trop loin, se confiant sur son passé, sur Rachel, sur son boulot.

Sans mentionner le fait de l'avoir embrassé alors qu'il était à moitié nu.

Miller remua la tête de haut en bas tel un cheval chassant une mouche, essayant de se débarrasser de cette insidieuse voix interne.

— Veux-tu que je te trouve un remplaçant ? demanda Colin, laissant tomber des cacahuètes une par une dans sa bouche de son poing fermé. Je peux dénicher quelqu'un d'autre pour surveiller Butler.

Miller connaissait déjà sa réponse, aussi, se retrouva-t-il en train de secouer la tête.

— Non, c'est bon. C'est mon affaire. Je vais m'en sortir.

— J'étais sûr que tu dirais ça. Tu es un fils de pute sacrément têtu, Sutton, sourit Colin.

Il leva la main pour une autre bière.

— Oh, sais-tu auprès de qui tu pourrais chopper des infos concernant cette histoire de Butler-tuant-quelqu'un ? Ce type, Griffin Gentry. C'était le compagnon de cellule de Butler, non ? Il est peut-être au courant de l'histoire.

À la mention du nom de Griffin, l'estomac de Miller se retourna, sa bière remontant dans sa gorge. Il se souvenait du sourire que Griffin avait offert à Danny. Et celui que Danny lui avait rendu, riant aux éclats avec le type de la Mercedes. Un type, qui, même après le temps passé à en apprendre le maximum à propos de Danny, il n'avait pas reconnu. Ce simple fait enflammait le sang de Miller, telle une allumette sur de l'essence, créant un

enfer brûlant sauvagement et hors de contrôle. La vie de Danny était sa propriété et aucun étranger ne devait en faire partie.

— Oui, dit Miller, se raclant la gorge. En fait, ce n'est pas une mauvaise idée. J'essayerai peut-être de lui parler cette semaine.

— Appelle Sakata. Il l'a planqué dans un appartement au nord de la rivière.

— Je le ferai.

Il faisait nuit noire quand Miller quitta le bar, vu qu'il était resté pour boire une autre bière lorsque Colin était rentré chez lui pour dîner. L'air était frais et chargé de promesses de pluie. Miller remonta le col de sa veste, enfouit ses mains dans ses poches et se dirigea vers le nord, vers sa voiture garée à trois pâtés de maisons.

Son flingue sur sa hanche lui assurant une certaine sécurité, il prit un raccourci à travers une allée sombre et vide, excepté un de ces emballages de fast-food qui tournoyait à ses pieds au souffle du vent.

Miller savait que Colin avait raison : Prendre soin d'un informateur était un job délicat. Ils devaient se faire assez confiance pour obtenir des informations, tout en gardant assez de distance pour maintenir le pouvoir. Miller n'avait jamais eu le moindre problème par le passé. Il avait toujours été capable de garder le degré de familiarité parfait pour plonger à la recherche des informations dont il avait besoin sans s'impliquer émotionnellement. Mais avec Danny... Avec Danny, c'était différent.

Miller essaya de se convaincre que c'était dû au fait qu'il avait longtemps surveillé Danny : près de neuf mois maintenant, bien plus de temps qu'il n'en avait passé avec ses anciens informateurs. Rien que ça favorisait une certaine intimité. Miller était chargé de découvrir les informations à propos de Danny que seuls ses plus proches amis connaissaient, s'ils les connaissaient tout court. Il savait que Danny aimait la bouffe mexicaine et préférait ses Marlboro dans les paquets cartonnés. Qu'il préférait le baseball au football américain, et qu'il conduisait parfois une moto. Il savait que Danny et Amanda avaient divorcé presque deux ans plus tôt, mais que Danny l'emmenait dîner au moins une fois par mois et la laissait choisir le restaurant. Il savait que Danny était O positif, que le vert de ses yeux était réel, qu'il mesurait exactement un mètre quatre-vingt-cinq. Qu'il n'était pas du matin, qu'il ne se couchait jamais avant minuit et ne buvait qu'une tasse

de café noir le matin. Il savait qu'il recevait parfois des hommes dans son appartement, mais qu'ils ne restaient jamais dormir.

Et tu sais quel goût il a. Tu sais à quoi ressemble sa peau sous tes doigts.

Miller stoppa sa marche, ferma les yeux, et essaya ce vieux tour afin que son esprit ne devienne qu'une page blanche, vierge.

Tu as aimé l'embrasser. Ça semblait... honnête... et vrai. Tu aurais voulu continuer. Tu aurais voulu le déshabiller. Tu aurais voulu le toucher, tu aurais voulu...

— Fait chier, siffla Miller.

C'était de la folie. Ce n'était pas sa vie – la vie qu'il avait bâtie avec tant de soin, brique par brique. Miller Sutton n'était pas gay. Il ne voulait pas coucher avec un homme. Un homme qui était un criminel condamné. Un foutu dealer, un mec qui était habitué aux plans cul et qui n'aurait rien contre le fait d'ajouter le nom de Miller à son tableau de chasse.

Ce n'est pas juste. Ou vrai. Tu as vu ses yeux, la manière dont il t'a regardé après ce baiser. Ce n'était pas un regard « simple plan cul ». Ça n'avait rien de désinvolte, Miller, pour aucun des deux.

— Seigneur, stop ! cria Miller, pivotant violemment, son poing rencontrant le mur de béton dans un craquement sourd.

Il prit une inspiration tremblante, l'impact envoyant un éclair de lumière blanche qui remonta le long de son bras pour effacer tout le reste de son esprit.

Il effleura ses phalanges abîmées, clignant des yeux pour chasser les larmes planant contre ses cils. Il devrait aller voir Rachel. Elle soignerait sa main, le réconforterait, il pourrait passer la nuit avec elle...

Mais lorsqu'il arriva à sa voiture, il ne prit pas la direction de l'appartement de Rachel. Il était fatigué et voulait simplement rentrer chez lui. Il voulait rentrer à la maison et voir Danny.

Il avait fallu à Miller deux semaines et sept bijouteries pour choisir la bague. Ça n'aurait pas dû être aussi difficile. Rachel lui avait fait comprendre qu'elle voulait un solitaire sur un anneau doré. Traditionnel, élégant, simple. Mais il n'arrivait pas à prendre une décision, se demandant sans cesse s'il ne trouverait pas quelque chose de mieux dans un autre magasin. Il avait dû finir par faire son choix simplement parce qu'il n'avait

plus assez de temps pour partir en chasse. Le FBI n'appréciait pas vraiment la « recherche d'une bague de fiançailles » comme excuse pour abandonner son poste.

Les paumes de Miller étaient moites et il les essuya d'un air absent sur les coussins du canapé vert pâle de Rachel. Seigneur, comment les gens étaient-ils capables de faire ça ? Il était au bord de la crise de panique, il avait une boule douloureuse au fond de son estomac et sa bouche aussi sèche que de la poussière.

— Salut mon cœur, dit Rachel, revenant de la cuisine avec deux verres de vin.

Elle en tendit un à Miller et se lova contre lui.

— De quoi voulais-tu me parler ?

— Rachel, je...

Miller s'éclaircit la gorge. Rachel l'observait, le sourire dans ses yeux similaire à celui de ses lèvres. Elle savait ce qu'il s'apprêtait à demander, elle attendait juste qu'il dise les mots. Ils sortaient ensemble depuis un an maintenant, et il était parfaitement conscient que Rachel attendait ce moment depuis au moins six mois.

En ce qui concernait Miller, il avait su dès leur premier rendez-vous que Rachel était une femme bonne à marier, comme aurait dit son frère Scott. Dès le début, Rachel avait soutenu Miller dans sa carrière sans en faire des tonnes. Pas comme toutes ces femmes rencontrées dans les bars et dont les yeux se mettaient à briller comme si elles avaient découvert une caverne de bijoux lorsqu'elles apprenaient qu'il était agent du FBI. Des femmes qui, après trop de Margaritas, faisaient des blagues à propos de son « flingue » et des sous-entendus à propos des menottes dans sa poche. Elles lui faisaient toujours se sentir bizarre et embarrassé et il n'arrivait jamais à s'en dépêtrer assez rapidement.

— Miller ? Appela Rachel, posant une main fine sur son bras. Qu'est-ce qu'il y a ?

Hors de question qu'il se mette à genoux. Il sortit un écrin de velours de sa poche et inspira un grand coup.

— Rachel, veux-tu m'épouser ? demanda-t-il, ses yeux passant de son visage à la bague et vice-versa.

— Miller, souffla Rachel, le sourire qui s'élargissait tellement grand qu'il laissait apercevoir ses molaires du fond. Oui, s'exclama-t-elle. Oui !

Elle se jeta à son cou, le tirant vers elle, riant et pleurant contre sa joue.

— Attention, l'avertit Miller, se reculant pour essuyer ses larmes du pouce. Ne cogne pas ta bague contre le verre.

Rachel baissa les yeux vers le diamant, semblant le voir pour la première fois.

— Oh, elle est superbe. Exactement ce que j'avais en tête.

Elle lui offrit un doigt tremblant.

— Tu me la mets ?

Miller acquiesça. Il ôta la bague de son lit de velours, si petite et fragile entre ses mains, et la fit glisser le long du doigt de Rachel. Ils la regardèrent tous les deux, la pierre capturant la lumière pour la transformer en petits points scintillants.

— Miller, je suis si heureuse, dit Rachel.

Miller embrassa doucement ses lèvres ouvertes. Il aurait voulu lui répondre la même chose, vraiment. Mais il ne pouvait pas. Parce que, même maintenant, même à cet instant où il avait espéré trouver tout ce dont il avait besoin, une petite voix dans sa tête n'arrêtait pas de chuchoter, insistante et implacable : « Alors c'est ça ? Est-ce vraiment tout ce qu'il y a ? »

La voix ne s'était pas le moins du monde laissée berner par la bague en diamant au doigt de Rachel.

Danny était légèrement ivre, la seule chose l'empêchant de finir en beuverie était le fait qu'il ne restait qu'une seule bouteille de bourbon dans l'appartement. Il ne voulait pas la boire en entier au cas où Miller en aurait besoin lorsqu'il rentrerait.

Je n'arrive pas à croire que tu t'inquiètes pour lui. Toutes ces choses qu'il t'a dites... Mais la vérité blesse, n'est-ce pas, Danny ?

La dernière voix n'était pas la sienne, mais celle de son père, répétant la même rengaine au fur et à mesure que Danny grandissait. Il disait quelque chose de cruel, quelque chose qui aurait blessé n'importe quel gosse dans son âme, et le suivait d'un « y'a que la vérité qui blesse, hein, Danny ? » Son père avait toujours eu le chic pour remuer le couteau dans la plaie. Il ressentit une décharge de culpabilité en repensant au fait qu'il avait

abandonné sa mère aux mains de cet homme lorsqu'il s'était enfui, la laissant porter seule la colère de son père sur ses frêles épaules.

— Celle-là est pour toi, vieil enfoiré, souffla Danny, soulevant la bouteille en direction de la lune argentée qui apparaissait derrière le voile de nuages vaporeux.

Danny comprenait pourquoi Miller avait dit ce qu'il avait dit. Il comprenait que Miller luttait, son corps et son esprit déchirés en deux directions opposées. Mais le fait de comprendre ne rendait pas les choses moins douloureuses. Ça faisait longtemps que personne n'avait réussi à le blesser comme il l'avait fait. Mais il y avait eu ce baiser... ce baiser qui avait obligé Danny à ouvrir des portes qu'il pensait fermées pour toujours.

La luxure avait toujours été un sentiment familier pour Danny. Il n'avait jamais été le type d'homme à renier ce que réclamait son corps. Mais le désir, voilà ce qui lui était étranger, d'avoir envie de plus que simplement satisfaire ses besoins avec un autre homme, pour plonger et en découvrir davantage.

C'était un territoire inconnu, et la peur était presque aussi grande que l'envie. Au-delà de ce baiser se trouvait l'obscurité et l'incertitude, mais peut-être n'était pas si grave. Il ne se souvenait même plus à quoi ressemblait le sentiment de sécurité.

C'est tout toi, Danny, de ressentir... certaines choses... pour le seul homme au monde à qui tu serais complètement fou de faire confiance.

— Hé !

Une voix bourrue flotta jusqu'aux épaules de Danny, qui agrippa la bouteille qu'il avait failli laisser tomber entre ses genoux sous la surprise.

— Merde, souffla-t-il, tu m'as fait peur.

— Désolé, répondit Miller d'un ton hésitant, seule sa tête se faufilant sur le balcon.

— Tu peux sortir, dit Danny d'un geste de la main. Je ne vais pas te jeter par-dessus bord.

— Wow, merci, rétorqua Miller d'une voix blanche. Comment résister à une telle invitation ?

Mais il sortit sur le balcon, prenant la chaise à côté de Danny.

Ils restèrent assis en silence pendant que Miller alluma une clope. Il ne demanda pas à Danny son briquet, sortant à la place une boîte d'allumettes de sa poche.

— Tu en veux ? demanda Danny en lui tendant le bourbon, sa voix plus coléreuse qu'il ne l'était vraiment.

— D'accord, dit Miller, d'un ton prudent.

— Comment allait Rachel ?

Miller se tendit à ses côtés.

— Je ne suis pas allé voir Rachel.

— Non ? Alors où étais-tu ?

— Je travaillais.

— Je croyais que ton boulot, c'était moi.

— C'est le cas.

Danny rit malgré lui.

— Seigneur, ça me rappelle la taule. Je n'arrivais pas à obtenir de réponses claires là-bas non plus.

Miller ne répondit pas tout de suite, buvant une gorgée de bourbon avant de lui rendre la bouteille.

— Comment c'était, la prison ? demanda-t-il, les yeux rivés aux étoiles.

— À peu près comme on s'y attend, dit Danny, allumant sa propre clope. Dur, effrayant, chiant. La bouffe est la pire qu'on puisse trouver et le reste est du même acabit. Mais j'ai survécu, mieux que ce que tu sembles penser.

— Comment ?

Danny réfléchit à la question avant de répondre.

— Tu dois avoir un certain comportement avec les gardiens : respectueux, mais pas trop amical. S'ils t'ont à la bonne et que les autres taulards ne te voient pas comme un lèche-cul, tu as pas mal de latitude. J'ai pu cantiner : Cigarettes, timbres, pornos. Avoir quelque chose à échanger fait toute la différence.

— Que s'est-il passé quand tu as été à sec de trucs à échanger ?

Danny réfléchit à propos de ce qu'il pouvait lui révéler et se dit finalement qu'il ne gagnerait rien à mentir.

— J'ai une belle gueule Miller, dit-il d'une voix égale. Et je sais comment m'en servir.

Miller prit une profonde inspiration, lui jeta un regard avant de détourner les yeux.

— Est-ce que c'était... consenti ?

Le rire de Danny se fit un peu amer.

— Ce n'est pas vraiment le terme que j'emploierais. Mais la plupart du temps, oui, ça l'était.

— La plupart du temps ? répéta Miller, comme s'il rechignait à laisser ces mots sortir de sa bouche, sa voix n'étant plus qu'un murmure.

Danny ferma les yeux. Il avait surmonté tout ça. Vraiment. Il avait travaillé dur pour mettre tout ce fatras derrière lui et avancer. Mais dire qu'il avait oublié, ou qu'il pourrait un jour oublier serait mentir. Il se souvenait du bruit et de l'odeur, la coupure sur sa joue quand sa tête était écrasée contre le sol, et les bleus de couleur aubergine qu'ils avaient laissés sur ses bras, et qui avaient mis des mois à guérir.

— C'était la taule, Miller, pas un foutu cours de catéchisme, dit-il, ravalant le tremblement qu'il entendit dans sa voix.

— Seigneur, Danny.

— Ne t'avise pas de te sentir désolé pour moi. J'ai survécu à ces humiliations. Beaucoup d'hommes n'y arrivent pas. J'en suis sorti vivant. Et je vais bien. C'est tout ce qui compte.

Miller regarda Danny, acquiesça une seule fois, les lèvres pincées.

— C'était à Leavenworth ?

— Non, répondit Danny en secouant la tête, ses lèvres tremblant autour de sa cigarette. Ma première détention, Marion.

— Tu n'étais qu'un gosse, dit Miller d'un ton doux.

— Oui. Vingt-deux ans. Je n'étais plus un gosse lorsque j'en suis sorti.

Danny avala le bourbon à grandes gorgées, essuyant le liquide qui coulait au coin de sa bouche.

— Ça me déprime. Si on parlait d'autre chose ? s'étrangla-t-il.

— De quoi pourrait-on parler après ça ? demanda Miller, sa propre voix rugueuse et tendue. De la pluie et du beau temps ? De football ? De ce que nous devrions prendre au petit-déjeuner ?

— D'accord, sourit Danny. Peut-être qu'on n'a pas besoin de parler ce soir. Contentons-nous de picoler.

Il passa la bouteille à Miller, son regard s'attardant sur le sang qui maculait la main de Miller.

— Bon Dieu, Miller, qu'est-il arrivé à ta main ?

Danny se pencha, essayant d'y voir plus clair à travers la faible lumière de la lune d'un blanc laiteux. Il trouva sa main, son doigt effleurant doucement les bleus et jointures gonflés. Il aurait aimé que les choses entre

eux soient différentes et qu'il puisse tenir la main de Miller, l'embrassant pour panser ses plaies.

Miller ne répondit pas. Il renversa sa tête en arrière et avala une longue gorgée d'alcool. Danny pouvait voir les égratignures sur les articulations de Miller et savait qu'elles ne provenaient pas d'une bagarre. Son poing était entré en contact avec quelque chose de dur et d'inanimé. Miller voulait se punir lui-même, et non quelqu'un d'autre.

Danny se rencogna dans son siège avec un soupir.

— Allons-nous un jour parler de ce qui s'est passé l'autre soir ? demanda-t-il. Ou alors allons-nous continuer d'ignorer ce baiser ?

Il entendit Miller siffler entre ses dents, écrasant sa cigarette à moitié fumée sous sa chaussure.

— C'était une erreur.

— Je n'ai pas l'impression d'avoir commis une erreur.

Miller se tourna vers Danny, leur regard se croisant à la lueur de la cigarette de ce dernier. Ça serait tellement facile, pensa Danny, tellement facile de se pencher et de l'embrasser de nouveau. Pour lécher la fumée de sa langue, regarder le désir étouffer la confusion dans ses yeux, et lui montrer qu'être avec quelqu'un comme lui n'était pas si mal. Mais Danny n'était pas prêt à s'y aventurer, à risquer de porter le poids des peurs de Miller. Alors il prit une gorgée de bourbon et riva son visage vers les étoiles.

Le cri sortit Miller des brumes de sa gueule de bois. La voix de Danny s'éleva, forte et rauque, de la pièce d'à côté, et l'adrénaline déferla si vite dans le corps de Miller qu'elle menaça de sortir de sa tête pour le transformer en geyser humain.

— Putain, cria-t-il, sautant hors du lit.

Il posa ses jambes vacillantes sur le sol, courut à travers la pièce et prit son arme sur la commode. Son tibia se cogna contre le montant du lit, la douleur vive éloignant un court instant sa peur.

Il rejoignit la chambre de Danny en une fraction de seconde, l'arme levée, le cran de sécurité enlevé, incertain de ce qu'il s'apprêtait à découvrir. Mais Danny était seul, les jambes enroulées dans les draps, sa tête cognant contre son oreiller.

— Non, pitié, non, gémit-il. Pitié, pas ça... pas ça !

Miller se pencha en avant, une main sur son genou, et prit une profonde inspiration. Bon sang, il avait été sur le point de faire une crise cardiaque à cause d'un foutu cauchemar. Merde.

— Danny, appela Miller, toujours plié en deux. Danny, réveille-toi.

Danny ne l'entendit pas, son corps se tordant violemment sur le lit, ses jambes frappant le matelas.

— Pas ça, cria-t-il de nouveau. Oh mon Dieu, Ortiz. S'il te plaît !

Miller avança jusqu'au lit et baissa les yeux vers Danny.

— Danny, Danny ! Réveille-toi.

Il se pencha, posa sa main sur l'épaule nue de Danny et le secoua doucement.

— Réveille-toi.

Les mains de Danny s'agitèrent, et l'une vint frapper durement le bras de Miller, l'agrippant désespérément, trouva la main valide de Miller et s'y accrocha.

— Ça va aller, murmura Miller. Ça va aller, Danny. Tu étais en train de rêver.

Les yeux de Danny s'ouvrirent tandis qu'il s'éveillait, désorienté et apeuré.

— Miller ?

— Oui, c'est moi, sourit-il. Rendors-toi, c'était juste un rêve.

Les paupières de Danny se fermèrent, son visage toujours crispé sous la peur. Miller se baissa pour s'asseoir au bout du lit, attendant et observant le souffle de Danny se faire plus régulier, son visage redevenir serein sous la lumière de la lune.

Il démêla ses doigts avec précaution et remonta le drap sur le torse nu de Danny. Il se releva et ôta une mèche de son front d'une main, ses cheveux aussi doux sous ses doigts que sa barbe avait été rugueuse lorsqu'ils s'étaient embrassés.

— Bonne nuit, souffla Miller. Ne me refais plus jamais ça. Tu m'as foutu une trouille bleue.

Miller laissa la porte entrouverte afin de pouvoir entendre si Danny avait besoin de lui. Il reposa son arme sur la commode, à côté du téléphone qui lui rappelait son devoir et ses responsabilités. Miller fixa le portable. Il ne voulait pas passer ce coup de fil. Il ne voulait pas savoir.

Fais ton fichu boulot, Miller. Celui pour lequel tu es payé.

Il attrapa son téléphone, composa le numéro qu'il connaissait par cœur, et écouta la tonalité lointaine dans son oreille.

— C'est Sutton. Pardon de te réveiller. J'ai peut-être un nom pour le meurtre de Butler.

Miller se pinça l'arête du nez.

— Essaie Ortiz dit-il et il raccrocha.



OceanofPDF.com

Chapitre Huit

Entendre frapper à la porte rendait Danny nerveux. Ça n'avait pas toujours été le cas, mais depuis qu'il n'ouvrait plus avec pour seule arme son sourire, il n'arrivait plus à faire taire la sonnette d'alarme lorsque quelqu'un venait chez lui. L'anxiété constante, même lors de ses banales activités diurnes, était un aspect de sa nouvelle carrière qu'il n'avait pas anticipé.

Il se coula dans un jean, le tissu usé collant à sa peau humide. Il ne s'embarrassa pas d'un tee-shirt, fourrant son flingue dans sa ceinture par pur automatisme. Il s'adossa contre le mur à côté de la porte d'entrée, de la manière que lui avait enseigné Madrigal, prêt au cas où elle serait défoncée par une jambe ennemie.

— Qui est-ce ? s'enquit-il.

Le judas en plein milieu de sa porte aurait aussi bien pu être inexistant. Il n'y avait pas si longtemps, il s'était tenu de l'autre côté d'une porte, et avait regardé Madrigal éclater la cervelle d'un type à travers cette lucarne. Danny avait évité le judas depuis ce jour.

— Danny, c'est moi, Ortiz.

Danny ouvrit la porte et tomba sur le visage immense, familier d'Ortiz qui lui souriait.

— Salut, mec, sourit Danny, en lui offrant une accolade rapide. Entre.

Ortiz siffla lorsqu'il passa le seuil. Ses yeux firent le tour du salon spacieux, s'arrêtant sur les murs propres et blancs et les nouveaux meubles.

— Sympa ton appart', commenta-t-il.

— Merci. Tu veux boire quelque chose ?

— Oui. Un soda ou autre fera l'affaire.

Danny pointa du doigt les tabourets de bar rangés sous le comptoir. Il y avait une ouverture qui donnait sur la petite cuisine. Danny attrapa deux cocos du réfrigérateur, en donna un à Ortiz avant de poser sa hanche sur le comptoir côté cuisine.

— Je suis content de te voir.

— Moi aussi. Ça fait un bail, répondit Ortiz.

Danny n'avait parlé qu'une demi-douzaine de fois avec Ortiz depuis qu'il avait quitté le lavage auto. Une fois, une semaine après qu'il ait commencé à travailler pour Hinestroza, Ortiz était passé à l'ancien appartement de Danny, pour voir s'il allait bien. La dernière fois remontait au mois précédent, lorsqu'Ortiz l'avait appelé, tard dans la nuit, bourré, demandant à Danny de lui trouver un job.

— Comment ça se passe au lavage auto ?

— Affreusement mal.

Ortiz secoua la tête.

— Ce connard ne m'a pas offert d'augmentation depuis que tu es parti. Je continue toujours à bosser pour moins que le salaire minimum.

— C'est contre la loi, souligna Danny.

— Oui, tout comme être sans papier. Il sait que je ne vais pas me plaindre.

Danny avait été surpris lorsqu'il avait appris qu'Ortiz était un immigré sans papier. Il s'exprimait avec un fort accent, mais son anglais était bon. Meilleur que celui de beaucoup de paysans avec lesquels il avait lui-même grandi, en tout cas. Il avait supposé qu'Ortiz était allé à l'école aux États-Unis. Mais il avait étudié chez lui. La mère d'Ortiz parlait anglais et elle s'était assurée que ses six enfants parlent couramment s'ils voulaient avoir une chance de traverser la frontière.

— Je suis sûr que tu pourrais trouver un autre boulot.

Ortiz secoua de nouveau la tête, ouvrant la languette de la canette de soda si violemment qu'elle lui échappa des mains.

— Et toi, ton boulot ? Comment ça se passe ?

— Bien, dit Danny, se retournant pour attraper un paquet de bretzels.

Il l'ouvrit en utilisant ses dents et ses mains et le lança sur le comptoir.

— Je sais que tu as dit que tu n'avais pas de boulot pour moi, la fois où j'ai demandé.

Ortiz semblait embarrassé, ses yeux fixant le comptoir.

— Je suis désolé à ce propos de t'avoir appelé ivre.

— Ce n'est pas grave.

— Mais mec, je suis au bout du rouleau. J'ai besoin de plus d'argent. N'y a-t-il aucun moyen pour que tu me trouves un job ?

Danny reposa sa canette avec un bruit métallique.

— Sais-tu au moins ce que je fais, Ortiz ?

Ortiz releva la tête et ancra son regard à celui de Danny.

— J'en ai une assez bonne idée. Difficile de louper le flingue à ta ceinture.

— Tu veux t'impliquer dans cette vie ?

Ortiz pointa son pouce par-dessus son épaule. Le regard de Danny parcourut son salon, propre et blanc.

— Ça ne me paraît pas si mal, nota Ortiz.

De quelle manière Danny pouvait-il lui faire comprendre ? Certes, il avait de l'argent, des responsabilités, et des gens qui comptaient sur lui. Mais il avait aussi la drogue, les flingues, et la peur qui le rongait jour après jour.

— Tu ne veux pas de ce genre de vie. Crois-moi sur parole. Il y a d'autres moyens de se faire du fric.

— Lesquels Danny ? Lesquels ? s'écria Ortiz. J'arrive à peine à envoyer de l'argent chez moi. Ça fait plus d'un an que je cherche un boulot mieux payé. Je ne trouve rien. S'il te plaît, Danny. Je t'en supplie. Demande-leur de me donner une chance. Je travaillerai dur. S'il te plaît.

Danny savait qu'Ortiz avait une femme et un enfant au Mexique, bien qu'il ait seulement un an de plus que lui. Il n'avait pas vu sa fille depuis qu'elle avait eu deux semaines, mais sa femme lui envoyait des photos dès qu'elle le pouvait. Sa fille avait presque trois ans maintenant, et elle n'aurait pas reconnu son père si elle l'avait croisé dans la rue.

— Ortiz...

— Si j'arrive à me faire plus d'argent, je pourrai faire venir ma femme aux États-Unis. À l'heure qu'il est, on arrive à peine à s'en sortir. La plupart du temps, elles n'ont même pas de quoi manger. Elles habitent avec ma mère et huit autres personnes dans un taudis de deux pièces. S'il te plaît, Danny.

Ortiz baissa la tête, mais pas avant que Danny puisse apercevoir les larmes au coin de ses yeux sombres.

— C'est moche, ce boulot que je fais, lui dit Danny d'une voix douce.

— Plus moche que ma fille qui se fait mordre par un rat parce qu'elle dort par terre ? Plus moche que ma femme obligée de lui fabriquer des chaussures à partir de morceaux de pneus et de scotch ? Plus moche que ça ? demanda Ortiz avec colère.

La meilleure chose à faire, pour tout le monde, aurait été de refuser la demande d'Ortiz. Il serait furieux, il n'adresserait probablement plus la parole à Danny. Mais, avec un peu de chance, il trouverait un boulot mieux payé, ou il retournerait au Mexique. N'importe quelle option était meilleure que suivre les traces de Danny.

Ortiz était le seul ami qu'avait Danny au Texas, la première personne qu'il avait rencontrée quand il était descendu du bus qui l'avait conduit d'Atwood à Dallas. Cette ville était la plus éloignée dans laquelle il avait pu se rendre avec son argent. Il avait marché durant des kilomètres ce jour-là, avec un sac à dos taché sur ses épaules, suant à travers son tee-shirt à manches longues, avant qu'il tombe sur un lavage auto et s'y arrête pour demander au gosse qui conduisait les voitures s'il connaissait un endroit bon marché pour manger. Ce gosse, c'était Ortiz. Il lui avait indiqué un restaurant qui servait des tacos pour cinquante cents, l'avait aidé à obtenir un job au lavage auto et un appartement merdique en bas de la rue où il habitait. Danny avait une dette envers lui, il lui devait bien plus que de l'impliquer dans les affaires de Hiestroza.

Mais Danny avait dix-neuf ans et était seul. Il avait envie d'avoir un ami. Il pensait qu'il ne serait pas constamment tiraillé par cette foutue peur s'il pouvait travailler avec un type qui ne lui glaçait pas les sangs, un type en qui il pouvait avoir confiance.

— D'accord, dit-il, le regard fixé dans les yeux suppliants d'Ortiz. Je vais parler à mon patron. Je vais voir ce que je peux faire.

Une des premières leçons qu'avait apprises Miller à l'académie du FBI était de ne pas juger la valeur d'une personne que vous interrogiez. Noter ses impressions, en tirer des conclusions : ces choses-là étaient acceptables. Mais lorsque les sentiments personnels se mêlaient à l'équation, cela brouillait votre habileté à évaluer avec précision les informations que vous receviez. Être assis en face d'un suspect qui avait violé une enfant de six ans ? Vous n'aviez pas le droit de le mépriser. La haine empêchait de faire progresser la discussion entre un suspect et son enquêteur. La neutralité était à l'ordre du jour. Mais voilà où en était Miller. Il avait à peine échangé cinq mots avec Griffin Gentry qu'il le détestait déjà profondément.

L'homme était exactement tel que Miller l'avait imaginé : dur, arrogant, et bien trop confiant. Son comportement était en accord avec sa belle gueule, même si Miller avait du mal à l'avouer. Ses épais cheveux bruns et ses yeux bleu saphir, les muscles de ses bras qui se tendaient tandis qu'il attrapait une cigarette, les mêmes lèvres pleines que celles de Danny, mais pas aussi douces.

Tout chez lui semblait plus dur. Rien que le fait de se tenir dans la même pièce que Griffin, l'homme à qui Danny avait offert ce sourire amical, le sang de Miller bouillonnait doucement.

Une demi-heure plus tôt, Miller avait abandonné Danny vautré sur le canapé du salon, râlant quant au fait de devoir manger de la nourriture à emporter tout en feuilletant un magazine. Durant les deux derniers jours, Miller avait attendu que Danny lui parle de son cauchemar, essayant de lui faire prononcer le nom d'Ortiz, mais il ne semblait pas s'en souvenir, ce qui ne fit qu'augmenter la culpabilité que l'agent ressentait.

Lorsque Miller lui avait annoncé qu'il partait, Danny l'avait regardé longuement avant de murmurer un « embrasse Rachel pour moi » tandis que la porte s'était refermée sur lui. Il avait songé à lui dire qu'il n'allait pas rejoindre Rachel, mais il se souvint qu'il s'agissait d'informations que Danny n'avait aucun droit de savoir.

En roulant vers le nord, Miller s'était préparé pour le rendez-vous. Il allait discuter avec Griffin Gentry pour une seule et unique raison : découvrir ce qu'il savait à propos de l'aveu de Danny sur le meurtre. La relation entre Griffin et Danny, passée et présente, ne le concernait pas et il se refusait d'aller sur ce terrain.

— M. Gentry, je suis ici pour vous poser quelques questions à propos de Danny Butler, déclara-t-il, saisissant la chaise en face de Griffin.

Ils étaient assis autour de la petite table du salon de l'appartement dans lequel avait été planqué Griffin. Il ressemblait à celui que partageaient Danny et lui, mais en plus petit et plus miteux. L'agent spécial Sakata avait profité de sa présence pour s'échapper un instant, promettant qu'il serait de retour dans une heure.

Griffin, une cigarette au coin des lèvres, offrit un demi-sourire à Miller tout en chassant une mèche de cheveux qui tombait sur son front d'un petit mouvement de la tête.

— Appelez-moi Griff.

Miller l'ignora.

— Vous et Danny étiez compagnons de cellule à Leavenworth.

Griffin ne répondit pas.

— Alors ? demanda Miller, perdant déjà patience.

— C'était une question ? s'enquit Griff, d'une voix rude, rocailleuse, comme s'il était en permanence enroué. Parce qu'il me semble que vous connaissez déjà la réponse, sans quoi vous ne seriez pas ici.

Enfoiré de grande gueule.

— Danny vous a-t-il déjà parlé d'Ortiz ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui. Pourquoi ?

Miller tapota son stylo contre le bloc note posé sur la table.

— Danny m'a dit qu'il avait tué quelqu'un.

Cette phrase attira l'attention de Griffin. Il posa sa cigarette.

— Nan. Impossible. Danny n'aurait jamais tué quelqu'un. Il n'aurait pas pu.

— Il a dit qu'il l'avait fait, répliqua Miller.

— Je me fous de ce qu'il a dit. Je le connais. Il n'est pas ce genre de mec.

— À quel point le connaissez-vous ?

Griffin plissa les yeux.

— Que voulez-vous dire ?

Quoi ? Ta résolution de ne pas amener ce sujet sur le tapis ne va pas tenir cinq minutes ? Ne t'enfonce pas dans ce chemin-là, Miller. Ça n'a aucune importance pour ton enquête, ce n'est pas...

— Danny est gay, vous étiez compagnons de cellule...

Miller laissa le reste de son insinuation flotter dans l'air. Griff sortit une nouvelle cigarette du paquet posé sur la table.

— Depuis quand la vie sexuelle de Danny ou la mienne intéressent le FBI ? demanda-t-il, sourcils froncés.

Il a raison, Miller. Si Sakata avait été là, aurais-tu posé la question ? Je suppose que la réponse est un énorme « non ».

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, exactement ?

La voix de Griff semblait amusée.

— Si nous étions amants ?

Miller se battit ardemment contre la vision qui essayait de se former dans son esprit, des images mentales de Danny et cet homme, se touchant...

Griff sourit, ses yeux se portant sur la main de Miller, celle dont le poing était tellement serré que ses ongles s'enfonçaient dans sa paume. Miller s'obligea à se calmer, sa main se desserrant sur la table.

— Je veux savoir à quel point vous le connaissez, répéta-t-il.

— On a été compagnons de cellule pendant vingt-deux mois, dit Griff. Alors on était assez proches. Qu'y a-t-il d'autre à faire en prison sinon discuter ?

Il s'arrêta là, observant Miller d'un air rusé.

— Alors vous n'étiez pas...

Le soulagement envahit Miller, l'absorbant telle une éponge sèche au contact de l'eau, rafraîchissant son sang brûlant.

— Je pense que vous vous méprenez, sourit Griff. Le fait est que Danny et moi avons découvert que nous étions doués pour autre chose que discuter. À Leavenworth, et aussi après.

Il remua un doigt en direction de Miller, tel un professeur punissant un mauvais élève.

— Mais vous n'obtiendrez pas plus d'informations. Je ne suis pas du genre à parler de mes conquêtes.

Miller grinça des dents, le venin des mots de Griff lui donnant envie de sauter par-dessus la table et d'écraser son poing dans ce beau visage, de couper ces lèvres qui avaient embrassé Danny de nombreuses fois sans n'avoir probablement jamais dit qu'il s'agissait d'une erreur.

— Pourquoi cette histoire a-t-elle pris fin ? demanda Miller, crachant chaque mot.

— Danny sait-il que vous êtes ici, me posant toutes ces questions ? Il vous aurait probablement répondu lui-même.

Griff se tut pour souffler la fumée sur le visage de Miller.

— Si vous aviez les couilles de lui demander.

Miller se pencha et arracha la cigarette des doigts de Griff avant de l'écraser sur la table.

Griff rit, pas le moins du monde intimidé.

— Comment savez-vous que c'est terminé entre Danny et moi ?

— Parce que j'ai surveillé Danny durant les neuf derniers mois, et je ne vous ai pas vu une seule fois, répondit Miller, sans cacher la satisfaction

présente dans chacun de ses mots.

Griff haussa les épaules.

— Vous devriez demander à Danny pourquoi ça s’est terminé. Il est le seul à pouvoir répondre à cette question.

— Que faisiez-vous l’autre jour au coin de la rue ? Que lui avez-vous apporté ?

— Rien, dit Griff, en secouant la tête. Il avait seulement envie de me voir.

Il était doué. Il ne laissait rien paraître. Miller ne pouvait deviner s’il mentait ou disait la vérité.

— Et il ne vous a jamais parlé d’Ortiz ?

— Non. Je vous l’ai déjà dit. Est-ce lui qu’il prétend avoir tué ?

— Non. Il ne m’a fourni aucun nom ni aucun détail.

— Vous perdez votre temps. Ça n’est jamais arrivé.

Griff offrit à Miller un regard dédaigneux.

— Et si vous connaissiez Danny aussi bien que vous le prétendez, je n’aurais pas eu besoin de vous le dire.

— Qu’est-ce que tu fous ? demanda Danny, chassant la fumée d’une main. Tu vas déclencher l’alarme incendie.

— Tu as dit que tu en avais assez de la nourriture à emporter, répondit Miller, lui tournant le dos, face à la gazinière en brandissant sa spatule.

Danny finit d’enfiler son tee-shirt, se recoiffant d’une main.

— Quand es-tu rentré ?

— Il y a quelques minutes. Je me suis dit que tu devais être affamé.

— C’est le cas.

Danny était derrière lui, jetant un œil par-dessus son épaule.

— C’est quoi ce foutu truc ?

— Un sandwich jambon fromage grillé.

Danny se tut durant une seconde.

— Est-ce que c’est censé être noir comme ça ?

— Ta gueule, connard, rétorqua Miller, le poussant d’un coup d’épaule. Si tu n’en veux pas, tu peux toujours commander une pizza.

— Je ne pensais pas pouvoir dire ça un jour, grogna Danny, mais je pense que je ne pourrai plus jamais en manger. Vivre ici a explosé mon quota à vie.

— Oui, moi aussi, acquiesça Miller. Sors des assiettes.

Danny mit la table : deux assiettes, quelques serviettes en papier et deux bières.

— Veux-tu des chips ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Miller, glissant les sandwichs cramés dans une assiette.

Danny prit une bouchée de son sandwich, le goût du jambon et du fromage dominé par celui du pain brûlé. Mais il s'en foutait, il était reconnaissant de l'odeur de fumée dans la cuisine. Ça lui évitait d'avoir à sentir l'odeur de Rachel.

— Tu as pris du bon temps hors de cet endroit ? demanda-t-il, vidant sa bouche pleine avec une gorgée de bière.

Miller enfonça un doigt dans son sandwich.

— Je n'étais pas en train de prendre du bon temps.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Des trucs pour le boulot, dit Miller prenant un morceau, étonné de sa propre affirmation.

Oui. C'est ça.

— Quand même, ça doit être sympa de pouvoir sortir, déclara Danny, en regardant Miller mâcher. Tu penses qu'on pourrait sortir ce soir ? Juste quelques heures ?

La tête de Miller se releva d'un coup.

— Non ! Tu es complètement fou ?

— Il fait noir. On ne pourrait pas simplement faire le tour du pâté de maisons ? Je suis en train de devenir fou, Miller.

— Et si Madrigal...

— Tu penses vraiment qu'il arpente les rues au hasard la nuit en espérant me mettre la main dessus ? répondit en riant Danny. Ce n'est pas vraiment son genre. Il est au-dessus de ça. Il attend de savoir exactement où je me trouve.

Miller secoua la tête.

— C'est trop risqué. En plus, ça caille dehors. Et ils ont dit qu'il allait sûrement pleuvoir.

— Tu es sûr d'être originaire de la campagne du Kansas ? demanda Danny, septique.

— Quoi ? Oui. Pourquoi...

— Parce que si tu trouves qu’il fait froid maintenant, j’ai de sérieux doutes quant au fait que tu aies vécu les hivers des plaines.

— Abruti, marmonna Miller, un petit sourire se dessinant sur son visage. Danny lui sourit en retour.

— Tu sais que je vais te prendre la tête toute la nuit jusqu’à ce que tu dises oui.

— Seigneur, soupira Miller. D’accord, mais, nous faisons simplement le tour du pâté de maisons.

Danny acquiesça.

— J’ai simplement besoin de sortir d’ici, même si c’est seulement pour vingt minutes.

— Dix minutes, le corrigea Miller.

— D’accord, grimaça Danny. Dix minutes.

Une fois leur sandwich avalé, Danny rinça les couverts, disant qu’il les laverait plus tard. Miller secoua la tête de dépit devant son excitation, mais enfila son manteau et son bonnet sans un mot.

— Ta *coolitude* vient de descendre en flèche, dit Danny, pointant son bonnet du doigt.

— Je n’en ai rien à faire de ma *coolitude*, rétorqua Miller, glissant ses pieds dans ses bottes. Je veux simplement garder ma tête au sec.

— Comme tu veux, sourit Danny, remontant le col de sa veste.

Il ne voulait pas l’admettre, mais Miller avait raison. L’air était froid, son souffle s’échappant en fines volutes qui ressemblaient à de la fumée de machine à vapeur. Mais après avoir fait rapidement le tour du pâté de maisons, Danny sentit sa peau se réchauffer, ses mains, enfouies dans les poches de sa veste, légèrement moites de sueur.

Il ne pleuvait pas encore, mais il pouvait sentir la poussière humide les entourant, attendant son heure. Ils passèrent devant une rangée de maisons portant encore les décorations d’Halloween, des toiles d’araignées recouvrant les buissons de devant, les lumières orange éclairant les perrons, et un squelette phosphorescent se balançant sous un porche.

— J’adorais Halloween avant, dit Miller, presque pour lui-même.

— Ah oui ? Je n’ai jamais été dingue de ce truc.

— Ma mère était douée pour nous fabriquer des costumes. Une année, j’étais déguisé en indien et elle m’avait fabriqué une énorme coiffe. C’était mon costume préféré, expliqua-t-il, souriant à Danny dans le noir.

— On vivait au milieu de nulle part et je n'ai jamais eu personne à qui crier « des bonbons ou la vie ». Alors la plupart du temps, on ne le faisait pas.

— C'était dur d'être fils unique ?

— Oui, surtout avec mon père. Je pense qu'il aurait moins été sur mon dos s'il avait eu un autre enfant. Quelqu'un sur qui reposer ses espoirs. Quelqu'un qui ne l'aurait pas déçu.

— Était-ce juste le fait d'être, tu sais, gay qui expliquait sa façon de te traiter ?

— Aucune idée.

La conversation projeta Danny vers son enfance, où ses seuls souvenirs étaient ceux où il était battu, la ceinture de son père volant dans les airs en sifflant, la boucle ne loupant jamais sa peau nue. Le bout de bottes pointues l'éjectant du lit, son corps tombant lourdement sur le sol froid où les coups trouvaient facilement leur cible.

— Ce n'est pas vraiment le genre de type avec lequel tu peux t'asseoir et parler à cœur ouvert, expliqua Danny, sa bouche se tordant aux souvenirs amers.

— Ta mère n'a-t-elle jamais pris ta défense ?

Danny laissa échapper un rire de colère.

— Certainement pas. Elle se contentait de rester derrière lui en lui disant de me frapper. Je sais qu'elle avait peur. Mais tout de même...

— Tu étais son fils, termina doucement Miller.

— Oui.

Lorsque Miller se tourna pour regarder Danny, une goutte de pluie solitaire atterrit au milieu de son front. Danny la repoussa de la peau froide de Miller, sentant le froid mordant de la glace sous ses doigts.

— La grêle ne va pas tarder, je pense.

— Je t'ai dit que c'était stupide, souligna Miller avant de reprendre sa marche.

Ils étaient à quelques mètres de l'appartement, la pluie commençant à tomber, lorsque Danny entendit des bruits de pas derrière eux. Un simple craquement de feuilles, pourtant il savait ce qu'il devait écouter. Miller se raidit à ses côtés, sa main venant cogner contre le bras de Danny.

— Danny, murmura-t-il, il y a...

Mais Danny n'attendit pas d'écouter la suite. Il avait pris soin de lui pendant des années, l'idée de mettre sa sécurité dans les mains d'un autre homme était aussi inconcevable que de poser un pied sur la lune. Il se baissa, sortit le Sig Sauer de sa ceinture d'un mouvement fluide et pivota, les bras tendus, le flingue pointé sur la tête de l'homme derrière eux.

— Ne fais pas un seul pas, ordonna-t-il, sa voix aussi glaciale que la pluie qui lui éclaboussait le visage.

— Ahhh, gémit l'homme, stupéfait, ses yeux et sa bouche grands ouverts en un O de surprise, le chien attaché à la laisse tournant en bondissant autour de ses jambes.

— Danny, siffla Miller. Danny ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Qui êtes-vous ? Pourquoi nous suivez-vous ? demanda Danny, bien que son estomac retourné l'ait déjà averti de son erreur.

— Ce n'est pas, je n'ai pas... Je sors mon chien, cria l'homme, un mince filet d'eau courant de sa tête chauve jusqu'aux côtés de son visage.

— Danny, répéta Miller, posant fermement sa main sur son bras. Baisse ton arme, maintenant !

Les épaules de Danny ne voulaient plus bouger, bloquées sous un flot d'adrénaline. Il replia doucement les bras contre son torse, ses yeux fixant toujours l'homme et son chien.

À présent que l'arme n'était plus pointée sur lui, l'homme retrouva un peu de courage.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? hurla-t-il à Miller.

— Je suis désolé, monsieur, s'excusa Miller, sortant son insigne. FBI. Nous nous excusons pour la méprise.

— Vous auriez pu me tuer, cria le type d'une voix tremblante, utilisant sa colère pour cacher son humiliation. Je vais porter plainte !

Ils le regardèrent s'éloigner, tirant le chien récalcitrant derrière lui.

— C'était quoi ce bordel, Danny ? cria Miller dès que l'homme ne fut plus à portée d'oreille. Où as-tu trouvé ce flingue ?

Il tenta d'agripper le bras de Danny, mais ce dernier se dégagea. Personne ne mettait la main sur lui sans sa permission, pas même Miller.

— Tu veux qu'on se batte ici ? demanda Danny. Parce que la prochaine fois que tu essaieras de poser la main sur moi, c'est comme ça que ça finira.

— On doit rentrer à l'appartement, dit Miller, la voix emplie de fureur.

Il attendit que Danny lui emboîte le pas, mais n'essaya pas de le toucher.

Miller ne se souvenait pas d'avoir jamais été plus en colère de toute sa vie. Ça ne lui était jamais arrivé auparavant, mais ses yeux avaient viré au rouge, lui brouillant la vue au fur et à mesure qu'il grimpait les marches menant à l'appartement. Il attendit juste le temps de fermer et verrouiller la porte avant de se tourner vers Danny.

— Je t'ai demandé où tu avais trouvé ton flingue.

Sa voix était rauque et mortelle.

Danny ne leva pas les yeux de là où il se tenait contre le mur, plié en deux, ses mains délaçant ses boots, des cristaux glacés de pluie éparpillés sur ses cheveux tels des diamants.

— C'est Griff qui te l'a apporté ? demanda-t-il, avançant d'un pas, ses mains se transformant en poings.

Danny haussa les épaules, lui offrant un regard égal.

— J'ai besoin de me protéger, alors je lui ai demandé de m'amener un flingue. Griff et moi, on surveille nos arrières respectifs.

Miller lâcha un rire venimeux qu'il ne se connaissait pas.

— C'est ainsi qu'on appelle ça maintenant ?

Les yeux de Danny lançaient des éclairs.

— Va te faire foutre, dit-il arrachant presque sa veste avant de la balancer violemment dans sa direction.

Miller recula d'un pas, l'eau éclaboussant son visage tandis que le missile le frôla.

— Donne-moi ce fichu flingue, Danny.

— Non.

— Donne-le-moi.

— Non, répéta Danny. Ça fait des années que je m'occupe de moi. J'ai échappé à des situations que tu ne pourrais même pas imaginer dans tes pires cauchemars. J'ai besoin de protection.

— Tu es un criminel condamné. Tu ne peux pas posséder d'arme.

— Tu es sérieux ? Au point où j'en suis, l'aspect technique ne m'inquiète pas vraiment. Tout ce qui m'inquiète, c'est de rester en vie.

— Si tu étais si inquiet, tu aurais dû m'en parler, dit Miller, contournant le canapé pour se retrouver face à Danny. C'est moi, le type qui te protège. Pas ton foutu mec !

Il avait craché ces mots comme s'ils étaient de la nourriture avariée.

Tu es à moi, Danny. Pas à lui. À moi.

Danny se décolla du mur, son visage à quelques centimètres de celui de Miller.

— Tu te portes volontaire pour le remplacer dans ce cas, Miller ? Je ne te croyais pas intéressé vu que tu n'es pas gay, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix suave.

— C'est ça, rétorqua Miller, sa mâchoire tellement serrée que ses dents lui firent mal.

— C'est bien ce que je pensais

Danny retira sa chaussure restante d'une main.

— Je déteste avoir à te dire ça, mais que tu sois la seule barrière qui me sépare de Madrigal ne me rassure pas vraiment. J'ai quand même besoin d'un flingue.

— Non, tu n'en as pas besoin.

Danny rapprocha davantage son visage de celui de Miller, ses yeux verts sauvages.

— Et quand tu seras en train de baiser Rachel ? cria-t-il. Qui me protégera à ce moment-là ?

Miller recula brusquement, ressentant les mots de Danny comme une giflette.

— Tu me crois trop stupide pour savoir ce que tu faisais ? Tu crois que je ne peux pas sentir sa putain d'odeur partout autour de toi ? hurla Danny.

Miller ne voulait plus jouer, ne voulait plus tomber dans le piège que Danny essayait de lui tendre.

— Donne-moi ce flingue.

Il saisit les deux bras de Danny et les plaqua derrière son dos, cherchant à agripper l'arme, leurs mains s'accrochant. Il grimaça lorsque ses doigts meurtris s'écrasèrent contre ceux de Danny.

— Comme aujourd'hui, par exemple, haleta Danny entre ses dents serrées, ses mains se battant toujours contre celles de Miller derrière son dos, leurs torses pressés l'un contre l'autre. Que se passera-t-il si Madrigal se pointe alors que tu es en train de baiser avec Rachel ? Hein ?

— Je n'étais pas avec Rachel, cria Miller. Je n'ai pas envie de baiser Rachel, je veux...

Miller étouffa ses derniers mots, se dégageant de l'étreinte de Danny.

Ils restèrent à s'observer en silence, le souffle court.

La mâchoire de Danny était toujours contractée sous la colère, mais ses yeux se firent doux lorsqu'il parla.

— Être avec elle ne suffira pas à la faire partir, Miller. Ça n'arrêtera pas cette faim, cette envie. Crois-moi, je le sais. J'ai épousé ma Rachel, tu te souviens ?

— La ferme ! hurla Miller, voulant museler la bouche de Danny, arrêter cette douloureuse vérité de s'en échapper.

Il poussa Danny contre le mur, l'encerclant de ses bras, et écrasa sa bouche sur la sienne.

Les lèvres sous les siennes étaient froides, mais la langue de Danny était brûlante. Miller se fraya un chemin à l'intérieur, la bouche de Danny s'ouvrant pour accepter, l'invitant à entrer. La langue de Danny courut le long du haut de sa bouche, d'avant en arrière, provoquant des frissons et gémissements de Miller.

— Oh, Seigneur, geignit-il, reprenant un souffle tremblant contre les lèvres de Danny.

Il ne savait pas à qui il s'adressait ni ce qu'il demandait. Il ôta ses mains du mur pour les poser sur le visage mouillé de Danny, balayant des gouttes de pluie sur le sol tandis qu'il enfouissait ses doigts dans ses épais cheveux bruns.

Cette fois-ci fut aussi délicieuse et sonnait tout aussi juste – le mélange de lèvres douces et de barbe drue, les mains avides agrippant ses hanches, la voix profonde qui murmurait dans sa bouche, le goût du désir apaisant sa jalousie, le baume de l'amitié émoissant les bords dentelés de sa colère.

Miller recula, ne souhaitant pas arrêter, mais ne sachant pas non plus comment continuer. Il baissa la tête, les yeux posés sur le torse de Danny, son tee-shirt mouillé par la pluie lui collant à la peau, au travers duquel se devinaient le contour de ses muscles et les poils sombres et emmêlés de sa poitrine.

La main de Miller s'éleva, cherchant à explorer, mais elle resta suspendue dans l'air, incertaine. Danny baissa la tête avant de la remonter, son regard enflammé sous ses paupières lourdes.

— C'est bon, murmura-t-il. Tu peux me toucher.

Danny agrippa le bas de son tee-shirt, le faisant remonter par-dessus sa tête avant de le laisser tomber du bout des doigts, formant une flaque

blanche sur le sol. Miller aspira violemment l'air entre ses dents lorsque ses paumes vinrent se poser sur le ventre nu de Danny, sa peau froide et humide sous ses doigts. Son autre main rejoignit la première, s'écartant largement sur son torse, ses pouces se frayant un chemin entre la cage thoracique de Danny. Il pouvait sentir la fermeté de ses muscles sous ses doigts et le cœur de Danny cogner sous sa main.

— Oui, souffla Danny tandis que les doigts de Miller remontaient, ses pouces effleurant ses tétons. Bon sang, oui, comme ça...

Miller essaya de se retenir, d'y aller plus doucement, de garder le contrôle, mais les caresses de Danny, le son de sa voix, rauque et inarticulée et l'odeur de sa peau le poussèrent par-dessus bord – le balançant en bas du précipice au bord duquel il s'était tenu depuis le moment où il avait rencontré Danny Butler.

Sans prévenir, il attrapa le bras de Danny, le faisant pivoter pour se retrouver face au mur, s'écrasant durement contre son dos.

— Miller, qu'est-ce que... oh... Seigneur, grogna Danny, ses mains pliées sur le mur tandis que la langue de Miller descendait le long de son dos, suivant les courbes du serpent gravé entre ses épaules.

Miller lécha les couleurs, le bleu, le violet et le vert passant sous sa langue. C'est à cet instant précis qu'il se rendit compte à quel point il brûlait d'envie de faire ça, de marquer Danny comme lui appartenant.

Il glissa ses bras autour de la taille de Danny, ses doigts courant le long de sa clavicule, son menton niché dans le cou de l'autre homme, harponnant le petit cercle de son oreille du bout de sa langue et tirant légèrement sur le métal froid. Il pouvait sentir le flingue de Danny pressé contre son ventre, faufila sa main entre eux, et l'arracha de l'endroit où il se trouvait.

Danny se tourna, sa tête cognant contre celle de Miller tandis qu'il le regardait d'un œil vigilant.

— Ça me gêne, expliqua Miller.

Il s'éloigna de Danny, posa le revolver sur la table, à côté du sien. Il ne lui rendait pas son arme, mais ne lui confisquait pas non plus. L'heure de la trêve.

— Viens là, ordonna Danny, et la sensualité dans sa voix le fit tressaillir.

Aussitôt que Miller fut assez proche pour être touché, Danny devint fou. Il attrapa le sweat de Miller des deux mains et le passa au-dessus de sa tête, sans prêter attention à l'étoffe qui se prenait dans son nez et ses oreilles. Il

se débattit ensuite avec le débardeur dessous, quatre mains rendant cette simple tâche plus compliquée, le tissu se déchirant lorsque Danny l'ôta complètement.

La sensation du torse nu de ce dernier contre le sien ne faisait pas partie des choses auxquelles Miller avait passé du temps à songer, pas comme la pensée d'embrasser Danny ou de se fondre dans son corps. Mais les perceptions étaient différentes de celles d'enlacer une femme, tellement mieux que, durant un court instant, il en oublia de respirer. Tous les muscles de Danny frottaient impitoyablement contre les siens. Les poils sur son torse chatouillaient la peau de Miller. Il n'y avait rien de fragile chez Danny, rien de délicat, chaque parcelle de son corps était la définition même de l'homme.

La bouche de Danny couvrit la sienne, ses dents mordillant la lèvre inférieure de Miller, sa langue prenant le relais et apaisant cette agréable douleur. La main de Danny se faufila entre eux, attaquant le jean de Miller, ses doigts tremblants s'acharnant sur les boutons usés.

— Danny, je... souffla Miller.

— Veux-tu qu'on arrête ? murmura Danny.

— Non.

Et c'était la vérité. Pas une seule partie de lui ne souhaitait revenir en arrière, même sa voix intérieure se tut momentanément.

— On peut y aller doucement. On ne fera rien que tu ne veuilles pas, dit Danny, en effleurant la mâchoire de Miller du bout des doigts.

Miller acquiesça, ne sachant pas ce que Danny voulait dire par « doucement » et bien trop terrifié pour lui poser la question. Danny sourit et, traînant des pieds, conduisit Miller jusqu'au canapé.

— Pour l'instant, je veux juste te goûter, dit-il doucement.

Miller sentit ces mots se répercuter dans tout son corps.

— Je veux te prendre dans ma bouche. Ça te va ?

Miller ne pouvait pas répondre, ses cordes vocales étaient gelées, les muscles de sa nuque palpitaient d'anticipation, et son corps tout entier menaçait d'éclater sous le désir qui s'étendait dans sa poitrine. Même si ses sens étaient tout chamboulés, il se rendit compte que Danny avait demandé la permission d'aller plus loin, tout comme il l'avait fait juste avant leur premier baiser. Miller se demanda si c'était à cause de ce qui lui était arrivé en prison, si Danny était toujours hanté par les souvenirs des fois où il

n'avait pas eu le choix de refuser. Cette pensée lui noua la gorge et il serra Danny contre son corps, l'embrassant longuement et profondément, l'écartant seulement lorsque le besoin de respirer fut plus fort que le plaisir.

Les mollets de Miller butèrent contre le canapé, Danny le tirant avec lui en s'asseyant, sa langue suivant la veine du cou de Miller. Un sourire sexy se dessina lentement sur le visage de Danny tandis qu'il chevauchait le corps de l'agent, assis à califourchon sur ses cuisses, ses mains se perdant dans les cheveux de Miller pendant qu'ils s'embrassaient. Les mains de celui-ci encerclèrent Danny pour agripper son cul, et il poussa sur ses pieds pour pivoter sur le côté, Danny se retrouvant allongé sur le sofa en dessous de lui.

Ils baissèrent leur jean et boxer d'un seul mouvement, les emmêlant à leurs genoux, la friction provoquée par le frôlement de leurs corps obligeant Miller à grogner contre la nuque de Danny.

— Retourne-toi, murmura Danny, je veux te regarder.

Miller se tourna pour lui faire face, suivant des yeux le chemin que traçait Danny le long de son corps. Il observa Danny le toucher, doucement d'abord, passant juste son doigt de haut en bas de son érection, puis l'enfermant dans son poing avec des petits gestes de va-et-vient, le rythme augmentant au fur et à mesure que Miller soulevait ses hanches.

— Seigneur, dit-il dans un souffle tout en suivant la peau tendre du cou de Danny.

Miller laissa descendre sa propre main entre eux et trouva le sexe de Danny, chaud et doux sous ses doigts. Ce dernier gémit contre son épaule, son visage enfouit dans le canapé tandis que Miller laissait traîner la partie rugueuse de son pouce sur le bout de son membre.

— Merde, c'est tellement bon, haleta Danny, relevant la tête pour voir la main de Miller le masturber.

Avoir Danny dans sa main était assez différent de se caresser soi-même, tout en restant similaire. Miller savait ce qui faisait du bien, savait que la main de Danny sur la sienne signifiait d'y aller plus fort, savait ce que signifiait le souffle de plus en plus haché de Danny. C'était comme marcher dans un endroit familier alors qu'il n'y avait pourtant jamais mis les pieds auparavant.

— Oh, Seigneur... oui !

Danny écarta ses cuisses le plus qu'il le put compte tenu de l'étroitesse du canapé et du jean descendu jusqu'à ses genoux. Miller sentit une vague d'accomplissement le traverser, fier de voir que Danny avait tant envie de lui – ses yeux verts vitreux, son dos se cambrant tandis que Miller augmentait la cadence.

— Je ne peux... bon sang, Miller, je ne peux plus me retenir, grogna Danny, ses doigts enfoncés dans le bras de Miller.

Miller l'observa, fasciné par la façon dont Danny se mordit la lèvre inférieure lorsqu'il éjacula, sa chair tendre sacrifiée sur l'autel du plaisir.

Danny ouvrit les yeux, offrant un sourire paresseux à Miller tandis qu'il passait sa main dans ses cheveux.

— À ton tour, murmura-t-il, baissant la tête pour saisir un des tétons de Miller entre ses lèvres, se frayant un chemin vers le bas du corps de Miller de la langue.

— Aïe, bon sang ! s'écria Miller lorsque le genou de Danny écrasa sa main meurtrie.

— Merde, pardon.

Danny s'immobilisa un instant avant d'attraper la main de Miller et d'embrasser tendrement ses articulations blessées.

Miller ne pouvait pas le lâcher du regard, observant Danny qui libérait sa main pour se rendre plus bas. Danny prit le sexe de Miller dans sa paume et sa bouche se referma sur le bout de son gland, faisant tourner sa langue. Miller enfouit ses doigts dans les cheveux de Danny. Il ne les agrippa pas, ne voulant pas que Danny se sente obligé, mais se contenta de les caresser, appréciant la douceur de ses mèches entre ses doigts.

Il grogna lorsque Danny le prit profondément, un son qu'il n'avait jamais entendu sortir de sa bouche avant, et qui venait du fond de ses entrailles. Il leur fallut une minute pour trouver leur rythme, la main de Danny le caressant trop doucement au début. Mais Miller posa sa main sur celle de Danny pour augmenter la cadence, gémissant lorsque la langue de celui-ci trouva le rythme idéal.

Miller baissa les yeux et sut que s'il devait vivre jusqu'à cent ans, cet instant – les yeux de Danny ancrés dans les siens, sa bouche qui le recouvrait, ses lèvres mouillées et brillantes, le torse nu de Danny prisonnier entre ses jambes – resterait le moment le plus érotique de toute sa vie.

Les orteils de Miller se recroquevillèrent, le tissu rugueux du canapé frottant contre son pied.

— Je vais jouir, murmura-t-il, prévenant Danny comme il l'avait toujours fait avec Rachel, mais Danny ne se retira pas.

Il se plia en deux lorsque son orgasme le submergea, les yeux sombres et brillants de Danny posés sur lui tandis qu'il avalait. Savoir ce qu'était en train de faire Danny provoqua involontairement un sursaut de sa hanche, accompagnant son mouvement d'un gémissement de gorge. Cela signifiait plus que du sexe pour Miller, plus qu'une délivrance. Ça semblait être la réponse à toutes les questions qu'il ne s'était jamais résolu à se poser.

Danny s'attarda un court instant, le léchant pour le nettoyer, embrassant ses cuisses et son ventre, apaisant sa peau tremblante. Il déposa un dernier baiser sur l'épaule de Miller et se fraya un passage entre ce dernier et le dos du canapé. Miller ferma les yeux, écoutant la respiration calme de Danny, sentant la chaleur de sa main posée sur la sienne.

Qu'est-ce que tu fous, Miller ? Une pipe d'enfer, c'est tout ce qu'il te suffit pour briser ta carrière ?

Miller couvrit son visage de sa main libre, tournant la tête à l'opposé de Danny. Il avait essayé de se concentrer uniquement sur le plaisir qu'il avait ressenti à donner et à recevoir, mais sa voix intérieure avait désactivé le bouton « muet » et ne voulait plus se taire.

Tu continues comme ça, et la vie telle que tu la connais, ce sera terminé. Pour quoi ? Pour quelque chose que tu n'es même pas certain de vouloir ? Pour quelque chose qui ne durera pas ? Il reprendra sa vie, et toi la tienne... du moins ce qu'il en restera après ce désastre.

Les coussins du canapé s'enfonçaient dans son dos lorsque Danny déplaça son poids.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, ses lèvres embrassant doucement le bras de Miller.

— Danny, je ne peux pas...

Miller détestait à quel point sa voix semblait faible, et au bord des larmes. Il se redressa, remonta son jean d'une main. Il regarda par-dessus son épaule Danny qui l'observait sans broncher, ses cheveux foncés ébouriffés comme ceux d'un enfant.

Miller se laissa tomber, les coudes sur ses genoux, et enfouit sa tête entre ses mains. Il voulait retrouver sa vie d'avant, celle où il était sûr de qui, il

était et quelle direction il prenait. Celle où il pouvait garder enfermés ses doutes et ses peurs qui le pourchassaient à chaque coin de rue de sa vie depuis aussi longtemps qu'il pouvait s'en souvenir. La vie où il allait épouser Rachel, avoir trois enfants et une maison en banlieue. Celle où il connaissait la différence entre le bien et le mal et savait parfaitement qui était le gentil et qui était le méchant. Celle où il n'aurait jamais rencontré un homme brun aux yeux verts, un serpent fait de bijoux peint sur son dos, un homme qui s'était immiscé dans l'espace personnel de Miller et en avait fait son foyer.

Danny posa une main sur le dos de Miller, son pouce effectuant de lents demi-cercles.

— Qu'est-ce que tu veux Miller ? Que veux-tu qui se passe ?

Miller pouvait sentir l'odeur de Danny sur ses doigts. Il laissa tomber ses mains de son visage et soupira lourdement.

— Je veux redevenir l'homme que j'étais avant de te rencontrer.

Danny passa ses jambes par-dessus le bord du canapé et remonta à son tour son jean. Il s'assit à côté de Miller sans parler, leurs épaules nues se touchant. Miller risqua un œil sur le visage de Danny, préparé à supporter la colère et le mépris, mais Danny l'observait les yeux emplis de compassion, lui assurant sans dire un mot que tout allait bien. Et pour la première fois dans sa vie, Miller se sentit compris – sentit que quelqu'un le voyait vraiment tel qu'il était et ne lui tournait pas le dos.

Danny prit la mâchoire de Miller en coupe, ce simple geste faisant faire des bonds à son estomac.

— C'est trop tard pour ça. Il est trop tard pour revenir en arrière, dit Danny, d'une voix douce, mais ferme. À présent, tu dois décider de l'homme que tu veux devenir à partir de maintenant.



OceanofPDF.com

Chapitre Neuf

Miller détestait l'université, il se sentait déloyal rien qu'à cette pensée. Ce n'était un secret pour personne que sa famille avait tout sacrifié pour qu'il en arrive là. Mais il ne se sentait pas à sa place, et après deux ans et demi, il savait que ça ne serait jamais le cas. L'Université d'État du Kansas n'était pas riche ni privilégiée, elle n'appartenait pas à l'Ivy League, mais ça aurait pu être le cas pour Miller qui avait grandi dans une ferme désolée où la ville la plus proche se vantait de posséder quatre cents habitants.

Conduire à Manhattan pour le premier jour de son orientation comme nouvel étudiant, son père au volant du pick-up rouillé, Miller assis au milieu, là où les ressorts cassés lui rentraient dans le dos, donnait l'impression d'atterrir sur Mars. Le bruit de la petite ville lui donna envie de se boucher les oreilles, le volume sonore de la population et la rapidité avec laquelle elle bougeait lui faisaient mal aux yeux. Son père lui avait donné une tape dans le dos lorsqu'ils étaient arrivés devant les dortoirs, en lui disant « Bonne chance, mon garçon », avant de retourner à la voiture. Junie s'était montrée un peu plus émotive, l'étreignant avec force et lui disant qu'ils se reverraient pour Thanksgiving. Ils étaient partis, l'abandonnant sur le trottoir avec son sac à dos et la valise usée qui avait appartenu à sa mère.

Au début, l'université lui avait paru dangereuse, comme s'il naviguait au milieu d'un champ de mines. Les résidents n'arrêtaient pas de le frôler, ils envahissaient son espace personnel avec leur envie de parler continuellement. Les camarades de Miller étaient empreints de curiosité, posant sans cesse des questions sur sa vie et ce qu'il comptait faire une fois son diplôme en poche. Les professeurs voulaient connaître son avis sur les livres, les événements récents, et la philosophie. Il avait rapidement appris que grommeler et essayer d'esquiver n'était pas une option. À moins qu'il ne souhaite retourner à Fowler, la queue entre les jambes, affrontant un père furieux qui, d'une manière ou d'une autre, avait relié le succès de Miller à l'université à la mémoire de sa mère. Avec le temps, il avait appris

à discuter, pouvait répondre aux questions en cours sans sentir ses joues brûler d'embarras, et pouvait parler de la pluie et du beau temps à la bibliothèque sans se cacher derrière son cahier. Mais il faisait toujours attention à ce qu'il disait, tournant sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Il s'était fait quelques amis, mais plus des potes de beuverie, des types avec qui regarder un match de basket-ball, personne avec qui il puisse devenir ami pour la vie. Cependant, il avait beaucoup appris des autres garçons sur : comment prétendre qu'il adorait les bars bondés avec trop d'individus qui buvaient beaucoup trop, comment déambuler sur le campus la tête haute, faisant signe aux étudiants qu'il reconnaissait, comment fumer un joint sans tousser, et faire des blagues salaces à propos des filles avec qui il avait couché une ou deux fois. Des filles qu'il avait rencontrées dans les bars du coin et qu'il avait suivies dans leur chambre ou appartement pour du sexe dégradant et alcoolisé. Le sexe faisait toujours du bien cependant, même s'il ne se révélait jamais « époustouflant », comme Scott l'avait décrit une fois. Mais ensuite, une fois en chemin pour rentrer chez lui, il se sentait encore plus seul et paumé que la nuit d'avant. Il avait appris à vivre avec ce sentiment constant qu'il était étranger à sa propre vie, à son propre corps, et la petite voix dans sa tête restait miséricordieusement muette.

Il ne s'était jamais vraiment demandé de quoi il se cachait, ce qu'il flippait tellement de voir révélé. C'était une réponse qu'il ne souhaitait absolument pas connaître.

Miller adora l'académie du FBI. Aussitôt arrivé à Quantico, il s'était senti en sécurité. Tout le monde se fichait bien de ce qu'il pensait, de découvrir qui était Miller. Tout ce qui les intéressait était de faire en sorte qu'il devienne un bon agent, de lui enseigner les clés du succès, le transformer en un homme, qui était certain d'agir du côté du bien, et il s'avéra qu'il était parfait pour cela.

On attendait de lui qu'il reste neutre dans la salle d'interrogatoire, qu'il amène un suspect à parler en utilisant diverses méthodes, de gagner leur confiance si possible : Plus d'informations étaient révélées si tel était le cas. Dans le cas contraire, il pouvait jouer les gros durs avec certains, leur

distiller une légère dose de peur. En dehors des salles d'interrogatoire, Miller devait se souvenir qu'il faisait partie des mecs bien. Les méchants étaient les ennemis, et lui, la barrière entre eux et le reste de la société. Il ne pouvait pas faire preuve d'empathie : ces hommes obtenaient ce qu'ils méritaient.

Être un bon agent demandait de la compartimentation, et Miller était doué pour faire taire certaines cases en lui. Des choses qu'il ne souhaitait pas examiner avaient été abandonnées au fond de son esprit et il n'y avait jamais plus repensé. Son système mental de rangement lui avait servi durant toute sa vie et encore davantage en tant que nouvel agent.

Il était très doué dans son travail. Il était plein d'assurance, même en vivant dans une ville avec toutes ces lumières vives et ces trottoirs bondés, il se sentait protégé en quelque sorte par sa nouvelle mentalité du « nous contre eux ». Il était capable de rentrer dans une salle d'interrogatoire et de rester professionnel et objectif face à l'homme qui se tenait de l'autre côté de la table. Il arrivait à les obliger à s'ouvrir, à dévoiler leurs secrets les plus sombres, persuadés que Miller était là pour les écouter et qu'il pourrait les aider à passer un marché, puis il pouvait s'éloigner à la fin de la journée, boire quelques bières et rire sur le fait qu'ils étaient tous des connards de première. Et il dormait parfaitement bien la nuit.

Il reçut aussi les félicitations de ses supérieurs pour son habileté à dévoiler la vérité, à reconnaître instinctivement lorsqu'un suspect dissimulait des informations ou mentait ouvertement. Mais à présent, une chose étrange était en train de lui arriver. Mieux il parvenait à dévoiler la vérité, de plus en plus souvent cette petite voix dans sa tête se faisait entendre. Elle voulait poser des questions que Miller avait refoulées durant trente ans. Il se levait le matin et se regardait dans le miroir, et il entendait sa petite voix intérieure, celle de la salle d'interrogatoire, douce, retournant ses propres pouvoirs intuitifs contre lui. Il avait essayé de s'en débarrasser, parvenait à la faire taire la plupart du temps, mais cet effort l'épuisait, le laissant fatigué et désillusionné.

Il commençait à se sentir nauséux lorsqu'il mentait à un suspect, lorsqu'il lui faisait croire que les choses se finiraient bien, alors qu'en réalité, il serait sévèrement puni, et que la suite s'avèrerait très moche. Il commençait à avoir envie de se précipiter de l'autre côté de la pièce et de mettre un coup de poing aux types qui se croyaient plus malins, qui

voulaient défier son autorité. Il était en train de glisser et il le savait. Il se disait qu'il pourrait toujours revenir en arrière pourvu qu'il arrive à faire taire cette voix, cette foutue voix... la voix qui était devenue plus forte au fur et à mesure que Miller devenait bon dans son travail, qu'il était de plus en plus doué à découvrir les mensonges. Son habileté à se protéger sous sa peau d'employé du FBI expliquait son talent en tant qu'agent. C'était un cercle vicieux qui aurait beaucoup amusé son très redouté prof d'anglais.

Le travail que Miller avait choisi – parce qu'il était sécuritaire et solitaire, libre de toute réflexion personnelle, les paramètres clairement définis et sans aucune place pour les erreurs ou l'individualité – avait fini par libérer les doutes qu'il avait essayé de réduire au silence.

Cependant, il tenait bon – certains jours en restant bien accroché, d'autres en se mordant les doigts. Puis il avait reçu cet appel, ce signe qu'il avait attendu : pouvoir entamer la surveillance de Danny Butler.

Danny était en train de s'activer dans la cuisine. Miller sourit dans son oreiller en écoutant les bruits de Danny qui commençait sa journée, un coup d'œil en coin au réveil posé sur la table de nuit lui indiquant qu'il était 9 h 3. Le type était incapable de faire du café ou de se verser un bol de céréales sans faire un boucan d'enfer. Malgré le bruit, Miller aimait savoir que Danny était à quelques mètres de lui en train de s'adonner à son rituel matinal.

Alors pourquoi ne sors-tu pas ton cul paresseux de ce lit pour le rejoindre ?

Ils s'étaient séparés dans le salon hier soir, Danny avait laissé Miller là où il était assis, fermant doucement la porte derrière lui. Lorsque Miller avait enfin fini par se lever en poussant un soupir de défaite, il avait remarqué que le flingue de Danny ne se trouvait plus sur la table. Il n'avait plus envie qu'ils s'engueulent à ce propos, toute sa colère s'étant consumée, le laissant épuisé. Il s'était lavé les dents et s'était laissé tomber dans son lit, accueillant le sommeil qui lui évitait d'avoir à fuir les pensées qui envahissaient son esprit.

À présent, il avait peur d'affronter Danny. Peur de comment tout allait se dérouler à partir de maintenant. Danny avait raison, il ne pouvait pas faire machine arrière. Mais Miller ne parvenait pas non plus à voir où il allait. Il

pourrait appeler Colin, lui dire qu'il voulait se retirer de la corvée de baby-sitting de Butler, et trouver un autre agent pour le remplacer. Mais qu'arriverait-il s'ils assignaient un bleu, un débutant qui commettrait une erreur stupide et ferait tuer Danny ? Ou alors, Miller pourrait rester. Mais il savait ce que rester signifiait. Il n'y avait aucun moyen que lui et Danny puissent demeurer ensemble dans cet appartement sans se toucher, s'embrasser, sans continuer ce qu'ils avaient commencé. Miller avait de la volonté, mais il n'était pas idiot.

La première chose à faire est de sortir de cette chambre. Va lui parler. Tu avais sa queue dans ta main et ta langue dans sa bouche, et tu n'es pas capable de t'asseoir devant un bol de céréales avec lui ?

Miller enfila un jean et un tee-shirt propre et passa sa main dans ses cheveux. Danny était toujours dans la cuisine, torse nu, lui tournant le dos tandis qu'il tassait le filtre dans la vieille machine à café sur le comptoir. Un coup d'œil dans sa direction et Miller sentit des picotements d'anticipation. Apparemment, il n'était toujours pas rassasié du désir de le caresser, du besoin de goûter sa peau, car sa langue avait très envie de refaire ce voyage.

— Salut, dit Miller, sa voix entre sommeil et convoitise.

— Merde, s'exclama Danny.

Lorsqu'il pivota, la cuillère qu'il tenait saupoudra le sol de cristaux de café.

— Tu m'as fait peur. C'est la première chose qu'ils vous apprennent au FBI ? Comment roder derrière les portes ?

— Je crois que c'était notre troisième leçon, sourit Miller.

Il attrapa une chaise et s'assit dessus. Danny s'adossa contre le comptoir, l'observant avec attention.

— Tu as bien dormi ? demanda Danny.

— Oui, et toi ?

— Très bien.

Danny plongeait de nouveau la cuillère dans le café, avant de la renverser dans la machine. Le gargouillis réconfortant de la promesse de café emplissait la cuisine.

— Miller... commença Danny.

— On va devoir commencer à penser à ce qu'on va faire après ça, l'interrompit aussitôt Miller. Ils ne vont pas tarder à lancer le processus du

programme de protection des témoins et ça aide si tu as quelques idées sur le type de boulot qui te plairait.

Miller baissa les yeux vers la table, loin de la déception qu'il avait vue dans les yeux de Danny.

— D'accord, dit Danny. Je suppose que trafiquant de drogue ne fait pas partie des futures options de carrière.

— Tu plaisantes, hein ? demanda Miller, reportant son regard sur Danny.

Ce dernier haussa les épaules et attrapa deux tasses dans le placard au-dessus de l'évier.

— C'est à peu près tout ce que je sais faire. Et je suis doué pour ça.

— Tu ne penses pas sérieusement à retourner à cette vie, si ?

Danny ne répondit pas tout de suite.

— Je ne sais pas. Je ne pense pas. Mais certains trucs me plaisaient. Je mentirais en disant le contraire.

— Comme quoi ? interrogea Miller sans même essayer de cacher l'incrédulité dans sa voix.

— L'argent. Et, cela va sembler étrange vu comment Hinestroza contrôle ma vie, l'indépendance. Pas besoin de pointer, personne pour me dire à quelle heure je devais être au boulot. J'organisais mon planning comme je le voulais, la plupart du temps.

Danny se tut, le temps de remplir les tasses de café, la vapeur effleurant son visage.

— Et j'aimais le fait d'être bon à quelque chose, d'être quelqu'un sur qui Hinestroza pouvait compter. Travailler pour une assemblée de cols blancs ne va pas m'offrir les mêmes bénéfices.

— Non, cependant la partie « personne ne va essayer de te tuer ou de t'arrêter » pourrait être un changement sympa, fit remarquer Miller, saisissant la tasse de la main tendue de Danny.

— Je suppose, répondit Danny, sans aucune conviction.

— Je ne te comprends pas, renchérit Miller, la voix sèche d'exaspération. Je te pensais content d'abandonner cette vie. D'aller vers quelque chose de mieux.

— « Mieux » est un terme assez relatif, non ? Je veux dire, d'accord, j'aurai une « nouvelle » vie. Une dans laquelle je ne connaîtrai plus personne, dans laquelle j'aurai un emploi subalterne parce que c'est le seul pour lequel je serai qualifié. Une vie où je ne reverrai ni Amanda, ni Griff,

ni... personne qui compte pour moi et où je devrai constamment surveiller mes arrières jusqu'au jour de ma mort. Honnêtement, ça ne me semble pas être l'occasion de siècle.

— Mais tu seras vivant, Danny, dit Miller.

— Oui, soupira Danny, sa langue courant sur sa lèvre supérieure. Je serai vivant.

Le silence dans la pièce s'alourdit, empli d'implications muettes que Miller ressentait régulièrement lorsque lui et Danny étaient ensemble. Il observa Danny poser sa tasse de café, avancer d'un pas décidé dans sa direction.

— Miller... essaya-t-il de nouveau.

Le portable dans la poche de Miller prit vie, le bruit de la sonnerie le surprit, faisant sursauter la main posée sur la table. Il vérifia l'identité de l'appelant. Colin

— Je dois prendre cet appel.

— Bien, acquiesça Danny, en tournant la tête. Bien.

Miller se dirigea vers le salon avant d'ouvrir son téléphone.

— Allô ?

— Salut, Miller, comment ça va ?

— Comme toujours.

Miller se glissa dans son manteau et enfonça ses pieds dans une paire de tennis.

— Quoi de neuf ?

Il fit coulisser les portes de la baie vitrée et sortit sur le balcon avant de refermer derrière lui. Il faisait froid dehors, la journée était grise et morne. La pluie glacée de la veille avait cessé, mais des flocons tombaient doucement, n'adhérant pas encore aux trottoirs, mais se déposant sur les branches d'arbres et sur l'herbe, s'accrochant aux cheveux de Miller en dégringolant.

— Nous avons vérifié tous les meurtres non résolus dans ce coin. Nous n'en avons trouvé aucun qui corresponde au nom d'Ortiz. Il y a quelques John Doe, mais aucun Hispanique et une femme hispanique non identifiée, mais c'est tout.

— Hum, grommela Miller, coinçant le téléphone entre son oreille et son épaule pour pouvoir allumer une cigarette.

— Je ne pense pas que ce soit une femme.

— Pourquoi pas ?

— Je n'en sais rien, juste un pressentiment.

— Veux-tu que je demande à ce que l'on continue de chercher ?

Miller leva les yeux vers le ciel, laissant les flocons de neige se rassembler sur ses cils, lui brouillant la vue.

— Oui, dit-il. Dis-leur d'essayer au Texas. Près de Dallas. C'est là-bas qu'il se trouvait il y a une dizaine d'années.

— Ça marche, répliqua Colin avant de se taire un court instant. Tu tiens le coup ?

— Oui. Je vais bien, dit Miller, exhalant une bouffée de fumée de cigarette dans l'air gelé du matin.

Il ne savait pas si c'était la vérité, mais il ne pouvait pas se permettre d'avoir cette conversation avec Colin.

— Quand doit-on le ramener au bureau du Marshall pour son entretien pour la protection des témoins ?

— J'ai contacté le bureau du procureur. Je te tiens au courant dès que j'en sais plus. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, lui ordonna Colin.

Miller raccrocha et rangea le téléphone dans sa poche. Ses mains étaient ankylosées à cause du froid, la neige tombant plus dru à présent, une petite couche recouvrant le sol cimenté du balcon. Il commença à ouvrir la porte pour retourner à l'intérieur, mais s'arrêta net lorsqu'il aperçut Danny, à l'autre bout du canapé, qui l'observait.

Miller le dévisagea à travers la vitre, fixa ses yeux verts. Il savait ce qu'il voulait. Il ne savait simplement pas comment faire pour l'obtenir sans perdre tout ce qu'il avait déjà. Il pourrait dire adieu à son job si on l'apprenait, il finirait en mille morceaux, et sa relation avec Rachel serait compromise de toutes les manières possibles.

Tu crois toujours que tu vas épouser Rachel ? Ou n'importe quelle femme ? Après ce que tu as ressenti lorsqu'un autre homme a posé la main sur toi ? Arrête de te voiler la face, Miller.

Il jeta sa cigarette dans la flaque de neige et l'écrasa sous sa chaussure. Il savait qu'en faisant ça, en suivant ce que son corps lui dictait, il ne serait plus capable de se cacher. Il devrait commencer à répondre aux questions qu'il avait esquivées toute sa vie.

Peut-être qu'il est temps. Peut-être qu'il est temps que tu commences à répondre à certaines de tes foutues questions.

Quel était le but de tout ça, de devenir l'amant de Danny Butler ? Son corps exerçait-il un tel contrôle sur lui ? Le désir pouvait-il le conduire si loin du chemin qu'il s'était tracé ?

Mais ce n'était pas simplement le désir, et il en avait parfaitement conscience. Il aimait être avec Danny. Il aimait sa voix et son odeur, et la manière dont il se sentait en sa présence... Comme si quelqu'un le comprenait vraiment. Comme s'il avait enfin trouvé un ami.

Peut-être que tout ça finirait bien. Personne n'avait besoin d'être au courant. Ça serait leur secret, quelque chose qu'ils partageraient pendant qu'ils étaient coincés dans l'appartement. Ça se terminerait lorsque Danny témoignerait et ils pourraient tous les deux en profiter le temps que ça dure. Il n'y avait pas besoin de vouloir que cela soit plus que ça.

Tu es complètement fou ? De quoi est-ce que tu parles ? Tu crois vraiment...

Mais Miller fit taire la voix en passant à l'action. Il ouvrit la porte.

Danny était resté dans la cuisine jusqu'à ce qu'il entende la baie vitrée se refermer. Il avait avalé une gorgée de café, grimaçant sous son goût amer. Il n'aimait pas vraiment ça, mais il avait commencé à en boire quand il avait seize ans parce que ça lui donnait l'impression d'être un adulte. Et à présent, il avait besoin de caféine, comme il avait besoin de nicotine – il avait commencé à fumer à quinze ans pour la même raison.

Il devinait que Miller était en train de parler avec Rachel. Pour quelle raison serait-il allé sur le balcon, sinon ? Ou peut-être que la conversation le concernait. Peut-être que Miller était en train de s'organiser pour partir, pour trouver quelqu'un d'autre pour le remplacer. Il resserra sa main sur la tasse à cette pensée. Il ne s'imaginait pas partager cet espace réduit avec quelqu'un d'autre que Miller, ne pouvait imaginer quelqu'un d'autre prendre sa place.

Il abandonna sa tasse sur le comptoir, passant la tête vers le salon pour constater que Miller était toujours dehors, ses cheveux recouverts de blanc. Il était encore tôt pour les premières chutes de neige, mais Danny ne se plaignait pas. Il n'avait pas besoin de conduire et il adorait la manière dont la neige rendait tout si calme et propre, comme si la ville entière prenait un nouveau départ.

Il observa Miller lever la tête, les yeux rivés sur le ciel. Il pouvait voir ses lèvres bouger, mais seul un murmure passait à travers la vitre fermée. Miller parla de nouveau et rangea le téléphone dans sa poche, se tournant vers la porte et vers Danny, qui ne parvenait pas à le lâcher du regard. Il n'avait jamais désiré personne aussi fort qu'il désirait Miller, n'avait jamais eu aussi peur de ce que cela signifiait. Il pensait en avoir terminé de se faire du souci pour les autres, à devoir leur faire du mal parce qu'il était seul et avait besoin de se sentir connecté à quelqu'un, même si cela ne devait durer qu'un temps. Après Ortiz et Amanda, il en avait eu assez, et s'était promis de ne plus recommencer.

Tu seras loin d'ici très bientôt, de toute façon. Tu disparaîtras dans le vaste monde. Plus de Danny Butler. Alors où était le mal ? Où était le mal à en vouloir un peu plus ?

Mais Danny savait où était le mal. Il savait exactement ce qu'avait voulu dire Miller la nuit dernière, lorsqu'il avait dit vouloir redevenir l'homme qu'il était avant de le rencontrer. Lui n'avait rien à perdre, mais Miller avait sa carrière en jeu et une femme qui l'aimait. Qu'avait à offrir Danny pour rivaliser avec tout cela, à part quelques semaines à se rouler ensemble dans un lit ? Allait-il mettre en l'air la carrière de Miller, le forcer à admettre des choses qu'il n'était pas prêt à admettre, l'abandonner sans même avoir Rachel pour le réconforter ?

Pour quelle raison te soucies-tu sans cesse de lui ? Tu devrais surtout te soucier de toi. Tu es celui qui a sa vie en jeu. Tu n'aurais pas besoin de témoigner si le patron de Miller découvrait à propos d'hier soir. Hinestroza serait sans doute amusé par ta vision poétique de la justice, sacrifier la carrière d'un agent du FBI pour t'en sortir. Ça suffirait peut-être à te réintégrer au sein de l'équipe. Aucune accusation contre lui et la carrière d'un agent ruiné. Il adorerait ça Danny, tu sais que ça serait le cas.

La voix était méprisante et arrogante, c'était celle de la salle d'interrogatoire, celle qu'il utilisait sur les flics et les avocats, celle qui s'était tue au fur et à mesure des jours passés aux côtés de Miller Sutton. Cette voix lui avait été très utile pendant un grand nombre d'années. Elle l'avait gardé en vie et fort. Mais elle était une intruse dans l'espace personnel qu'il avait créé avec Miller, et il détestait devoir l'entendre de nouveau, volume au maximum, lui prouvant qu'elle n'avait pas disparu,

mais avait attendu une occasion pour lui rappeler quel genre d'homme il était depuis si longtemps.

Danny se demanda ce qu'il ressentirait à trahir Miller. Cela signifiait ne plus avoir à craindre que Madrigal le retrouve et lui fasse subir sa propre vision de la justice en le torturant. Il pourrait reprendre sa vie d'avant, travailler de nouveau pour Hinestroza. Il imagina la tête de Miller lorsqu'il réaliserait ce qu'il avait fait, toute la chaleur désertant ses yeux gris. Ce serait confirmer à Miller que toutes ses idées préconçues étaient vraies, lui prouver qu'il avait été complètement stupide d'avoir pris un risque pour quelqu'un comme Danny.

Danny avait passé sa vie à prendre des décisions de merde, souvent sur un coup de tête : monter dans la voiture avec Hinestroza, se sentir si seul qu'il avait dit oui à Ortiz, épouser une très jolie fille avec une fleur rouge dans ses cheveux. Et voyez où toutes ces décisions l'avaient mené. L'enfant qu'il était, empli de rêves, était maintenant un criminel, et porterait cette étiquette à vie, Amanda, amère et brisée, et Ortiz... mort sur le sol crade d'un entrepôt. Il baissa les yeux puis les reporta de nouveau sur Miller, qui l'observait toujours de l'autre côté de la porte-fenêtre, une main posée contre la vitre. Et Danny réalisa que peut-être, Miller n'était pas le seul à devoir prendre une décision quant à l'homme qu'il souhaitait devenir à partir de maintenant.

Miller ouvrit la porte. La neige tournoyant dans l'air froid le suivit à l'intérieur de l'appartement chaud et courut à travers la pièce pour gifler le visage de Danny. Miller était debout à l'opposé, secouant son manteau après être resté un long instant immobile, les flocons blancs fondant sur ses cheveux.

Danny savait que c'était le moment, que ce qui allait se passer ne pourrait pas être défait. Ils devraient tous les deux vivre avec la décision qui allait être prise. C'était le moment où tout commencerait vraiment, ou celui où tout se terminerait pour de bon.

— Danny...

La voix de Miller se fissura. Il regarda ailleurs, ses yeux sautant entre le sol, le mur et le plafond avant de se poser de nouveau sur Danny, pour se verrouiller aux siens.

— Danny... je....

Il semblait si fragile ; un faux mouvement et il se briserait comme une mince feuille de glace, ou une toile d'araignée matinale, ou un rêve. Cela donna envie à Danny de faire attention, sa passion submergée par de la tendresse.

— Je suis là, Miller, dit-il doucement. Je me tiens juste devant toi.

Cette fois-ci, Miller n'hésita pas. Il contourna la barrière créée par le fauteuil, son corps percuta violemment celui de Danny, ses mains se déployant sur son dos. Danny frissonna, souriant contre les lèvres avides de Miller.

— Toi et tes mains froides.

— Désolé.

Le petit sourire de Miller donna à Danny la chair de poule. Il ôta ses mains de son dos pour envelopper son visage. Danny le tint de la même manière, les yeux fermés, front contre front, respirant à l'unisson.

— Je ne sais pas ce que je suis en train de faire, murmura Miller, ses mots vacillants sous l'incertitude.

Le cœur de Danny se serra. Il savait que Miller ne parlait pas simplement de l'aspect physique, il comprit à quel point c'était dur pour lui de passer outre ce besoin de contrôler l'avenir.

— Ça va aller, murmura-t-il en retour, ses doigts caressant le visage de Miller. On va y arriver, ça va aller.

Il leva la bouche vers celle de Miller, traçant le contour de ses lèvres avec sa langue. Avant Miller, ça faisait longtemps qu'il n'avait pas embrassé quelqu'un. Embrasser ne faisait pas partie de la liste de ses priorités avec les hommes qu'il ramenait chez lui pour une heure ou deux. Avec eux, il ne voulait que satisfaire ses besoins primaires, il ne cherchait rien de plus intime, ne voulait pas faire semblant de créer une connexion qu'il savait ne pas exister.

Mais Danny avait découvert que la bouche de Miller était la partie de lui qu'il désirait le plus ardemment. Il adorait le goût fumé de sa langue, la manière dont ses lèvres passaient de sévères et pincées quand il se trouvait dans la vraie vie, à douces et gonflées lorsque Danny les suçait avec les siennes. Miller enfonça ses index sous sa ceinture, le traînant vers le canapé.

Danny secoua la tête.

— Le lit, murmura-t-il contre les lèvres de Miller, tandis qu’il marchait à reculons vers sa propre chambre, entraînant Miller avec lui.

L’ensemble de leurs vêtements fut enlevé cette fois-ci, pas de jambes coincées dans leur jean, pas de meubles envahissants sur leur chemin. Danny poussa Miller à ses côtés sur le lit. Il se dit qu’il ne devrait peut-être pas regarder, craignant que Miller ne soit timide, mais il ne pouvait pas s’en empêcher. Il avait besoin de voir.

Miller était beau, il n’y avait pas d’autre moyen de le décrire. De longues jambes, finement musclées, la peau dorée. Ses yeux nuageux, profonds et remplis de secrets, et ses cheveux toujours légèrement blondis par le soleil.

Miller fit pression sur l’épaule de Danny, lui facilitant l’accès à son corps, Danny bougeant ses hanches pour s’aligner aux siennes. Ils demeurèrent ainsi durant un moment, les bras tendus, chaque parcelle de leur corps en contact, des pieds jusqu’aux mains. Danny soupira contre le cou de Miller alors qu’ils se balançaient l’un contre l’autre.

Il se redressa sur ses coudes et lécha la base de la gorge de Miller, sentant le sang pulser sous sa peau. Il laissa remonter sa langue vers le grondement qu’il entendait, rencontrant le grognement de Miller lorsqu’il lui échappa des lèvres, l’avalant des siennes.

— Tu veux me baiser ? souffla Danny.

Il avait conscience de l’impact de cette question, ses mots tombant comme des pierres au fond d’un abîme sombre. Sur la surface, tout semblait revenir à la normale, mais au fond, le paysage avait été altéré.

Les mains de Miller se courbèrent sur la taille de Danny, le gris de ses yeux le tenant en otage par ses pupilles dilatées, sa cage thoracique martelant contre celle de Danny.

— Oui, dit-il, d’une voix rugueuse et rauque. Bon Dieu, oui.

Il se tut.

— Mais je n’ai rien sur moi.

Danny sourit. Il s’échappa de l’étreinte de Miller, haïssant devoir abandonner cette chaleur, et attrapa son portefeuille sur la table de nuit en désordre.

— J’en ai un seul, l’informa-t-il, en montrant le petit carré argenté entre son index et son majeur.

Miller rit, sa main tirant délicatement sur la boucle d’oreille de Danny.

— Qui fait ça dans la vraie vie ? En avoir un dans son portefeuille ?

— Moi, connard. Et n'es-tu pas content que ce soit le cas ?

— Si, admit Miller, ses yeux brillants. Maintenant, viens là.

Danny abandonna la capote sur la table et colla son corps contre celui de Miller, leurs bouches scellées. Danny plia la jambe pour l'enrouler autour de la hanche de Miller tandis qu'il passait sa main sur son côté, plongeant dans le creux de sa taille.

Danny ne s'était jamais trouvé avec un homme qui n'avait aucune expérience sur la façon de toucher le corps d'un autre homme, le rôle de professeur ne lui était pas familier. Mais il découvrit qu'il aimait montrer à Miller comment s'y prendre. Et, il apparut que celui-ci lui enseignait une toute nouvelle manière de se découvrir, d'exécuter ces gestes qu'il avait pourtant répétés des tas de fois, comme s'il s'agissait d'une chose créée de toutes pièces par eux deux.

La langue de Miller trouva une nouvelle fois le tatouage de Danny, léchant le serpent sur toute la longueur, le poids agréable de son corps pressant Danny contre le matelas.

— J'ai toujours détesté ce truc, dit Danny en étouffant un rire, mais tu es en train de me faire changer d'avis.

Il sentit Miller sourire contre sa peau.

— J'adore te regarder.

Il se tut, et Danny pouvait sentir la chaleur de la joue de Miller pressée contre son dos.

— Tu es la chose la plus sexy que j'ai vue de toute ma vie, Danny, murmura-t-il, ses doigts caressant toujours la peau tatouée.

Danny grogna. Ce n'était pas les mots qui avaient causé cette réaction, mais le fait que Miller se sente suffisamment à l'aise pour les prononcer. Mais Miller n'en avait pas terminé, sa langue rugueuse raclant le long du dos de Danny.

— Je deviens dur rien qu'à te regarder marcher à travers la pièce.

Danny avala une bouffée d'air, étranglé, incapable de remplir ses poumons.

— Montre-moi, souffla-t-il. Montre-moi à quel point tu peux être dur.

Cela arriva rapidement. Miller déchira l'emballage avec ses dents, utilisant la lotion qui se trouvait dans la bouteille à côté du lit de ses mains tremblantes. Danny s'allongea sur ses coudes et genoux. Il sentit Miller hésiter en arrivant au bord.

— Ça va aller, le rassura Danny, à voix basse. Je suis prêt, tu ne me feras pas mal.

Mais Danny ne s'était pas attendu à ça : Miller poussant lentement à l'intérieur, glissant doucement, laissant échapper un gémissement haletant tandis qu'il s'introduisait dans son corps. Rien dans la vie de Danny ne lui avait paru aussi bon, aussi nécessaire, aussi juste. Il enfouit sa tête contre l'oreiller et gémit profondément dans sa gorge.

— Non, dit Miller, l'obligeant à lever la tête, que Danny tourna pour observer son amant par-dessus son épaule. Non, répéta-t-il, les yeux étincelants. Je veux t'entendre. Je veux entendre le bruit que tu fais.

— Seigneur, Miller... gronda Danny, à deux doigts de jouir en entendant ces mots.

Miller se retira aussi doucement qu'il s'était introduit. Puis il s'enfonça violemment, de toute sa longueur. Le dos de Danny s'arqua en se pressant contre Miller.

— Bon sang, oui, gémit-il, se laissant aller.

Et Miller ne se retint pas non plus, grognant à chaque poussée, ses doigts mordant les hanches de Danny, ses mains agrippées avec tant de force que Danny sut qu'il laisserait des marques de doigts violettes derrière lui lorsque tout serait terminé. Mais ça ne le dérangeait pas d'être l'ancre de Miller, il aimait savoir qu'il était celui qui lui offrait quelque chose dont il avait désespérément besoin et qu'il n'avait trouvé nulle part ailleurs.

Miller déplaça son poids, pénétrant Danny sous un nouvel angle, plongeant profondément en lui. Danny émit un son étouffé, presque un sanglot, ses mains se nouant aux draps.

— Oh, Seigneur, Miller, oui... Juste là, juste là.

Miller le pilonna, libérant une de ses mains des hanches de Danny pour le masturber dans son poing. Danny ignorait s'il pouvait le supporter, le plaisir devenant presque douloureux. Les sensations submergèrent son corps, noyant ses sens – la cannelle épicée de la peau de Miller, la rugosité de sa paume qui le masturbait, ses grognements gutturaux tandis qu'il se mouvait en lui, le remplissant, les gouttes de sueur fraîches coulant du visage de son amant et lui brûlant le dos.

L'orgasme de Danny le frappa comme un coup de tonnerre, une sensation qu'ils n'avaient envisagée ni anticipée, ni l'un ni l'autre, son corps se

tordant soudainement, le souffle court. Sa tête retomba sur le lit, la bouche ouverte, cherchant de l'air tandis qu'il se déversait dans la main de Miller.

Miller s'enfonça une dernière fois et cria le nom de Danny, se pliant pour coller son visage contre le dos de son amant. Écrasé entre le corps sans vie de Miller et ses poumons vides, Danny parvenait à peine à respirer. Mais il ne voulait pas bouger, ne voulait pas mettre fin à ce moment avec Miller toujours en lui, ses halètements sonores remuant les cheveux de sa nuque. Miller relâcha finalement son étreinte sur ses hanches, sa main rampant pour attraper celle de Danny, leurs doigts s'enlaçant facilement.

Danny dormait déjà à moitié lorsque Miller se retira. Il entendit un petit bruit de latex tandis que son amant s'occupait du préservatif, et ce dernier fut de nouveau contre lui, les faisant rouler chacun de leur côté. Miller poussa une de ses jambes contre les siennes, ramena un de ses bras pour trouver de nouveau sa main et embrassa son épaule tandis qu'ils semblaient tous les deux dans le sommeil.

Danny ferma les yeux. Il se sentait en sécurité, protégé, et audacieux. Ils n'étaient plus que tous les deux à présent, enfermés dans leur petit monde. Deux hommes anonymes dans un quelconque appartement, de la neige tombant lourdement contre la fenêtre, plongeant la ville sous le silence. Le bruit occasionnel d'une voiture libérait seulement un murmure, l'unique bruit était le son feutré de leur respiration.

Hinestroza répondit à la troisième sonnerie.

— Allô ? dit-il, les interférences et son impatience entachant sa voix profonde.

Madrigal pensait qu'il ne serait pas là et avait commencé à exécuter la prochaine tâche sur son agenda tandis que la tonalité résonnait à ses oreilles. Avec un reniflement brusque, la poudre blanche fut dans son nez, le faisant tousser légèrement dans le combiné.

— J'ai une piste sur Danny.

— Laquelle ?

Madrigal observa la neige s'entasser sur le trottoir par la fenêtre.

— J'ai filé du fric à un de ces larbins de standardistes du commissariat de police du centre-ville pour qu'il me laisse jeter un œil aux plaintes récentes. J'étais sûr que Danny ne resterait pas longtemps sans attirer les ennuis. Il se

trouve que j'ai eu raison. Un citoyen inquiet qui promenait son chien hier soir a été approché par deux hommes. Le premier avait une arme, l'autre a sorti un insigne et dit qu'il était un agent du FBI. Le promeneur de chien pensait qu'il mentait, mais je suis certain du contraire.

— Aucune description ?

— Non. Il n'a pas réussi à lire le nom sur l'insigne et le type du FBI portait un bonnet. Il se souvenait que le type qui tenait le flingue avait une boucle d'oreille par contre, et des cheveux noirs.

— J'ai dit à Danny que je détestais cette boucle d'oreille, rit Hinestroza.

— Demain, je vais commencer à surveiller le quartier. Ça ne devrait pas prendre plus de quelques jours avant de découvrir où ils sont. En attendant, j'ai demandé à l'employé qu'il se débarrasse de la plainte. On ne veut pas que qui que ce soit en informe le FBI.

Madrigal se tut, essuya son nez sanglant du dos de sa main.

— Que veux-tu que je fasse de l'agent ?

— Je m'en fiche, dit Hinestroza. Tu peux être rapide. Mais avec Danny... Je veux être certain qu'il se rende compte à quel point il m'a déçu. C'est compris ?

— Compris, sourit Madrigal. Ça ne sera pas un problème.

Il grava les initiales de Danny sur la vitre gelée. Il aimait la neige, elle recouvrait ses traces. Il pourrait aller où bon lui semble et au petit matin, il ne resterait plus aucune preuve de son passage.



Chapitre Dix

— Qu'est-ce que tu fous ? demanda Danny, sa voix plus forte qu'il en avait l'intention, la colère se répercutant dans ses cordes vocales.

— De quoi tu parles ?

Les yeux d'Ortiz étaient explosés et ses mains tremblaient tandis qu'il les croisait contre sa poitrine.

— Je t'ai vu, siffla Danny. Je t'ai vu avec lui.

— Qui ?

Danny soupira d'exaspération.

— Qu'est-ce que tu veux dire, qui ? Tu vois quelqu'un d'autre ici ?

Il secoua la tête en direction de la table derrière Ortiz, où Madrigal observait leur échange d'un air blasé.

— On ne faisait que passer le temps, répondit Ortiz trop rapidement. En t'attendant.

— C'est quoi ce truc blanc sous ton nez, Ortiz ?

La main d'Ortiz s'éleva, frottant durement contre sa peau. Il ne voulait pas croiser le regard de Danny.

— Depuis combien de temps sniffes-tu de la coke ?

— Je ne sais plus, rétorqua Ortiz dans un haussement d'épaules, tel un adolescent pris en faute, hargneux et dédaigneux.

Danny cracha son dégoût sur le sol de béton taché.

— Seigneur.

— Où est le problème ? Madrigal en prend tout le temps.

— Et alors ?

Danny baissa la voix.

— Tu veux finir comme lui ?

— Il n'est pas si mal, dit Ortiz.

— Il tue des gens pour gagner sa vie et ne peut pas rester plus de deux heures sans avoir des saignements de nez.

— Hé ! les interpella Madrigal depuis son siège. Fais gaffe à ce que tu dis, Danny.

Mais il semblait amusé, laissant savoir à Danny par le son de sa voix le peu de considération qu'il avait pour lui, Danny, une petite souris devant le grand méchant loup qu'était Madrigal.

Danny laissa son regard rivé sur Ortiz.

— Viens, je te ramène, il peut terminer tout seul.

Ortiz regarda Danny, ses yeux vides et distants.

— Non, vas-y, Madrigal pourra me ramener quand on aura terminé de décharger.

— Ortiz, attends...

Mais il s'éloignait déjà vers les profondeurs sombres de l'entrepôt.

Danny aurait dû savoir qu'il se droguait : les signaux étaient juste devant lui depuis des mois maintenant. Ortiz était constamment défoncé et agité, appelant Danny en plein milieu de la nuit pour discuter. Il se plaignait sans cesse d'être à court de fric, taxant de l'argent à Danny dès qu'il le pouvait. Mais Danny avait voulu nier l'évidence, il ne voulait pas y croire. Il était simplement heureux de voir qu'Ortiz s'exprimait de nouveau, qu'il ouvrait de nouveau la bouche au lieu de simplement regarder droit devant lui sans dire un mot. Il n'avait pas voulu le questionner sur ce qui avait engendré ce changement.

Depuis que la fille d'Ortiz était morte l'hiver précédent, il était demeuré inexpressif, à peine vivant. Sa fille et son épouse habitaient toujours dans le taudis lorsqu'elle avait attrapé la pneumonie. Elle n'avait même pas cinq ans lorsqu'elle était morte, le rêve d'Ortiz de leur offrir une vie meilleure enterrée sous une tombe sans nom qu'il ne verrait probablement jamais. Sa femme avait reporté la faute sur lui, convaincue que s'il avait travaillé plus dur et rapporté plus d'argent à la maison, leur fille serait encore en vie, et peut-être avait-elle raison.

Après ça, Ortiz avait commencé à se foutre de tout. Le boulot qu'il avait trouvé pour sauver sa famille n'était devenu rien de plus que d'autres chaînes dont il ne pouvait pas se libérer, une dette supplémentaire qu'il aurait à payer. Et voilà qu'il traînait avec Madrigal, son corps fin penché sur la table branlante, reniflant de la poudre blanche.

Danny demeura sur le seuil, débattant avec lui-même. Devait-il retourner à l'intérieur et faire sortir Ortiz ? Ou devait-il le laisser prendre ses propres décisions ? C'était un adulte après tout. Finalement, Danny se retourna et

s'éloigna – laissant son ami s'enfoncer dans les terres sombres et ne faisant rien pour lui barrer le chemin.

Miller se réveilla avant Danny, le silence absolu l'ayant sorti du sommeil. Sa jambe, pressée entre les siennes, était engourdie et il la retira doucement, se redressant entre les draps froids, bougeant ses orteils, grimaçant sous la piquûre de la peau récemment éveillée. Danny était toujours recroquevillé contre lui, son souffle profond et régulier.

Miller fit courir deux doigts de chaque côté de sa colonne vertébrale, les os sous la peau de Danny se dessinant tel un collier de perles.

Bon, tu l'as fait, Miller... tu as couché avec un autre homme. Tu as franchi cet énorme pas. Certainement pas de retour en arrière possible. Et tu comprends enfin de quoi Scott te parlait depuis toutes ces années, comme quoi le sexe était « époustouflant ».

Cela prenait tout son sens à présent, la manière dont les gens étaient si obsédés par le sexe, pourquoi ils tuaient et mourraient pour ça, pensaient et rêvaient de ça. Jusqu'à présent, il n'avait jamais compris, n'avait jamais vraiment utilisé les capacités de son corps pour le plaisir. Quelque chose entre la mystérieuse combinaison de Danny et lui avait brûlé bien plus fort et avec bien plus d'intensité que tout ce qu'il avait imaginé. Lorsqu'il avait couché avec Danny, il avait eu l'impression que le chemin qu'il aurait toujours dû emprunter était finalement apparu devant lui, un croisement sur la route qui était jusque-là restée dissimulée et était maintenant devenue visible.

Miller se mit sur un coude et observa Danny dormir. Il semblait jeune et innocent malgré les tatouages et les cicatrices, ses lèvres pleines légèrement incurvées, son visage détendu. Il était sexy même dans son sommeil, et Miller succomba à son envie de le toucher, enfouissant son nez contre son oreille, embrassant le coin doux de sa bouche.

Danny s'éveilla peu à peu, son long corps s'étirant dans le lit alors qu'il se tournait sur le dos, ses yeux s'illuminant lorsqu'il les posa sur Miller.

— Salut toi, murmura-t-il, laissant courir une main chaude le long de la mâchoire de Miller.

— Salut, souffla Miller en réponse, ayant envie de préserver le silence, ne voulant pas déranger le vert paresseux des yeux de son amant.

Ils s'étudièrent mutuellement en silence pendant une minute. Miller attendit l'arrivée de l'embarras, la certitude claustrophobe que tout cela avait été une erreur, mais rien ne se produisit. À la place, seule restait cette conscience que, pour la première fois depuis longtemps, il était heureux.

— Tu vas bien ? demanda Danny d'une voix caressante.

— Oui, sourit Miller. Je vais bien.

Danny sourit en retour, un sourire doux, enfantin, qui fit battre le cœur de Miller plus vite.

— Il neige toujours ?

Miller se dévissa le cou pour regarder à travers la fenêtre, où le tourbillon blanc était le seul repère visible.

— Ça tombe encore sacrément.

— On ferait mieux de rester au lit dans ce cas dit Danny, d'une voix suave et suggestive. Même si tu vas devoir t'aventurer dehors au moins une fois.

— Pourquoi ?

— On a besoin de nourriture et... D'autres trucs, répondit Danny, ses yeux se posant sur l'emballage argenté déchiré sur la table de nuit. On en avait un seul, tu te souviens ?

Miller grommela, se laissant retomber sur le dos.

— Bon, j'imagine que tu ne dois pas *vraiment* sortir, dit Danny en s'allongeant sur lui en souriant. On peut juste laisser tomber le sexe.

— Bon sang, râla Miller. J'y vais.

Danny rit, baissant la tête, sa langue glissant doucement dans la bouche de Miller.

— Juste pour que tu le saches, dit-il, se reculant un peu, je suis clean. Après la taule, je me suis fait régulièrement dépisté.

Miller le savait déjà : il avait vu les dossiers médicaux de Danny. Mais baiser sans préservatif était une sorte d'engagement, la promesse d'offrir une partie de lui à Danny. Et il n'était pas prêt.

— D'accord, répondit-il, mais pour l'instant, je pense qu'on devrait quand même se protéger.

— Oui, acquiesça Danny, qui ne semblait pas fâché.

— Je devrais probablement sortir avant que la neige n'empire.

Mais il ne fit pas un geste pour partir, au lieu de ça, il enroula un bras autour de Danny, sa main trouvant l'ancienne cicatrice en bas de son dos, la

peau enflée et veloutée sous ses doigts.

— Tu l’as eue à Marion, c’est ça ?

Danny hocha la tête.

— Comment ?

Danny prit une profonde inspiration, les yeux fixant un point au-dessus de la tête de Miller.

— La première fois qu’ils s’en sont pris à moi, j’ai répliqué. Rétrospectivement, je me rends compte que c’était stupide, vu qu’ils étaient quatre contre un. Je savais que je ne pouvais pas gagner, mais je voulais essayer.

Un sourire triste, hanté, se dessina sur ses traits.

— Ils ont fait ce qu’ils ont voulu, puis ils m’ont poignardé dans le dos pour me rappeler de ne plus me débattre.

Miller ferma les yeux. Il n’avait pas envie d’imaginer Danny utilisé de cette façon, ces hommes commettant le même acte intime qu’ils venaient juste de partager et le transformant en quelque chose d’immonde et de douloureux. Lorsqu’il ouvrit les yeux, Danny regardait toujours ailleurs, sa mâchoire serrée.

— Je suis désolé, Danny, souffla-t-il, le poids du chagrin pesant lourd derrière ses paupières.

Danny tourna son regard enragé vers le bas.

— Je t’ai déjà dit que je ne voulais pas de ta pitié.

— Ce n’est pas la pitié, rétorqua-t-il. J’aurais simplement préféré que ça ne t’arrive pas. Il y a une différence.

Il embrassa doucement Danny, remontant ses bras le long de son dos, enfouissant la main dans ses cheveux.

— Comment as-tu eu celle-ci ? demanda-t-il lorsqu’ils se séparèrent, ses doigts fouillant à travers les mèches brunes pour dénicher la cicatrice qu’il savait s’y trouver.

— Celle-ci vient de Leavenworth. Je me suis battu dans la cuisine avec un autre type et il m’a frappé au visage. C’est comme ça que j’ai récolté la petite au-dessus de ma lèvre aussi, lui montra Danny. Puis il m’a frappé à l’arrière du crâne avec une chaise en bois. Pas de gros dommages, mais ça saignait énormément.

— Il t’a ouvert le crâne, lui rappela Miller.

Dany semblait peu impressionné par sa propre blessure.

— Ce n'était pas si grave.

— Pour quelle raison vous êtes-vous battus ?

— En prison, on n'a jamais vraiment de raison de se battre. Peut-être qu'il avait juste passé une mauvaise journée.

La main libre de Miller descendit le long du torse de Danny, sur son ventre, vers sa jambe. Il put sentir Danny se tendre avant que sa main atteigne sa destination. Il laissa courir un doigt sur la cicatrice horizontale à l'intérieur de sa cuisse. Danny se déroba à son toucher.

— Ça ne fait pas mal, si ? souffla Miller.

— Non, répondit-il d'une voix aussi fermée que son visage.

— Comment l'as-tu eue ?

Danny secoua la tête, les lèvres pincées.

— Je n'ai pas envie de parler de celle-là.

Miller entendit le « pas même à toi » sans qu'il ait besoin de le dire.

La cicatrice était plus ancienne que les autres, la ligne blanche plus pâle et plus enfoncée dans la peau de Danny. Instinctivement, Miller sut que cette blessure avait quelque chose à voir avec Ortiz, qu'elle était reliée au fait que Danny ait annoncé avoir tué quelqu'un il y a longtemps.

Insiste, Miller. Il a abaissé ses défenses. Il te le dira. Insiste.

Miller, l'agent du FBI, avait besoin de réponses. Mais Miller, l'homme, ne voulait pas poser ces questions, ne voulait pas laisser rentrer le flic et le criminel dans la propriété privée de Miller et Danny.

Lorsque Miller était petit, sa mère racontait des histoires à Junie le soir, des contes de fées où le prince sur son cheval blanc sauvait la belle jeune fille prisonnière de la tour, ou la délivrait des mains noueuses de la méchante sorcière. Scott trouvait ces histoires stupides et ne restait jamais pour les écouter. Mais Miller se blottissait toujours près de Junie, sous ses draps roses, pour écouter leur mère raconter des contes. Ce n'étaient pas les histoires en elles-mêmes qui le fascinaient, excepté celles où des dragons crachaient du feu et avaient des dents comme des aiguilles brisées. C'était la voix de sa mère qu'il adorait, et le sortilège qu'elle semblait jeter sans même un effort, comme un nuage scintillant autour d'eux dans leur chambre sombre, créant un monde qui était sûr, et enchanté, et où tout était bien qui finissait bien. Lorsqu'elle était morte, le sortilège s'était brisé, et il n'avait trouvé personne d'autre pour le jeter une nouvelle fois. Jusqu'à maintenant. Jusqu'à Danny. Ce qu'ils vivaient ensemble, en cet instant

même, semblait magique, et Miller ne voulait pas être celui qui romprait cette magie.

Miller patientait depuis dix minutes, la douce musique d'attente à ses oreilles lui faisait grincer des dents. Il prit une gorgée de sa bière presque vide, les restes du dîner frugal que lui et Danny avaient partagés éparpillés sur la table. De sa main libre, il mit les assiettes dans l'évier, les rinçant rapidement pendant qu'il attendait.

— Hum... vous êtes toujours là ?

Le standardiste semblait embarrassé, comme s'il espérait que Miller aurait laissé tomber entre-temps.

— Oui.

— Non, je ne trouve rien. Pas de plainte correspondant à la description que vous m'avez fournie.

— Vous êtes sûr ? insista Miller.

— Euh, oui, oui, balbutia le standardiste, j'en suis sûr.

La nervosité de l'homme ne le fit pas tiquer. Il avait l'habitude du pouvoir de l'insigne du FBI.

La porte de la salle de bains s'ouvrit et Danny en sortit nu sous une serviette blanche enroulée autour de ses hanches, l'humidité assombrissant le noir de ses cheveux. Il sourit à Miller et se dirigea vers sa chambre, son dos brillant de gouttelettes d'eau.

— D'accord. Si vous recevez une plainte similaire, je veux que vous m'appeliez.

Miller redonna son nom et son numéro de téléphone professionnel au type avant de raccrocher.

Il pouvait entendre Danny chanter dans la chambre, la mélodie sortant fausse : peut-être les Rolling Stones, mais c'était difficile à dire. Laissant tomber l'idée de ranger, il observa par la porte ouverte Danny fouiller dans la commande à la recherche de vêtements, son concert personnel continuant sans relâche.

Miller sourit en posant une épaule contre le chambranle.

— Entre toi qui chantes et la musique du téléphone que j'étais juste en train d'écouter, je crois que je devrais demander une prime de risque.

Danny lui offrit un sourire.

— Pas de plainte de notre ami le promeneur de chien ?

— Non, dit-il en secouant la tête.

Il se tut.

— Ton dos est encore mouillé.

Le regard brûlant de Danny atterrit sur lui.

— Tu veux t'en occuper pour moi ?

Miller abandonna sa position et s'avança jusqu'à ce qu'ils se touchent presque.

— Je n'ai pas de serviette.

Danny baissa lentement les yeux puis les releva.

— Je crois que tu vas devoir prendre la mienne.

Miller tira d'un coup sec sur la serviette enroulée autour de la taille de Danny et trébucha, leur torse s'écrasant l'un contre l'autre. Danny ne fit pas un geste tandis que Miller la dirigea derrière lui pour essuyer ses épaules mouillées, la serviette descendant au fur et à mesure jusqu'à ce que Miller la laisse tomber sur le sol, continuant son chemin avec ses mains.

— Recule, murmura-t-il, sa langue glissant sur les lèvres de Danny. Contre le mur.

Danny obéit sans poser de question, son corps reculant tandis que Miller se mettait à genoux. Ce dernier laissa remonter sa main sur les cuisses de son amant, sa peau humide et chaude, ses poils s'enroulant autour de ses doigts, l'odeur du corps de Danny lisse et forte. Il laissa sa langue jouer à « suivez le guide » sous ses mains, jusqu'à la cuisse de Danny, jusqu'à son ventre, puis redescendant vers son autre jambe. D'un doigt, il caressa son sexe sur toute sa longueur, aussi légèrement qu'il le pouvait, le touchant à peine, étalant le liquide qui pointait de son gland. La tête de Danny cogna contre le mur dans un bruit sourd, et Miller sourit.

— Seigneur, Miller, gémit Danny, qu'est-ce que tu attends, bon sang ?

— N'as-tu jamais entendu dire que l'attente rendait les choses encore meilleures ? demanda-t-il, sa voix grondant faiblement contre le haut de la cuisse de son amant.

Danny baissa la tête et lui tira doucement les cheveux.

— N'as-tu jamais entendu parler d'allumeur ?

Miller rit, prenant Danny dans sa bouche avant même que son ricanement ne s'éteigne dans sa gorge.

— Oh bon sang, réussit à dire Danny.

Sa main s'agrippa au cuir chevelu de Miller, le tirant violemment.

— Seigneur, c'est si bon.

Si quelqu'un avait dit à Miller il y a un mois qu'il serait prêt à se mettre à genoux devant un autre homme, aimant le goût, se délectant du bruit, il lui aurait ri à la figure avant de lui péter le nez. Et voilà qu'il était là, et il avait l'impression d'être à sa place. Il avait essayé ça pour la première fois durant cet après-midi neigeux trois jours plus tôt. Il était effrayé, inquiet et excité lorsqu'il avait pris pour la première fois Danny dans sa bouche. Il savait que cet acte, celui d'avoir Danny contre sa langue, était quelque chose qu'aucun homme hétéro n'aurait jamais voulu faire, ou du moins, n'aurait jamais admis.

Cette première fois s'était avérée étonnamment difficile, ses épaules crispées à la fin lorsqu'il s'était allongé au-dessus de Danny sur le lit, sa mâchoire douloureuse, son réflexe de régurgitation lorsque Danny s'enfonçait trop profondément. Il n'avait jamais réalisé quel exercice c'était, et il avait soudain senti un flash d'empathie envers toutes les filles bourrées à la fac qui passaient de longues minutes à genoux.

Mais au-delà de l'effort, se trouvait le plaisir : des braises brûlantes enflammant sa peau lorsqu'il observait les réactions de son amant en l'entendant gémir. Tout cela donnait à Miller l'envie d'offrir à Danny tout ce qu'il voulait.

Et il avait déjà progressé, en seulement quelques jours : plus confiant, plus tranquille, apprenant ce qu'aimait Danny, ce qui faisait sortir un grognement du plus profond de sa gorge et auquel le sexe de Miller s'agitait en réponse. Il s'agissait de davantage à présent que le seul désir de faire plaisir à l'autre homme : avoir Danny dans sa bouche lui plaisait aussi.

Danny écarta les jambes, autorisant Miller à le masturber, à ramener un doigt vers l'arrière. Danny haletait bruyamment, respirant difficilement tandis que Miller le suçait, sa langue titillant sa fente, le prenant aussi profondément qu'il le pouvait. Les hanches de Danny tressautèrent lorsqu'il perdit le contrôle.

Danny laissa échapper un bruit, quelque chose entre le soupir et le gémissement, et caressa le sourcil de Miller de son pouce. Ce dernier le regarda sous ses cils abaissés. Il savait que Danny était sur le point de jouir, il pouvait le sentir dans ses doigts qui se resserraient. La langue de Danny

s'enroula sur sa lèvre supérieure, ses mains se serrant convulsivement contre le mur.

— Oh, Seigneur, Miller, grogna-t-il, ses yeux se liquéfiant, s'assombrissant, tandis qu'il giclait dans la bouche de Miller.

Le jet brûlant envahit sa gorge ; il ne songea pas un seul instant à se libérer ni à recracher.

Il posa sa tête contre le ventre de Danny, les doigts de ce dernier jouèrent doucement avec ses cheveux. Les genoux de Miller craquèrent lorsqu'il se remit debout et se colla contre le corps de Danny, l'acculant contre le mur de tout son poids. Ce dernier se faufila entre leurs deux corps et caressa Miller à travers son jean.

— J'aime sentir mon goût dans ta bouche, murmura Danny alors qu'ils s'embrassaient.

Miller gémit. Les cheveux de Danny étaient toujours mouillés sous ses doigts, ses hanches broyées alors que Danny suçait violemment sa langue. Il adorait lorsque Danny s'exprimait ainsi. Ça le faisait se sentir puissant et désiré, comme si son contact enflammait certaines parties secrètes de son amant.

Danny sortit le tee-shirt de Miller de son jean, laissant ses doigts courir contre la peau douce du bas de son dos, jusque sous sa ceinture.

— Tu es trop habillé, murmura-t-il contre le cou de Miller.

Ils décidèrent d'y remédier, Miller était enfin en boxer lorsque son téléphone sonna, un bruit étouffé venant de la pile de vêtements entassés sur le sol.

— Ignore-le, dit Danny, les lèvres sur le téton de Miller.

— Bon sang, je ne peux pas, gronda-t-il. Ne bouge pas.

Danny rit, se laissa retomber sur le lit, la tête posée sur son bras replié tandis qu'il regardait Miller décrocher.

— Allô ?

— Miller, c'est Colin.

Sa voix était sérieuse, sans aucune trace amicale dans son ton.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Des glaçons lui envahirent l'estomac, rafraîchissant le désir qui y brûlait.

— Nous avons reçu une plainte au Bureau. Un homme qui promenait son chien dans le quartier il y a quelques nuits de ça, dit qu'il a été agressé par deux hommes. Un prétendait appartenir au FBI et l'autre avait une arme.

Silence au bout de la ligne.

— As-tu une idée de quoi je parle ?

Miller s'avachit sur son lit, son front dans une main.

— Oui, c'était nous, dit-il d'un air las. Danny et moi.

— C'est quoi ce bordel, Miller ? explosa Colin. Tu connais le protocole ! Tu aurais dû faire un rapport dans la seconde où ça s'est produit.

— Ce n'était pas si grave.

— *Pas si grave ? Il* avait un flingue !

Et voilà ; toutes ses années d'entraînement et de loyauté envers son job mises à mal en quelques semaines avec Danny Butler.

— Non, Danny n'avait pas de flingue, dit Miller.

Son cerveau butait peut-être sur les mots, mais sa bouche ne semblait pas avoir le même problème.

— C'est une bombe lacrymogène que je lui ai donnée parce qu'il se sentait nerveux quand je quittais l'appartement. Le promeneur a surréagi.

— Une bombe lacrymo ?

— Oui.

— Hum-hum, dit doucement Colin, attendant que Miller brise le silence.

Mais Miller était un maître dans ce genre de jeu. Il aurait pu défier même le meilleur.

— Il n'aurait jamais dû se trouver dehors, Miller.

— Je sais, mais il était en train de devenir dingue. J'ai le droit d'agir comme je l'entends, non ?

— Oui.

— D'accord. Alors je pensais que lui faire faire un tour du pâté de maisons alors qu'il faisait nuit noire était plus souhaitable que d'attendre qu'il devienne dingue et qu'il finisse par s'en aller de lui-même.

— Tu aurais quand même dû faire un rapport, lui rappela de nouveau Colin, mais l'ouragan dans sa voix s'était transformé en une petite brise.

— Je sais. Je m'en occuperai demain.

— Le promeneur de chien a aussi porté plainte au commissariat de police du quartier.

Miller leva un sourcil.

— J'ai vérifié aujourd'hui, ils ont dit qu'ils n'avaient rien reçu.

— Tu essaies d'effacer tes traces ?

— Non, répondit honnêtement Miller. Je ne voulais simplement pas que ce genre d'information s'ébruite et qu'on puisse nous trouver. J'ai pensé qu'il n'avait pas déposé de plainte au Bureau, sans quoi j'en aurais entendu parler.

— Peut-être n'était-il pas encore allé au commissariat local.

Miller put entendre le bruit d'un stylo courant sur une feuille.

— Je revérifierai.

— D'accord.

— Je ne te le demandai pas une fois de plus. Dois-je te retirer de cette affaire ? soupira Colin.

Miller observa Danny par-dessus son épaule, allongé nu sur le lit, ses yeux verts inquiets, ses lèvres rouges et gonflées par les assauts de Miller.

— Non, dit-il, sans lâcher Danny du regard. Non.

— La prochaine fois, je ne demanderai pas, l'avertit Colin. J'agirai. C'est clair ?

— C'est clair, répondit Miller.

Il laissa tomber le téléphone, pétrissant son front de ses doigts.

Ils parvinrent à rester éloignés du monde réel durant soixante-douze heures. Trois jours sans parler de Rachel, ou des projets de Danny, ou de ce qu'ils allaient faire après. Sans parler du futur, des conséquences, ou du fait que leurs corps s'emboîtaient parfaitement. Mais ils étaient de retour à la réalité, encore plus implacable qu'avant, tel un chien abandonné mordillant leurs talons, refusant d'être rejeté.

Le lit s'abaissa sous Miller tandis que Danny se rapprocha, ses lèvres pressées à la jonction entre le cou et l'épaule de Miller, sa langue le caressant doucement. Il savait que c'était la manière qu'avait Danny pour dire merci, reconnaissant du sacrifice de Miller en leur faveur.

— J'ai besoin de faire la vaisselle, dit-il, se libérant des caresses de Danny.

Il se sentait étrange tout à coup, abattu.

— Miller...

Il revêtit son jean, sans prendre la peine de le fermer.

— Laisse-moi... laisse-moi simplement faire la vaisselle, Danny, d'accord ?

Miller avait toujours besoin d'espace lorsqu'il était en colère, le temps de se battre contre ses propres démons. Rachel ne l'avait jamais accepté, le

poussant sans arrêt à se confier, voulant « qu'ils arrangent les choses ensemble » lorsque tout ce qu'il voulait, c'était rester seul.

Mais Danny se contenta d'acquiescer et le laissa se retrancher dans la cuisine pour s'occuper, se calmant tandis qu'il répétait les mêmes mouvements : rincer et sécher.

— Téléphone, marmonna Danny, sa bouche pressée contre la poitrine douce et chaude de Miller. Téléphone, répéta-t-il, plus fort, utilisant le bras enroulé autour du corps de son amant pour le secouer.

— Hum... Quoi ?

— Téléphone.

— Merde.

Miller se faufila de sous le corps de Danny, qui, bien qu'encore à moitié endormi, ne pouvait s'empêcher d'admirer les muscles de l'agent lorsqu'il se redressa, son corps illuminé par la douce lueur qui provenait de la cuisine.

Danny roula sur le lit, retombant dans le sommeil lorsque la voix de Miller qui se fissurait bruyamment lui fit intégralement reprendre connaissance.

— Quoi ? dit Miller, sa voix empreinte d'anxiété.

Danny s'assit, se frottant le visage d'une main.

— D'accord, acquiesça Miller à la personne au bout du fil. D'accord, je t'appelle dès qu'on est en sécurité. On doit partir, Danny, maintenant, l'avertit-il en attrapant son jean abandonné sur le sol.

Danny quitta le lit, saisissant son pantalon, l'enfilant avec des gestes précipités.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Madrigal sait où nous sommes. Et il est très proche.

— Merde, dit Danny, une main glacée ayant chassé tout l'air de ses poumons.

Ils s'habillèrent en silence, dans le noir. Danny prit son revolver de la commode et l'enfonça dans sa ceinture.

— On ne prend rien ? demanda-t-il.

Miller jeta le sac à dos de Danny sur le lit.

— Seulement ce que tu peux emballer en dix secondes, dit-il.

Danny y enfouit deux jeans, un tas de tee-shirts et de sous-vêtements, et son portefeuille.

— C'est fait.

— Attrape les capotes, dit Miller, en pointant la table de nuit.

Danny ne se serait jamais cru capable de rire d'une telle situation, alors que la peur coulait ardemment dans ses veines.

— Quoi ? demanda-t-il avec un ricanement étranglé.

— Ils vont venir pour nettoyer l'appartement. Je ne veux pas qu'ils les trouvent.

Danny suivit Miller dans le salon, attendant près de la porte qu'il attrape sa veste du dos de la chaise de la cuisine et récupère ses clés et son portefeuille sur le comptoir.

— Allons-y.

Le couloir était sombre et silencieux tandis qu'ils passaient la porte. Miller pointa son arme vers les escaliers, faisant signe à Danny de le suivre. Il était gonflé d'adrénaline à présent, la main de Danny écrasant son arme, le sang battant dans ses tempes. Ils arrivèrent à l'extérieur sans trouver âme qui vive – ce qui n'était pas surprenant vu qu'il était trois heures du matin –, mais heureusement sans tomber non plus sur Madrigal caché derrière un coin de rue.

— Par ici, souffla Miller une fois dans la rue, se dirigeant vers la Jeep à quatre voitures de là.

Ils rasèrent les murs, restant loin de la lumière des lampadaires et se fondant dans l'ombre.

— Donne-moi tes clés, dit Danny lorsqu'ils atteignirent la Jeep.

— Quoi ? Non, protesta Miller.

— Je suis un bon conducteur, Miller, dit Danny, aussi patiemment qu'il le put. J'ai vécu beaucoup de situations de ce genre. Tu devrais me laisser conduire.

— Je sais conduire une voiture, Danny, se moqua Miller, en déverrouillant les portes.

— Je ne dis pas le contraire. Je dis simplement que je conduis mieux.

Il pouvait deviner que Miller était sur le point de se disputer avec lui, sans penser que le danger puisse s'intensifier à présent qu'ils s'étaient échappés indemnes de l'appartement. Mais Danny savait que ce n'était pas le cas. Madrigal se rapprochait.

— Tout de suite, dit Danny, doucement et rapidement. Donne-moi ces foutues clés.

Quelque chose dans sa voix acheva de convaincre Miller, car il déposa les clés dans la paume ouverte de son amant. Danny s'approcha du côté conducteur et ouvrit la porte. Il l'entendit alors, si silencieux qu'il aurait pu s'agir de son imagination, le léger cliquetis d'une portière de voiture qui s'ouvrait à quelques mètres. Mais c'était réel, et il savait de qui il s'agissait.

— Monte, chuchota Danny, observant Miller grimper dans la voiture, une balle sifflant là où sa tête s'était trouvée quelques secondes plus tôt.

— Merde !

Danny se jeta sous le volant, dirigeant la voiture vers la rue déserte dans un crissement de pneu, en tâtonnant le tableau de bord pour trouver les phares.

— Il est derrière nous, avertit Miller, se tordant le cou pour regarder par-dessus la vitre arrière.

Danny pouvait apercevoir les phares dans son rétroviseur tandis que la voiture de Madrigal se dirigeait dans la rue.

— Mets ta ceinture, ordonna Danny d'une voix égale. Une fois que tu es attaché, tiens le volant pour que je mette la mienne.

Miller fit ce que Danny lui demandait, ne posant aucune question sur ses instructions, tenant le volant d'une main tandis que Danny tirait la ceinture par-dessus son torse. Danny jeta un œil vers Miller.

— Tu es prêt ? demanda-t-il, d'une voix lugubre.

Miller acquiesça, le regard tourné vers Danny.

— D'accord, répliqua Danny. Accroche-toi.

Il s'autorisa un moment de pure terreur, la panique coulant dans ses veines comme du poison, glaçant son cœur au point qu'il pourrait se briser dans sa poitrine.

Tu merdes, Danny, et tu crèves. Et juste derrière cette pensée, une autre, bien pire. *Tu merdes, Danny, et il crève.*

Il repoussa sa peur, son corps se raidit de la même manière que lorsqu'il était enfant et qu'il entendait le pas lourd de son père dans l'escalier, le cuivre de la boucle de sa ceinture se répercutant sur les murs comme pour prévenir Danny de ce qui l'attendait, de la même manière que lorsqu'il s'était fait arrêter avec un camion de déménagement rempli de cocaïne et avait réussi à éviter la fouille et un billet aller simple en prison, de la même

manière qu'il était arrivé dans la cour à Marion, et avait affronté les hommes qui n'avaient qu'une seule pensée en tête lorsqu'il s'agissait de Danny Butler. Danny n'était pas étranger au goût métallique de la terreur. Il savait comment se montrer courageux.

Il enfonça son pied sur l'accélérateur et la Jeep bondit en avant. Danny remercia le Ciel que la couche de neige ait fondu et que les routes soient dégagées. Il tourna violemment le volant vers la gauche, tournant dans une rue parallèle au dernier moment, ne voulant offrir à Madrigal aucune indication.

La voiture dérapa violemment, Danny suivant son élan, l'arrière partit en tête-à-queue lorsqu'ils eurent fini de tourner.

— Toujours là, dit Miller, les yeux sur le rétroviseur extérieur.

— Il est seul ?

— Je crois.

Miller se tortilla dans son siège, visant avec son arme.

— Je vais viser ses pneus.

— Laisse tomber, vise plutôt sa tête.

La voix de Danny était froide et détachée, le feu dirigé vers leur survie.

— Je n'arrive pas à viser, il se baisse.

Madrigal ne semblait pas s'embarrasser des mêmes considérations, car la vitre arrière de la jeep explosa, envoyant des morceaux de verre brisé dans le cou de Danny.

— Merde, cria Miller, une main couvrant son visage.

— Tu vas bien ? demanda Danny d'une voix rauque, l'observant du coin de l'œil.

— Oui. Merde, répéta Miller, essuyant le léger filet de sang qui perlait sur son visage. Tu vas où ? s'inquiéta-t-il tandis que Danny tournait brusquement à droite, fonçant devant des devantures de magasins sombres, grillant les feux rouges des rues heureusement vides.

— L'autoroute.

— Non ! s'exclama Miller, trop de circulation.

— Pas à cette heure-ci. À quel point es-tu doué au tir ?

— Plutôt bon, répliqua Miller.

— On pourra accélérer davantage sur l'autoroute. Ça sera plus compliqué pour lui de viser. Tu pourras toucher un pneu si je ralentis juste assez ?

Danny pouvait sentir le regard de Miller sur lui.

— Tu me fais confiance ? demanda-t-il, les yeux rivés sur la route.

— Oui.

— Tu peux toucher un pneu ?

— Oui.

Danny acquiesça, repliant ses mains sur le volant.

— Parfait, dans ce cas.

Il prit la rampe d'entrée vers l'autoroute à cent-quatre-vingt-cinq kilomètres-heure, dépassant un semi-remorque, évitant la grappe de voitures roulant à cent. Un coup d'œil rapide dans le rétroviseur indiqua que Madrigal leur filait toujours le train.

Danny se déplaça sur la voie la plus à droite, relâchant l'accélérateur. Miller pivota sur son siège, posa les bras sur le dossier et visa à travers la fenêtre arrière à présent inexistante.

Il tira, cinq coups successifs, l'écho dans la tête de Danny noyé par la soudaine explosion de la balle trouvant sa cible. Danny enfonça de nouveau son pied sur la pédale de l'accélérateur, pour se diriger vers la prochaine sortie. Il pouvait entendre le crissement assourdissant des pneus sur le bitume, la voiture de Madrigal slalomant sur la route tandis qu'il essayait d'en reprendre le contrôle. Danny prit la sortie, la Jeep rebondissant sur la petite colline. La tête de Danny buta vers l'avant sous la force de l'impact, ses dents broyant sa mâchoire fermement serrée.

Il conduisit en silence durant quelques minutes, Danny vérifiant constamment le rétroviseur pour être certain qu'ils n'étaient pas suivis.

— Peut-être qu'il est mort, dit finalement Miller.

— Il n'est pas mort.

— Comment le sais-tu ?

Danny haussa les épaules, enfermant le volant dans l'étau d'acier qu'étaient ses mains pour arrêter de trembler.

— Je doute qu'il ait été détruit. Il est comme ces méchants de films d'horreur, impossible à tuer. On le reverra.

Miller dirigea Danny vers un parking près de l'aéroport, la Jeep se mélangeant aux centaines d'autres voitures. De là, ils prirent un taxi vers le centre-ville, aucun des deux ne parlant durant le trajet. Miller se sentait engourdi, son cou le martelant d'une douleur sourde. Il observa Danny se

frotter les mains, probablement pris de crampes après avoir tenu le volant avec la force du désespoir.

Miller fit stopper le taxi devant un arrêt de bus et ils traversèrent la ville pour trouver un enchevêtrement de motels bas de gamme. Il choisit celui qui semblait d'accord pour louer des chambres à l'heure. Il se dirigea vers l'accueil tandis que Danny patientait dehors. Il valait mieux que les deux hommes ne soient pas vus ensemble, il ne voulait donner aucune information à Madrigal. Clé en main, il ouvrit la voie vers les chambres du rez-de-chaussée et ils entrèrent, Danny verrouillant la porte et accrochant la chaîne.

Danny s'adossa contre la porte, observant Miller dans la pénombre, seule une lueur argentée passait à travers les rideaux qui puaient le mois. Miller se sentit soudain envahi par la tristesse, ressentant le manque de leur appartement, cet endroit où il se sentait en sécurité. Il savait à quel point ils s'étaient trouvés proches de la mort. Il pouvait entendre le bruit de la balle chantant contre son visage.

Mais ensemble, Danny et lui avaient raflé la médaille à Madrigal. Danny s'était montré sans peur dans la voiture, le visage calme, la voix assurée. Miller avait alors réalisé pour la première fois ce qu'avait voulu dire Danny en disant faire attention à lui depuis des années. Il n'avait pas besoin de Miller pour ce boulot. Il était tout aussi capable de se sauver que Miller pouvait le sauver lui. Mais d'une certaine façon, savoir que Danny n'avait pas besoin de lui de cette manière le fit se sentir plus protecteur, plus déterminé à ce que personne ne lui fasse de mal, plus jamais.

— Je suis désolé, lâcha Danny en plein milieu du silence, la voix brisée. Si je n'étais pas sorti ce soir-là...

— Ce n'est pas ta faute.

La voix de Miller était dure, ses mots sortant comme des morceaux de gravier.

— Tu aurais pu mourir.

— Mais ce n'est pas le cas. Et toi non plus.

Miller fit deux pas dans sa direction.

— Nous sommes en sécurité Danny. Nous sommes ensemble et en sécurité.

Danny s'approcha, agrippant à pleines mains la veste de Miller, l'attirant à lui.

Ils s'écrasèrent contre la porte, les mains de Miller agrippant avec force les cheveux de Danny, sans s'inquiéter de le blesser ou de se blesser, la douleur signifiait qu'ils étaient vivants. La bouche de Danny s'activait frénétiquement contre la sienne, sauvagement, sans but précis si ce n'était de lécher, mordre et sucer tout ce qu'il pouvait trouver. Ses dents le pincèrent violemment, ne s'arrêtant pas, même en entendant le léger grognement de gorge de Miller.

Danny fit descendre le jean de Miller, les doigts affamés et exigeants, se séparant de lui pour s'occuper de son propre jean, arrachant le tee-shirt de Miller, ses doigts le pinçant tandis qu'il les laissait remonter.

— Tourne-toi, tourne-toi, psalmodia Miller.

Il ne pouvait pas attendre, pas une seule fichue seconde, il voulait être en lui, *maintenant, maintenant, maintenant...*

Danny tourna son visage vers la porte, se tenant de ses mains, des gémissements sortant sans discontinuer de ses lèvres. Miller commença à pousser, puis s'arrêta.

— Je n'ai... on a besoin de quelque chose ? haleta Miller.

— Fais-le... Fais-le, Miller ! cria Danny. Baise-moi.

Miller fit ce que Danny lui demandait, cracha dans sa main et le pénétra d'une seule et profonde poussée. Danny se recula contre lui, son poing martelant d'un rythme enragé contre la porte. C'était la chose la plus étroite, la plus chaude dont Miller avait rêvé de toute sa vie, prenant tout ce que Danny lui donnait, sans se retirer.

— Seigneur oui, Danny, grogna Miller entre ses dents serrées, son rythme rapide et brutal. Seigneur Oui.

Il lécha la trainée de sang du cou de Danny, l'éclat de verre rêche contre sa langue.

— Allez bébé... Vas-y, comme ça, gémit Danny, l'exhortant de continuer.

Danny rejeta la tête en arrière, leurs bouches se connectant tandis que Miller l'agrippait fermement dans son poing. Ils jouirent pratiquement au même instant. La chaleur du sperme de Danny emplissant la main de Miller, l'emmenant au bord du précipice, murmurant son nom.

Danny posa le front contre la porte, ses halètements emplissant le silence. Miller pressa ses lèvres contre le cou de son amant pour trouver la veine qui pulsait de vie, sa main se frayant un chemin sous le tee-shirt de Danny pour trouver son cœur tambourinant. Danny était en vie, son sang s'écoulait, ses

poumons se remplissaient, et son corps serré contre Miller le gardait au chaud. Danny était en vie.

Et là, tout de suite, c'était la seule chose qui comptait.



OceanofPDF.com

Chapitre Onze

— Danny... Danny ?

— Humm, quoi ?

Danny releva à peine les yeux de son assiette. Son esprit était à des kilomètres de là, mais il n'aurait pu énoncer aucune des pensées qui lui traversaient l'esprit.

— Je me disais, quand mon bail sera terminé l'an prochain, on pourrait prendre un appart' ensemble.

Danny leva la tête pour découvrir Griff en train de l'observer d'un air neutre. Quelqu'un qui ne le connaissait pas aurait pensé qu'il se fichait bien de la réponse de Danny. Mais Danny le connaissait. Il vit le petit muscle au coin de la bouche de Griff tressauter, comme cela lui arrivait dès qu'il était nerveux. Danny avait observé ce tic plusieurs fois au cours des mois qu'ils avaient passés derrière les barreaux, lorsque les problèmes arrivaient de toutes les directions.

— Alors, t'en penses quoi ? renchérit Griff devant le silence de Danny.

— Je suis marié.

Griff laissa échapper un ricanement.

— Depuis quand ? Vous êtes séparés. Tu penses vraiment qu'Amanda et toi allez faire un nouvel essai ?

— Non, admit Danny.

— Alors où est le problème ?

— Et toi ? Tu es prêt à abandonner toutes les femmes avec lesquelles tu n'as pas encore couché ?

— Ne retourne pas la situation, dit Griff, d'une voix rauque, signe qu'il était énervé. Je suis prêt à laisser tomber toutes les autres femmes, et tous les autres hommes également. À quoi es-tu prêt, Danny ?

Danny savait qu'il aurait droit à cette discussion depuis que Griff avait quitté Leavenworth six mois plus tôt. Ils s'étaient beaucoup vus, bien qu'il s'agisse d'une violation de leur liberté conditionnelle. Avoir Griff pas loin était réconfortant pour Danny, cela lui faisait se sentir moins seul depuis qu'Amanda était partie, abandonnant avec elle les habitudes familières

pour un nouvel appartement de l'autre côté de la ville. Mais réconfortant était une chose... Faire leur vie ensemble en était une autre tout à fait différente.

— C'est trop dangereux, dit Danny. Je ne veux pas que tu interfères dans mon boulot.

Griff se pencha en arrière, ôtant ses cheveux de ses yeux.

— Pourquoi ne me donnes-tu pas une raison qui ne serait pas de la pure connerie, hein ? Qu'en dis-tu ?

— Ce n'est pas de la pure connerie.

— Danny, tu sais la vie que j'ai eue. Tu sais dans quelle merde je me suis mis. Tu ne pourras jamais me mettre dans une merde plus noire que celle que j'ai déjà vécue. Je peux gérer.

— J'ai simplement...

Danny détourna le regard, observant les deux filles au bar, trop maquillées, gloussant entre elles derrière leurs mains en coupe.

— Je pense simplement qu'on n'est pas faits l'un pour l'autre. Pas sur le long terme.

Danny serait toujours reconnaissant envers Griff d'être son ami, d'avoir veillé sur lui à Leavenworth, de ne jamais l'avoir jugé. Mais il ne pouvait pas le lui avouer sans prendre son poing dans la figure. C'était des mots qu'aucun homme amoureux ne désirait entendre. Peu importe leur sincérité, ils sonneraient comme de la pitié.

Griff termina sa cigarette, les yeux rivés sur la table. Danny tourna ses pâtes maintenant froides autour de sa fourchette sans en avaler la moindre bouchée.

— D'accord, dit Griff. Tu veux qu'on arrête alors ?

— Pas notre relation amicale. Mais le reste... oui, on devrait peut-être.

Griff attrapa son paquet de clopes à moitié vide et sa veste du dossier de la chaise tandis qu'il se relevait.

— J'espère te revoir bientôt, Danny.

Danny essaya de sourire.

— Ne t'inquiète pas.

Il tendit la main et Griff la prit dans la sienne, laissant doucement glisser sa paume contre celle de Danny, de la manière dont ils l'avaient toujours fait.

— Je suis désolé, Griff.

— Moi aussi.

Une fois Griff parti, Danny termina sa bière, mais son assiette retourna en cuisine intacte. Le côté romantique de Danny – ce jardin secret que même les années à vivre sous le joug de son père et de Hinestroza n'étaient pas parvenu à tuer – espérait qu'il pourrait tomber amoureux de Griff. Il ignorait si sa capacité à aimer avait été étouffée, enterrée sous ce besoin de survivre depuis tellement de temps qu'il avait oublié comment respirer, ou si c'était simplement que Griff n'était pas parvenu à lui inspirer des sentiments plus profonds.

Mais il savait à quel point aimer profondément quelqu'un pourrait s'avérer dangereux, le pouvoir que cela donnerait à Hinestroza. Aussi seul qu'il fût, il ne pouvait s'empêcher de se sentir soulagé de n'avoir jamais ressenti ce flot intense d'émotions, que ce soit pour Griff ou qui que ce soit d'autre. Sa vie ne lui appartenait pas. Tout ce qui importait était dicté par des forces extérieures. L'amour profond de Danny pour quelqu'un d'autre était le seul atout que Hinestroza ne possédait pas.

Miller se réveilla enroulé contre Danny, sa tête sur sa poitrine, leurs jambes emmêlées sous les draps. Miller n'avait jamais été câlin : il n'aimait pas qu'on le touche pendant qu'il dormait. Rachel le taquinait à cause de ça, même s'il pouvait deviner qu'elle s'en trouvait blessée, piquée par le fait qu'il ne veuille pas de son corps trop près du sien lorsqu'il se reposait. Mais dormir avec Danny, cela semblait différent. Danny suivait ses mouvements au lit comme un missile à tête chercheuse, au moins une partie de son corps constamment en contact avec Miller : pied, main, corps entier. Et ce qui était drôle était que si jamais il se réveillait et que Danny ne le touchait pas, il résolvait ce problème aussitôt, s'enroulant contre le dos de Danny, le tirant vers son épaule, cherchant sa main libre. Danny avait réussi à briser toutes ses règles, les petites comme les grandes, insérant son plan de jeu dans toutes les facettes de la vie de Miller.

Il roula de son côté du lit, louchant sur l'heure de son portable. Il avait appelé Colin hier soir après que Danny se soit endormi de fatigue et s'était arrangé pour qu'il puisse leur ramener une voiture ce matin. Il n'avait qu'une dizaine de minutes avant que Colin se pointe à la porte. Miller enfila ses vêtements de la veille, les seuls qu'il possédait, et sortit pour attendre

dans le parking. La dernière chose dont il avait besoin soit que Colin découvre que seul un des lits de la chambre était défait, et que Danny était allongé entièrement nu dessus.

La matinée était froide. Miller fut reconnaissant que le soleil brille autant pour le réchauffer et pour lui permettre d'enfiler ses lunettes de soleil. Il ne voulait pas affronter Colin sans armure. Il enfonça ses mains dans ses poches et s'adossa contre le mur décrépit de l'hôtel, le raclement de son manteau déposant des petits morceaux de plâtre rose à ses pieds. Il était presque certain que Colin ne l'avait pas cru au sujet du flingue, et son boulot allait dépendre de la manière dont il allait s'en sortir. Si Colin lui retirait cette affaire, il y verrait le signe clair qu'il n'était pas assez qualifié pour gravir les échelons.

La nuit dernière, tu disais que le fait que Danny soit en vie était la seule chose qui importait.

Mais hier soir, les choses étaient simples. La peur avait distillé tout le reste pour ne garder que le principal – Danny respirait. Danny dans ses bras, Danny vivant. Mais ce matin, à la lumière du jour, la terreur de leur petite escapade refluit, et d'autres soucis revenaient se masser autour de ses sentiments pour Danny – Rachel, sa carrière, le passé de Danny, leur futur. Sans la peur panique de la mort et le soulagement d'y avoir échappé, la vraie vie reprenait sa place, et les choses importantes avec elle.

Ce n'était même pas le problème de savoir ce que Miller était prêt à laisser tomber ou à sacrifier, pas vraiment. Parce que les faits étaient simples : il ne pouvait pas rester avec Danny. Il n'y avait aucun moyen de le garder en sécurité plus longtemps. Il avait besoin d'entamer la prochaine étape, obtenir sa nouvelle identité, le préparer à témoigner, commencer sa transformation en un nouvel homme. Danny s'apprêtait à pénétrer dans un monde où Miller ne pourrait pas le suivre.

Et n'est-ce pas une chance ? Tu n'as plus besoin de faire de choix difficiles. Il te suffit de profiter de ton petit secret honteux jusqu'à la ligne d'arrivée, espèce de poule mouillée.

Colin arriva avec cinq minutes d'avance, au volant de la Crown Victoria bleue que Miller connaissait si bien. Il sortit de la voiture avec des tasses de café dans les mains, refermant la portière avec son pied.

— Bonjour, salua-t-il Miller en lui offrant une tasse.

OceanofPDF.com

— Merci.

Le carton était chaud contre sa main, la fumée s'échappa dans l'air lorsque Miller souleva le couvercle pour y tremper ses lèvres.

— J'en ai un autre dans la voiture pour Butler.

— Il dort encore.

Colin acquiesça, une hanche pressée contre le capot de la voiture.

— Il y a des traces de dérapages sur l'autoroute, là où tu m'as dit avoir tiré sur la voiture de Madrigal. Et nous avons trouvé le véhicule sur le terre-plein central quelques mètres plus loin. Mais elle était vide.

— Merde, soupira Miller.

— Nous pouvons vous transférer dans un autre appartement aujourd'hui.

— Non

— Non ? répéta Colin en fronçant les sourcils.

— Si nous sommes dans l'un des appartements du FBI, trop de gens peuvent être soudoyés. C'est plus sûr si nous passons de motel en motel tous les deux jours. Toi et moi serons les seuls à savoir où se trouve Danny.

— En parlant de pot-de-vin, c'est le standardiste du commissariat de police avec lequel tu as parlé qui a fourni à Madrigal le rapport sur le promeneur de chien. Pour à peine deux cents billets.

— Fils de pute !

— Après avoir parlé avec toi hier, j'ai eu la confirmation qu'une plainte avait été déposée au commissariat. J'y suis allé et j'ai parlé avec le standardiste. Il a nié savoir quoi que ce soit à ce propos. Mais j'ai insisté et il a fini par avouer.

— Tu vois ? s'exclama Miller en tendant le bras. C'est dangereux de mettre trop de gens au courant du lieu où se trouve Danny.

— Tu peux avoir confiance en nos gars, Miller.

— Tout le monde peut être soudoyé, Colin. Ou menacé.

Colin passa une main lasse sur son visage.

— D'accord, on va faire comme ça. Pour le moment.

Miller hocha la tête, osant une plus grande gorgée de café.

— J'ai eu un retour du bureau du procureur. Patterson s'occupe de l'affaire Hinstroza. Elle dit qu'elle veut nous rencontrer durant la semaine.

— Pourquoi ? On ne devrait pas d'abord joindre le bureau du Marshall ?

Colin haussa les épaules.

— Qui sait ? Ça va être une affaire très médiatisée. Elle veut probablement s'assurer que tout est en ordre. Je te donnerai la date et l'heure dès que j'aurai les détails.

— Bien.

Colin observa Miller à travers ses lunettes de soleil.

— Au fait, cette histoire de bombe lacrymo ? C'était plutôt nul.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Miller... Allons.

— C'était une bombe lacrymo, Colin.

Colin se pinça l'arête du nez, ferma les yeux durant un court instant.

— J'ai comme l'impression qu'il y a anguille sous roche dans cette affaire.

— J'ai déjà avoué que cette sortie était une erreur... Que dois-je...

— Ce n'est pas la sortie qui m'inquiète.

Miller buta dans un petit amas de gravier sur le bord du parking, quelques brins d'herbe fatiguée se raccrochant à la vie entre les fissures de l'asphalte.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, dit-il voulant mettre fin à la conversation. Tu as besoin que je te dépose quelque part ?

— Non.

Colin avisa le taxi qui attendait sagement de l'autre côté de la rue.

— C'est le mien. Tiens, dit-il en ouvrant la porte de la voiture pour en sortir le dernier gobelet de café. Préviens-moi quand tu changeras de motel.

— D'accord.

— Je t'appelle demain.

Colin plissa les yeux et les protégea d'une main pour observer Miller.

— Faites attention.

— Oui. Nous serons prudents.

Le lit était vide lorsque Miller retourna dans la chambre du motel, le son de la chasse d'eau se répercutant dans la petite chambre. Plus tôt ils partiraient de cette chambre miteuse, mieux ce serait.

— C'est du café ? demanda avec espoir Danny, émergeant de la salle de bain dans son boxer, se grattant le ventre d'une main.

— Oui.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Colin l'a apporté en déposant la voiture.

Danny but une gorgée du petit trou dans le couvercle de la tasse.

— Oh, c'est du bon, approuva-t-il. Qui est Colin ? Ton patron ?

— Pas vraiment, répondit Miller en se débarrassant de son manteau. Mais c'est mon supérieur sur cette affaire.

— C'est le type à qui tu as menti hier ? À propos du flingue ? demanda Danny, ses yeux fixant Miller par-dessus le gobelet.

Miller acquiesça, en soupirant bruyamment.

— C'est un mec bien ?

— Oui. C'est un type sacrément bien.

Miller baissa les yeux vers le sol. Danny s'approcha et saisit sa main.

— Viens, dit-il gentiment.

— Où va-t-on ?

— On retourne se coucher. Il fait froid ici. Le chauffage dans ce taudis ne fonctionne pas.

Miller ne protesta pas, il ôta ses chaussures et grimpa sous la couette, son dos reposant contre le mur près de Danny.

Danny posa son pied par-dessus celui de Miller.

— Tu sais ce qui serait génial maintenant ?

— Quoi ?

— Des pancakes.

Miller grimaça, et son nez se plissa dans une expression de dégoût.

— Tu n'aimes pas les pancakes ?

— Pas vraiment.

— Comment peut-on ne pas aimer les pancakes ? demanda Danny, se penchant pour dévisager Miller dans un froncement de sourcils.

Miller haussa les épaules.

— C'est juste que je n'aime pas manger sucré au petit-déjeuner.

— S'il te plaît, ne me dis pas que tu es le genre de type secrètement accro aux germes de blé.

Il rit, bousculant l'épaule de Danny de la sienne.

— Je n'irais pas jusque-là.

— Quel est ton plat préféré ? Je veux dire, si tu pouvais avoir n'importe quoi pour dîner, ce serait quoi ?

Miller se tourna pour regarder Danny, sa tête sombre reposant contre la blancheur du mur.

— En quoi ça t'intéresse de...

— Tu as toujours dit que tu savais tout de moi, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Alors il est temps de redresser la balance. Fais-moi plaisir d'accord ?

Danny caressa la tempe de Miller du bout des doigts.

— D'accord, sourit Miller, se laissant aller contre sa main sans même y songer. Du poulet frit avec de la purée et de la sauce maison.

— Tu viens vraiment du Kansas, sourit Danny.

— Ouai.

Ils burent leur café, les orteils de Danny frottant contre le haut du pied de Miller.

— Quel est le plan ? C'est notre nouveau chez nous ?

— Pas pour longtemps. Nous allons continuer à bouger pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils te sortent de là. Tu devrais passer ton entretien pour le programme de protection des témoins la semaine prochaine.

Danny demeura silencieux, laissant tourner un doigt autour du couvercle de son gobelet.

— Quoi ? demanda Miller.

— Rien, répondit Danny en secouant la tête. Je ne m'étais pas préparé à ça, c'est tout.

— Nous devons te trouver un endroit sûr, Danny. Tu ne peux pas rester dans les parages.

— Je sais.

Il leva les yeux vers Miller.

— Alors, on y est, hein ?

Miller savait ce qu'il demandait. La fin était proche à présent, plus inéluctable qu'elle ne l'avait été vingt-quatre heures plus tôt. Une fois que le bureau du Marshall prendrait le relais, Danny serait balayé dans un coin inconnu. Le FBI ne serait pas tenu informé de là où il serait, Miller éjecté de la boucle qui encerclerait la nouvelle vie de Danny. Peut-être que lorsque Danny témoignerait, Miller pourrait l'apercevoir dans le couloir du tribunal, soutenant son regard à travers la pièce. C'était tout ce qu'il pourrait espérer. Il n'aurait jamais la chance de voir l'homme que Danny deviendrait.

— Oui, nous y sommes, dit Miller, la voix éteinte.

— Plus de Danny Butler.

— Tu seras Danny quelque chose. Ils préfèrent conserver vos prénoms.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Miller.

— Je sais.

Miller traça du doigt la veine sur le dos de la main de Danny, écoutant le rythme lent de sa respiration à ses côtés, la chaleur de ses hanches contre son jean. Il voulait mémoriser cet instant, pour quand tout serait terminé.

— Quand est-il d'Amanda ? Est-ce que je vais pouvoir lui parler avant de partir ?

— Ce n'est plus de notre ressort. Elle est chez sa sœur dans l'Indiana.

— Attends.

Danny remua pour regarder Miller.

— Je croyais que tu m'avais dit que le FBI allait la protéger.

— C'était le cas. Mais elle ne voulait pas rester ici, elle nous a dit de nous décider entre l'inculper ou la laisser partir.

— Seigneur, ce qu'elle peut être chiant parfoi, soupira Danny. J'aurais aimé pouvoir lui dire adieu, je ne pense pas la revoir un jour.

— Tu ne peux pas appeler là-bas ?

— Je peux essayer, mais sa sœur ne m'a jamais porté dans son cœur.

Miller lissa la couverture sur ses genoux, attrapant les petites boulettes molletonnées disséminées dessus.

— Comment Amanda a-t-elle découvert que tu étais gay ?

— Elle s'en doutait probablement depuis longtemps. Mais quand Griff est sorti de Leavenworth, nous avons pas mal traîné ensemble. Elle a additionné deux et deux.

Le muscle de la mâchoire de Miller se tendit, telle une noix sous la peau, lorsqu'il se remémora ses yeux bleus lui rappelant qu'il ne connaissait pas aussi bien Danny qu'il le prétendait.

Je le connais beaucoup mieux maintenant connard.

— Alors tu la trompais.

— Oui.

Danny se frotta le visage de ses deux mains, son café se balançant entre ses genoux.

— J'étais un mari merdique.

Miller ne comptait pas le contredire, bien que sa performance comme fiancé ne vaille pas mieux.

— Je suis surpris que vous n'ayez jamais eu d'enfant. Vous avez été mariés assez longtemps.

— Cinq ans. Mais j'étais en taule la plupart du temps. Et aucun de nous ne semblait ravi à l'idée d'avoir des enfants, Dieu merci. Je déteste penser qu'on les aurait foutus en l'air.

Danny observa Miller du coin de l'œil, ses lèvres du bas coincées entre ses dents.

— Et Rachel et toi ? Des enfants de prévu ?

— C'est le plan.

La voix de Miller semblait fatiguée, incapable de feindre l'enthousiasme derrière ses propos. Il aurait été juste de dire que, depuis qu'il avait rencontré Danny, il avait rarement songé à Rachel, même durant l'après-midi qu'il avait passé à son appartement. Il se sentit coupable de ne pas ressentir plus de culpabilité et, que son désir pour Danny surpasse sa loyauté envers une femme qui n'avait jamais fait quoi que ce soit pour le blesser et qui ne le ferait certainement jamais. En parlant de Rachel avec Danny, après qu'ils aient été amants, l'invitant dans cette chambre qu'ils partageaient, cela avait rendu tangibles les dommages que Miller était en train de causer... à elle, à Danny, à lui-même. Il ne voulait pas que Danny et Rachel se mélangent – que ce soit dans sa tête ou dans sa vie. Le résultat était bien trop confus – ses pensées si embrouillées qu'il n'était même plus certain lequel des deux il était en train de trahir.

— Où vas-tu ?

Miller attrapa ses clés de voiture sur le haut éraflé de la commode, de longs morceaux de bois manquant.

— Chercher à manger. Je vais faire un saut chez moi pour prendre des affaires aussi. Et j'ai besoin d'un costume pour cette semaine.

Danny sauta du lit d'où il avait regardé les infos, balançant la télécommande derrière son épaule.

— Je viens avec toi.

— Danny...

— Je pense que c'est plus sûr si nous restons autant que possible ensemble, dit Danny, chaussant ses boots.

— D'accord, acquiesça Miller. Viens.

Il était à peine cinq heures et il faisait déjà nuit, les lumières formant un halo doré sur le visage des piétons qui traversaient les coins des rues

animées du centre-ville, pressés de rentrer chez eux.

— Je me demandais, dit Miller, tapotant son index contre le volant. Madrigal ne traîne-t-il jamais dans ce coin ? N'a-t-il pas un camp de base ? Peut-être qu'on devrait arrêter d'attendre qu'il nous trouve.

— Non. Il ne s'établit nulle part. Il reste juste assez longtemps à chaque endroit pour faire son job, trouve un entrepôt ou un immeuble abandonné, exécute son travail et s'en va.

Danny laissa reposer sa nuque contre l'appui-tête.

— Il aime ce genre d'endroit parce qu'il n'y a personne autour pour entendre les hurlements.

— Il n'utilise jamais deux fois le même endroit ?

— Je ne crois pas. La dernière fois qu'il était là, il s'est servi d'une maison abandonnée sur Paseo, mais il y en a des dizaines, il ne prendrait pas le risque de revenir au même endroit. La fois d'avant, c'était un entrepôt à l'ouest.

Danny se tordit le cou pour regarder par la fenêtre tandis qu'ils se garaient sur le parking d'un petit bâtiment de brique.

— C'est chez toi ?

— Oui.

— J'adore la façon dont ils ont restauré ces anciens bâtiments.

— Celui-ci est une ancienne usine de papier, expliqua Miller, en sortant du véhicule. Nous pouvons prendre l'issue de secours.

Les boots de Danny cliquetèrent contre les marches de métal tandis qu'ils montaient jusqu'au dernier étage. Miller déverrouilla la lourde porte et pointa du doigt l'appartement au fond du couloir. L'immeuble était silencieux, le seul bruit provenant du murmure des rires de la télévision sortant de sous la porte du plus proche voisin de Miller.

L'appartement de Miller était froid et sombre et avait déjà cette odeur particulière annonçant qu'il n'avait pas été habité depuis quelque temps. Miller alluma un interrupteur près de la porte et la lumière du salon revint à la vie. Des conduits argentés traversaient le plafond de cinq mètres de haut, trois des murs étaient faits de vieille brique rouge détériorée, le quatrième était tapissé de larges fenêtres. Le sol était recouvert de chêne brillant, quelques tapis offrant un peu de chaleur à leur éclat froid.

— Ton appartement est très propre, constata Danny, ses yeux parcourant la surface lisse, le petit tas de magazines posés sur la table basse de bois

sombre, les livres parfaitement rangés sur les petites étagères contre le mur du fond.

Miller regarda autour de lui comme s'il découvrait son appartement pour la première fois.

— Je ne suis jamais chez moi, expliqua-t-il.

Il pointa du pouce le couloir sombre.

— Je vais prendre quelques affaires.

— D'accord.

Danny flâna vers la bibliothèque décorée par un seul cadre photo. C'était un cadre argenté, la photo elle-même semblait effacée par le temps, un coin abîmé par le papier plié. Elle montrait trois enfants – deux garçons et une fille – et une femme, des mèches blondes encadrant son visage souriant. Elle avait un petit trou entre ses dents de devant et Danny sourit lorsqu'il le vit, cette seule imperfection la rendant, d'une certaine manière, encore plus belle. Ils étaient tous assis sur une balancelle, Miller sur les genoux de sa mère, Junie à côté de lui, sa tête reposant contre l'épaule de sa mère. Et Scott était de l'autre côté, semblant boudeur et agacé. Miller avait les deux genoux éraflés, ses cheveux formaient une masse dorée, épaisse et raide qui lui tombait déjà devant les yeux. Il était collé contre la poitrine de sa mère, et avait recouvert la main de sa mère sur son ventre de la sienne. Danny estima qu'il devait avoir dans les sept ans, presque l'âge où l'on devenait trop vieux pour s'asseoir sur les genoux de sa mère, peut-être le dernier été où il pouvait le faire sans paraître ridicule.

Danny ne se souvenait pas d'une seule fois où il se serait assis sur les genoux de sa mère. Elle était toujours occupée, butinant de droite à gauche tel un colibri, craignant de se reposer assez longtemps pour que son père débarque et la surprenne en train de ne rien faire. Elle n'avait pas le temps pour les bisous, les livres ou les histoires avant de dormir, toute son énergie consacrée à répondre aux futures demandes de son père.

— C'est ma mère, dit Miller par-dessus l'épaule de Danny, son doigt s'arrêtant juste avant de toucher son visage.

— J'avais deviné. Elle était magnifique.

Danny se tourna vers Miller.

— Tu lui ressembles.

Miller lui offrit un petit sourire triste, empreint de ses besoins d'enfants.

— Elle avait une très jolie voix, grave pour une femme, douce. Je ne sais pas comment elle a pu avec trois enfants, mais elle n’a jamais crié.

Danny reposa avec précaution la photo sur l’étagère. Puis il fit reculer Miller, contre le mur, sa bouche contre la sienne, ses doigts s’enfonçant dans ses cheveux.

— Danny, souffla Miller entre deux baisers, sa langue jouant avec celle de son amant. Nous devons y aller.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, je....

— Ce n’est pas une raison suffisante, le titilla Danny. J’ai quelque chose en tête.

Il pressa ses hanches contre lui, souriant lorsque Miller gémit dans sa bouche.

— Allons dans ta chambre.

Danny recula un peu, ses mains déboutonnant la chemise de Miller.

— Je veux faire l’amour avec toi dans ton lit pour que, la prochaine fois que tu dormiras ici, tu sentes mon odeur sur tes draps et que tu te souviennes.

Les yeux de Miller se voilèrent, la nuit noire éclipsant le gris clair.

— Je n’ai pas besoin des draps pour me souvenir, Danny, murmura-t-il.

De ses mains, il releva le tee-shirt de Danny, les pouces effleurant ses tétons. Les muscles de la poitrine de Danny se raidirent, un chemin enflammé descendant jusqu’à son ventre.

Leurs bouches se rencontrèrent, pas aussi violemment que la veille, de la douceur émanant de leurs lèvres et langues. Danny descendit le long de la gorge de Miller, puis remonta pour souffler un air chaud contre son oreille, riant doucement lorsque Miller se tortilla et grogna.

— Tu es toujours tellement chatouilleux ici, murmura Danny. Ça marche à chaque fois.

Miller se raidit contre lui, ses mains sur les hanches de Danny, le repoussant soudainement pour s’écarter de lui.

— Que... ?

La question de Danny mourut dans sa gorge lorsqu’il découvrit l’expression sur le visage de Miller, le choc et la honte dansant une valse lente sur ses traits.

Il sut, sans même regarder, ce qui avait provoqué ça, pas le moins du monde surpris lorsqu'il tourna la tête et découvrit la femme dans le couloir, ses clés serrées dans sa main gelée, ses grands yeux papillonnants doucement, ne pouvant croire ce qu'elle voyait.

— Rachel, souffla Miller, contournant Danny pour se diriger vers la porte.

Danny remit son tee-shirt, essayant de se recoiffer. Mais il n'y avait aucun moyen d'arranger ça, de prétendre que ce que Rachel avait vu était autre chose que ce que c'était. La chemise de Miller était toujours à moitié déboutonnée, ses cheveux ébouriffés par les doigts de Danny, ses lèvres gonflées par la brûlure de sa barbe – des signes de luxure que même un homme aveugle aurait pu voir.

— Miller, qu'est-ce qui se passe ?

La voix de Rachel était si basse que Danny avait du mal à l'entendre. Elle n'était apparemment pas le genre à balancer des trucs à la gueule de quelqu'un, ou de le gifler violemment comme Amanda l'avait fait avec lui lorsqu'elle avait tout découvert.

— J'ai vu la lumière sur le chemin pour rentrer chez moi, alors je pensais venir pour voir si tu étais là, et... et...

Sa voix se brisa, son regard allant et venant entre Danny et Miller, des larmes se mettant à couler lorsqu'elle comprit, la faisant haleter et hoqueter, une main crispée sur la poignée de la porte pour garder son équilibre.

Une partie, cruelle, engourdie de Danny, développée et nourrie par des années de vie difficile, se demandait ce que Miller trouvait à Rachel. Elle était jolie, mais quelconque, ses cheveux châains tirés en queue de cheval, un collier de perles pendant juste au-dessus du haut de son pull jaune. Elle n'avait rien de sexy ni d'excitant, tout en elle était pâle et fade.

Oui, mais elle n'a pas de casier judiciaire ni de sombre passé, ni de queue, Danny. Trois points qui jouent en sa faveur si Miller souhaite une vie normale, non ? Et soyons honnêtes, que peux-tu vraiment lui donner quelle ne puisse pas ? À part ce qui est évident. Je veux dire, une fois que tu auras ta nouvelle vie, combien de temps ça prendra avant que les ennuis reprennent. Un mois ? Deux, tout au plus ? Cette façon de vivre coule dans tes veines à présent, tu le sais. Tu veux vraiment l'entraîner avec toi ? L'obliger à tout abandonner... pourquoi ? Pour toi ? Tu parles d'un plan foireux.

Danny se tourna, se dirigea vers la fenêtre la plus éloignée et posa son front contre la vitre froide. Il pouvait entendre Miller chuchoter derrière lui, les sanglots de Rachel ponctués par des gémissements de douleur, essayant de donner du sens à quelque chose qu'elle ne pourrait jamais comprendre. Il se demandait ce que Miller était en train de lui dire, quel mensonge il essayait de lui faire avaler, parce que Danny savait qu'il ne lui dirait jamais la vérité. Ça voudrait dire admettre quelque chose à propos de lui qu'il ne pouvait même pas avouer à l'homme qui partageait son lit.

Danny pouvait voir un couple dans l'appartement de l'autre côté de la rue, tassé dans la petite cuisine, la femme riant tandis qu'elle essayait d'attraper quelque chose sur l'étagère la plus haute. Deux fenêtres plus loin, il aperçut un homme seul, dont le haut de sa tête uniquement était visible au-dessus du fauteuil, les chaînes de la télé changeant avec rapidité. Cela remémora à Danny les nuits où il avait l'habitude de rouler à la tombée de la nuit, sa solitude l'empêchant de rester tranquille, et il regardait à travers les fenêtres des maisons devant lesquelles il passait, surprenant de courts instants de la vie des gens. Il avait conscience que beaucoup de foyers connaissaient les mêmes problèmes qui hantaient beaucoup d'hommes à travers le monde : divorce, maladie, rêves brisés, mais il aimait prétendre qu'il était un témoin silencieux de la paix, de la chaleur de ces maisons accueillantes remplies d'êtres qui avaient trouvé le moyen d'être heureux.

Mais Danny était en train de se rendre compte que trouver ce qui vous rendait heureux n'était que le début du voyage – trouver comment le conserver se révélant souvent une destination inatteignable.

— C'était donc Rachel, dit Danny lorsque la porte du motel se referma derrière eux.

C'était la première fois que l'un d'eux parlait depuis qu'ils avaient quitté l'appartement, dix minutes après Rachel, qui pleurait lorsqu'elle avait rejoint sa voiture.

Miller ne répondit pas, s'asseyant lourdement sur le bord du lit. Il n'oublierait jamais la façon dont elle l'avait regardé, les yeux emplis de tristesse. Ça aurait été plus facile si elle avait été en colère, l'avait insulté, lui avait jeté sa bague à la figure. Mais Rachel n'était pas comme ça. Elle s'était servie de la culpabilité et des regrets.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Danny, s'appuyant contre la commode, envoyant valser ses boots.

— Je ne sais pas, soupira Miller, rien qu'elle ait cru.

— Tu veux qu'elle le croie ?

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Est-ce que c'est ce que tu veux ?

La voix de Danny était douce, le regard de Miller le laissant imperturbable.

— Retrouver la vie que tu avais, celle où tu étais sur le point d'épouser Rachel ? Demanda Danny sans lâcher Miller du regard, et l'empêchant de se dérober.

— Ça n'a pas d'importance. Je ne sais pas si je peux retrouver cette vie.

— Je ne parle pas de « pouvoir » Miller. Je parle de ce que tu veux.

Miller se pinça les lèvres, secouant la tête de déni, ses doigts tapotant rapidement sur ses cuisses.

— Depuis combien de temps te bats-tu ? demanda Danny, d'une voix calme. Depuis combien de temps te bats-tu contre, qui tu es vraiment ?

Miller se laissa tomber sur le lit, couvrant son visage d'une main. *C'est une des questions à laquelle il serait temps de répondre, tu ne penses pas ?*

Il entendit le bruit de la veste de Danny posée sur une chaise, sentit le matelas s'affaisser lorsqu'il s'allongea à ses côtés.

— Tu peux me parler, Miller, dit Danny, son doigt suivant la courbe de la mâchoire de son amant. Depuis combien de temps ?

Miller ouvrit la bouche, ravalant un sanglot qu'il avait ignoré prêt à sortir.

— Je ne sais pas, souffla-t-il. Toute ma vie, sans doute.

— C'est un secret difficile à garder. Surtout envers soi-même.

Les lèvres de Danny étaient douces contre la main de Miller, son grand corps s'incurvant contre le sien.

— Ta mère savait-elle ?

Miller haussa les épaules.

— Si c'était le cas, elle n'en a jamais rien dit. Mais je pense qu'elle s'en doutait. Elle faisait toujours plus attention avec moi, comme si elle essayait d'empêcher quelque chose de douloureux d'approcher lentement.

— Et ton père ?

— Je ne pense pas. Il n’aurait même jamais envisagé... qu’un de ses fils puisse être...

Il laissa sa voix s’éteindre, incapable de prononcer le mot. Un autre sanglot gifla ses dents arrière. Il n’avait jamais réalisé qu’il était si lâche.

— Danny ?

— Humm ?

Ses doigts chauds caressaient toujours la mâchoire de Miller, d’un mouvement doux et réconfortant.

— Quand as-tu su... pour moi ?

— Je ne le savais pas au début.

— Quand ?

— J’ai eu des soupçons ce jour-là sur le banc, dans le parc. Quelque chose dans ta façon de me regarder. J’étais tellement attiré par toi.

Miller pouvait entendre le sourire dans la voix de Danny.

— Et la manière dont tu me fixais, je me suis dit que peut-être... peut-être que tu l’avais ressenti aussi.

Miller laissa échapper un souffle frissonnant.

— Je l’ai senti. Je ne voulais pas, mais je l’ai senti.

— Regarde-moi, murmura Danny, dégageant le bras de Miller. Regarde-moi.

Miller laissa retomber son bras, tournant la tête lorsque Danny exerça une légère pression sur sa joue.

— Il n’y a rien qui cloche chez toi, Miller. C’est comme avoir les cheveux blonds ou des taches de rousseur.

Son sourire était tendre et un peu de travers lorsque ses doigts effleurèrent le nez de Miller.

— Ça fait partie de toi.

— Personne n’a honte d’avoir des taches de rousseur, Danny.

Les yeux de Danny se firent évasifs, sa main tirant d’un coup sec sur les cheveux de Miller.

— Tu n’as pas à avoir honte. Ce n’est pas un choix que tu fais.

— Je ne peux pas l’accepter comme toi tu le fais, répliqua Miller, levant les yeux vers le plafond, des larmes luttant entre ses cils.

Danny se tourna sur le dos, tous les deux observant le plafond comme s’il était une mer d’étoiles et non pas du plâtre blanc taché.

— Tu n’aurais jamais été heureux avec elle, dit finalement Danny.

Miller aurait voulu être en colère, aurait voulu demander à Danny comment il pouvait le savoir, mais il n'en trouva pas l'énergie. C'était compliqué de faire preuve de suffisance alors que le bluff avait été dévoilé.

— Je sais, dit-il à la place.

Danny roula par-dessus lui et enveloppa le visage de son amant de ses mains.

— J'ai détesté la voir là-bas, avec toi, dit-il d'un ton féroce. J'ai détesté ça.

Miller enroula ses jambes à celles de Danny, arquant ses hanches, le retenant prisonnier de son corps.

— Maintenant, tu sais comment je me sens par rapport à Griff, dit-il en serrant les dents.

Danny releva la tête.

— Quoi ?

— Je l'ai rencontré. Et ça m'a rendu dingue, de songer à toi et lui...

Miller captura la boucle d'oreille de Danny entre ses lèvres. Le souffle de celui-ci se bloqua dans sa poitrine lorsque la langue de Miller glissa derrière son lobe.

— Quand l'as-tu rencontré ?

— Il y a quelques semaines. Je voulais savoir s'il savait quelque chose à propos de Hinestroza.

C'était le plus près de la vérité qu'il pouvait avouer à Danny. Il n'avait pas le courage de se montrer honnête à propos d'Ortiz, ou laisser Danny savoir à quel point il s'était senti menaçant, assis en face de Griff, à quel point il avait songé à le tuer s'il ne répondait pas correctement, s'il avait laissé Miller visualiser trop clairement ce que Danny et Griff avaient fait ensemble au lit. Depuis lors, Miller se demandait si lui, qui n'avait jamais été avec un autre homme avant Danny, faisait le poids par rapport à Griff, qui suintait le sexe à travers chaque pore.

Miller repoussa sa jambe, utilisant son poids pour les retourner et épingler Danny au matelas. Ce dernier gémit, d'une voix grave et sensuelle, tandis que Miller léchait son corps.

— T'a-t-il déjà fait ressentir ça ? gronda Miller, ses lèvres se recourbant sur le ventre de Danny, sa langue courant sur les poils de son torse tandis que le tee-shirt blanc de Danny était enroulé autour de ses bras.

La jalousie n'était pas une émotion familière à Miller. Il ne connaissait pas les astuces pour la gérer ni les secrets pour la contenir comme il pouvait le faire avec ses autres émotions désagréables. Il n'était pas habitué à la douleur sourde qui l'avait envahi en entendant le nom de Griff, comme si on lui arrachait les entrailles. Il avait l'impression de ne pas pouvoir réprimer le doute assez rapidement, de ne pas pouvoir arrêter de se demander ce qu'avait ressenti exactement Danny pour cet homme, ce qu'il ressentait encore, s'il ne devait pas se contenter des restes.

Les yeux de Danny étaient voilés par le désir, sa gorge vibrant sous la bouche de Miller alors qu'il grognait lorsque ce dernier le caressa à travers son jean, violemment et rapidement.

— Est-ce qu'il t'a déjà fait jouir aussi fort que moi la nuit dernière ? grogna Miller.

Il pouvait sentir l'insécurité derrière ses mots, mais il ne savait pas comment la cacher, ses mains labourant les hanches de Danny.

— A-t-il déjà réussi ?

Miller s'attendait à ce que Danny réplique par une blague, ou quelques mots crus, peut-être. Mais Danny se contentait de l'observer, les yeux grands ouverts, cherchant son regard.

— A-t-il déjà réussi ? demanda-t-il de nouveau, sa voix fissurée.

Danny leva une main, passant ses doigts sur les lèvres de Miller.

— Chuuut, l'apaisa Danny. Ça va aller, Miller. Tu n'as aucune raison d'être jaloux.

Il pressa son pouce contre la lèvre inférieure de Miller, de la tendresse dans les yeux.

— Je ne l'ai jamais aimé.

— Danny, gémit Miller, enfonçant son visage contre son cou.

Il savait ce que Danny était en train de lui faire comprendre et aurait aimé pouvoir répondre quelque chose à laquelle Danny pourrait se raccrocher lorsqu'il partirait. Mais au final, Miller se contenta de lui répondre sans prononcer le moindre mot, se balançant en lui, son corps lui murmurant toutes les choses qu'il ne pouvait dire.

Les éclats de lumière à travers les rideaux illuminèrent le visage de Danny qui dormait, les ombres jouant sur sa peau. Il était la chose la plus splendide

que Miller avait vue de toute sa vie, comme un Dieu grec ou une statue ancienne dans un musée. Miller embrassa son épaule nue, laissant courir sa langue sur son os saillant.

Colin avait appelé dix minutes plus tôt, sortant Miller du sommeil, mais sans déranger Danny. Ils pensaient avoir peut-être trouvé Ortiz. Pas d'empreintes de doigts ou de dents, mais un voisin l'avait identifié lorsque son corps avait été découvert onze ans plus tôt dans un entrepôt désaffecté à la sortie de Dallas. Torturé et un trou de balle à l'estomac, le laissant saigner à mort sur le sol de béton. Même avec toutes les blessures, le médecin légiste avait dit dans son rapport final qu'il lui avait certainement fallu un long moment pour mourir. Aucun suspect, bien que le voisin suspectât Ortiz d'être impliqué dans un trafic de drogue. La police locale avait trouvé de la cocaïne dans son appartement lors de la fouille, un sacré paquet. Pas d'empreinte dans l'entrepôt, pas de preuve, juste du sang, encore et encore.

Danny n'avait pas fait de nouveaux cauchemars, pas depuis que Miller dormait à ses côtés. Ses démons se reposaient. Mais dès le lever du jour, Miller serait obligé de les déloger de leur sombre cachette pour les exposer au grand jour. Plus de perte de temps, plus d'excuse. Il devait connaître la vérité. Miller espérait presque qu'il ne pourrait supporter cette vérité, que les réponses soient si terribles qu'elle transforme Danny en un monstre et non plus en homme, cet homme que Miller voulait à tout prix. Il se rendit compte à quel point il était désespéré – essayant de trouver n'importe quoi qui faciliterait le départ de Danny.



Chapitre Douze

Ils commencèrent par couper le pouce d'Ortiz, simplement pour s'assurer qu'ils avaient l'entière attention de Danny.

Danny avait su que quelque chose clochait à la minute où Madrigal était venu le récupérer pour un rendez-vous arrangé à la hâte avec Hinestroza, qui se trouvait en ville pour quelques jours. Madrigal était de bien trop bonne humeur lorsqu'il était apparu sur le seuil de l'appartement de Danny, fredonnant d'anticipation, le regardant du coin de l'œil avec un ricanement d'allégresse. Le sentiment d'anxiété s'était transformé en panique lorsqu'ils étaient parvenus à l'entrepôt et que Madrigal avait laissé entrer Danny, la main mordant son biceps lorsqu'il l'avait jeté sur une chaise de métal froid.

Ortiz était déjà assis, ses chevilles scotchées au pied de la chaise, une épaisse corde noire enroulée autour de son torse, ses yeux embrassant la pièce du regard. Hinestroza se tenait derrière une longue table étroite, la mine sérieuse, les mains jointes comme s'ils étaient sur le point de démarrer une réunion importante. Un autre homme, l'un des assistants de Madrigal, était debout à côté du siège de Hinestroza.

— M. Hinestroza, que... s'étrangla Danny.

— Danny...

— Qu'est-ce qui se passe ?

Danny se tourna pour regarder Ortiz.

— Qu'est-il arrivé ?

— Danny, le réprimanda la voix glacée de Hinestroza, il n'aimait pas être interrompu.

— M. Hinestroza, peu importe ce qui se passe, je peux l'expliquer. Je peux...

— Tu peux expliquer la cocaïne volée du dernier chargement ?

Hinestroza fronça les sourcils.

— Très bien, dans ce cas, je serais vraiment intéressé de l'entendre, Danny.

L'estomac de Danny se contracta pour ne devenir qu'une petite boule, la terreur envahissant la moindre cellule de son corps.

— Ortiz, gémit-il, qu'est-ce que tu as foutu, bon sang ?

— Danny, Danny, lâcha Hinestroza, mais Danny était trop effrayé pour l'écouter, son cerveau tentant désespérément de trouver un mensonge, quelque chose afin que tout cela cesse avant qu'il ne soit trop tard.

Du coin de l'œil, il vit Hinestroza faire signe à Madrigal, qui s'avança, attrapant le poignet d'Ortiz d'une main ferme.

— Attendez, cria Danny, ses yeux se posant tour à tour sur Ortiz, Madrigal et Hinestroza.

Son sang battait dans ses tempes. Il ne pouvait rien entendre, ne pouvait pas se concentrer, ne savait plus s'il devait regarder ou détourner les yeux, s'il devait supplier ou se battre.

Ortiz essayait de résister, retenant son bras tandis que Madrigal le tendait doucement. Il claqua le bras d'Ortiz sur la table, ouvrant son rasoir d'une main experte.

— M. Hinestroza, attendez, c'est peut-être une erreur, il doit sûrement pouvoir expliquer...

La voix de Madrigal semblait étouffée aux oreilles de Danny, comme s'il lui parlait alors qu'il se trouvait de l'autre côté d'un tunnel, lui parvenant de loin.

— Laisse ta foutue main à plat, Ortiz, ou je coupe tout.

La lame siffla dans l'air, le cliquetis métallique lorsqu'il entra en contact avec ses doigts fut dominé par le cri d'Ortiz, aigu et désespéré – pas un cri humain, plutôt celui d'un animal pris au piège, la peur tournoyant de plus en plus fort avec chaque respiration. Son sang gicla en un arc chatoyant, de grosses, sombres gouttes glissant du rebord de la table sur le sol sale.

Quelqu'un gémit, un sanglot cassé et aigu. Danny n'avait même pas réalisé qu'il s'agissait de sa propre voix jusqu'à ce que Hinestroza dise son nom, le ramenant à la réalité. Il tourna la tête comme au ralenti, rendu stupide par le choc, ses yeux sortant de leurs orbites.

— Ton ami ici même, celui que tu nous as recommandé, m'a volé, l'informa Hinestroza une fois que Danny croisa son regard.

Danny se lécha les lèvres, essayant de ravalier la bile. Il pouvait voir Ortiz près de lui, berçant sa main blessée.

— Il est accro, M. Hinestroza, tenta-t-il, ses mots presque inintelligibles à cause des tremblements de son corps. Il ne l'aurait pas fait sinon.

Hinestroza rit.

— Je me fous de savoir s'il doit sniffer toutes les dix secondes pour rester en vie, Danny. La cocaïne m'appartenait, rugit-il en écrasant son poing sur la table. Et personne ne me vole.

Sa voix était douce présent.

— Tu le sais.

— Mais il travaille avec nous depuis longtemps. Plus de deux ans. Ne pouvez-vous pas lui laisser une chance ? Le laisser payer ce qu'il doit ?

— Pour que d'autres personnes pensent qu'ils peuvent me voler et s'en sortir avec seulement un pouce en moins ?

Hinestroza secoua la tête, comme s'il était sincèrement désolé.

— Non, Danny, je ne peux pas faire ça.

Il fit un mouvement impatient de sa main.

Madrigal s'approcha de nouveau d'Ortiz, brandissant le rasoir.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il sur le ton de la conversation, observant Danny, les yeux brillants. Une oreille ?

Madrigal laissa courir le rasoir contre l'oreille d'Ortiz, laissant couler une rivière rouge sang. Il glissa le rasoir jusqu'au visage d'Ortiz, le forçant à relever la tête vers l'arrière en agrippant une poignée de cheveux.

— Ou peut-être devrais-je couper ce nez ? Celui qui a sniffé la cocaïne de M. Hinestroza.

Danny et Ortiz crièrent au même instant – de longues plaintes. Danny se leva de sa chaise, ses cris sauvages et irréguliers.

— S'il vous plaît, non ! Seigneur... Ne faites pas ça !

— Repose ton cul sur ta chaise ! ordonna Madrigal, pointant le rasoir en direction de Danny.

— Attends... Attends, dit Hinestroza, levant les paumes. Assieds-toi, Danny. Discutons de ceci.

Danny se laissa tomber sur sa chaise, ses jambes bougeant nerveusement contre le siège. Peut-être qu'ils pourraient se sortir de là. Peut-être qu'Ortiz n'avait pas besoin de mourir de cette manière. Peut-être...

— J'ignorais que tu tenais autant à Ortiz.

Danny acquiesça, sa tête allant d'avant en arrière comme les chiens sur la plage arrière des voitures.

— Oui. C'est un très bon ami. S'il vous plaît, M. Hinestroza.

Hinestroza pinça ses lèvres, les tapotant contre son cigare éteint.

— Le problème, Danny, c'est que quelqu'un m'a volé. Je ne peux laisser ce crime impuni.

Il mit le cigare dans sa bouche, l'allumant avec un briquet doré qu'il sortit de sa poche. Il en prit quelques bouffées, mâchant béatement le bout.

— Mais je suis prêt à proposer un marché, parce que tu as toujours été un employé exemplaire.

— Tout ce que vous voudrez, obtempéra Danny. Vous pouvez le retenir de certains de mes salaires, ou quelque chose comme ça. Pas de problème, je...

— Tu prends sa place, annonça froidement Hinestroza, la voix ferme, ses yeux brûlants ancrés dans ceux de Danny.

Danny ne comprenait pas, son cerveau incapable de donner un sens à ces mots.

— Qu... qu... Quoi ? balbutia-t-il.

Hinestroza haussa les épaules, pointant son cigare en direction d'Ortiz.

— Il m'a volé. Quelqu'un doit payer, Danny. Dans le cas contraire, j'aurai la réputation d'un homme qui ne protège pas ce qui lui appartient. Et ça ne m'apportera que des ennuis. Je comprends que tu ne souhaites pas voir ton ami mourir. C'est très noble de ta part. Mais alors, tu dois être puni à sa place.

Les larmes coulaient abondamment à présent, courant le long des joues de Danny et s'écrasant sur son jean. Il avait passé le stade de l'embarras ou de la honte, la terreur étant l'unique émotion de son répertoire.

— M. Hinestroza, je... N'y a-t-il pas d'autre moyen ?

— Non, c'est ta seule option. Choisis.

La voix de Hinestroza était aussi froide et impitoyable que le rasoir dans la main de Madrigal.

— Danny, grogna Ortiz, d'une voix angoissée. Danny.

Mais Danny refusait de le regarder. Il ne voulait pas entendre ce qu'il avait à dire, ne voulait pas voir ses yeux implorants.

Parce qu'il connaissait déjà sa réponse. Il connaissait parfaitement les limites de sa bravoure, savait précisément où sa volonté à se sacrifier s'arrêtait. Et il sut qu'il ne pouvait pas le faire. Il ne pouvait pas prendre la place d'Ortiz. Il allait le laisser mourir.

— Alors ? s'enquit Hinestroza.

Il voulait que Danny le dise à voix haute. Hinestroza connaissait le pouvoir de la culpabilité, comprenait que Danny choisirait de vivre, mais ne trouverait jamais le repos et serait hanté pour toujours par l'homme qu'il n'avait pas réussi à sauver.

— Non, souffla Danny, sa voix étranglée par le chagrin.

— Non, quoi ?

— Non... Je ne prendrai pas sa place.

Hinestroza se pencha en avant sur le bureau.

— Bien. Alors, cesse tes geignements et laisse Madrigal faire son travail.

Il se leva de son siège avec un raclement de métal contre le béton, son cigare serré entre ses dents.

— J'attendrai dans la voiture, avertit-il Madrigal.

Il pointa son index vers Danny.

— Toi, tu restes là et tu regardes.

Après réflexion, Madrigal coupa ensuite l'oreille d'Ortiz, celle, la plus proche de Danny, pour qu'il puisse voir. Danny ferma les yeux, mais Madrigal le menaça de lui arracher les paupières s'il le faisait de nouveau.

— M. Hinestroza t'a dit de regarder.

Alors Danny regarda. À chaque nouvelle partie de corps ou de chair qui s'écrasait contre le sol trempé de sang, les cris d'Ortiz s'amenuisaient, mais il ne mourait pas.

Danny avait vomi le contenu de son estomac sur ses genoux et le devant de son tee-shirt depuis longtemps, la respiration erratique, ses yeux roulant hors de leurs orbites comme s'ils voulaient échapper à cette vue. Danny chassa son esprit au loin, loin de la puanteur du sang frais et des lamentations du mourant. Il pouvait goûter la vomissure dans sa gorge, pouvait la sentir gonfler dans sa bouche. Il pria pour tomber raide mort aux côtés d'Ortiz. Mais, comme toutes ses prières, elle resta sans réponse – il continuait de respirer, continuait de regarder.

Il ne reconnaissait même plus Ortiz, qui n'était plus que sang et plaies béantes. Danny aurait souhaité qu'ils soient assis plus près l'un de l'autre, pour qu'il puisse tenir sa main, pour qu'Ortiz sache qu'il n'était pas seul.

Danny se souvint du jour où il avait rencontré Ortiz, son immense sourire lorsqu'il s'était approché du lavage auto, puant et apeuré. Ortiz n'avait pas hésité, il avait accepté Danny comme ami et l'avait aidé sans se poser de

question. Danny se souvint lorsqu'ils s'asseyaient dehors pour leur pause déjeuner et mangeaient des tacos bon marché, Ortiz lui parlant de sa femme. Du fait qu'il l'avait aimée depuis qu'ils avaient eu sept ans. Il n'avait jamais eu honte d'admettre ses sentiments, il en parlait toujours avec fierté.

Danny aurait aimé pouvoir remonter le temps, presser le bouton de rembobinage de sa vie et dire « Non – putain, non » lorsqu'Ortiz était venu à son appartement pour demander du boulot. Il aurait aimé avoir fait davantage pour éviter à Ortiz de glisser dans les ténèbres lorsque sa fille était morte. Il aurait aimé avoir le courage de sauver son ami.

Finalement, même Madrigal finit par en avoir assez, regardant avec dégoût ses habits sanglants, abandonnant le rasoir ensanglanté sur la table.

— Qu'est-ce que tu en penses, Danny ? Tu penses qu'il en a eu assez ?

— Je t'en prie, croassa Danny.

Cela semblait la seule chose à dire, le seul mot auquel il pouvait penser.

— Je t'en prie.

Madrigal poussa la tête d'Ortiz du plat de ses paumes.

— Hé, connard, tu es toujours vivant ?

Ortiz laissa échapper un petit gémissement, gargouillis humide, et l'estomac de Danny se souleva. Que Dieu lui vienne en aide, il voulait qu'Ortiz se dépêche de mourir, il voulait que ça s'arrête. Madrigal mit un coup dans la chaise et Danny grimaça au bruit creux de la tête d'Ortiz s'écrasant au sol. Ortiz regardait Danny à travers ses mèches de cheveux ensanglantés, son œil restant embué et sombre. Madrigal sortit son arme et la tint contre la tête d'Ortiz.

— Nan, dit-il, trop rapide.

Il enfonça l'arme plus bas, le canon contre le ventre d'Ortiz.

Danny pensait que toutes ses larmes s'étaient taries, mais il sanglota le nom d'Ortiz, pleurant derrière ses mains. Lorsque Madrigal tira, le corps d'Ortiz tressauta contre le sol.

— Je vais fumer une clope dehors, dit Madrigal, d'une voix calme, satisfait du travail bien fait. Tu attends ici.

Danny resta avec Ortiz jusqu'à ce qu'il meure, chantonnant un air sans paroles, répétant à Ortiz qu'il était désolé, même s'il doutait que ce dernier puisse l'entendre. Danny espérait qu'il s'était échappé dans un endroit loin

d'ici – un endroit loin de la douleur, un endroit où sa fille l'attendait. Il ne prit pas la peine d'implorer son pardon. Il ne voyait pas l'intérêt de perdre son souffle à supplier pour quelque chose qu'il ne méritait pas.

Miller était prêt. Il avait quitté le lit de bonne heure, s'était douché et rasé dans la minuscule salle de bain embuée. Il essayait de ne pas penser. Il voulait disparaître sous sa coquille de professionnel, son esprit seulement concentré sur son but : découvrir la vérité sur Ortiz. Il revêtit un pantalon bleu marine et une chemise blanche, à deux doigts d'enfiler une cravate. D'une main, il lissa ses cheveux emmêlés et s'observa dans le miroir. Il ressemblait à un agent du FBI, dur et détaché, un homme qu'il avait du mal à reconnaître.

Tu vas sortir d'ici et le briser encore plus ? C'est le genre de connard que tu es, Miller ? Après ce qu'il t'a dit hier soir sur le fait de ne pas avoir été amoureux de Griff ? Tu sais parfaitement ce qu'il voulait dire, ce que ces mots signifiaient. Et tu vas faire demi-tour et le repousser ainsi ?

Mais Miller ne pouvait pas découvrir ce qu'il avait besoin de savoir s'il ne portait pas le masque. Et il devait avouer qu'il éprouvait un certain soulagement à se cacher une nouvelle fois derrière cette façade, se mettre hors de portée de Danny. Il ne s'était jamais laissé happé par quiconque de toute sa vie, et il n'avait jamais été si effrayé par le pouvoir qu'une autre personne exerçait sur lui.

Danny était toujours endormi, étalé au milieu du lit, serrant un oreiller maintenant que Miller avait quitté sa place. Miller s'assit sur la chaise près de la fenêtre et attendit, les coudes sur les genoux, les mains jointes. Il avait choisi cet instant et cette méthode délibérément, sachant que Danny était vulnérable au réveil, nu, aussi bien physiquement que moralement contre l'attaque-surprise de Miller. Peu importait l'issue, il n'en voudrait pas à Danny s'il en venait à le détester après ça.

Et peut-être est-ce ton but, hein ? C'est tellement plus facile pour toi lorsque l'autre personne est celle qui s'éloigne, n'est-ce pas ?

Miller ne savait plus depuis combien de temps il était assis ici, à regarder Danny dormir, le tatouage dans son dos lui intimant de s'approcher. Il se demanda s'il restait une chance qu'il le touche de nouveau. Un rayon de

soleil apparut à travers les rideaux, réchauffant la nuque de Miller. Danny se réveilla enfin, se retourna en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

— Hé, salua-t-il Miller avec un sourire perplexe. Quelle heure est-il ? Pourquoi es-tu si bien fringué ?

Miller prit une grande inspiration, gardant son visage neutre, sa voix égale.

— Je suis au courant à propos d'Alejandro Ortiz.

Danny recula, comme s'il avait été électrifié, son corps se recroquevillant loin de Miller.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? s'étrangla-t-il.

— J'ai besoin que tu me dises ce qu'il s'est passé. Comment est-il mort, Danny ? Est-ce de lui que tu parlais quand tu as dit que tu avais tué un homme il y a longtemps ? Que voulais-tu dire ?

Miller le foudroyait de questions, ne lâchant rien, ne laissant pas le temps à Danny de réfléchir.

— Ce ne sont pas tes affaires.

Danny sauta hors du lit, attrapa son boxer sur le sol et l'enfila. Ses yeux étaient furieux et Miller fut transporté plusieurs semaines en arrière, à cet instant, dans la salle d'interrogatoire, lorsqu'il avait pensé que Danny essaierait de s'enfuir. Miller se leva rapidement, son corps entre Danny et la porte.

— Nous pouvons en parler ici ou je peux t'emmener au quartier général afin que tu en parles à Colin.

Miller aurait pu parler à un complet étranger ; Danny en tant que suspect, qui se tiendrait en face de lui dans la salle d'interrogatoire impersonnelle, plutôt que près du lit qu'ils avaient partagé jusqu'à la nuit dernière.

Danny tourna la tête.

— Va te faire voir Miller, cracha-t-il. Pourquoi ne ferions-nous pas ça dans ce cas ? Emmène-moi là-bas, et tant qu'on y sera, je pourrai lui dire tout ce qui concerne ta queue au fond de mon cul hier soir.

Ce fut au tour de Miller de reculer d'un pas, son souffle se glaçant dans ses poumons. Danny aboya d'un rire amer.

— Pas très marrant de se faire piéger, n'est-ce pas ?

— Tu ne ferais pas ça, dit Miller avec plus d'aplomb qu'il en ressentait vraiment.

— Compte là-dessus.

Les yeux de Danny étaient devenus glacés, dans une tentative de se préserver.

— Réponds à mes questions, Danny.

Le front de Danny se plissa, sa bouche se tordant.

— Comment as-tu découvert ça, d'ailleurs ?

— Tu as fait un cauchemar une nuit, à l'appartement. Tu criais son nom. J'ai appelé Colin pour qu'il essaie de le retrouver.

Danny détourna le regard, les muscles de sa gorge sautant sous sa peau.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? demanda-t-il finalement.

— Parce que tu ne m'aurais rien dit. Je devais faire mon travail.

Danny observa Miller, les yeux plissés.

— C'est ce que tu as fait durant tout ce temps ? Ton *travail* ?

— Quoi ? Non ! J'ai simplement.... J'ai besoin de savoir. J'ai besoin de connaître la vérité.

— Et si l'histoire n'est pas celle que tu attends ? Et si je l'ai vraiment tué ? Est-ce que tu vas m'arrêter ? M'inculper pour meurtre ?

Danny fit un pas en avant.

— Tu m'as baisé, tu as continué à me baiser, en pensant que j'avais peut-être tué un homme de sang-froid ?

Soudain, Miller eut l'impression que c'était lui que l'on venait de briser, son cœur ouvert à ses pieds. Il ne pouvait pas faire ça, ne pouvait pas jouer à l'agent du FBI confronté à Danny le criminel. Plus maintenant. Mais il le réalisa trop tard. Danny le regardait déjà avec prudence, avec une certaine distance.

— Je sais que tu ne l'as pas tué.

En disant ces mots, il se rendit compte qu'il le pensait réellement. Il n'avait pas cru, ne croirait jamais, que Danny était un assassin.

— Tu n'en as aucune idée ! cria Danny, furieux. Tu veux entendre cette histoire ? Attrape une chaise, prends des pop-corn, le spectacle peut commencer.

— Danny...

— Oh, ne m'arrête plus maintenant, Miller. Tu t'es donné tellement de mal pour obtenir les réponses, n'est-ce pas ?

Miller ne répondit pas, se demandant comment la roue avait pu tourner à ce point, comment il s'était retrouvé sous le feu des projecteurs à la place de Danny.

— Alors, Agent spécial Sutton, la voici.

Danny ouvrit en grand les bras, haussant spectaculairement les sourcils.

— Danny, tu n'as pas besoin...

Danny le prit par surprise, lui fonçant dessus pour le coller contre le mur. La tête de Miller claqua contre le plâtre, ses bras emprisonnés par le poids de son amant.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? hurla Danny, un poing tremblant, prêt à voler.

Miller ne reconnaissait pas ce Danny-là, visage fermé et déterminé, les yeux emplis de mépris. Il se déroba, redoutant l'impact, mais le coup ne vint jamais. Danny laissa retomber son bras. Il se dégagea vivement son amant en murmurant un « putain ».

Danny battit en retraite à l'opposé de la chambre et s'adossa contre le mur, les bras croisés sur sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? répéta-t-il.

Miller prit une profonde inspiration, les yeux rivés sur Danny, à la recherche de l'homme qu'il connaissait – l'homme qui était parti se mettre à l'abri.

— Qui était Ortiz ?

— C'est la première personne que j'ai rencontrée au Texas. Il avait deux ans de plus que moi... On...

— Vous étiez amants ? demanda doucement Miller.

— Cette question est-elle personnelle ou professionnelle ? ricana Danny. Non pas que tu en aies encore quelque chose à foutre, nous étions seulement amis. On bossait ensemble au lavage auto.

— Donc Hinestroza vous a recruté tous les deux.

Danny secoua la tête.

— Non, seulement moi. Mais Ortiz avait désespérément besoin d'argent, il avait une famille au Mexique. Alors que je travaillais pour Hinestroza depuis un moment, il est venu et m'a demandé du boulot. J'ai refusé au début, mais j'ai finalement parlé avec Hinestroza et il a embauché Ortiz.

Danny offrit un regard insipide à Miller.

— Tu ne devrais pas prendre des notes ? Ou alors as-tu caché un enregistreur quelque part ? Peut-être que tu portes un micro sous cette belle chemise ?

Miller l'ignora, passant outre la douleur aiguë de son cœur.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Il est devenu accro à la coke. Il a commencé à en prendre avec Madrigal. Le problème c'était que Madrigal pouvait s'offrir cette habitude et qu'Ortiz ne le pouvait pas.

Danny soupira, se frottant le visage des deux mains.

— Il a volé de la cocaïne d'une livraison.

— Oh, Seigneur, soupira Miller.

Les yeux de Danny voletèrent vers les siens, tristes et en colère.

— Ils nous ont amenés dans un entrepôt et Hinestroza a ordonné sa mort. Madrigal l'a torturé.

Danny laissa échapper une respiration tremblante.

— Puis il lui a tiré dans l'estomac et l'a laissé crever.

Miller serra les poings jusqu'à ce que ses articulations deviennent douloureuses. Il savait exactement de quoi parlait Danny. Colin lui avait lu le rapport du médecin légiste au téléphone. Ortiz avait enduré l'impensable avant de finir par mourir. Miller n'avait pas besoin des détails pour imaginer ce que Danny avait été forcé de voir et d'entendre. Pas étonnant qu'il fasse encore des cauchemars.

— Tu ne l'as pas tué, Danny, dit Miller, aussi tendrement qu'il le put.

— Si, je l'ai tué, répondit Danny d'une voix blanche.

— Le fait que tu l'aies aidé à trouver du travail ne signifie pas que tu sois responsable de...

Danny leva son index en une vague moqueuse.

— Tu n'as pas encore entendu la meilleure partie.

Il se tut, le muscle de sa mâchoire tressautant sous sa peau.

— J'aurais pu le sauver, mais je ne l'ai pas fait.

Miller se déplaça vers le lit et s'assit sur le bord se trouvant le plus près de Danny. Il ne le toucha pas, mais en avait envie.

— Dis-moi.

Danny se racla la gorge, ravalant la douleur telle une pilule amère.

— Hinestroza a dit qu'il ne le tuerait pas si je prenais sa place.

Les yeux de Danny étaient lointains, brillants de larmes qui ne coulaient pas. Le cœur de Miller se brisa en le regardant, volant en mille éclats à l'intérieur de sa poitrine.

— Seigneur Danny, murmura-t-il. Tu n'aurais pas pu le sauver. Hinestroza l'aurait tué de toute façon, juste après toi.

— Tu n'en as pas la moindre idée, cracha Danny. Hinestroza n'est pas un menteur. Il ne l'a jamais été. S'il disait qu'il allait faire quelque chose, il le faisait. Peu importe qu'il s'agisse de te tuer ou de t'épargner parce que quelqu'un d'autre avait pris ta place. Il ne revient pas sur sa parole, jamais.

— Tu ne l'as pas tué, répéta-t-il. Personne n'aurait choisi de prendre sa place.

— Conneries, dit Danny. Qu'aurais-tu fait ? l'aurais-tu laissé mourir de cette façon ?

— Je... merde Danny, je n'en sais rien.

Miller leva ses mains en signe de frustration.

— Probablement.

— Alors c'est la différence entre nous. Parce que ma réponse n'était pas « probablement ». C'était « oui ». Un « oui » sans hésiter.

La voix de Danny se brisa et il s'affaissa contre le mur.

— Je ne crois pas, dit Miller. Je pense que tu étais horrifié par cette décision, et que tu te sens toujours coupable depuis ce jour-là.

Il se leva, s'approchant de Danny, mais ne le toucha toujours pas.

— Je te connais, Danny. Tu n'es pas aussi froid que tu le prétends.

— Tu ne me connais pas, ricana son amant. Tu n'as aucune idée de ce dont je suis capable. Quand nous avons commencé... ça, dit-il en désignant tour à tour leur corps respectif, j'ai songé à me servir de toi pour me sauver. Je l'ai envisagé. Ne te méprends pas sur le genre d'homme que je suis.

La colère éclata à l'intérieur de Miller aux affirmations de Danny aveuglé par la prise de conscience que Danny avait été sur le point de le trahir.

Mais était-ce différent de ce que tu es en train de lui faire subir en ce moment, Miller ? Il y a de nombreuses façons de trahir quelqu'un. Au moins, lui n'est pas allé jusqu'au bout... au contraire de toi.

— Je suis toujours le même homme que celui que tu as rencontré dans la salle d'interrogatoire. Celui que tu prenais pour une merde. Rien n'a changé.

La voix de Danny était ferme, mais ses yeux étaient brisés.

Miller avança d'un dernier pas, se collant contre Danny, tenant son visage, forçant ce dernier à le regarder. Il pouvait sentir la violence contenue dans le corps de son amant, l'urgence de la laisser sortir entre eux.

— Si. Tout a changé, dit Miller, ponctuant chaque mot. Y compris toi. Y compris moi.

— Non, c'est faux, rétorqua Danny en poussant Miller, qui trébucha vers l'arrière. Regarde-nous. Miller l'Agent du FBI, obtenant ses réponses, et Danny le criminel avec une vie d'actes répressibles derrière lui. C'est tout ce que nous ne serons jamais.

Miller n'était pas un bavard. Il avait toujours été inconfortable avec les mots, luttant constamment pour trouver la meilleure chose à dire. Mais avec Danny, la conversation semblait facile. Miller se sentait écouté lorsqu'il parlait. Mais à présent, cette vieille insécurité, cette incapacité à trouver les mots justes le frappa durement au moment exact où Danny avait besoin de lui pour réparer ce qui avait été brisé entre eux – ce que Miller avait brisé en minimisant ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, réduisant Danny à une partie de son travail.

— Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas ce que nous représentons lorsque nous sommes ensemble.

La voix de Miller tremblait, mais il ne dévia pas son regard.

— Je suis désolé, Danny. Pour Ortiz. Et pour ce que j'ai fait. J'ai... J'ai eu peur.

Tous les muscles du corps de Danny se contractèrent, se battant contre les mots de Miller, un sanglot s'échappant de sa gorge tandis que ses yeux essayaient de fuir là où Miller ne pourrait pas les trouver.

— Je devrais te haïr, souffla-t-il. Je veux te haïr.

— Danny, murmura Miller, agrippant son amant, le serrant fort dans ses bras.

Danny s'accrocha à lui de toutes ses forces, se collant contre son corps, son dos se relâchant sous les mains de l'autre homme.

Danny soupira douloureusement et Miller se recula un peu. Il laissa courir sa main vers la jambe nue de Danny, remontant les doigts sous le rebord de son boxer pour atteindre la cicatrice sur sa cuisse.

Danny inspira profondément, sa main descendant pour ôter celle de Miller.

— Comment est-ce arrivé ? murmura Miller.

— Qui veut le savoir ? répondit Danny, la voix pleine de sanglots. L'agent du FBI ?

Miller ferma les yeux. Il aurait aimé pouvoir revenir en arrière et recommencer cette matinée, s'être montré plus doux, plus honnête envers Danny.

— Non. Seulement moi. Seulement Miller.

Danny regarda par-dessus son épaule.

— Madrigal l’a fait... après... avec son rasoir. Un message de la part de Hinestroza. Une manière de me prévenir de ne pas foirer encore une fois en ramenant un homme qui n’était pas digne de confiance. Et la cicatrice était destinée à me rappeler ce que j’avais fait – que j’avais choisi ma vie à celle d’Ortiz.

Le désir de tuer un autre être vivant n’avait jamais été aussi vif dans le sang de Miller. Il voulait cinq minutes dans une pièce avec Madrigal et Hinestroza, il voulait les faire souffrir de la manière dont ils avaient fait souffrir Danny durant toutes ces années.

Il se laissa tomber à genoux face au corps de Danny, relevant le boxer de ses mains pour découvrir la petite ligne blanche. Il laissa doucement courir ses doigts dessus, Danny tremblant sous son toucher. Miller baissa la tête et lécha la cicatrice du bout de la langue, doucement.

— Miller, soupira Danny, sa voix lasse et triste.

Il recula, essayant de s’échapper.

— Ne fais pas ça... s’il te plaît.

— C’est bon. Ça ne doit plus signifier ce qu’il voulait que ça représente. On peut changer ça, en faire quelque chose d’autre. Comme nous l’avons fait pour le serpent sur ton dos.

— On ne le changera pas. On ne le changera pas en quelque chose de mieux.

Danny retira sa jambe de sous Miller.

— Ça fait partie de ce que je suis. Tu ne peux pas effacer tous ces fragments dégoûtants de mon être, ces parcelles qui ne correspondent pas à celui que tu voudrais que je sois.

Miller se releva, enfouit les mains dans ses poches.

— Ce n’est pas ce que j’essaie de faire.

Il ne s’était jamais senti aussi écrasé par la tristesse, même pas lorsque sa mère était morte – c’était comme un étau d’acier autour de sa poitrine, l’étouffant avec sa peine.

— Ne t’avise pas de me mentir. Je vois toujours lorsque tu mens.

Danny avait raison – bien sûr qu’il avait raison. Miller n’avait-il pas espéré, plus d’une fois, pouvoir ressentir pour Rachel ce qu’il ressentait pour Danny ? Que Rachel puisse être la première personne à laquelle il

pensait en se levant le matin et la dernière qu'il voulait toucher en se couchant le soir ? Ou au moins, que Danny soit un homme différent, un homme droit et honnête, un homme qui n'aurait pas passé la majorité de sa vie dans l'obscurité ?

— Je ne sais pas quoi te dire, admit Miller, ses épaules s'abaissant sous la défaite. Je suis confus. À propos de toi, de moi, de nous. Je ne sais même plus qui je suis. Ou ce que je veux vraiment.

Danny refusait de le regarder, sa mâchoire fermée et serrée, les yeux rivés sur le sol.

— Danny, dit Miller, les larmes emplissant sa gorge.

Même sans possibilité d'un futur ensemble, l'idée que ça se termine ainsi entre eux était insoutenable. Danny répondit automatiquement à la douleur de sa voix, levant les yeux pour ancrer son regard dans celui de Miller, la colère refluant devant la compassion, sa main se levant. Miller était émerveillé par son propre égoïsme à chercher le réconfort de la part d'une personne qu'il venait juste de blesser, s'octroyant ce que Danny ne pouvait probablement pas se permettre d'offrir.

Mais Miller le revendiqua quand même, se laissant approcher par le murmure de Danny.

— Viens là.

Danny laissa courir son pouce sous l'œil de Miller, l'embrassa doucement, de la même manière que la première fois.

Ils se retinrent tous deux durant un court instant, puis les mains de Danny trouvèrent le torse de Miller, se faufilant entre leurs corps pour tirer doucement sa ceinture. Miller se démena avec les boutons de sa chemise, voulant se débarrasser de ses vêtements, relents de sa profession. Il y avait une certaine urgence dans leurs gestes, un désir d'effacer les souvenirs de ce matin, mais il y avait une certaine mélancolie aussi, de savoir ce que cela signifiait pour tous les deux.

Une fois complètement nus, Danny s'allongea sur le lit et Miller rampa près de lui. Ils se pressèrent l'un contre l'autre, le dos de Danny contre le torse de Miller, sans bouger, se tenant simplement l'un contre l'autre. Miller pouvait sentir le cœur de Danny battre sous sa main, ses cheveux sombres glissant contre sa joue.

Miller se pencha pour embrasser ce petit creux à la jonction du cou et de l'épaule de Danny, sa bouche suivant son os, puis derrière, plongeant pour

mêler la langue du serpent à la sienne. Danny frissonna contre lui, sa respiration se faisant plus saccadée lorsque Miller le prit dans sa main, le liquide suintant sur ses doigts.

Danny tourna la tête jusqu'à ce que leurs bouches se rencontrent, la langue de Miller douce contre la sienne, comme pour s'excuser de toutes les horreurs qu'ils s'étaient jetées à la figure. Danny mordit doucement le menton de Miller, souriant contre sa peau.

— Ta barbe me manque, souffla-t-il.

— Je la laisserai repousser.

Danny voulut se retourner, mais Miller l'en empêcha.

— Non, comme ça. Juste comme ça.

Il roula pour attraper la lotion sur la table de nuit, revenant pour s'emboîter contre le corps de Danny. Danny remonta sa jambe contre son torse tandis que Miller se positionnait, se frottant contre lui, s'enfonçant légèrement avant de se retirer, encore et encore, jusqu'à ce qu'un long gémissement s'échappe de la gorge de Danny, se poussant contre Miller, le visage cramoisi.

Miller le pénétra doucement et Danny s'ouvrit pour lui, l'accueillant plus profondément. Il se demanda s'il pourrait un jour s'habituer au bonheur d'être en Danny, si merveilleusement bien ensemble, leurs corps ignorant le doute, la séparation ou de quoi demain sera fait, l'union de leur chair étant le seul projet sur leur agenda.

Miller se releva sur un coude, luttant pour garder les yeux ouverts. Il voulait voir la manière dont le visage de Danny se détendait et s'adoucissait à chaque poussée, sa langue serrée entre ses dents tandis qu'il bougeait avec lui, ondulant ses hanches. Miller se sentit frappé par le désir soudain que Danny l'appelle « bébé » de la même manière que l'autre jour contre cette porte, mais il ne pouvait pas se résoudre à le dire à haute voix.

Danny se tourna pour regarder Miller, ne le lâchant pas des yeux tandis que ce dernier se glissait en lui, grognant tandis qu'il s'enfonçait profondément, l'enserrant fermement. Le regard inébranlable de Danny laissa Miller exposé et dévoilé, la profondeur de ses sentiments pour Danny s'élevant en lui avec une force incontrôlable, le rendant presque malade de désir, arrachant les mots de sa bouche.

— Danny, je... c'est plus que ça pour moi, dit-il, l'urgence dans la voix, leurs lèvres se touchant presque, désespéré que Danny puisse entendre au-

delà des mots.

Il empoigna les hanches de Danny, ses doigts s'enfonçant dans sa peau.

— C'est bien plus que ça.

Danny arrêta de bouger, portant la main de Miller à sa bouche pour embrasser ses articulations, pour laisser courir la langue le long de la paume de Miller.

— Je sais, souffla-t-il.

Les larmes que Danny avait contenues toute la matinée se déversaient maintenant, coulant le long de son visage pour former une flaque inégale assombrissant les draps blancs.

Miller expira un souffle tremblant et attrapa les larmes de Danny dans ses mains. Ils firent l'amour en silence, excepté leurs gémissements et le bruit de leurs corps pressés l'un contre l'autre. Miller s'enfonça solidement et fermement, voulant que Danny soit heureux, qu'il se sente aimé. Danny jouit discrètement avec un profond soupir hésitant, se répandant sur sa propre main. Miller suivit de près, ses propres larmes mouillant la clavicule de Danny tandis qu'il tombait en arrière, son corps tremblant contre la peau chaude de son amant.

Malgré le chagrin, Danny avait offert à Miller ce dont il avait besoin, remontant sa main pour caresser ses cheveux.

— Chuuut... Miller. Tout va bien, murmura-t-il à son oreille.

Et Miller sut que, mérité ou non, il avait été pardonné.



Chapitre treize

Les vêtements de Danny ne lui allaient pas. Ils appartenaient à un homme de dix kilos de plus et de bien plus jeune. Quinze mois à Marion l'avaient dépouillé de beaucoup de choses, dont la moins importante était le poids.

— Hé, Butler, c'est l'heure d'y aller.

Le gardien s'avança vers lui, ricanant de la manière dont le jean de Danny lui tombait sur les hanches. Un seul faux mouvement et il formerait une flaque autour de ses chevilles.

Danny gardait une main sur sa ceinture au cas où, l'autre serrant un sac d'épicerie en plastique contenant son butin de prisonnier : deux lettres de sa mère pleines de récriminations et de « comment as-tu pu nous faire ça, Danny ? », un tube de dentifrice à moitié vide, et vingt et un dollar, le solde total de son compte de prisonnier.

— À plus tard, Butler, dit le gardien tandis que Danny s'avançait vers la lumineuse liberté.

Ses brèves sorties dans le jardin ne l'avaient pas préparé au soleil, à la manière dont il brûlait ses paupières et laissait des empreintes chatoyantes derrière lui, lui brouillant la vue.

— Merci, murmura-t-il

Il se sentit soudain apeuré, bien que s'éloigner de cet endroit avait été sa seule et unique pensée journalière durant tout le temps qu'il avait passé enfermé. Il ne savait pas vraiment où aller ou quoi faire, il n'avait même pas de quoi se payer un billet de bus jusqu'au Texas.

Il n'avait plus entendu parler de Hinestroza depuis le jour où il avait été arrêté, vendu par un dealer qui avait été attrapé avec la cocaïne qu'il venait juste de récupérer auprès de Danny. Les Fédéraux lui étaient alors tombés dessus à bras raccourcis, lui offrant des deals bien trop beaux pour être vrais, et lui envoyant des menaces comme des confettis. Mais il n'avait rien lâché, avait refusé de donner le moindre nom. Son cas avait fini sur le bureau d'un avocat public croulant sous le boulot, épuisé et cynique. Il avait arrêté de s'occuper de Danny lorsque ce dernier avait refusé de faire appel.

— Danny !

La voix l'appelait de l'autre côté de la rue, où un homme trapu en lunettes de soleil sombres était adossé contre une voiture noire.

— Oui ? demanda Danny sans bouger.

— Monte. Je te dépose.

— Qui es-tu ?

— Monte dans la voiture. On ne va pas discuter de ça ici.

Danny hésita, regardant des deux côtés de la rue. L'homme fit quelques pas dans sa direction.

— M. Hinestroza m'envoie, souffla-t-il.

Danny contourna la voiture et s'installa sur le siège arrière, glissant contre le cuir doux avec un soupir satisfait.

— M. Hinestroza est là ? demanda-t-il, s'adressant au cou épais du conducteur.

— Non. Il est à Dallas.

— Tu me conduis jusqu'au Texas ?

— De quelle autre manière comptais-tu t'y rendre ?

Il leur fallut onze heures pour atteindre Dallas, roulant sans presque ne jamais s'arrêter sauf pour de brefs arrêts essence et nourriture. Le chauffeur, qui ne dit jamais son nom à Danny, semblait se satisfaire du silence. Et pour une fois, Danny s'en fichait. Il dormit pratiquement tout le trajet, capable pour la première fois depuis plus d'un an de fermer les yeux sans avoir peur. Il se réveillait seulement pour manger, dévorant des quantités de hamburgers gras et de frites trop salées – essayant désespérément de remplir cet espace vide qui s'était creusé en prison.

Le soleil se couchait lorsqu'ils arrivèrent finalement dans le centre-ville de Dallas, le rougeoiement rose orange du soleil se réfléchissant sur les gratte-ciels de verre. Le chauffeur se gara devant un hôtel chic, éloignant d'un signe de la main le valet qui approchait.

— Il est dans la chambre 1215. Il t'attend.

Le chauffeur posa un bras sur le dossier du siège pour dévisager Danny par-dessus ses lunettes.

Danny s'arracha de la voiture, son corps criant de protestation après être resté plié en deux pendant si longtemps. Il se sentait idiot à transporter son sac plastique à travers le hall, mais il ne voulait pas le laisser derrière lui.

Les trois côtés de l'ascenseur étaient décorés de miroirs, reflétant une image bien trop réelle du corps décharné de Danny, de profonds cercles violets sous ses yeux qui lui donnaient un regard hanté. Il lécha sa paume et aplatit ses cheveux du mieux qu'il put, apeuré lorsqu'il sentit sa propre odeur. Il avait vraiment besoin de prendre une douche.

Il frappa à la porte de bois sombre de la chambre 1215. Il entendit des bruits étouffés de pas sur la moquette et la porte s'ouvrit, Madrigal lui souriant de l'autre côté.

— Salut Danny.

Danny passa devant lui, les poils de sa nuque se hérissèrent lorsque leurs corps se frôlèrent. Il ne pouvait plus voir cet homme sans sentir sa cuisse l'élancer, prouvant que ce souvenir avait l'effet désiré.

— Danny.

Hinestroza se tenait devant la fenêtre, la lumière de ce début de nuit s'épanouissant derrière lui, jetant des ombres sur son visage.

— M. Hinestroza.

Danny supposa qu'il devrait être inquiet, mais savait que si Hinestroza lui voulait du mal, il serait venu à lui en prison.

Hinestroza s'avança, s'arrêtant à quelques pas de la poitrine de Danny, ses yeux sombres posés sur lui – buvant ses secrets, dégustant sa douleur comme du vin.

— Tu as traversé une mauvaise passe, Danny, dit-il. Mais tu es dehors à présent. Et je suis très fier de toi.

Il prit Danny dans ses bras, le serrant avec force, tapotant son dos.

Il fallut un moment à Danny pour réagir, pour passer ses bras autour de Hinestroza. Ils se connaissaient depuis plus de cinq ans et jusqu'à aujourd'hui, c'est à peine s'ils s'étaient serré la main. Ce qui devait être une simple accolade se révéla être une étreinte réconfortante. Cela faisait longtemps que personne n'avait touché Danny sans violence ni indifférence. Cela faisait longtemps que personne n'avait accordé de l'importance au fait qu'il soit vivant ou mort.

Danny ferma les yeux, ravalant un sanglot. Il laissa Hinestroza reculer à contrecœur, et le vit se frotter inconsciemment le nez.

— Pourquoi n'irais-tu pas prendre une douche ? On pourra aller dîner ensuite. Discuter.

— D'accord, acquiesça Danny. Mais je n'ai rien à me mettre.

— J'ai récupéré quelques affaires de ton appartement, intervint Madrigal. Ça ne me semble plus être à ta taille, ceci étant dit. Tu ne ressembles à rien, Danny, ajouta-t-il en lui offrant un clin d'œil.

— Ferme là, ordonna Hinestroza, en faisant claquer ses doigts.

Danny ne put ravalier le petit sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres lorsqu'il regarda le visage de Madrigal rougir d'embarras.

— Vous êtes allés à mon appartement ? demanda tout à coup Danny.

— J'y ai envoyé Madrigal pour récupérer quelques-unes de tes affaires.

— Pourtant je pensais... avec la prison, je pensais que je n'avais plus d'appartement.

— J'ai payé le loyer pendant que tu étais en prison. Il est exactement tel que tu l'as laissé.

Hinestroza tapota la joue de Danny, d'une manière que même son propre père n'avait jamais eue.

— Tu fais des choses pour moi, Danny, et je fais des choses pour toi. C'est comme ça que ça marche.

Comment était-ce possible de haïr et aimer une personne en même temps ? Savoir qu'elle était responsable du cloaque qu'était votre vie, mais vivant pour lui plaire ? Savoir qu'elle était capable des actes les plus démoniaques et trouver une once d'humanité enterrée au-dessous ? Ce n'était pas uniquement la peur qui liait Danny à Hinestroza. Cela aurait été moins douloureux si ça avait été le cas. Mais il y avait de la loyauté également, un besoin féroce pour Danny de rendre Hinestroza fier de lui. Il avait honte de le savoir, mais cela ne diminuait pas son envie.

— Allez. Va te laver.

Hinestroza sourit d'un sourire froid, mais avec une touche d'admiration dans ses yeux, juste pour Danny.

— On va trouver un bon restaurant. Tu as besoin de vraie nourriture.

— Merci, dit Danny, et il le pensait.

Il s'était senti si seul derrière les murs de la prison, sans aucun endroit au monde où aller. Et voilà qu'il allait retrouver son ancien appartement, qu'il avait quelqu'un avec qui aller dîner, et un monde auquel il appartenait. Hinestroza avait acheté Danny avec rien, mais la vérité, c'est qu'il aurait pu l'avoir, pour bien moins.

— Bon Sang, rit Miller, arrête de faire ça !

— Quoi ? murmura Danny, sa langue s'enfonçant dans l'oreille de Miller. Ça... ou ça ?

Miller donna un coup d'épaule, renvoyant ainsi Danny vers son côté du lit, tous deux enfouis sous les couvertures, de la tête aux pieds.

Danny sourit.

— Tu sais à quoi ça me fait penser, d'être au lit comme maintenant ?

Son souffle était chaud dans l'air tandis qu'il parlait, leurs respirations combinées réchauffant leur caverne matelassée.

— Quoi ?

— Quand j'étais petit, je construisais des forts dans mon lit. J'utilisais quelques oreillers et une couverture, et parfois ma mère me donnait un goûter à emporter dedans, des cookies ou un brownie. Même si c'était toujours risqué, parce que mon père m'aurait mis une dérouillée s'il avait découvert que je mangeais au lit.

— Parfois, on construisait des forts à l'extérieur, sourit Miller, sa peau scintillant tel un arc-en-ciel à cause de la lumière qui brillait à travers le couvre-lit à motifs.

— Construire le fort était toujours plus amusant qu'être dedans. J'y allais, mais après je me sentais un peu seul – personne à qui parler, personne avec qui le partager.

Danny entortilla une mèche de cheveux de Miller autour de son doigt.

— Je le préfère de cette façon... avec toi.

Miller fixa Danny, ses yeux illisibles dans la faible lumière. Puis il pressa sa bouche contre celle de Danny, sa paume encerclant sa nuque tandis qu'ils s'embrassaient. Danny rejeta les couvertures d'une main, l'air chaud de la chambre parut presque froid lorsqu'il frappa leurs joues brûlantes. Ils étaient dans un nouveau motel à présent, un endroit plus sympa où le chauffage fonctionnait.

Depuis leur dispute, ils avaient fait attention, avançant doucement par peur de rouvrir les blessures. Ils n'avaient pas reparlé des révélations de Danny à propos d'Ortiz, avaient prétendu que leurs larmes n'avaient jamais coulé. Mais les conséquences pesaient lourd entre eux, ce matin encore, empreint des mots qu'ils n'avaient pas prononcés.

Danny pinça la lèvre inférieure de Miller pour attirer son attention, souriant lorsque ce dernier grogna doucement en retour.

— Est-ce qu'on va sortir du lit aujourd'hui ?

— Oui, je n'ai pas le choix. J'ai un rendez-vous avec le procureur dans une heure.

Danny retira trop vite sa main, s'accrochant aux cheveux de Miller.

— Désolé.

Il se laissa retomber sur le dos, un bras replié sous sa tête.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Miller, s'allongeant à son tour, ses yeux brillant d'un éclat d'inquiétude.

— Je pense juste à ce qui nous attend, soupira Danny, tirant sur ses lèvres avec son pouce et son index.

Il tourna la tête pour regarder Miller.

— Quand je témoignerai, ce sera derrière un écran ?

Miller secoua la tête.

— Ce n'est pas nécessaire. Hinestroza sait qui témoigne contre lui. Ce sera une audience à huit clos, alors ça ne posera pas de problème que tu sois à la barre des témoins.

Miller se tut.

— Pourquoi ?

— J'aurais aimé ne pas avoir à le regarder quand je témoignerai.

— Il ne pourra pas te faire de mal, Danny. Il ne peut pas t'atteindre.

Danny ne répondit pas, reposant ses yeux sur ses pieds qui dessinaient des cercles sans fin sous les draps.

— Ce n'est pas parce que tu as peur, n'est-ce pas ?

— Ne te méprends pas, Miller, je suis mort de trouille. Mais non, ce n'est pas de ça que je voulais parler.

— Alors, quoi ?

Miller faisait de son mieux pour paraître compréhensif, mais Danny pouvait entendre l'impatience suintant dans ses mots.

— Je déteste abandonner Hinestroza. Je déteste avoir à lui renvoyer la confiance qu'il avait en moi en pleine figure.

Danny ferma les yeux, ne voulant pas être témoin du changement d'expression de son amant.

— Bon sang, s'exclama Miller. Comment peux-tu encore tenir à cet homme, t'inquiéter de ce qu'il ressent ou de ce qu'il peut lui arriver ? Après ce qu'il a fait à Ortiz ? Après ce qu'il t'a fait ?

— Hinestroza n'a pas tué Ortiz, Madrigal l'a fait.

— Danny... jaillit la voix incrédule de Miller.

Danny avait conscience que ses mots pouvaient s'apparenter aux délires d'un homme fou, et il se demanda brièvement s'il devait s'autocensurer. Mais il ne voulait pas faire semblant. Pas avec Miller. Il voulait lui révéler toutes les facettes compliquées, embrouillées de sa personnalité qui ne disparaîtraient jamais.

— Je sais que Hinestroza a ordonné qu'on le tue, Miller. Je ne suis pas stupide. Mais il avait ses raisons. Elles étaient peut-être cruelles et sans pitié, mais il avait des raisons. Madrigal par contre, l'a tué simplement parce que c'était marrant.

— Tu penses que le fait qu'Ortiz vole de la drogue était un motif suffisant pour justifier qu'on le torture à mort ?

— Non, bien sûr que non. Mais Hinestroza se fout de ce qui est juste ou non. Seul importe le résultat. Faire en sorte que les gens ne le sous-estiment pas ou n'essayent pas de le doubler. La violence est son moyen de communication.

— Mais ce n'est pas de la justice, Danny. C'est simplement de la perversion.

Danny laissa échapper un rire amer.

— La justice ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Ce mot a-t-il même une signification ? C'est ce que vous faites, les gars ? Où est la justice dans le fait d'enfermer un gosse de vingt-deux ans dans une prison de haute sécurité parce qu'il a volé un peu de coke ? Le jeter là-dedans pour qu'il se fasse tabasser et déchiqueter comme un bout de viande ? Tu penses que ma punition était à la hauteur de mon crime, Miller ?

Il observa Miller déglutir, sa pomme d'Adam devenant une boule rigide dans sa gorge.

— On ne parle pas de toi. On parle de Hinestroza, et je ne peux pas croire que tu puisses le défendre, bon sang ! s'écria Miller, son ton montant crescendo.

— Je le connais depuis longtemps, dit Danny, sa voix vibrante d'émotion. Tu te concentres uniquement sur ce qui est mauvais en lui. Mais je vois plus que ça. La vérité c'est que je lui ressemble plus que je ne te ressemble.

Miller s'éloigna, manœuvrant pour s'asseoir au bord du lit, enfouissant sa tête dans ses mains.

— Je ne comprends pas que tu puisses dire une telle chose, Danny. Il a fait de toi un criminel. Il t'a forcé à vivre cette vie.

Danny rampa à genoux jusque derrière Miller, glissant ses jambes autour de ses hanches pour l'étreindre par-derrière.

— Tu es toujours si prompt à penser que les gens n'ont qu'une seule facette, Miller. C'est plus compliqué que ça.

Il laissa courir sa bouche sur la colonne vertébrale de Miller, ses lèvres cognant contre ses os.

— Hinestroza m'a peut-être ouvert l'accès, mais j'ai passé le seuil sans hésiter et je n'ai jamais beaucoup cherché les portes de sortie.

Miller inspira profondément, ses doigts caressant les mollets de Danny.

— Est-ce comme ça que tu te punis ? demanda finalement Miller. En rejetant toute la faute sur toi au lieu de lui accorder sa part du blâme ?

Danny essaya de reculer, mais Miller serra ses jambes, l'empêchant de s'enfuir.

— Peut-être, s'étrangla Danny. Peut-être que c'est ce que je fais. Mais il m'a protégé durant des années. Il était ce que j'avais de plus proche d'une famille. Et non, je n'ai pas besoin que tu me dises à quel point c'est malsain.

Il posa son front sur le dos de Miller.

— Je sais qu'il mérite d'aller en prison. C'est simplement que je ne veux pas faire partie de ceux qui vont l'y envoyer.

— Tu as parfaitement raison, il le mérite, répondit Miller d'un air vicieux. Il mérite même pire. Et si je joue ne serait-ce qu'un petit rôle afin que ça arrive, je serai un homme heureux.

Danny ne répondit pas. Miller n'avait jamais vu à quel point les filles et la petite fille de Hinestroza l'adoraient, la manière dont le visage de sa femme s'illuminait lorsqu'il entra dans une pièce. Miller n'était jamais sorti de prison, se sentant seul et effrayé pour trouver Hinestroza de l'autre côté, l'attendant avec des mots pleins d'éloges et de réconfort. Tout ce que Miller pouvait voir était Ortiz. Mais Danny savait que plus d'une personne était responsable de la mort d'Ortiz, que ses mains ne seraient jamais propres.

Miller laissa doucement tomber les jambes de Danny sur le sol.

— Je devrais commencer à me préparer, dit-il, ses doigts jouant avec le drap. Je ne peux pas être en retard pour la réunion.

— Combien de temps ? demanda Danny, la voix rauque. Combien de temps devant nous avant que je doive m'en aller ?

La réponse de Miller était étouffée, parlant à travers ses lèvres à moitié fermées.

— Une semaine, peut-être moins.

Une semaine. Peut-être moins. Danny essaya de s'imaginer se réveillant dans une ville lointaine, sans Miller à ses côtés, ses draps sentant la lessive et non pas le sexe et la cannelle de la peau de son amant. Il s'imagina rentrant le soir dans un appartement sombre, regardant tout seul la télé, se demandant constamment où était Miller et s'il était heureux.

Danny voulait être le genre d'homme qui ne doute pas que les choses s'arrangent, qui croit tout au fond de lui que la vie va commencer à lui offrir les cadeaux dont elle s'était montrée si avare jusque-là. Il voulait espérer que lui et Miller puissent trouver un moyen d'être ensemble. Mais c'était la vraie vie, et les hommes comme lui n'obtenaient pas leur happy end. Quoi qu'il en soit, il voulait quitter Miller d'une meilleure manière que celle dont ils s'étaient rencontrés, il désirait que Miller comprenne ce qu'il signifiait pour lui.

— Tu es la chose la plus belle, la plus vraie qui ne me soit jamais arrivée, dit calmement Danny. J'ai passé ma vie à faire de mauvais choix. Mais ça, avec toi, c'est peut-être la seule décision de toute ma vie que je suis fier d'avoir pris.

Il se serra contre le dos de Miller, enveloppant ses bras autour de sa taille.

— Je ne m'en excuserai jamais.

Le corps de Miller se relâcha contre le sien, ses mains saisirent celles de Danny lorsqu'ils s'allongèrent l'un contre l'autre. Danny voulait hurler et se débattre comme un animal blessé, l'implorant pour qu'il trouve une solution pour que ça marche. Mais ça ne servait à rien. Danny avait appris très tôt que parfois, il n'y avait rien d'autre à faire que souffrir.

Miller tira sur sa cravate, s'assurant qu'elle était droite et ne tombait pas trop bas, avant de tourner le dos à son reflet. Danny était affalé sur une chaise à côté de la fenêtre et dévisagea doucement Miller de la tête aux pieds, laissant échapper un sifflement vorace.

— Ferme là, dit Miller, glissant dans son manteau noir.

— Quoi ? demanda Danny. Tu es très beau.

Miller sentit ses joues s'échauffer.

— Merci, répondit-il, luttant contre son envie de baisser les yeux vers le sol. Mais tu m'as déjà vu en costume avant.

— Je sais. Je t'avais déjà trouvé beau.

Danny parvint à lui offrir un clin d'œil et un sourire en même temps qu'il se relevait.

— Même si je voulais te botter le cul, ajouta-t-il.

Il se tut, attrapant sa veste en cuir de la chaise.

— Tu es sûr que je peux venir avec toi ?

— Oui. Je ne veux pas que tu restes ici tout seul. Colin a dit qu'on passerait par l'entrée du sous-sol du tribunal, comme ça personne ne pourra te voir. Il devrait arriver dans une minute.

Au même instant, Miller entendit le bruit d'un klaxon. Il jeta un œil par la fenêtre et vit Colin garer une berline vert foncé aux vitres teintées.

— Il est là, informa Miller avant de laisser retomber les rideaux. Tu es prêt ?

— Oui, répondit Danny.

Il semblait calme, maître de lui, le Danny de Miller reclus derrière un mur d'indifférence. Miller ne lui en voulait pas. Danny refaisait son entrée dans le monde, il ne pouvait pas se permettre d'avancer sans se protéger, pas même avec Miller à ses côtés.

— Salut, s'exclama Colin alors qu'ils approchaient de la voiture.

Miller pointa le siège arrière à Danny, prenant la place du passager.

— Allons-y, dit-il en fermant la porte.

Colin pivota, atteignant le siège arrière avec sa main droite.

— Colin Riggs.

— Danny Butler.

Danny se pencha pour serrer sa main et l'odeur de sa peau flotta jusqu'au nez de Miller.

Colin se remit en place et démarra. Il jeta un œil à Miller.

— Tu as oublié de te raser aujourd'hui ? demanda-t-il, apparemment amusé, un sourire au coin des lèvres.

— Hein ?

Miller passa sa main sur sa joue rugueuse.

— Oui apparemment, marmonna-t-il, le sourire de Danny lui brûlant la nuque.

Le tribunal fédéral tordait toujours l'estomac de Miller d'anticipation, même s'il n'était pas là pour être appelé à la barre. Cet endroit représentait le champ de bataille le plus redouté, où les mots étaient des armes de choix. Les avocats de la défense étaient là pour faire voler les paroles de Miller en éclat, pour l'obliger à se tromper dans les faits, à changer sa version de la vérité en mensonge. Il ne pouvait jamais passer les portes sans se préparer à la guerre.

Le bruit de leurs pas résonna dans la rotonde caverneuse, deux paires de chaussures de ville cliquant délibérément et le bruit sourd des boots de Danny fermant la marche. Les murs vitrés du hall d'entrée s'étendaient sur trois étages, les rayons obliques du soleil illuminaient l'immense sculpture en fonte au centre de la pièce. C'était une collection de cinq fines colonnes dont les pointes étaient une variété d'instruments tranchants qui représentaient des lances ou des flèches. Lorsque Miller l'avait vue la première fois, il s'était fait la réflexion que cela ressemblait à des instruments de torture.

Même avec les deux pieds bien ancrés dans le camp de l'accusation, il pouvait imaginer que la sculpture, appelée « Les Sentinelles de la justice », n'était pas du tout réconfortante auprès des accusés en attente de procès.

Ils escortèrent Danny dans une petite salle de conférence à l'intérieur du bureau principal du procureur. Elle était vide, excepté une table, deux chaises et un tas de livres de droit empilés. Danny en attrapa un et haussa un sourcil.

— Un vrai *page-turner*, marmonna-t-il en se laissant tomber sur un siège.

— Nous revenons bientôt, l'informa Miller, ses yeux disant à Danny que tout se passerait bien, mais sans être certain qu'il ait bien reçu le message.

L'assistant du procureur Patterson les fit patienter dans le hall pendant dix minutes. C'était une routine à laquelle Miller était habitué, les procureurs ayant toujours besoin de prouver leur supériorité, même s'ils étaient tous censés jouer pour la même équipe.

Tanya Patterson était assise derrière son bureau lorsqu'ils furent conduits à l'intérieur, sa peau couleur cacao mise en valeur par un tailleur couleur crème. Elle leur offrit un sourire pincé, mais Miller ne le prit pas personnellement. Ce qui lui manquait de chaleur, elle l'avait transformé

pour devenir un procureur implacable, bien préparé dans la salle d'audience et pas facile à intimider. Miller savait qu'elle s'occuperait du cas de Hinestroza lourdement armée.

— Asseyez-vous, dit-elle, leur indiquant deux sièges de cuir bordeaux de l'autre côté de son bureau.

Une fois, qu'ils furent confortablement installés, elle croisa les mains sur son sous-main.

— Nous avons un problème avec ce dossier, commença-t-elle sans préambule.

— Quel genre de problème ?

Les bras de Miller se couvrirent de chair de poule. Il sut aussitôt que ça sentait mauvais, le doute s'enroulant chaudement autour de son intestin.

— Nous ne pouvons pas ramener Hinestroza aux États-Unis pour ce procès.

Miller la fixa.

— Je croyais qu'on s'était occupé de tout. On m'a dit de ne pas m'inquiéter et que tout était pris en main.

— C'était le cas, avant que votre témoin ne l'ouvre auprès de son ex-femme et que Hinestroza découvre ce qu'il se passait. À présent, il ne met plus un pied ici. Il reste bien au chaud en Colombie. Ou s'il est venu ici, nous n'en avons pas entendu parler par nos réseaux habituels.

Elle soupira.

— Bien sûr, si nous pouvions mettre la main sur ses relevés téléphoniques plus rapidement, ça pourrait aider. En attendant, à peine découvrons-nous où il est qu'il est déjà ailleurs.

— Nous avons fait de notre mieux pour les relevés téléphoniques. Et vous le savez, protesta Miller. Ce n'est pas la faute de Danny !

— Tanya, intervint Colin. Quel est le résultat ? Vous faites un procès à Hinestroza ou non ?

— J'aurais adoré, dit Patterson, croyez-moi. Mais s'il n'y a personne en chair et en os dans le box des accusés, il n'y a pas de procès.

— Que va-t-il se passer à présent ? demanda Miller. Danny va devoir attendre, pour entamer sa nouvelle vie, que nous puissions ramener Hinestroza ?

Patterson observa ses ongles manucurés.

— Non. Il y a de grandes chances qu'il n'y ait jamais de procès.

Elle releva les yeux vers Miller.

— Nous laissons partir Butler.

Miller cligna lentement des yeux, Patterson devenant un peu floue devant lui. Il avait entendu ses paroles, mais ne pouvait pas leur donner un sens.

— Quoi ? Et qu'en est-il du programme de protection des témoins ?

— Vous connaissez tous les deux la chanson. Pas de programme de protection des témoins sans témoin. Il n'est plus éligible.

Miller bondit de sa chaise, une main frappant contre le bureau.

— Ils vont le tuer ! éructa-t-il. Ils vont le tuer !

— Vous savez comment le système fonctionne, Miller, dit Patterson, sa voix condescendante d'avocate raclant sa peau comme du papier de verre.

Et le pire était qu'il le savait. Il avait vu des scénarios similaires se jouer des dizaines de fois. Les témoins étaient protégés jusqu'au jour où le verdict tombait, puis étaient lâchés dans la nature, comme si l'on ne pouvait pas commanditer d'assassinat derrière une barrière électrique. Les hommes étaient contraints de plaider et étaient informés trop tard que le programme de protection des témoins n'était pas disponible pour eux. Ça n'avait jamais dérangé Miller par le passé. Il se servait de son témoin pour obtenir des informations et l'oubliait aussitôt le procès achevé. Sacrifier des délinquants sur votre chemin pour atteindre les plus grands criminels était le jeu que tout le monde pratiquait. Et tout le monde comprenait les règles. Mais c'était avant, avant Danny.

Miller bondit sur ses pieds, s'éloignant lorsque Colin lui attrapa le bras.

— Je l'ai obligé à passer ce marché. Je ne lui ai pas laissé le choix parce que nous avons besoin d'un témoin, un bon témoin. Et nous l'avons eu parce que je lui ai promis qu'il serait en sécurité. Et maintenant, nous le relâchons ? C'est ce que nous allons faire ?

— Écoutez.

Patterson se leva en poussant de ses deux mains sur les accoudoirs, laissant sa chaise à roulettes grincer sur le parquet.

— Ce n'est pas la situation idéale, je l'admets. Mais nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons pas le protéger indéfiniment. Et honnêtement, Miller, je pense que vous oubliez que c'est le casier judiciaire de Butler qui l'a conduit dans ce pétrin à la base. Ce n'est pas vraiment un enfant de chœur.

— Je me fous de savoir si c'est Jack l'Éventreur, nous le laissons partir et il meurt le lendemain ! hurla Miller. Avez-vous vu ce que Hinestroza fait subir aux gens qui le trahissent ? En avez-vous la moindre idée ?

— Vous feriez mieux de vous calmer, Agent spécial Sutton, le prévint Patterson d'une voix glacée. Je veux bien abandonner les poursuites sur M. Butler pour possession d'arme vu qu'il a accepté de nous aider. Mais faites en sorte qu'il comprenne, cependant, que s'il s'attire de nouveau des ennuis, les poursuites pour possession d'arme seront rétablies.

Miller en resta bouche bée.

— Vous vous foutez de moi ? Je suis supposé sortir d'ici et lui dire « désolé, le marché est tombé à l'eau. Bonne chance pour rester en vie. Et, au fait, tu devrais nous remercier parce qu'on ne te poursuit pas pour possession d'arme » ?

— Miller calme-toi, dit Colin, s'approchant dans sa ligne de vision, essayant d'attraper son regard.

— Ne me dis pas de me calmer ! enragea Miller. Je lui ai donné ma parole qu'il serait en sécurité. Il a risqué sa vie et maintenant...

La voix de Miller se brisa et Colin détourna les yeux, l'inconfort gravé dans le moindre trait de son visage.

— Allez vous faire voir, murmura Miller, se ruant vers la porte.

Il s'élança dans le couloir qui le séparait de Danny, enveloppé dans une tornade de rage, balloté de tous les côtés par la culpabilité, la honte, et par cette horrible prise de conscience que son propre zèle à faire couler le sang de Hinestroza avait conduit à cette situation. Il était si anxieux à l'idée d'épingler Hinestroza qu'il avait ignoré le côté humain de Danny, l'avait manipulé et menacé et l'avait fait plier à sa volonté.

Et en quoi est-ce différent de ce que Hinestroza a fait durant ces dix dernières années ? Vous êtes peut-être des côtés opposés de la loi, mais vos méthodes pour briser Danny semblent terriblement similaires.

Miller voulait retourner dans cette salle d'interrogatoire froide où le sang cuivré de Danny embaumait l'air, si arrogant et sûr de lui, et lui murmurer à l'oreille « *Ne tombe pas dans le panneau. Ne crois pas un mot de ce que je raconte. Bats-toi contre moi, bats-toi contre moi* ». Parce que Danny avait raison. La justice n'existait pas.

La liste des caractéristiques potentiellement pertinentes du comportement criminel est longue. Le fait qu'ils peuvent se regrouper en de multiples conditions signifie que la liste de permutations possibles des facteurs est pratiquement infinie. Les relations appropriées entre ces différents facteurs sont extrêmement difficiles à établir, car ils sont souvent ancrés dans un contexte spécifique.

Danny referma d'un coup sec le *Guide de Détermination des Sentences Fédérales*, le bruit ponctué par la porte de la salle de conférence qui s'ouvrait d'un coup sec.

— Salut, dit-il, relevant la tête vers Miller et Colin qui pénétraient dans la pièce.

Il tapota la couverture du guide.

— Cette merde est carrément ennuyeuse. Pas de quoi s'étonner que les avocats soient des enfoirés. À force de devoir lire ces conneries toute la journée, vous devez...

Le reste de la phrase mourut dans sa gorge lorsqu'il découvrit le visage de Miller, brûlant de colère, incapable de poser ses yeux sur lui, les muscles de sa mâchoire aussi serrés que de l'acier.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se mettant debout.

— Il n'y aura pas de procès.

La voix de Miller se répercuta avec force contre les murs de la pièce, ses mains se transformant en poings tandis qu'il parlait.

Miller fit le tour de la table, pour se rapprocher de Danny.

— D'accord, dit-il. Pourquoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— On ne parvient pas à faire venir Hinestroza dans le pays, expliqua Colin et sans lui...

— Tu sais, il m'avait prévenu, le coupa Miller. Danny m'avait prévenu il y a des semaines de ça, que nous ne pourrions pas faire venir Hinestroza. Et je lui avais répondu de ne pas s'inquiéter. Je lui avais dit qu'on s'en occupait.

Miller aboya quelque chose qui aurait pu être un rire.

— Miller, dit Danny, s'approchant pour toucher son bras.

Il pouvait voir que Colin les observait, ses yeux allant et venant entre eux, et il laissa retomber sa main.

— Sans lui, nous ne pouvons pas aller plus loin.

Miller ferma les yeux, frottant son visage de sa paume.

— Et s'il n'y a pas de procès, alors tu n'es pas un témoin. Et si tu n'es pas un témoin, alors il n'y a pas de programme de protection des témoins.

Les mots de Miller sortaient lentement, chacun s'empilant l'un au-dessus de l'autre, laissant Danny enterré au-dessous.

— Alors, je me retrouve livré à moi-même, dit-il.

Ce n'était pas une question. Et il n'était pas surpris. Il croyait en Miller, mais il ne croyait pas en cette légalité – ce système, ou cette justice, ou le fait que douze personnes dans le box des jurés et un juge derrière un banc trouvent toujours la bonne réponse.

— Nous pouvons te garder sous protection pendant encore trois jours, lui dit Colin. Pour nous laisser un peu de temps pour trouver une solution. Mais oui, après ça, tu es livré à toi-même.

— Seigneur, s'exclama Miller, en tournant le dos à Danny.

— Miller, il y a autre chose, dit Colin dans son dos. Selon Patterson, il y a des rumeurs qui circulent comme quoi tu es sur la liste de Madrigal maintenant. Apparemment, il a pris cet incident de pneu crevé personnellement.

Le corps de Danny se gela, chaque respiration brûlant ses poumons comme de l'acide. Il savait que Miller était en danger pendant qu'ils étaient ensemble. Madrigal n'aurait pas hésité à tuer toute personne qui se mettrait entre Danny et lui. Mais il avait pensé que Miller serait hors du chemin de Madrigal une fois que Danny serait parti, en sécurité pour continuer sa vie, pour fouler fièrement et en toute confiance ces couloirs.

— Nous allons devoir discuter sur le fait de devoir te mettre à l'abri, continua Colin devant le manque de réponse de Miller.

— Alors nous laissons Danny se débrouiller, mais nous protégeons les nôtres. C'est comme cela que ça fonctionne ?

— Miller, il a raison. Ne t'inquiète pas pour moi, répondit aussitôt Danny. Inquiète-toi pour toi. Madrigal n'abandonnera pas.

— Quand est-il de toi, Danny ? Où vas-tu pouvoir aller pour qu'il ne soit pas capable de te retrouver ?

— Je ne sais pas, répondit-il dans un haussement d'épaules. Je trouverai. Je trouve toujours.

Il lutta avec force pour masquer la détresse derrière ses mots.

Ils retournèrent au motel sans parler. Miller regardait à travers la fenêtre du siège passager et refusait tout contact visuel. La tension dans l'air était si

épaisse que les muscles de la nuque de Danny étaient douloureux, implacables, tels des doigts oppressants contre sa colonne vertébrale.

Lorsqu'ils se garèrent au motel, Miller ouvrit la porte d'un coup, se jetant hors de la voiture avant que Colin ne soit complètement arrêté. Danny bougea plus lentement, le vent glacé du nord tourbillonnant autour de lui lorsqu'il sortit.

— Danny ?

— Oui ?

Il passa sa tête dans l'habitacle chaud.

— Je suis désolé, dit Colin.

Ses paroles étaient sincères, mais ses yeux savaient déjà que Danny était un homme mort.

Danny acquiesça, refermant la porte dans un bruit sec. Il entra dans la chambre du motel et la verrouilla derrière lui, lançant sa veste par-dessus le manteau et la cravate que Miller avait déjà enlevés. Ce dernier faisait les cent pas dans le petit espace près du lit, ses longues jambes allant et venant, le désespoir émanant de lui comme des vagues de chaleur sur les trottoirs durant l'été.

— Pourquoi est-ce que tu ne me cries pas dessus ? demanda Miller avec colère, ses yeux brillant de culpabilité. Pourquoi ne me dis-tu pas que je suis un connard, hein ? Parce que tu avais raison sur toute la ligne, Danny. Tu avais raison !

— Oui, j'avais raison.

Danny s'assit sur le lit en soupirant.

— Nous allons trouver une solution, dit Miller. Tu m'entends ?

Danny rit – d'un rire creux, fatigué. Il n'y avait pas de solution. Ils étaient tous les deux des hommes traqués à présent, et Danny ne survivrait pas s'il arrivait quelque chose à Miller. Si Miller mourait, Danny mourait. Si Miller souffrait, Danny souffrait. Le cœur de Danny ne lui appartenait plus. Hinestroza possédait enfin la clé de l'entière coopération de Danny – et il ne le savait même pas. Le comble de l'humour noir.

Miller ôta son tee-shirt d'une main.

— Je vais prendre une douche. Ensuite, nous irons chercher à manger et nous discuterons.

Il caressa la joue de Danny du dos de la main.

— D'accord ?

— D'accord, répondit Danny.

Son faux sourire rebondit vers lui à travers le miroir du mur.

Il attendit d'entendre l'eau tomber puis se leva et se dirigea vers le miroir, étudiant son visage dans la glace. Ils pourraient s'enfuir, ensemble ou séparément, mais il voulait plus pour Miller qu'une vie de fuite, redoutant constamment ce qui l'attendrait au prochain tournant, ne dormant jamais tranquille. Danny connaissait le prix de la peur, et il n'allait pas accepter que Miller le paie.

C'est ta chance, Danny. Enfin, ta chance de pouvoir sauver une personne à laquelle tu tiens. Sauver la personne que tu aimes le plus au monde. L'unique personne que tu n'as jamais aimée.

Danny n'était pas un martyr. Il pouvait sentir les petites piqûres de terreur revenir à la vie, jusqu'à recouvrir tout son corps. Mais il ne pouvait pas nier la légitimité de cette décision. Danny avait attendu longtemps pour retourner la faveur à Ortiz, pour assumer ses actes. Et la voilà : une chance de se racheter pour ce qu'il avait fait à Ortiz, une chance de faire un choix qui bénéficierait à quelqu'un d'autre que lui pour une fois, une chance de sauver Miller et de lui rendre sa vie, une chance d'être le genre d'homme que Miller méritait.

Danny saisit le portable de Miller, déposé sur la commode avec son portefeuille et ses clés. Il ouvrit le portefeuille d'une main, laissant courir son doigt sur la photo du permis de conduire de Miller. Son visage était maussade, n'essayant même pas de sourire pour la photo. Danny voulait que Miller soit heureux, il voulait qu'il puisse vivre sans avoir à regarder par-dessus son épaule.

Il lui fallut deux essais pour composer le numéro qu'il avait mémorisé depuis dix ans, ses doigts tremblant contre les petites touches du clavier. Il porta le téléphone à son oreille, la tonalité semblait lointaine tandis qu'il s'observait dans le miroir. Il semblait en paix. Il semblait déjà mort.

Quelqu'un décrocha de l'autre côté, une voix profonde s'éleva entre eux. Danny prit une inspiration frémissante.

— M. Hinestroza ? C'est moi. C'est Danny.



OceanofPDF.com

Chapitre Quatorze

— Danny.

Il entendit la surprise dans la voix de Hinestroza, le petit redressement à la fin de son nom. Il pouvait l'imaginer confortablement installé sur son siège, les sourcils froncés de curiosité. Il ne trouverait la manière choisie par Danny pour le contacter rien d'autre qu'intrigante. Hinestroza était toujours amusé par une bonne surprise, sûr quant à son habileté à être le dernier à rire.

Danny essaya de parler, sa voix refusant de passer le barrage de sa gorge bloquée par l'angoisse et la peur du destin futur. Le silence s'étira douloureusement, un élastique tendu, empli de possibilités, attendant d'exploser et de prendre tout son sens.

— M. Hinestroza, parvint-il finalement à dire. Je veux... je veux passer un marché.

Hinestroza gloussa, sa langue claquant en un petit *tss-tss* contre son palais.

— Danny. Je n'ai pas besoin de passer de marché avec toi.

— Si, au contraire, le corrigea Danny, bataillant pour garder une voix ferme. J'ai été assez difficile à débusquer jusque-là. Madrigal m'a déjà laissé partir deux fois.

Hinestroza demeura silencieux pendant un instant.

— Fais-moi rire. Quelle sorte de marché as-tu en tête ?

— Un échange.

— Un échange ? Éclaire-moi.

— L'agent du FBI qui me protège. La rumeur dit que Madrigal compte le tuer aussi. Je veux que vous lui disiez de le laisser tranquille.

— Je me fiche de l'agent du FBI. Il n'aurait été qu'un incident sur le chemin menant jusqu'à toi.

— Mais vous pouvez arrêter Madrigal, non ? Je veux dire, si vous lui dites de ne pas tuer l'agent, il ne le tuera pas. Vous avez le dernier mot.

Le briquet de Hinestroza prit vie, le bruit de petites bouffées flottant jusqu'au combiné.

— Pourquoi veux-tu faire ça pour l'agent du FBI ? demanda-t-il, son ton clairement dédaigneux.

— Ça n'a pas d'importance, dit Danny, en fermant les yeux. L'important c'est que je laisserai Madrigal m'attraper. Je me rendrai sans me battre.

Il serra le poing.

— S'il vous plaît.

Il supplierait si nécessaire, il se mettrait à genoux et implorerait, il était prêt à tout. Supplier était un prix tellement dérisoire à payer contre la vie de Miller.

— Es-tu en train de me tendre un piège, Danny ? demanda Hinestroza, la voix mielleuse dans son oreille.

— Quel avantage j'en retirerais ? Si je piège Madrigal, vous enverrez quelqu'un à mes troussees le lendemain.

Danny pouvait entendre Hinestroza peser la sagesse de ses paroles.

— Où es-tu ?

— On a un accord ? contra Danny.

— J'ai toujours su que tu étais un homme courageux.

Hinestroza se tut.

— Oui, on a un accord. Ton agent du FBI est en sécurité. Et tu iras avec Madrigal. Pas de piège, pas de résistance.

— Oui, acquiesça Danny, hochant la tête comme si Hinestroza pouvait le voir, le soulagement agissant comme un anesthésique dans son sang.

Miller était sauvé. Miller vivrait.

— Je suis au Best Western entre la sortie I -35 et la 43^{ème} rue. Chambre 132. J'attendrai.

— Au revoir Danny.

Danny referma le téléphone. Il n'avait pas besoin que qui que ce soit lui dise à quel point c'était tordu d'avoir ressenti un pincement au cœur, espérant que Hinestroza aurait été plus triste de lui dire adieu.

Miller demeura un long moment sous la douche, jusqu'à ce que l'eau chaude devienne tiède, des nuages vaporeux se dissipant entre ses doigts fripés. Il avait dit à Danny qu'ils trouveraient une solution, mais il n'avait aucune idée de laquelle. Danny pourrait s'enfuir. Mais jusqu'où irait-il ? Miller pourrait s'enfuir avec lui, mais qu'était-il prêt à abandonner derrière

lui ? Une vie avec Danny... c'est ce que Miller voulait. Mais s'il se montrait sincère envers lui-même, il devait avouer vouloir cette vie selon ses termes – stable, honnête, sûre. Mais il ne pouvait pas avoir tout ceci et avoir aussi Danny.

Il se sécha avec la serviette rugueuse de l'hôtel, à peine plus grande qu'un gant de toilette et aussi fine que du papier. Il revêtit un jean et un tee-shirt noir, se penchant par-dessus le lavabo pour s'observer dans le miroir. Ils trouveraient un plan. Un moyen. Parce que sinon... s'ils ne faisaient rien, Danny mourrait.

Miller frissonna légèrement lorsqu'il quitta l'humidité de la salle de bain. Danny était assis là où il l'avait laissé, au bout du lit. Il avait revêtu sa veste en cuir, ses pieds toujours chaussés de ses rangers.

— Tu as froid ? demanda Miller en frottant ses cheveux avec la serviette. Ou tu viens avec moi chercher à manger ?

Danny ne répondit pas, sa tête se balançant doucement dans sa direction. Ses yeux étaient clairs et écarquillés, nageant sur un visage trop pâle. Miller voulait l'étreindre et lui dire que tout irait bien, que Danny ne devrait pas avoir peur, mais il ne voulait pas lui mentir.

Danny se leva du lit, avançant droit sur Miller, s'arrêtant lorsque leurs corps furent pressés l'un contre l'autre, ses yeux parcourant le visage de son amant. Il laissa courir un doigt sur ses sourcils, sa joue, se frotta contre sa barbe, effleurant sa lèvre inférieure comme un aveugle mémorisant un paysage aimant. Danny sourit un peu, sa bouche tremblant tandis qu'il levait son autre main pour encercler le visage de Miller, arrêtant les questions de ce dernier de sa bouche, murmurant des bruits qui n'étaient pas des mots contre ses lèvres, sa langue le caressant et l'apaisant. Danny ferma les yeux, collant son front contre le sien.

— Je suis resté pour te dire que tu es en sécurité à présent, murmura Danny. Tu n'as plus besoin de t'inquiéter.

De la terreur pure frappa Miller en pleine poitrine. Son cœur se renversa, se cognant contre ses côtes.

— Danny, de quoi, est-ce que tu...

Il sursauta lorsqu'une série de coups furent frappés contre la porte – violement contre le bois, mais avec une certaine désinvolture dans le rythme, comme si la personne de l'autre côté faisait chanter un air à ses poings.

— Attends ici, souffla Miller, commençant à contourner le corps de Danny en direction de la porte.

Danny posa sa main contre son torse, l'empêchant d'avancer davantage.

— C'est bon, dit Danny, je sais qui c'est.

— Quoi ? Tu as dit à quelqu'un où nous étions ? Qui est-ce ? exigea Miller.

Danny le fixa pendant un moment, laissant courir une main sur la mâchoire de Miller. Puis il se détourna, et ouvrit la porte avant que Miller puisse faire le moindre pas pour l'en empêcher.

— Salut Danny.

La voix provenant de l'entrée était aussi tranchante qu'une lame gelée, l'estomac de Miller se répandit sur le sol en l'entendant. Puis le visage apparut, les cheveux sombres lissés vers l'arrière, les dents blanches et pointues encadrées par un sourire pervers. Juan Madrigal. Et il avait déjà sa main sur le bras de Danny, le sortant de la chambre.

Miller tituba pour attraper son flingue, l'arracha de la commode, ôta le cran de sûreté, l'arma et visa en moins d'une seconde.

— Stop, cria Miller. On ne bouge plus.

Personne ne réagit de la manière à laquelle il s'était attendu. Danny regarda Miller d'un air triste et désolé, mais il ne semblait pas apeuré ni même surpris. Et le sourire de Madrigal s'étendit en découvrant le revolver, enfonçant le sien dans la côte de Danny, sa main sur son bras se resserrant tandis qu'il observait tour à tour les deux hommes.

— Je croyais que tu avais dit pas de piège Danny, commenta Madrigal.

— Baisse ton arme, Miller, dit Danny, d'une voix égale.

— Quoi ? aboya Miller, ses doigts ne lâchant pas la détente. Qu'est-ce que tu racontes, bon sang ?

— Il n'est pas chargé. J'ai enlevé les balles de la chambre.

Miller fixa Danny, ne le quittant pas des yeux même lorsque Madrigal se mit à parler.

— Tu es un homme chanceux. Tu n'es plus sur ma liste des choses à faire, grâce à Danny.

Il frappa la tempe de Danny avec la crosse de son arme. Danny vacilla sous l'impact et Miller s'avança pour le rattraper.

— Hum-hum, dit Madrigal en pointa l'arme sur Miller. Recule.

Madrigal tira brusquement le bras de Danny, l'obligeant à s'approcher, et le palpa d'une main rude, ses doigts glissant sous son tee-shirt pour vérifier qu'il n'y avait pas de fil.

— On y va, connard, dit-il, une fois certain que Danny était clean.

— Danny ! hurla Miller.

— Laisse-moi partir, Miller, répondit-il faiblement. Ça va aller. Tu es en sécurité maintenant. Il ne viendra pas te chercher. Je te le promets.

Ses boots raclèrent le seuil lorsque Madrigal le tira en arrière.

— Ne pense même pas à nous suivre, dit Madrigal. Ou je lui tirerai dessus. Les balles sont un très bon moyen de se débarrasser de certaines parties du corps, une par une.

Il offrit un clin d'œil à Miller, pressant le flingue sur le devant du jean de Danny.

Miller attendit que quelqu'un saute de derrière les rideaux, annonce que tout ceci était un canular, attendit de sentir la main de Danny sur son épaule dans les heures sombres de la nuit lui rappelant que ce n'était qu'un rêve, le réconfortant jusqu'à ce qu'il se rendorme. Mais les rafales de vent frais à travers la porte, le revolver noir contre le corps de Danny, et l'odeur épicée du parfum de Madrigal prouvaient à Miller que c'était réel. *C'est en train d'arriver.* Danny avait fait en sorte que ça arrive.

Une indicible rage naquit dans le corps de Miller, aucune de ses ruses ne permettant de contrecarrer cette domination. L'arme dans ses mains restait silencieuse, la force de ses membres se révélait inutile devant cet obstacle intouchable, et la fureur brûlait dans sa tête, ne sachant plus comment se consumer.

Il les suivit jusqu'au parking, trébuchant derrière eux, pas assez près pour les toucher, mais suffisamment pour sentir l'angoisse de Danny se déverser, se noyer sous les vagues, ses yeux suppliant Miller de faire demi-tour, de laisser tomber... laisser tomber. Madrigal poussa Danny sur le siège passager de sa voiture, les vitres teintées l'avalant d'une seule gorgée. Madrigal fit le tour pour se glisser derrière le volant. Il ne jeta même pas un coup d'œil à Miller, l'homme blond qui hurlait d'une voix cassée dans le parking ne l'intéressant pas davantage qu'un caillou sous son pied ou qu'une feuille voletant dans le vent.

— Danny ! cria Miller. Danny !

Mais il n'y avait personne pour l'entendre. Danny était parti, disparaissant comme s'il n'avait jamais existé.

— Alors, qu'est-ce que le type du FBI a qu'Ortiz n'avait pas ? demanda Madrigal contre sa cigarette. Ou est-ce une question stupide ?

Il exhala la fumée par le nez, impressionné par son propre trait d'humour.

Danny ne répondit pas, évaluant délicatement l'état de sa tempe avec ses doigts, grimaçant à la bosse en train de se former.

— Je veux dire, tu étais assez content de laisser crever Ortiz. Mais pas un type que tu as rencontré il y a un mois ?

Madrigal quitta la route des yeux, observant le visage de Danny.

— Ne t'inquiète pas pour cette bosse. Bientôt, ça deviendra le moindre de tes soucis.

Danny regarda par la fenêtre les arbres nus et les pelouses brunes et endormies. Il aurait aimé mourir au printemps, quand tout était vert.

Ils n'allèrent pas loin, se garant à l'intérieur d'une allée fissurée, moins de dix minutes plus tard. L'asphalte craquelé laissa place aux mauvaises herbes et à la saleté.

— Sors, ordonna Madrigal, arrêtant la voiture près d'une maison aux fenêtres recouvertes de planches, la peinture originelle réduite à des pellicules des flocons gris qui parsemaient l'herbe.

Le quartier était calme, la plupart des maisons abandonnées – le genre de voisinage où les gens gardaient les yeux droits devant eux en passant devant, ne voulant rien voir. Madrigal conduisit Danny vers les escaliers de derrière et le fit entrer par la porte battante qui avait déjà été ouverte à coups de pieds, des échardes de bois jonchant le perron.

Danny s'arrêta dans la cuisine éviscérée, des carrés vides visibles sur le linoléum sale où un réfrigérateur et une cuisinière avaient autrefois résidé. Les murs étaient grêlés de trous béants à intervalles irréguliers, comme si un géant avait traversé, brisant le plâtre avec ses poings. Deux chaises pliantes en métal étaient les seuls meubles dans la pièce et Danny laissa échapper un rire surpris, incapable de s'en empêcher.

— Tu les trimbales dans ton coffre pour des occasions comme celles-ci ?

Madrigal frappa son visage de son arme et le sang jaillit de la tempe de Danny, chaud et lisse.

— Tu me connais, gros malin, toujours prêt, dit Madrigal. Un vrai boy scout. Maintenant, enlève ta veste et pose ton cul sur cette chaise.

Danny laissa tomber sa veste sur le sol et s'assit, clignant des paupières pour chasser le sang qui collait à ses cils.

— À quoi sert l'autre chaise ? Je pensais que tu aimais marcher pendant que tu travaillais ?

Madrigal ne répondit pas. Il sortit la corde du sac noir posé sur le comptoir et attacha le torse de Danny à la chaise.

— La chaise est pour moi, Danny, expliqua la voix provenant de l'entrée, une voix que Danny aurait reconnue n'importe où, le son aussi familier que sa propre respiration.

Il leva la tête pour rencontrer le regard noir charbon de Hinestroza derrière une mer de rouge.

Miller se tenait immobile sur le parking. Il voulait bouger, mais il ne savait pas comment faire. Cela lui rappela la fois où il avait été électrifié par un Taser à l'académie, son cerveau donnant des ordres à son corps qui ne pouvait simplement pas les suivre.

Il va mourir, Miller. Il va mourir si tu ne bouges pas ton cul.

Il courut jusqu'à la chambre du motel, ses pieds glissant alors qu'il s'engouffrait à l'intérieur, ses mains tripotant frénétiquement le dessus de la commode, les doigts serrant son portable. Colin répondit à la deuxième sonnerie, sa voix coupée par les mots de Miller.

— Madrigal a Danny. Ils sont partis.

— Quoi ?

— On a un APB⁶, une Honda Accord noire, plaque du Missouri numéro GHT 4783.

— Je m'en occupe, dit Colin, ne perdant pas de temps en questions inutiles.

— Appelle Patterson. Trouve qui la rencardait sur Madrigal. Nous devons découvrir s'ils en savent plus. Où Madrigal est resté, où il compte se rendre. N'importe quoi.

— Je te rappelle. Reste où tu es, Miller, je suis en route.

Miller rangea son téléphone dans sa poche arrière, jetant un coup d'œil rapide à son visage pâle et tendu dans le miroir. Comment Danny avait-il

fait ? Comment avait-il pu, ne serait-ce que pensé que c'est, ce que Miller voulait ? Comment n'avait-il pas pu comprendre que sa mort ne libérerait pas Miller, mais serait un poids qu'il ne soutiendrait jamais, un fardeau qui le briserait ?

Sans le vouloir, l'esprit de Miller se remémora le rapport de police d'Ortiz, les détails sur la manière dont il était mort, à quel point il avait souffert.

— Putain, sanglota Miller, sa terreur se transformant en envie de destruction.

Ses bras balayèrent la commode, envoyant la télévision s'écraser sur le sol avec un bruit de verre, le miroir fut arraché du mur et fracassé contre le haut de la commode, les chaises furent renversées, les rideaux déchirés. Mais Miller avait toujours un surplus de rage et de douleur à évacuer.

Reprends-toi. Tu ne pourras pas l'aider comme ça. Tu dois être malin. Tu dois te calmer. Aide-le pour l'amour du Ciel !

Miller haleta, la tête baissée. Il se sentait dériver, comme si les cordes qui le connectaient à Danny étaient ciselées une par une. Le téléphone dans sa poche rompit le silence.

— Quoi ?

— Le contact de Patterson ne sait pas grand-chose, dit la voix tendue de Colin. Simplement que Madrigal était à la recherche de maisons abandonnées un peu plus tôt cette semaine.

— Où ?

Le silence fut bien trop long.

— Il ne savait pas, Miller. Tout ce qu'il a pu dire est que c'était quelque part à l'Est.

La dernière fois qu'il était là, il s'est servi d'une maison abandonnée sur Paseo, murmura la voix de Danny dans son oreille.

— J'y vais, dit Miller, s'approchant déjà de la porte, attrapant son arme en partant.

— Miller, attends, je...

Mais il ne pouvait pas attendre. Madrigal n'allait pas s'arrêter et lui donner le temps de le rattraper. S'il voulait sauver Danny, il devrait le faire seul.

Hinestroza s'assit sur la chaise en face de Danny, croisant les jambes pour poser une cheville sur son genou, faisant attention de ne pas marquer le pli de son pantalon gris foncé.

— Que... Que faites-vous ici ? Le FBI a dit qu'il ne parvenait pas à vous faire pénétrer le pays.

Hinestroza rit.

— Je vais où bon me semble, Danny, tu devrais le savoir depuis le temps. Le FBI ne me fait pas peur.

Il pointa son cigare éteint en direction de Danny.

— Je devais venir. Une énorme livraison est arrivée cette semaine et on n'a pas pu la surveiller. Tu m'as laissé... comme ils disent... dans la mouise. Et je devais m'assurer que Madrigal ne t'avait pas loupé une troisième fois.

Ils tournèrent la tête de concert en entendant le tintement métallique sur le comptoir tandis que Madrigal sortait ses instruments. Danny put voir le rasoir, une paire de pinces et – preuve qu'un vieux chien pouvait apprendre de nouveaux tours – un poing américain brillant, tout cela rendant son flingue inoffensif en comparaison.

— Danny, dit doucement Hinestroza, attirant son attention. J'aurais souhaité qu'on n'en arrive pas là.

— Moi aussi, murmura Danny.

Pourquoi le fait d'avoir Hinestroza assis en face de lui rendait tout cela bien plus difficile ? Ce serait tellement plus simple si cela se terminait sous les flammes de la haine, les yeux dorés de Madrigal, l'unique chose sur laquelle Danny aurait pu concentrer sa colère. Mais les sentiments de Danny envers Hinestroza étaient trop confus pour ne garder qu'une seule émotion. Sa rage était mélangée au respect, à la peur, et ce besoin, douloureux, humiliant, d'être aimé. La présence de Hinestroza affaiblissait Danny quand il aurait désespérément eu besoin d'être fort – lui donnant envie de se faire pardonner, et de se voir offrir l'absolution sans même comprendre la nature exacte de ses péchés.

— Je suis désolé, dit-il, je n'ai jamais voulu témoigner contre vous.

— Mais tu allais le faire.

— Ils m'ont menacé. Je n'avais pas le choix.

— On a toujours le choix.

— Oui, c'est vrai.

Danny songea à Miller, respirant librement. Certains choix valaient le coup, peu importe le prix que la vie réclamait.

— Je t’ai toujours apprécié, Danny, dit Hinestroza. Je comprends que le sentiment puisse ne pas être réciproque... Il lui offrit un sourire froid.

— ... mais je voulais que tu le saches.

Danny hocha la tête et Hinestroza fit de même.

— Finissons-en, dit-il.

Madrigal s’arrêta devant Danny, bloquant la vue à Hinestroza. Il avait les pinces dans ses mains.

— Quand je les ai utilisées sur ta femme, elle a crié comme une chatte en chaleur. Voyons comment tu réagis, Danny.

Danny leva les yeux vers le plafond. Il se souvint à quoi ressemblait Miller lorsqu’ils s’étaient rencontrés, si dur et intouchable dans la salle d’interrogatoire... à quel point il avait été effrayé lorsque Danny l’avait embrassé, ses lèvres douces et chaudes... comment Miller n’avait pas hésité à se réfugier dans ses bras lors de ce jour neigeux dans l’appartement... comment, depuis le début, il avait été question de bien plus que de sexe entre eux. Il se souvint que Miller était vivant.

Et la fin ne viendrait pas vite. Mais elle viendrait.

Quarante-six minutes. C’est l’avance qu’avait Madrigal. Miller essaya de ne pas penser aux dommages qui pouvaient être infligés à un être humain en ce laps de temps. Peut-être qu’ils se disputeraient d’abord. Peut-être que Madrigal avait mis du temps à démarrer. Peut-être...

Oui, Miller, et peut-être qu’ils sont en train de jouer au poker en buvant de la bière. Trouve-le !

Il avait conduit de bas en haut de Paseo, ralentissant à chaque maison abandonnée, se tordant le cou pour apercevoir l’Accord noire. Il avait ignoré la sonnerie de son téléphone, son attention focalisée sur ses recherches à la trouver. Il gara sa voiture le long d’un trottoir et respira profondément, ses mains tremblantes contre le volant. Quarante-sept minutes. Et maintenant ?

Maintenant, tu fais demi-tour et tu recommences, parce que tu n’as pas d’autre choix.

— S’il te plaît, souffla-t-il, refoulant les larmes qui lui nouaient la gorge, l’empêchant de déglutir. S’il te plaît, aide-moi.

Il ne savait même pas à qui il s’adressait, à Dieu ou à Danny, ou à l’air hivernal indifférent. Miller ne se souvenait pas de la dernière fois qu’il avait prié, mais il aurait voulu se mettre à genoux et promettre tout ce qu’il avait, offrir n’importe quel sacrifice que Dieu demanderait. Il comprenait que le désespoir des gens les pousse à signer un pacte avec le diable.

Quarante-huit minutes. Miller fit un demi-tour, conduisant d’une main tandis qu’il se penchait sur le siège passager pour jeter un œil à chaque demeure. Il y avait une rangée de cinq maisons décrépies, toutes négligées depuis des années. Miller tira le frein à main lorsqu’il passa devant la deuxième, quelque chose sortant de l’arrière de la maison attirant son regard. C’était là, quelque chose de noir caché là où l’allée s’incurvait derrière la maison.

L’estomac de Miller se contracta, ses mains serrant le volant. Il tourna à droite de l’autre côté de la rue et se gara contre le trottoir. Il vérifia son flingue, réarmé avec les balles qu’il gardait dans sa boîte à gant. Il parvint à la maison par l’arrière, traçant son chemin à travers les jardins jonchés d’ordures et de débris, du verre brisé craquant sous ses pas. Miller sauta par-dessus la clôture délabrée entourant la maison, se frayant un chemin jusqu’à la voiture pour vérifier la plaque d’immatriculation. GHT 4783. La voiture de Madrigal.

Il n’avait pas de temps pour le soulagement ou la peur. Danny était en train de mourir dans cette maison. Le cerveau de Miller se mit automatiquement en mode « agent », remarquant certaines choses avec la précision d’un ordinateur : une seule voiture, une porte de derrière ouverte à coups de pieds, pas de trainées de boue. Danny était debout lorsqu’ils étaient entrés.

La fenêtre à hauteur d’yeux sur le côté de la maison avait perdu la moitié de ses planches de bois. Miller se déplaça vers le coin de la maison, prenant soin de marcher dans les touffes d’herbe morte, où ses pas ne faisaient pas de bruit. Il se colla contre le mur, prit une profonde inspiration et risqua un rapide coup d’œil à l’intérieur. La fenêtre donnait sur une pièce vide, le sol de bois recouvert d’une épaisse couche de poussière et de crasse, les murs décorés de graffitis multicolores.

La pièce donnait sur la cuisine et Miller put voir Danny, attaché à une chaise, du sang courant de sa main jusqu'au sol en petits ruisseaux, son épaule déboitée, cassée comme une brindille. Sa tête pendait vers l'avant, ensanglantée et gonflée. Miller posa sa main contre le mur, cherchant son souffle, luttant contre les points noirs qui lui brouillaient la vue. Que faire lorsque la personne que vous aimez passionnément est en train de mourir devant vous, d'être réduite en morceaux devant vos yeux ?

Tu te reprends et tu rentres à l'intérieur, connard !

Miller jeta un nouveau coup d'œil à l'intérieur, notant la position de Madrigal à côté de Danny. Il n'avait pas d'arme dans ses mains, mais Miller pouvait en voir une enfoncée dans sa ceinture, à portée de main. Une autre paire de jambes était visible, assise sur une chaise pliante, mais Miller n'avait pas de vision nette de la personne en question ni de quelle arme elle pourrait avoir entre les mains. Ça n'avait pas d'importance. Il devait entrer. Il n'avait pas le temps d'appeler Colin. Ça aurait été inutile de toute façon. Le temps qu'il débarque, tout serait terminé, d'une manière ou d'une autre.

Miller arma son revolver et rampa jusqu'à la porte arrière. Il monta les marches d'un pas silencieux. Une voix profonde flottait à travers le cadre fissuré de la porte.

— J'en ai assez. Finissons-en.

— Mais je viens à peine de commencer, protesta une voix que Miller reconnut comme étant celle de Madrigal.

Il ressemblait à un enfant geignard à qui on venait de refuser un cadeau qu'on lui avait promis de longue date.

— J'ai dit, finissons-en.

Miller ne prit pas le temps de réfléchir, préférant compter sur ses années d'expérience pour le guider. Il surgit dans la pièce, la porte explosant vers l'intérieur et frappant contre le mur, la poignée s'enfonçant dans le plâtre farineux.

— Plus un geste, cria-t-il, sa main armée pointée sur Madrigal. Ou je te fais exploser la tête !

Madrigal se figea, levant doucement les mains en l'air. Mais Miller devait combattre son doigt pressé sur la détente, qui voulait – avec une force incontestable – tirer une balle après l'autre dans le corps de Madrigal. Il obligea ses doigts à arrêter de bouger, jetant un œil à l'homme qui se

tenait sur la chaise pliante en face de Danny. Hinestroza. Miller refusa de montrer sa surprise, ne voulant pas leur offrir le moindre avantage.

— Les mains derrière la tête, immédiatement !

Hinestroza obtempéra. Il ne semblait pas le moins du monde nerveux, ses gestes étaient tranquilles. Miller se dirigea à côté de Danny, pour ôter d'une main la corde qui le retenait prisonnier.

— Danny, dit-il instamment, sans quitter Madrigal des yeux. Danny, tu m'entends ?

Danny gémit, un son rauque, désespéré, sa tête roulant sur son cou flasque, le bout de peau qui pendait derrière son oreille donnant à Miller un aperçu du muscle qui se trouvait en dessous. Les yeux de Danny se tournèrent vers le haut, ses pupilles si dilatées que ses yeux verts semblaient noirs. Mais ses yeux le reconnurent, Miller en avait la certitude. Il posa brièvement la main sur l'épaule de Danny. C'était l'heure du « marche ou crève ». Il ne pourrait pas retenir Madrigal longtemps. D'une seconde à l'autre, il ferait un geste, il ne pouvait pas se permettre le contraire.

— Tourne-toi, ordonna Miller. Les mains à plat sur le comptoir.

Madrigal se tourna, mais trop rapidement, une main agrippant les pinces, les jetant de toutes ses forces à la tête de Miller. Il les évita et les pinces volèrent dans un souffle d'air, avant de s'écraser avec un bruit sourd dans un coin. Miller n'avait perdu sa concentration que durant une seconde, mais cela suffit à Madrigal qui mit son bras derrière son dos pour attraper son arme. Miller se raidit, visant, tandis que Madrigal pointait son flingue sur sa tête. C'était une course pour savoir qui tirerait le premier, mais avant qu'aucun des deux ne puisse appuyer sur la détente, Danny se leva de sa chaise, s'élança vers Madrigal avec un hurlement de rage et lui fonda dedans.

— Danny, cria Miller, abaissant son arme alors que Danny plongeait dans sa ligne de tir, repoussant Madrigal.

Le temps s'arrêta tandis que Danny et Madrigal luttèrent pour prendre le contrôle du revolver, les deux mains de Madrigal contre un seul bras en bon état de Danny – de la force brute contre une dizaine d'années de vengeance refoulée qui avait attendu le bon moment. Miller ne pouvait tirer sans mettre Danny, qui ne voulait pas s'éloigner de Hinestroza, en danger. C'était le combat de Danny à présent.

Les secondes devinrent éternité, le son clair d'un coup de feu claquant dans l'air ramena tout le monde à l'instant présent. Danny se dégagea, son élan le renversa en arrière, tirant Madrigal avec lui, et le flingue tournoya féroce sur le sol de la cuisine. Danny se redressa à l'aide de ses talons et de son unique coude valide, Madrigal emmêlé autour de ses jambes, essayant de grimper sur le corps de Danny pour atteindre le pistolet.

Miller contourna la chaise dans une tentative pour saisir le revolver, ou au moins de l'éloigner à coup de pied, son arme toujours pointée sur Hinestroza. Il le poussa du pied alors que Danny levait son bras au-dessus de sa tête, la main tâtonnant le sol, ses doigts trouvant et se resserrant sur leur objectif. Il porta le pistolet entre ses genoux pliés et visa la tête de Madrigal.

Il ne lui donna pas d'avertissement comme Miller l'avait fait. Il n'hésita pas. Il découvrit ses dents sanglantes et fit exploser le cerveau de Madrigal contre les murs de plâtre usés – la balle entra en contact avec son crâne, prouvant qu'il était possible de tuer Madrigal finalement.

Miller mit un moment à bouger, mais son instinct professionnel prit le pas sur le choc. Il se dirigea vers Hinestroza et l'attacha sur sa chaise, prenant plaisir à serrer la corde plus que nécessaire, regardant la bouche de Hinestroza afficher une moue contrariée lorsque la corde souillée laissa une petite trace rouge sur le devant de sa chemise blanche comme neige.

Danny dégagea le corps de Madrigal de ses jambes à coups de pied frénétiques. Il se recula, se redressant en position assise contre le mur, l'arme se balançant doucement entre ses doigts.

— Danny ? dit Miller, s'agenouillant devant lui, essayant d'attraper son regard.

Son visage était tellement couvert de sang que Miller ne pouvait pas dire où il était blessé.

— Tu peux te relever ?

Il tendit sa main et Danny la recouvra de sa paume, un petit sanglot lui échappant lorsque Miller l'aïda à se relever.

— Je vais appeler...

Miller regarda le mur contre lequel Danny s'était tenu. Il était éclaboussé de rouge vif, coulant vers le bas pour former une piscine le long des plinthes crasseuses.

— Danny ?

La voix de Miller ne lui ressemblait pas, aiguë et paniquée.

— C'est ton sang ?

Danny sembla confus, jetant tour à tour un œil au mur et à son propre corps.

— Je... je crois qu'il m'a tiré dessus, parvint-il à dire.

— Oh, Seigneur, Danny, gémit Miller, se demandant comment il avait pu loucher le sang sur le tee-shirt, son épaule gauche trempée et rouge sombre, son tee-shirt déchiré. Oh, mon Dieu.

Danny lâcha la main de Miller, se laissant retomber sur le sol, glissant sur le côté, sa tête reposant contre le linoléum usé.

Miller composa le 911 avec des mains tremblantes, sa voix brisée et à peine cohérente tandis qu'il parlait à l'opérateur. Une fois terminé, il laissa tomber le téléphone, se baissant à côté de Danny.

— S'il te plaît Danny, souffla-t-il. Je t'en supplie, tiens bon.

Il espérait qu'il n'avait pas exaucé tous ses vœux tout à l'heure, espérait que Dieu n'avait pas eu sa dose de ce foutoir sordide et n'allait pas leur tourner le dos avec un soupir de dégoût. Miller s'agenouilla et utilisa ses paumes pour endiguer le saignement. Il essaya de ne pas réfléchir, se concentrant uniquement sur la peau chaude de Danny, refusant de la sentir se refroidir, sans regarder la vie de Danny qui s'échappait entre ses doigts.

Miller se frotta les mains, le sang de Danny s'était incrusté dans la moindre ligne de ses paumes, formant des croissants de lune sombres sous ses ongles. Colin avait suggéré – deux fois – que Miller trouve une salle de bains et se nettoie, mais il avait ignoré le conseil, effrayé de se débarrasser d'une partie de Danny.

Ils attendaient depuis plus de deux heures à l'hôpital. Tout le monde dans la salle des urgences leur avait laissé un large espace, restant le plus loin possible de l'homme brisé, ensanglanté, qui regardait les portes battantes de la salle de traumatologie sans cligner des yeux.

Miller avait accompagné Danny dans l'ambulance, Colin le suivant avec sa voiture. Danny était resté inconscient durant la majorité du trajet, s'éveillant une fois, brièvement, alors qu'ils approchaient de l'hôpital. Son regard avait trouvé celui de Miller au milieu du chaos d'aiguilles enfoncées dans sa peau, du masque à oxygène qui le maintenait en vie. Miller ne lui

avait pas laissé l'occasion de parler, il s'était penché vers lui et avait murmuré féroce­ment à son oreille :

— Tu ne te souviens de rien, Danny. Tu ne te souviens de rien.

— Miller. Miller ?

— Hein, quoi ?

Miller ne voulait pas quitter du regard les portes qui l'empêchaient de voir Danny.

— Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? demanda Colin.

Miller lui avait déjà fourni une version abrégée tandis qu'il observait Danny se faire transporter sur un brancard. Il savait ce que Colin était en train de faire. Il voulait tester les souvenirs de Miller, pour chercher des trous. Ça faisait partie du job.

— J'ai trouvé la maison. Madrigal avait attaché Danny à une chaise. Je suis rentré et Madrigal a sorti son arme. On s'est battus. Danny a été touché par une balle. J'ai réussi à éloigner l'arme de Madrigal et je lui ai tiré dessus.

Miller cracha chaque phrase, ajoutant davantage de détails que la première fois.

Il pouvait sentir le regard de Colin sur lui.

— Il n'y avait personne d'autre ?

— Non.

Silence.

— Qu'est-il arrivé à la voiture de Madrigal ?

Le souffle de Miller se gela dans sa gorge, mais il haussa les épaules, les yeux toujours rivés sur les portes.

— C'est un quartier mal famé. Les voitures ne restent pas longtemps sans bouger.

— Miller, soupira Colin.

— Doit-on vraiment parler de ça maintenant ?

Toute la peur de Miller se transforma en colère dirigée contre Colin.

— Bon sang !

— On va avoir besoin de t'interroger. Et Butler aussi...

Miller arrêta d'écouter. Un médecin venait de franchir les portes battantes, enlevant son calot de chirurgien d'un geste las, ses yeux balayant la foule.

— Agent Sutton ? appela-t-il.

Miller sauta de son siège, transformé en boulet de canon humain. Il ne put s'empêcher d'envahir l'espace personnel du médecin, s'approchant trop près, l'assommant de questions.

— Comment va-t-il ? Est-ce qu'il va s'en sortir ?

— M. Butler va bientôt sortir de chirurgie ; ils le recousent. On est parvenu à retirer la balle de son épaule. Il a aussi...

— Va-t-il s'en sortir ? répéta Miller.

Le médecin leva une main, demandant à Miller de faire preuve d'une patience qu'il n'avait pas.

— Il a des blessures importantes. Une fracture de l'humérus et un coude disloqué, une lacération faciale sévère près de son oreille gauche. Nous avons fait appel à notre chirurgien plastique pour suturer cette blessure. Il lui manque tous les ongles de sa main gauche. Il a une commotion cérébrale à cause d'un traumatisme crânien et des lésions rénales importantes. Il a été frappé dans son rein droit à plusieurs reprises, avec quelque chose de plus dur que le poing.

— Un poing américain, dit Miller, doucement.

Le médecin ne parut pas surpris. Travailler aux urgences dans cette partie de la ville signifiait que vous aviez certainement vu ces choses-là avant.

— Ça expliquerait les blessures. On ne sait pas encore s'il va perdre son rein. Il est dans un état grave, mais stable. Nous prévoyons...

— Va-t-il s'en sortir ? cria Miller.

Le médecin le regarda – deux hommes habitués à être écoutés se fixant mutuellement. Puis il acquiesça doucement.

— Oui, il va s'en sortir. Entre la blessure par balle et toutes les autres, le risque d'infection est élevé. Mais, sauf sévères complications, il devrait se rétablir entièrement.

— Merci, souffla Miller, tous les muscles de son corps fondant sous le soulagement après des heures passées rigides de tension.

Il pouvait sentir les larmes chaudes lui brûler les joues, mais il s'en fichait. Il se fichait que Colin se trouve à côté de lui, que la véritable nature de sa relation avec Danny soit révélée. La vie qu'il avait connue était terminée, abandonnée dans cette cuisine crasseuse et couverte de sang. Sa boussole morale avait été brisée en un instant, et Miller était en train de comprendre le coût à payer pour avoir passé un pacte avec le diable.



OceanofPDF.com

Chapitre Quinze

— Et maintenant ?

Miller ignore Hinestroza, déplaçant son poids tandis que le linoléum mordait ses genoux, ses mains douloureuses à force de presser si fortement la blessure de Danny.

— Je suppose que je vais être arrêté.

— Vous le supposez bien, répondit Miller, sans même le regarder.

— Et Danny devra témoigner contre moi.

Hinestroza se racla la gorge, bruit volontaire pour attirer l'attention de Miller.

— Notre marché sera rompu... et il sera toujours un homme traqué. Me mettre en prison ne changera rien, vous savez. Mes gens continueront de le chercher.

— N'essayez même pas de me raconter des conneries, gronda Miller, ça ne marche pas avec moi, connard.

— Je n'essaie rien du tout... Agent...

Hinestroza laissa retomber le silence.

— Vous êtes l'agent du FBI, c'est bien ça ? demanda-t-il puisque Miller ne comblait pas le trou pour lui.

Miller leva les yeux vers Hinestroza. Il pouvait ressentir le magnétisme de l'homme, son contrôle, à quel point, ça avait dû être facile pour lui de l'exercer sur un gamin de dix-huit ans, esseulé.

— Oui, je suis l'agent du FBI.

Hinestroza hocha la tête, passant de Miller à Danny.

— Il tient énormément à vous. Il était prêt à mourir pour vous.

Miller reporta son regard vers Danny, le sang s'écoulant sous lui et formant une couverture d'un rouge profond. La question silencieuse de Hinestroza resta suspendue dans l'air... qu'es-tu prêt à faire pour lui, Miller ? Jusqu'où es-tu prêt à aller ?

— C'est dommage, continua Hinestroza. Toute cette souffrance pour rien. Il va se retrouver au même point qu'il était il y a deux jours.

— La ferme ! hurla Miller, les paroles de Hinestroza sifflant tels des moustiques à son oreille. Fermez là !

Le bruit de la respiration laborieuse de Danny emplît la pièce. Miller essaya de se concentrer uniquement sur la survie de son amant, mais son esprit n'arrêtait pas de s'envoler au-delà de cette cuisine. La place de Hinestroza était en prison. Il méritait d'être enfermé : c'était la chose à faire, et un mois plus tôt, Miller n'aurait pas hésité. C'était toujours la chose à faire à présent, et même le discours de Danny sur la femme et les filles de Hinestroza qui l'aimaient n'effaçait pas les traces des épaves humaines qu'il avait abandonnées derrière lui tout au long de sa vie. La prison avait été créée pour les hommes comme Hinestroza, et son incarcération ne serait que justice. Une justice sur laquelle Miller comptait, à laquelle il croyait – qu'il pouvait presque goûter.

Cet instant était celui pour lequel il avait bossé ces trois dernières années : trois ans de nuits sans sommeil, de rendez-vous annulés avec Rachel, de mémorisation de faits à propos de Hinestroza et ensuite de Danny. Il avait vécu pour voir ce jour arriver – Hinestroza emprisonné avec un témoin solide contre lui. Et il y avait plus que la drogue à présent : tentative d'assassinat. Il prendrait perpétuité, c'était certain. Hinestroza avait une dette à payer.

Mais que devrait endurer Danny ? Que pouvait-il attendre de plus de sa part ? Miller n'avait-il pas une dette envers lui ?

Il sentit la réponse dans ses entrailles, un piège aiguisé dans lequel son esprit continuait de tomber, peu importe à quel point il essayait d'orienter son chemin pour contourner cette idée. Il pourrait laisser Hinestroza partir, le laisser disparaître dans son monde d'ombres une nouvelle fois. Mais si tel était le cas, qu'en serait-il de l'homme qui prendrait la place de Danny dans la vie de Hinestroza ? Parce qu'il y aurait un autre Danny et un autre Madrigal, un autre Ortiz et une autre Amanda. Si Hinestroza était libre, combien de vies seraient ruinées, combien de corps seraient abandonnés sur des sols crasseux ? Mais comment Miller pouvait-il comparer la vie de Danny avec celles d'étrangers ? Comment des hommes qu'il n'avait jamais rencontrés pourraient-ils soutenir la comparaison avec l'homme qui signifiait tout pour lui ?

Miller prit une profonde goulée d'air fétide et teinté de sang, se préparant à dire les mots qu'il ne pourrait jamais retirer. Il ne pourrait

jamais revenir en arrière. Il leva les yeux vers Hinestroza.

— Si je vous laisse partir d'ici, vous oubliez qu'il existe. Danny, Amanda, sa famille, tous les gens qu'il connaît... ils seront tous en sécurité. Pour toujours.

La voix de Miller était féroce.

Hinestroza acquiesça, démontrant une fois de plus son intelligence. Aucun sentiment de triomphe sur son visage, son expression neutre ne donnant aucune information qui risquerait de faire changer Miller d'avis.

— Et vous restez planqué. Ne vous faites jamais attraper, c'est bien compris ? Tout ça est terminé pour lui – ici et maintenant. C'est terminé.

— Oui, c'est compris.

Miller prit une profonde inspiration.

— Danny m'a dit que vous étiez un homme de parole. Que vous ne reveniez jamais sur votre décision.

— C'est vrai.

Miller se leva rapidement, ne voulant pas ôter ses mains de la blessure de Danny pendant trop longtemps, chaque battement de cœur laissant davantage couler le sang.

— Alors, allez-y, dit-il, ôtant la corde enroulée autour du corps de Hinestroza. Partez ! Cette voiture est recherchée, alors vous ne pourrez pas aller loin avec elle.

Hinestroza se leva, attrapant les clés de Madrigal sur le comptoir où elles reposaient près du poing américain ensanglanté. Il s'arrêta sur le seuil et jeta un regard à Miller par-dessus son épaule, ses yeux tombant sur Danny allongé sur le sol. Il ouvrit la bouche, mais peu importe ce qu'il voulut dire, ses mots furent devancés par le bruit d'une ambulance envahissant l'air.

— Sortez d'ici, cria Miller.

Hinestroza ouvrit la porte de son pied, la laissant se balancer dans la brise. Miller écouta le bruit du moteur, le crissement des roues sur l'asphalte déraciné de l'allée. Danny soupira, un petit soupir, ses cils papillonnant contre ses joues pâles.

Miller appuya plus fortement contre l'épaule de Danny, essayant d'arrêter l'écoulement du sang. Mais il se sentait inconsistant, comme s'il flottait en apesanteur au-dessus de sa propre vie. Le Miller Sutton qu'il pensait être s'était avéré être un homme complètement différent, son

concept de lui-même déchiqueté jusqu'à l'os... et il ne savait pas s'il pourrait vivre avec ce qui restait.

Danny ouvrit les yeux, les plissant contre les lumières fluorescentes brillantes au-dessus de sa tête et qui lui brûlaient la rétine.

— Où suis-je ? marmonna-t-il.

Une jolie infirmière au nez retroussé se pencha sur lui. Elle sentait le chewing-gum rose et avait un grain de beauté sous son œil gauche. Sa présence féminine était réconfortante et Danny se relaxa dans son lit.

— Vous êtes en chemin pour l'unité de soins intensifs, M. Butler. Vous vous êtes très bien sorti de la chirurgie.

— Où est Miller ?

— Qui ?

Mais Danny ne répondit pas, soudain effrayé d'avoir prononcé le nom de Miller à voix haute. Il ne savait pas ce qu'il pouvait se permettre de dire et ce qu'il devait taire. *Tu ne te souviens de rien, Danny. Tu ne te souviens de rien.*

L'infirmière poussa son lit dans un coin, appuyant sur un bouton sur le mur avec sa hanche, les portes battantes s'ouvrant en un courant d'air.

— Danny ! appela une voix, bloquant la progression de l'infirmière à travers les portes menant à l'unité de soins intensifs.

Danny tourna doucement la tête, l'effort lui demandant plus d'énergie que de soulever un poids de vingt kilos. Miller était dans le couloir et il s'approchait, son visage blafard et tendu, ses mains recouvertes de sang.

— Miller, souffla Danny, ses lèvres si sèches que le mot sortit comme le dernier râle d'un mourant.

Il essaya de sourire, mais il avait l'impression de pleurer.

Miller fut devant lui, chassant les mèches de son front du bout de ses doigts tachés.

— Ça va aller, dit-il.

Il jeta un œil à l'infirmière.

— Je peux venir avec lui ?

— Non, dit Colin, apparaissant aux côtés de Miller.

Danny ne l'avait pas remarqué avant.

— Pas avant que l'enquête sur ce qui s'est passé soit terminée.

— De quoi parles-tu ? cracha Miller. Je veux le voir !

— Miller, je ne peux pas te laisser lui parler. Pas avant que vous ayez tous deux été interrogés et que l'enquête soit terminée. Tu sais comment ça marche.

— Je me fous de comment ça marche, cria Miller, ses mains agrippées aux barreaux entourant le lit lorsque l'infirmière tenta de s'éloigner.

— Monsieur, dit-elle, nous devons l'emmener aux soins intensifs.

— Ça va, dit Danny, luttant pour un combat perdu d'avance contre l'obscurité qui l'entraînait, son corps entier se laissant couler profondément.

Il regarda Miller à travers ses paupières à moitié closes. Il pouvait voir l'amour sur son visage, mais il luttait contre la culpabilité, se démenant contre la rage et le regret, et Danny ne sut dire quelle émotion sortirait vainqueur. Il ferma les yeux, il ne voulait plus voir.

— Mon interrogatoire sera court, marmonna-t-il pour Colin. Je ne me souviens de rien.

— D'accord, Miller, reprenons encore une fois.

Miller soupira, se rencognant dans son siège pour allonger ses jambes, sa bouche pâteuse à cause de la cigarette et du mauvais café.

— On l'a déjà fait cinq fois aujourd'hui, leur rappela-t-il.

L'homme à côté de Colin ne leva pas les yeux de son bloc-notes.

— Et on va revenir dessus encore une dizaine de fois si ça nous chante, c'est compris ?

Miller se rendit compte qu'il avait utilisé ces mêmes mots un nombre incalculable de fois dans les salles d'interrogatoires, la même attitude dédaigneuse, les mêmes lèvres amèrement retroussées qui en disaient plus long sur ce qu'il pensait du suspect que toutes les insultes ne le pourraient. Pas étonnant qu'ils le détestent tous. Même Danny l'avait haï au début.

Il avait été piégé dans cette pièce huit heures par jour depuis trois jours. Avec pour seule compagnie Colin et l'agent spécial Ryan Nash des affaires internes – un connard de première catégorie. Miller avait répété *ad nauseam* les détails de ce qui s'était produit dans la cuisine de cette maison abandonnée, leur avait répété ses mouvements exacts au moins une douzaine de fois déjà, Colin jouant Danny, et Nash Madrigal.

— D'accord, dit Nash, feuilletant quelques pages de son bloc-notes. Comment avez-vous su où Juan Madrigal avait emmené M. Butler.

— Je l'ignorais. J'ai fait mes déductions en me basant sur les informations de l'assistant du procureur Patterson et de quelques éléments fournis par Danny à propos du mode d'action de Madrigal.

— Alors vous avez simplement eu de la chance ? demanda Nash, septique.

— Oui, j'ai eu de la chance.

Le moment le plus chanceux de ma vie.

— Miller observa tour à tour Nash et Colin.

— Quoi ? Vous pensez que j'étais de mèche avec Madrigal ?

Il secoua la tête, soufflant une bouffée de fumée d'un air dégoûté.

— Seigneur !

— Personne ne pense ça, Miller, dit calmement Colin.

Nash ne semblait pas si convaincu, ses yeux perçants ne lâchant pas Miller.

— Et de la rue, vous avez aperçu la voiture que Madrigal conduisait ? reprit Nash en haussant les sourcils.

— Oui.

Qu'il aille se faire voir. Miller ne lui dirait pas un mot de plus que celui dont il avait besoin.

— Qui était dans la maison lorsque vous êtes entré ?

— Madrigal et Danny.

— C'est tout ?

— Oui.

Nash sauta quelques questions, un tour que Miller connaissait bien, essayant de faire sortir le suspect de ses habitudes.

— Si vous aviez le contrôle sur l'arme de Madrigal, pourquoi lui avoir tiré dessus ?

— Parce qu'il a ignoré mes ordres. Il essayait encore de s'emparer du revolver. Je n'ai pas eu d'autre choix que de tirer.

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit et un jeune agent qui donnait l'impression d'être en train de s'étrangler avec sa cravate passa une tête dans la pièce.

— Agent Nash ? Je dois vous parler un instant.

— Bien.

Nash se leva de sa chaise, son petit ventre trahissant sa position au sein des affaires internes. Aucun agent de terrain ne se serait laissé aller de la sorte. Les agents étaient fiers d'être différents des flics locaux bedonnants – une manière supplémentaire de montrer leur rang supérieur sur l'échelle.

Une fois la porte refermée derrière Nash, Colin se tourna vers Miller, se penchant vers lui par-dessus la table.

— Je sais que tu mens, Miller. Et il le sait aussi. Dis-moi la vérité. Je pourrais t'aider.

— Je n'ai pas besoin d'aide, répondit Miller.

— Je ne pense pas que ce soit toi qui aies tué Madrigal et je ne pense pas non plus qu'il n'y avait que vous trois dans cette baraque.

Miller ne mordit pas à l'hameçon, ses yeux vides et inexpressifs sur Colin. Ce dernier laissa échapper un soupir, ses doigts tapotant sans relâche contre la surface de la table.

— Disons, hypothétiquement, que Danny soit celui qui ait tué Madrigal. Pourquoi le couvrir ? Ça serait un cas de légitime défense.

— D'accord, avançons sur ce chemin hypothétique, répliqua Miller. Donc, pas de condamnation pour meurtre contre Danny. Mais qu'est-ce qui empêcherait Patterson de ressortir la condamnation pour port d'arme illégal du jour où ils l'ont arrêté ? Je parie que, selon Patterson, tuer quelqu'un serait la définition parfaite du « problème » dont Danny était supposé se tenir éloigné.

— Elle ne ferait pas ça, persiffla Colin.

— En es-tu certain ? renchérit Miller. Tu serais prêt à te porter garant ?

Colin baissa les yeux sur la table, se remémorant peut-être ce jour-là, dans le bureau de Patterson, où elle avait jeté Danny aux loups sans même sourciller.

— Non, dit-il. Je ne me porterais pas garant.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Miller se tut.

— C'est pourquoi c'est une bonne chose que ce ne soit pas lui qui a tiré sur Madrigal.

La bouche de Colin se pinça, les petites rides autour de ses yeux se creusant. Miller testait sa patience, négociant leur amitié à son profit. Il pouvait voir la fatigue sur le visage de Colin, la tension gravée par le fait de

dévier de son chemin pour contrer Nash. Miller savait que Colin allait probablement, sur le plan professionnel, payer cher sa loyauté.

Tu es un vrai tas de merde, Miller, tu le sais ? Le temps d'un soupir, il envisagea de dire la vérité, laissant les miettes tomber là où elles devaient. Mais ça n'aurait été qu'un moyen de soulager sa conscience, et Danny serait celui qui en pâtirait.

— Qui d'autre était là Miller ? demanda Colin. C'était Hinestroza ?

— Crois-tu que je l'aurais laissé s'échapper si j'avais mis la main sur lui ?

— Je ne sais plus quoi penser.

— Il n'était pas là.

— J'espère que non. Parce que je déteste avoir à penser que tu as pu laisser une personne comme lui s'échapper. Le laisser partir alors qu'on aurait pu l'attraper. Ça aurait été un jour triste et désolant dans mon rapport.

— Dans le mien aussi, dit Miller.

Il avait l'impression que pour la première fois en trois jours, il disait la vérité.

Le monde de Danny n'était plus que douleur, l'agonie si forte qu'il pouvait la sentir sur sa peau, la sentir battre sous ses paupières closes. Une fois de temps en temps, pas assez souvent, une infirmière venait pour injecter des médicaments qui parcouraient joyeusement ses veines affamées. Cela lui permettait d'échapper à la douleur durant quelques heures, mais trop vite, elle revenait, le laissant gémir dans la chambre vide.

Ses seuls visiteurs étaient Colin et un autre agent, gros aux yeux bleus. Danny ne parvenait pas à retenir le nom de l'homme. Ils lui posaient question sur question, bien que le médecin ne les autorise à rester qu'une heure à la fois, deux fois par jour. La voix de Colin était toujours douce et apaisante, ses yeux emplis d'excuses qu'il ne prononçait pas à haute voix. L'autre était en colère. Danny le voyait dans la manière dont ses mains se serraient en poings, comme s'il voulait le frapper, et qui l'aurait probablement fait s'il était sûr de ne pas avoir de problème.

Danny leur avait dit qu'il ne se souvenait de rien après que Madrigal avait arraché le premier ongle. Peu importe combien de fois ils répétaient leurs questions, sa réponse était toujours la même : Je ne m'en souviens pas.

Mais il se *souvenait* de presque tout, au moins jusqu'au dernier coup de feu. Il revoyait les yeux sombres et brillants de Hinestroza, sa dent en or, tâche la plus lumineuse de la morne cuisine, il pouvait encore sentir le flot de sang lorsqu'il s'était mordu la langue quand Madrigal avait arraché son deuxième ongle. Il se rappelait avoir levé des yeux hébétés et confus sur le visage de Miller et n'avoir ressenti aucune joie, uniquement de la peine parce que, la seule bonne chose qu'il avait tentée de faire dans sa vie, sauver Miller, n'avait pas fonctionné. Miller s'était trouvé là, en danger, et Danny avait échoué une nouvelle fois.

Danny était amer, intérieurement et extérieurement. Il savait qu'il aurait dû se sentir soulagé de la manière dont les choses avaient tourné, mais il ne parvenait pas à passer outre la culpabilité et la peur. Il comprenait ce que Miller avait fait pour lui. Il ne pouvait envisager aucun scénario dans lequel Hinestroza aurait pu quitter cette cuisine sans son consentement. Chaque fois que Danny songeait au sacrifice de Miller, c'était comme du papier de verre contre son cœur, frottant durement contre ses blessures ensanglantées. Il aurait aimé que Miller ne le fasse pas. Lorsque Hinestroza avait quitté la cuisine, il avait emporté plus que sa propre liberté avec lui. Danny savait à quel point Miller croyait au bien et au mal. Il pouvait imaginer à quel point avoir rendu sa liberté à Hinestroza pesait sur son âme. S'il avait laissé partir son patron, c'est qu'une partie de lui, qui croyait en sa propre bonté, sa droiture, avait disparu, et Danny ne pouvait arrêter de penser à tout ce qui avait été perdu.

— Danny ?

Ses yeux se dirigèrent vers la voix, trouvant Griff sur le seuil de la porte légèrement entrouverte, son visage inquiet et nerveux.

— Griff ?

— Oui, c'est moi, dit Griff, s'aventurant dans la chambre. Bon sang, Danny, regarde-toi, souffla-t-il.

— J'essaie de m'en empêcher, blagua-t-il, sa voix rauque. Comment as-tu su que j'étais là ?

— Ils m'ont relâché de la ma détention préventive hier. L'agent Sakata, celui qui est resté avec moi, m'a raconté ce qui s'était passé.

— Merci d'être venu.

— Où d'autre aurais-je pu aller ? sourit Griff. Ce n'est pas tous les jours que je peux voir le beau Danny Butler dans cet état. C'est sûrement la

première fois de ma vie que je suis plus séduisant.

Danny rit, le mouvement envoyant un feu rougeoyant sur son épaule et dans son rein, tuant le petit sourire sur ses lèvres.

— Merde, Danny, dit Griff, le visage pincé. Je peux faire quelque chose ?

— Je vais bien, siffla Danny. Ils vont bientôt me rapporter des antidouleurs.

Il se tut.

— Tu veux bien rester un peu ?

— Oui, absolument.

Griff saisit le large fauteuil recouvert d'une tapisserie bleue passée, rejetant les cheveux qui lui tombaient sur le visage en s'asseyant. Il attrapa la main de Danny à travers les barreaux du lit, la gardant dans la sienne, prenant soin d'éviter les pansements qui recouvraient le bout de ses doigts.

— Dors, dit-il. Je ne vais nulle part.

Danny était content d'avoir quelqu'un assis à ses côtés. Il n'avait plus aussi peur de s'endormir maintenant qu'il n'était plus seul. Avoir Griff près de lui était si simple, les sentiments de Danny à son égard clairs comme de l'eau. Penser à Griff ne tourmentait pas Danny, entendre sa voix ne rouvrait pas ses blessures, voir son visage ne lui rappelait pas toutes les choses qu'il avait gâchées.

Miller était assis dans la Jeep, chauffage en marche, depuis plus de trente minutes. La dernière fois qu'il avait vu cette voiture, Danny et lui étaient en train d'échapper à Madrigal, la vitre arrière disparaissant sous un coup de feu. Depuis, la vitre avait été réparée, les morceaux de verre balayés, mais Miller avait l'impression de pouvoir encore sentir l'odeur de Danny sur le siège en cuir, et Dieu savait à quel point il se souvenait comment Danny lui était tombé dans les bras une fois revenus dans cette chambre de motel.

Il ouvrit la fenêtre côté conducteur, laissant passer un souffle d'air hivernal et permettant à la fumée de sa cigarette de s'échapper. Le ciel de ce début de soirée rayonnait de rose derrière le mur de briques sombres de l'hôpital, les nuages en forme de barbe à papa vaporeux contre le soleil couchant. Miller plia une jambe pour poser son pied sur le siège et rejeta sa tête en arrière, fermant les yeux en soupirant. Le sommeil le fuyait dernièrement. Il pouvait sentir que son corps était exténué, au-delà de sa chair.

Il avait passé deux heures à attendre de connaître l'état de Danny en imaginant le moment où ils se retrouveraient enfin seuls tous les deux, juste Danny et lui. Mais ce moment n'était jamais venu. Une heure s'était transformée en un jour, un jour devenant douze. Presque deux semaines depuis la dernière fois où il avait vu le visage de Danny. Et à présent, la scène que Miller s'était parfaitement imaginée dans son esprit dans la salle des urgences de l'hôpital, être réuni avec Danny, ne voulait plus se former, comme ces écrans de télévision tellement déréglés que l'image ne voulait pas apparaître.

Miller avait peur – pas terrifié comme il l'avait été lorsque Madrigal avait emmené Danny, rien de si spécifique. Mais aux prises avec une sorte de crainte, un sentiment envahissant que les choses n'allaient pas bien et qu'il se pourrait qu'elles ne le soient plus jamais.

Il ouvrit les yeux, fixant les portes tournantes de l'entrée de l'hôpital. Il fallut encore une quinzaine de minutes avant qu'il ne voie émerger Griff Gentry, remontant le col de sa veste contre le vent, mettant sa main en coupe pour allumer une cigarette avant de traverser le parking.

Miller sortit de la Jeep et avança vers Griff, les lampadaires clignotant au-dessus d'eux.

— Griff, dit-il, sa voix rauque et en colère, bien qu'il se soit promis de ne pas laisser sa jalousie l'envahir.

Mais il détestait savoir que Griff voyait Danny alors qu'il ne le pouvait pas, détestait que Griff soit celui qui réconfortait Danny. Les paroles de Danny comme quoi il n'avait jamais été amoureux de lui paraissaient creuses lorsqu'il se tenait devant cet homme en chair et en os.

Les pas de Griff ralentirent lorsqu'il reconnut Miller.

— Agent Sutton, dit-il d'une voix traînante, en s'arrêtant complètement.

— Vous avez vu Danny ?

— Oui.

— Comment va-t-il ?

— Pourquoi n'allez-vous pas voir par vous-même ? demanda Griff, laissant tomber sa cendre sur le trottoir.

Miller détourna le regard, étouffant son envie de mettre son poing dans le beau visage de Griff. Il voulait faire mieux que rejouer le script qu'ils avaient suivi lors de leur première rencontre, agissant comme des chiens voulant marquer leur territoire. Il devait bien ça à Danny. Sans compter que,

sans Griff, son amant serait en train de souffrir seul. Miller fit un effort pour tempérer la rugosité de sa voix.

— Ils ne me laissent pas le voir. Un agent avec qui je travaille m'a dit que vous passiez presque toutes vos journées ici.

Griff l'étudia durant un long moment, la prise de conscience brilla dans ses yeux bleu clair.

— Il va mieux, mais ça prendra du temps. Son épaule était infectée, ils ont réussi à la guérir. Ils ont dû lui enlever un rein il y a trois jours.

L'estomac de Miller se contracta, un battement de douleur régulier prenant vie dans sa poitrine.

— Seigneur, souffla-t-il, d'une voix chancelante.

— Ça a été dur. Il ne parle pas beaucoup. Il passe son temps à dormir.

— Quand est-ce qu'il sort ?

— Ils ne savent pas. Peut-être demain, peut-être le jour d'après.

Miller enfouit ses mains dans ses poches avant.

— Où va-t-il aller ?

— Chez moi, dit Griff. Il n'a nulle part d'autre, et il a besoin de quelqu'un pour veiller sur lui.

De la même façon que la colère de Miller, la suffisance reflua de la voix de Griff. Il semblait triste et fatigué, et Miller réalisa avec une secousse angoissée que, peu importe les sentiments de Danny, Griff avait toujours été amoureux de lui et l'était probablement encore.

— Vous pourrez lui dire... vous pourrez lui dire que j'étais là, et que je pense à lui ?

Griff resta immobile, le regard au loin, son visage raidi par la réticence.

— Oui, je le ferai, dit-il en se retournant. Pour Danny.

Miller acquiesça, se sentant un peu honteux à la suite des paroles de Griff. Il pensait que l'homme n'avait aucun honneur lorsqu'ils s'étaient rencontrés, ne voyait pas ce que Danny pouvait lui trouver à part sa belle gueule. Mais Griff mettant les besoins de Danny avant ses propres désirs, laissant Miller s'insérer dans un espace que lui-même convoitait, il ne savait pas s'il aurait agi de la même manière à sa place.

— Dites-lui que je l'appellerai dès que l'enquête du FBI sera terminée. Ça ne devrait plus être très long.

— D'accord.

Griff resta là pendant un moment, se balançant d'un pied sur l'autre.

— Écoutez, je dois y aller, annonça-t-il en pointant le parking.

— Bien sûr, bien sûr, répondit Miller en lui dégageant le chemin. Merci.

Griff hocha la tête, s'éloignant. Miller resta là tandis que l'obscurité s'approchait, regardant les fenêtres des chambres s'allumer. Il se demandait dans laquelle se trouvait Danny, s'il avait la moindre idée à quel point il lui manquait, avec quelle force il le voulait. Cela lui brisait le cœur de se dire que ce n'était probablement pas le cas. Il aurait voulu débouler à l'hôpital, envoyer au diable le règlement, et toucher le visage de Danny, être certain qu'il allait bien. Mais la peur le retenait, ainsi que sa culpabilité à propos de bien trop de choses. Hinestroza, Danny, Rachel, Colin. Il était engoncé dans les regrets, et ne parvenait pas à démêler ses sentiments pour Danny de cet enchevêtrement.

Cette fois-ci, le parc était presque vide : pas de joggeurs, pas de mères fatiguées promenant des poussettes emplies d'enfants hurlants. Juste Miller sur un banc de bois solitaire, le ciel cendré si bas et lourd qu'il pouvait presque le sentir reposer contre sa nuque, le tenant à terre.

Il avait laissé un message hésitant, bégayant, à Danny deux jours plus tôt sur le répondeur de Griff, l'informant que l'enquête sur le meurtre de Madrigal était close et que personne ne serait poursuivi. Il avait demandé à Danny de le rappeler. Ce matin, il s'était réveillé avec un message de Danny, lui demandant de le rejoindre sur le banc du parc où ils avaient eu leur premier débriefing. Danny avait dit qu'il y serait vers midi. C'était la première fois depuis trois semaines que Miller avait entendu le son de sa voix, et ça lui avait brûlé la gorge si profondément qu'il avait eu l'impression d'étouffer.

Miller entendit le bruit familier des boots de Danny sur le bitume. Il prit une profonde inspiration et tourna la tête, essayant de se calmer avant de poser ses yeux sur l'autre homme. Il se leva et le regarda s'approcher, ses pas moins confiants qu'ils l'avaient été. Cette fois, les blessures de Danny le ralentissaient, son corps souffrait toujours. Miller pouvait le deviner par la manière dont il se tenait en marchant. Il avait perdu du poids, sa peau était pâle, une cicatrice violette barrait le côté droit de son visage, juste devant son oreille, son bras cassé entièrement plâtré était à moitié caché sous sa veste qu'il avait drapée autour d'une de ses épaules.

Danny s'arrêta juste devant lui, sans parler, le visage fermé. Il semblait fatigué, ses traits étaient épuisés, mais il était toujours la plus belle chose que Miller n'avait jamais vue.

— Danny, dit-il doucement.

Et Danny se retrouva contre lui, les bras de Miller se refermant autour de son corps.

Mais ils ne s'emboîtaient pas aussi bien qu'avant. Le regard de Danny fuyait le contact qu'il désirait ardemment, ses blessures l'obligeant à garder son corps rigide et inflexible, anticipant la douleur.

— Miller, murmura Danny contre sa joue.

Miller tourna la tête pour respirer la peau du cou de Danny. Son odeur, au moins, était la même et le chagrin faillit faire tomber Miller à genoux.

— Salut, dit gentiment Danny en reculant. Merci d'avoir accepté de me retrouver ici. Je suis si souvent à l'intérieur, je voulais juste prendre un peu d'air.

— Pas de problème.

La voix de Mille était bourrue, ses mains voulant encore le toucher.

— Désolé d'avoir mis autant de temps à t'appeler. Je suis de retour chez moi, et Griff ne m'a pas prévenu tout de suite que tu m'avais appelé.

Il désigna le banc.

— On peut s'asseoir ? Je fatigue vite.

— Oui, bien sûr, répondit Miller.

Il attendit que Danny s'asseye pour faire de même.

— Comment vas-tu ?

— Ça va. On va enlever le plâtre dans quelques semaines et ma blessure par balle est presque guérie.

Il remua le bout de ses doigts.

— Eux prendront plus de temps. Je les laisse couverts pour ne pas dégoûter les gens, dit-il en essayant de sourire faiblement. Et j'ai quelques cicatrices en plus.

— J'ai entendu dire que tu avais perdu ton rein.

Danny se laissa aller contre le banc, les yeux fixés sur ses mains.

— Oui, Griff m'a dit qu'il t'en avait informé. Ce Madrigal, il savait vraiment comment porter un coup de poing.

— Plus maintenant, rétorqua sinistrement Miller.

— Non, plus maintenant.

Miller loucha sur le profil de Danny, entendant la lourdeur des mots de ce dernier.

— Tu ne te sens pas coupable à ce propos, n'est-ce pas ? Il méritait de mourir.

— C'est vrai, répliqua Danny en rivant son regard sur Miller. Mais c'est quand même dur, de tuer quelqu'un.

Miller n'en savait rien, il n'avait jamais ôté une vie. Mais il imaginait à quel point cela pouvait peser sur la conscience, peu importe à quel point c'était justifié.

— J'ai été ravi d'apprendre que l'enquête avait été clôturée, dit Danny pour changer de sujet. Tu n'avais pas à mettre tout sur ton dos, tu sais.

— Si, je le devais. Je ne pouvais pas prendre le risque qu'ils t'inculpent à cause de Madrigal.

— Je m'en souviens, Miller. Je me souviens que Hinestroza était là. Tu l'as laissé partir, n'est-ce pas ?

— Danny.

— Comment vas-tu vivre avec ça ? Je te connais. Je sais ce que tu as dû ressentir.

Le regard que Danny posa sur Miller était aveuglant, tellement empli de culpabilité que Miller dut détourner les yeux. Il se pencha, ses coudes sur les genoux, concentrant son regard sur une pomme de pin écrasée entre ses chaussures.

— J'essaie encore de trouver, dit-il. Comment je vais pouvoir vivre avec ça.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, souffla Danny. Pas pour moi.

Miller s'était juré qu'il garderait son calme, qu'il ignorerait la colère qui frémissait en lui depuis que Danny s'était laissé attraper par Madrigal. Mais il ne pouvait pas la faire taire, l'horreur de ces instants s'élevant comme s'il les vivait une seconde fois, le laissant brisé et impuissant.

— Qu'en est-il de ce que tu as fait pour moi ? Comment as-tu pu faire ça Danny ? demanda-t-il, sa fureur à peine cachée sous ses mots. Comment as-tu pu passer ce marché avec Hinestroza ?

— J'essayais de te sauver la vie.

Miller secoua la tête.

— Ça ne m'aurait pas sauvé. Ça m'aurait tué si tu étais mort ce jour-là. Tu ne t'en rends toujours pas compte ? Ça m'aurait tué.

Danny ferma les yeux, glissa ses mains entre ses jambes.

— Je ne pensais pas à ça. Je pensais à Ortiz et à la dette que j'avais envers lui. Et je pensais à toi, Miller. À un moyen pour que tu puisses vivre librement et sans peur.

Miller laissa échapper un soupir.

— Tu n'as toujours pas saisi ? Tu ne comprends pas ce que je ressens pour toi ?

— Si, j'ai saisi, répondit doucement et tendrement Danny. Mais je ne le mérite pas. Et bientôt, tu vas t'en rendre compte aussi. Que tu as abandonné bien plus que ce que tu recevras en retour.

— Oh, Seigneur, Danny...

— C'est la vérité. Regarde ce que tu as sacrifié. Rachel, ton boulot...

— Mon boulot va bien, dit Miller.

— Non, ce n'est pas le cas, rétorqua Danny. Ton visage dit une toute autre chose.

Miller fit rouler ses épaules, se soustrayant au regard de Danny.

— Je suis en congé administratif, dit-il après un long silence.

— Alors ils vont te virer.

— Tu n'en sais rien. Tout ira bien.

— Rien de tout ça n'ira bien ! cria Danny, la voix tremblante. Je suis un véritable gâchis, Miller, et toi aussi.

Miller ne nia pas, chacun des mots de Danny était vrai.

— Que va-t-on faire ? demanda-t-il. Pour nous ?

Mais il connaissait déjà la réponse, l'avait devinée depuis qu'il avait étreint Danny et que ce dernier avait été le premier à y mettre un terme.

Danny laissa courir sa main le long de la mâchoire de Miller, mais même ça, ce n'était plus pareil, avec les pansements blancs qui séparaient la peau de Danny de la sienne. Miller pouvait juste sentir le coton rigide, et non sa peau chaude. Il ferma les yeux, essayant de respirer malgré la douleur.

— Tu me donnes envie d'être un homme meilleur, dit Danny. Tu me donnes envie d'être digne de toi. Mais si ça doit coller, si ça doit devenir réel, je dois le faire pour moi, pas simplement parce que c'est ce que tu as besoin que je sois. Ça doit être ce que j'ai besoin d'être aussi.

Miller essaya de parler, mais tout ce qui franchit ses lèvres fut un sanglot, ses épaules tremblantes de larmes refoulées.

— Danny, s'il te plaît... tu n'as pas à me prouver quoi que ce soit.

— Est-ce que tu peux me regarder, me regarder dans les yeux et me dire qu'on peut faire en sorte que ça fonctionne, là, tout de suite ? demanda Danny, sa propre voix emplie de tristesse.

Miller ne répondit pas, il pensa à son travail, Colin, Rachel, et à devoir apprendre à vivre avec les choix qu'il avait faits, le tout flottant dans son esprit comme une soupe gluante de douleur.

— Parce que, là, tout de suite, je ne peux pas dire ça, continua Danny. Et je ne pourrai pas vivre avec moi-même si on essaie et qu'on échoue par ma faute. Je dois faire le ménage dans ma vie. Et je pense que tu devrais faire le ménage dans la tienne.

— C'est à propos de Griff ?

— Bon Dieu, non, dit Danny en tirant doucement sur une mèche des cheveux de Miller. Ça n'a jamais été à propos de Griff, même avant que je te connaisse. C'est à propos de toi et moi. Tu as dit que tu devais apprendre à vivre avec le fait d'avoir laissé partir Hinestroza. Moi, je dois vivre avec ce que j'ai fait. Avec qui j'étais et ce que je t'ai obligé à abandonner.

Danny laissa échapper un soupir.

— Là, tout de suite, être près de toi est trop douloureux.

Miller aurait voulu dire à Danny que tout ça en valait la peine, que tout ce qu'il avait laissé tomber n'était rien comparé à la vie de Danny. Mais cela n'aurait fait que soigner ses propres blessures, il ne savait pas comment guérir celles de Danny. Il n'avait jamais été doué pour le réconfort, il avait toujours été le premier à ignorer la souffrance des autres.

— Que va-t-on faire ? se contenta-t-il de demander.

— Je ne sais pas.

— C'est fini, Danny, entre nous ?

Danny ne répondit pas, il se pencha et embrassa le sourcil de Miller, sa joue, le coin de sa bouche, sa lèvre inférieure qui tremblait.

— Je t'aime, murmura Danny, puis il se leva et partit.

Miller resta assis sur le banc froid du parc, et pour la seconde fois dans sa vie, il regarda Danny s'en aller. Seulement cette fois, il savait exactement ce qu'il venait de perdre.



OceanofPDF.com

Chapitre Seize

— Matthew ?

— Non.

— Jacob ?

— Hum-hum.

Miller se déplaça contre le corps de Danny, raffermissant la prise du bras de son amant autour de sa poitrine nue. Il n'aurait jamais cru que deux hommes puissent être en telle harmonie, il avait toujours pensé que seule une femme pourrait l'enlacer tendrement de la manière dont Danny le faisait en ce moment. Mais c'était faux. Son dos se fondait contre le torse de Danny comme s'ils étaient les deux moitiés d'un tout, sa tête reposant confortablement contre l'épaule de son amant, le souffle de ce dernier soupirant contre sa tempe.

— Dis-moi simplement ton foutu deuxième prénom. Je ne trouverai jamais, dit Danny, ondulant ses hanches contre celles de Miller.

— Tu abandonnes ? se moqua Miller. Continue.

— Bernard ? tenta Danny en gloussant.

— Seigneur ! Mes parents n'étaient pas si cruels.

— Difficile à dire si on en juge par ton prénom.

Miller éclata de rire, roulant sur Danny pour le clouer au lit, se servant de ses mains comme de douces chaînes pour emprisonner ses poignets.

— Idiot, c'est Edward. Et Miller était le nom de jeune fille de ma mère.

Danny sourit, de ce sourire sexy plein de dents blanches, ce sourire qui faisait se retourner si fort l'estomac de Miller qu'il avait l'impression d'être malade, celui qui le rendait fou de désir, comme un adolescent se languissant de son premier amour.

— Miller Edward Sutton, dit doucement Danny. C'est un joli nom.

Il souleva la tête du lit, ses bras toujours épinglés à côté de son oreiller et embrassa Miller. Doucement d'abord, puis de plus en plus profondément, sa langue glissant, humide et chaude, un peu joueuse, se retirant dès que Miller s'avavançait, jusqu'à ce que ce dernier attrape cette langue taquine avec la sienne.

Miller libéra les poignets de Danny, baissant ses propres mains pour les laisser courir le long du torse de Danny, titillant doucement ses tétons, avant de leur donner un léger coup de langue. Sa propre respiration devint saccadée face aux grognements de son amant, soulevant son torse du lit pour se rapprocher de la bouche de Miller.

Miller se baissa, sa langue traçant un chemin humide. Il posa sa joue contre le ventre de Danny un instant, juste pour le respirer, pour monter et descendre au rythme de sa respiration, les mains de Danny entortillant paresseusement des mèches de ses cheveux.

— J'ai faim.

Les mots de Danny furent ponctués par un gargouillement de son estomac sonore dans l'oreille de Miller.

— Tu as toujours faim, lui fit-il remarquer, son menton contre le ventre de Danny. Je pensais qu'on était sur le point de faire autre chose que manger.

— Je crois que j'ai d'abord besoin de nourriture.

— Tout ce qu'on a, c'est du beurre de cacahuètes et de la gelée.

Danny poussa un grognement.

— Je devine que le beurre de cacahuètes et la gelée ne sont pas tes aliments préférés, rétorqua sèchement Miller.

— J'aurais dû te rappeler de prendre autre chose quand tu es sorti hier.

— J'avais autre chose en tête.

Les yeux de Miller s'arrêtèrent sur la boîte de préservatifs sur la table de nuit.

— Au moins, tu as le sens des priorités, sourit Danny.

Il se tut, pinçant le lobe de Miller d'un air joueur.

— Mais sérieusement, ça t'aurait tué de prendre de la dinde ?

Miller baissa la tête, son rire étouffé par le ventre de Danny.

— Seigneur, je n'ai jamais rencontré personne qui soit si pénible à propos de la bouffe que toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Danny, en se tordant le cou pour regarder Miller.

— Tu te plains de mes choix de sandwich, de mes talents de cuisinier, de la pizza, des céréales, de ces crackers secs à l'hôpital.

Miller voulait paraître agacé, mais il ne pouvait s'empêcher de sourire. Danny l'observait sans rien dire.

— Quoi ? demanda Miller, soudain embarrassé.

— Tu te souviens de tous ces trucs ?

Miller riva son regard à celui de Danny.

— Oui, dit-il, je m'en souviens.

Il aurait voulu faire une blague, mais il ne pouvait pas reculer devant ce qu'il voyait dans les yeux de Danny, n'arrivait pas à faire la lumière sur ce qui était réel entre eux.

— Viens là.

Danny tira le bras de Miller, le relevant pour qu'il recouvre son corps, ses jambes s'enroulant autour de la taille de son amant. Les mains de Danny empoignèrent le cul de Miller tandis qu'ils se balançaient l'un contre l'autre, un doigt glissant entre ses fesses, poussant doucement.

Miller se raidit – pas vraiment de peur, mais se rendant compte que c'était encore un nouvel endroit qu'il autorisait à Danny, offrant une nouvelle part de lui à cet homme.

— Je peux ? murmura Danny.

— Oui.

Miller remonta légèrement, donnant à Danny plus de place pour son exploration.

Le doigt de Danny glissa en lui avec douceur. Ça ne faisait pas mal, pas de la manière dont l'avait cru Miller. Il sentait la pression et l'étirement, mais rien qu'il n'aurait décrit comme douloureux.

Danny gémit, exécutant de lents va-et-vient. Miller courba son dos, se cambrant pour embrasser Danny, sa langue allant au rythme des poussées du doigt de son amant.

Ce dernier recula un peu, regardant Miller tandis qu'il poussait sur ses hanches et enfonçant profondément son doigt en même temps, la question de Danny – un jour ? – clairement visible dans ses yeux, et la réponse de Miller – oui – visible dans les siens. Il n'aurait jamais pensé pouvoir ouvrir son corps à un autre homme, mais pour Danny ? Oui, il le ferait, il ferait n'importe quoi.

Danny enroula ses jambes par-dessus les épaules de Miller tandis qu'ils faisaient l'amour, sa tête reposant sur l'oreiller alors que Miller s'enfonçait violemment en lui. C'était la première fois qu'ils le faisaient face à face, et Miller gronda de plaisir, ne voulant pas que ça s'arrête trop vite, voulant savourer chaque seconde, chaque expression qui passait sur le visage de Danny, chaque bruit qu'il faisait, et la manière dont ses yeux verts

s'ouvrirent en grand lorsqu'il jouit, permettant à Miller de voir au plus profond de lui.

Une fois terminé, Miller se retira lentement, s'effondrant contre le corps de Danny.

— Pourquoi ? haleta-t-il dans le cou de Danny. Pourquoi est-ce si bon ?

Il était surpris par le son de sa voix prête à déborder d'émotion.

Danny tira ses cheveux, ses lèvres chaudes contre la joue de Danny.

— Parce que c'est nous, Miller, souffla-t-il. Parce que c'est nous.

Le déni. Miller le reconnaissait facilement, il l'avait vu sur le visage d'un nombre incalculable de suspects, leurs femmes et enfants, parents et amis. Il l'avait vu dans les yeux des autres agents lorsque le jury revenait dans la salle d'audience avec un verdict « non coupable », effaçant des années de travail en un instant. Et Dieu savait qu'il en avait fait un compagnon personnel, le cachant derrière un masque. Alors il savait ce qu'il ressentait en tournant en de lents cercles dans l'appartement vide de Danny, les meubles emportés, quelques feuilles de papier journal étant tout ce qui restait de la vie de Danny.

— A-t-il...

Miller se racla la gorge.

— A-t-il dit où il allait ?

La propriétaire de l'appartement haussa les épaules, de manière agacée et un peu déconcertée. Elle avait hésité à laisser entrer Miller jusqu'à ce qu'il l'informe qu'il faisait partie du FBI, ce qui n'était plus tout à fait vrai depuis qu'il était en congé administratif. Compte tenu de ses nombreuses transgressions, il ne pensait pas que prendre des libertés avec les faits allait aggraver son cas.

— Je l'ai entendu dire qu'il avait une longue route devant lui, donc je présume qu'il a quitté la ville. Mais je n'en sais pas plus.

Miller avait appelé Danny tous les jours depuis que ce dernier l'avait quitté, l'abandonnant seul sur le banc du parc. Quinze appels, et il était inévitablement tombé sur le répondeur. Miller n'avait jamais laissé de message, il n'avait aucune idée quoi dire pour arranger les choses, ignorait quels étaient les mots que Danny avait besoin d'entendre. Puis hier, lorsqu'il avait appelé, une voix robotisée familière avait retenti à son

oreille, l'informant que le numéro n'était plus attribué. Miller aurait voulu traverser le téléphone pour étrangler cette voix qui énonçait des mots qu'il ne pouvait accepter.

Et voilà qu'il se trouvait dans l'appartement de Danny, ayant enfin décidé de se bouger le cul et d'agir, et il était trop tard parce que Danny était déjà parti. Disparu et évanoui dans la nature. La douleur sous les côtes de Miller envoyait ses tentacules dans son estomac et ses poumons. Non pas du fait qu'il ne puisse pas retrouver Danny, il pourrait le faire facilement. Mais parce que Danny était parti sans un mot, avait quitté Miller sans même un au revoir. Et Miller comprit tout à coup que le « je t'aime » de Danny sur le banc était un adieu, un dernier cadeau de départ.

Miller ressentit une étrange nudité, de ne pas savoir où était Danny ou ce qu'il faisait. Pendant si longtemps, il avait eu connaissance de ses moindres faits et gestes – ce qu'il portait chaque jour, qui il voyait, ce qu'il mangeait – quel goût il avait, la douceur de sa peau, la manière dont ses traits se radoucissaient lorsqu'il dormait. Et à présent, il ne restait plus rien. Tout ce sur quoi Miller s'était concentré depuis si longtemps avait disparu, lui avait glissé entre les doigts tandis qu'il avait le dos tourné.

— Vous m'accordez une minute ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit la femme. Je retourne à mon bureau.

Elle tendit les clés à Miller.

— Verrouillez quand vous aurez terminé et rappez-moi la clé.

Miller marcha doucement vers le salon, la lumière hivernale filtrant à travers les stores à demi clos. L'appartement de Danny était situé dans un vieux manoir dans la partie centrale de la ville, près du musée d'art. Le quartier était plein de promesses, charmant, avec juste ce qu'il fallait de délabré. L'appartement en lui-même était grand, sans avoir la même hauteur de plafond que le sien, mais rendu aéré par les grandes fenêtres et la peinture blanche immaculée. Miller se dirigea vers la chambre de Danny et sa salle de bain juste à côté. L'armoire à pharmacie s'ouvrit avec un grincement de métal, le cœur de Miller se mettant à battre fortement dans ses tempes dans le silence qui suivit. L'armoire contenait un rouleau de fil dentaire. Miller le posa dans sa paume et le glissa dans sa poche sans même savoir pourquoi.

Il posa les mains contre le lavabo, baissa la tête et compta jusqu'à dix, se forçant à recouvrer un air neutre. Il ne savait pas s'il avait déjà eu aussi mal

avant ou si ce sentiment avait été atténué par la perte. Danny était parti, avait évolué, et peut-être que Miller devrait faire de même – oublier la vie qui avait failli être la sienne et se contenter de celle qu’il avait avant que Danny Butler ne pénètre dans son monde.

Au lieu de ça, il essaya d’imaginer vivre cette nouvelle vie que Danny lui avait montrée – arpenter le monde en homme gay, arrêter de faire semblant, se détourner de sa carrière, aimer un homme qui ne distancerait probablement jamais ses démons et dont le visage rappellerait sans cesse à Miller ses propres zones d’ombre. Il sentit la peur le terrasser, l’urgence féroce de chasser ces vérités qui déferlaient dans ses veines. Puis il pensa à Danny, abandonnant la pesanteur qui les entourait tous deux pour ne laisser apparaître que l’homme – la manière dont il souriait et sentait, la manière dont il riait et laissait Miller être qui il était, ne voulant rien de plus de lui que le vrai lui. Danny, dont le corps faisait oublier tout le reste, et dont l’âme, même empreinte de ténèbres, laissait croire à Miller en quelque chose de plus grand que l’univers. Danny... qui avait échangé sa vie contre celle de Miller sans hésiter.

Tu dois décider de l’homme que tu veux devenir à partir de maintenant. Cela faisait combien de temps que Danny lui avait dit ça ? Et il n’avait toujours pas décidé. Rachel était toujours coincée dans ce no-man’s land, se demandant ce qu’il était advenu de ses foutus plans d’avenir. Sa carrière, toujours en équilibre sur le bord, ne sachant même plus si cela valait le coup de la sauver. Sa propre obscurité était suspendue au-dessus de lui comme une guillotine, et le temps de faire la paix avec ses choix serait bientôt écoulé.

Miller referma violemment l’armoire à pharmacie, ses yeux lançant des éclairs à travers le miroir. Ils devaient tous deux faire le ménage dans leur vie, voilà ce que lui avait dit Danny. Miller ignorait s’il avait la force de le faire, d’affronter Rachel et Colin à cœur ouvert, de regarder sans broncher ce que sa vie était devenue. Mais faire le ménage était le seul cadeau qu’il pouvait offrir à Danny, et il le ferait dans l’espoir que, peu importe où il se trouve, il fasse la même chose.

— Tu avais tout prévu, n’est-ce pas ? souffla Griff en titubant à travers la porte, les bras remplis de cartons.

— De quoi parles-tu ?

— Prévu de déménager pendant que tu avais toujours un bras dans le plâtre, pour que tu n'aies pas besoin de soulever les trucs lourds, espèce d'enfoiré.

Danny rit, déplaçant les cartons contre le mur de son pied.

— C'est tout ?

— Oui, c'était le dernier chargement.

— Alors, assieds-toi un peu, tu as bossé comme un chien.

— Content que tu l'aies remarqué, répondit Griff en jetant un coup d'œil au salon empli de boîtes. Où ?

— Enlève simplement cette merde du canapé.

Griff désencombrait un petit espace et se laissa tomber sur le canapé en grognant.

— Si tu passes près de la glacière, attrape-moi une bière.

— Je les ai déjà mises au frigo. Le livreur de pizza est venu pendant que tu étais en bas. Il y en a aussi dans la cuisine.

— J'irai dans une minute, soupira Griff, je suis trop crevé, là tout de suite.

Danny coupa le scotch à l'aide de son couteau suisse, envoyant valser les cartons du corridor vers la cuisine ou vers le petit couloir menant à sa chambre, où ils devaient aller. Cet appartement était deux fois plus petit que l'ancien et dans un quartier de Chicago pas vraiment idéal, mais à six-cents dollars le mois, c'était tout ce qu'il pouvait s'offrir.

— Alors, dis-m'en plus sur ce boulot, dit Griff lorsqu'il revint dans le salon.

Il tendit une bière à Danny et se pencha vers la boîte de pizza graisseuse qu'il venait d'ouvrir. Danny haussa les épaules, se laissant tomber sur le sol aux pieds de Griff.

— Je n'en sais pas beaucoup. C'est dans un cabinet d'aide juridique. Une sorte d'assistant, je pense. Je les aiderai en fonction de leurs besoins.

Griff jeta un coup d'œil septique à Danny.

— Ils connaissent ton casier ?

— Oui. C'est mon agent de probation qui m'en a parlé. Il m'a recommandé pour ce boulot et ils m'ont fait passer un entretien téléphonique. C'était assez décontracté.

— Alors tu vas travailler pour tout le cabinet ?

— Oui, mais c’est l’avocate principale que j’aide. Jill Ward. Elle m’a paru assez sympa quand on a discuté. Je crois qu’elle est désespérée. Le job est super mal payé. Il fait partie d’une subvention, un projet de réhabilitation – Danny roula des yeux – essayer de garder les ex-détenus hors de taule.

— Tu vas crever de faim, souligna Griff.

— Il me reste de l’argent. Et puis j’ai vendu ma moto. Ça va aller.

Danny s’arrêta pour engouffrer une demi-part de pizza dans sa bouche.

— Et toi ? Tu vas faire quoi à Saint Louis ? Vivre avec ton frère ?

— Oui, Owen dit qu’il a de la place pour moi et qu’il pourrait m’aider à trouver un boulot.

— Tu es certain que traîner avec ton frère est une bonne idée ? demanda prudemment Danny.

À côté d’Owen Gentry, Griff passait pour un escroc à la petite semaine. Il avait passé la plupart de sa vie d’adulte en prison. Cela rendait Danny nerveux de savoir que Griff vivrait avec ce type.

— Carrément. J’aime bien Saint Louis, sourit ce dernier, sachant que ce n’était pas ce que Danny voulait dire.

— Oui, mais tu sais qu’Owen va vouloir te mêler à...

— Danny, arrête de t’inquiéter. Je suis un grand garçon.

— D’accord, acquiesça Danny. D’accord.

— En plus, nous ne sommes pas tous faits pour une vie du bon côté de la loi.

— Griff.

Danny changea de position pour mieux voir son visage, grimaçant lorsqu’il bougea.

— Tu as toujours mal ? demanda Griff, glissant du canapé pour s’asseoir à ses côtés.

— Nan, c’est rien, répondit Danny, l’envoyant balader, c’est juste endolori.

— Tu dois mieux prendre soin de toi, mec, dit Griff, son visage à quelques centimètres de celui de Danny.

Danny vit l’émotion dans les yeux de son ami et souhaita – Seigneur, il le souhaitait tellement – pouvoir aimer cet homme. Lorsque Griff partirait, il resterait seul avec les regrets qui le rongeaient, avec la douleur qu’il

essayait d'ignorer en restant actif, en déménageant, en changeant de vie, pour qu'il ne puisse pas avoir à faire face à la place qu'avait prise Miller.

Danny se pencha rapidement en avant, posant sa bouche contre celle de Griff, ouvrant ses lèvres de sa langue, prêt à tout pour apaiser la douleur et remplir le vide à l'intérieur. Le baiser était familier, un mouvement qu'il connaissait par cœur, mais ce n'était pas ce dont Danny avait réellement envie, la forme des lèvres de Griff n'était pas celle dont il avait désespérément besoin, le goût de sa bouche ne faisant que rappeler à Danny qui il voulait vraiment.

— Arrête, dit Griff, en reculant, poussant doucement Danny. Arrête. Je ne suis pas lui, Danny.

Danny pouvait voir la contradiction sur son visage et compris ce que cela coûtait à Griff de le repousser.

— Bon sang, je suis désolé, s'étouffa-t-il. Je suis désolé.

Griff avala une longue gorgée de bière, ses yeux rivés sur le plafond.

— Comment as-tu su ? demanda Danny. Pour Miller et moi ?

Rien que le fait de prononcer son nom était douloureux, un coup direct au cœur.

— J'ai suspecté quelque chose quand il est venu m'interroger. Il était jaloux, ça sautait aux yeux. Il arrivait à peine à me regarder. Puis je lui ai parlé ce soir-là, à l'hôpital. Et j'ai su. Et ton visage, quand je t'ai annoncé qu'il était venu...

— Je suis désolé, répéta-t-il. Ce n'était pas juste pour toi.

Griff laissa échapper un petit soupir.

— On ne choisit pas ce qu'on ressent, Danny. Si ça avait été le cas, je t'aurais oublié depuis longtemps.

Il lui offrit un sourire triste.

— Que s'est-il passé entre vous deux ?

— Ça n'a pas fonctionné, répondit Danny. Il mérite mieux que de rester coincé avec moi et mon passé merdique pour le restant de ses jours.

— Il n'avait pas l'air de s'inquiéter de ton passé merdique cette nuit-là, devant l'hôpital.

Danny secoua la tête.

— Il a fait quelque chose pour moi, une chose avec laquelle il sera incapable de vivre.

— L'a-t-on obligé à le faire ? demanda Griff, confus.

— Non.

— Alors dans ce cas, c'est un choix qu'il a fait, n'est-ce pas ? Ça veut simplement dire qu'il t'aime davantage que de devoir faire ce qui semble juste tout le temps.

Les mots semblaient meurtrir Griff lorsqu'ils franchirent ses lèvres, ses yeux pouvant déchiffrer le visage de Danny aussi facilement que Danny pouvait déchiffrer le sien.

— Tu mets toujours les gens sur un piédestal, Danny, les gens qui sont mieux éduqués ou ont un meilleur travail. Merde, tu ne regardes jamais les infos ? Tous les jours, le gérant d'une grande entreprise finit derrière les barreaux parce qu'il a baisé une de ses employées et qu'ils ont perdu leurs économies. Tout le monde a un côté sombre. Et Miller en a un lui aussi.

— Oui, mais je l'ai fait ressortir. Il a tout laissé tomber pour moi et...

— Oh, conneries ! s'exclama Griff. Tu as vraiment la tête dure parfois imbécile. Tu crois être à blâmer pour toutes les mauvaises choses qui se passent dans le monde ? Les gens font leurs propres choix. Peu importe ce que Miller a fait, il l'a fait parce qu'il pensait que tu en valais la peine. Il t'a choisi, Danny. C'est à ça que tu devrais songer, et pas à ce qu'il a laissé tomber. Merde.

Griff leva les mains au ciel, d'exaspération.

Danny comprenait la sagesse des paroles de son ami, mais il était difficile de croire qu'elles pouvaient lui être appliquées. Elles semblaient d'un moindre réconfort devant ce que Miller avait sacrifié. Il avait abandonné Miller sur le banc de ce parc, s'était éloigné et avait continué d'avancer, parce qu'il voulait donner une chance à Miller de vivre une vie où il pourrait oublier ce qu'il avait fait. Et ça ne pourrait pas fonctionner avec Danny à ses côtés pour le lui rappeler constamment.

Mais la fuite de Danny n'était pas seulement due à la situation de Miller et à ce qu'il pensait que Miller méritait. Ça avait aussi à voir avec lui-même, à trouver un moyen de prendre un nouveau départ. Il ne s'était pas attendu à survivre à cette journée dans la cuisine avec Madrigal, il avait déjà dit adieu à sa vie et fait la paix avec la mort. Mais il était revenu à lui et avait trouvé un moyen de revivre, de se tenir debout tout seul, de révéler le vrai Danny Butler et d'affronter qui il était vraiment.

Rachel mâchait chaque bouchée au moins cinquante fois. Miller se demandait si elle faisait le décompte dans sa tête, avalant la nourriture après un certain nombre de mâchages prescrit, un tour appris dans l'un de ces bouquins pour obsessives-compulsives pour parvenir à bout de son repas. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis cette nuit à son appartement, presque six semaines plus tôt. Ils s'étaient téléphoné plusieurs fois – de courtes conversations embarrassées, aucun des deux ne sachant comment se comporter, Miller s'excusant continuellement de ne pas pouvoir encore la voir. Chaque fois, il s'attendait à ce qu'elle jure et crie, ou lui raccroche au nez, mais elle ne l'avait jamais fait.

Miller savait que lorsqu'ils finiraient par se rencontrer, il aurait à répondre honnêtement à ses questions, comme jamais il l'avait fait auparavant. Et il ne se sentait prêt que maintenant. Avec Danny parti, la route devant lui ne semblait pas très certaine, mais il devait continuer à marcher, à avancer et à espérer qu'en agissant ainsi, le bon chemin s'ouvrirait de lui-même.

— Comment ça s'est passé au boulot ? demanda Rachel, prenant une gorgée de vin pour faire passer sa dernière bouchée de saumon.

Ils avaient discuté de choses et d'autres, toute la soirée, un peu empruntés, évitant de discuter de la seule raison pour laquelle ils se retrouvaient assis l'un en face de l'autre.

Le restaurant avait été un mauvais choix de sa part – trop chic, trop solennel, tous deux se sentant un peu exposés dans cette ambiance feutrée, somptueuse. L'aspect positif était que Rachel ne lui jetterait sûrement pas son verre à la figure devant tous ces gens, elle n'était pas le genre à faire un esclandre en public de toute façon.

— Bien, répondit Miller, le regard rivé sur son assiette.

Il serait temps de te montrer honnête avec elle à propos de tout, connard.

— En fait, je suis en congé administratif.

C'était presque un soulagement de finalement cracher le morceau.

— Quoi ?

La fourchette de Rachel résonna contre son assiette en porcelaine de Chine et elle jeta un regard coupable autour d'elle. Elle ne portait pas sa bague, et à chaque fois qu'elle bougeait la main, le manque d'éclat faisait mal aux yeux de Miller.

— Quand est-ce arrivé ? murmura-t-elle, ses doigts nerveux formant des boucles avec son collier de perles.

— Il y a quelques semaines.

— Tu as dit qu'ils t'avaient acquitté dans cette histoire de coup de feu.

— C'est le cas.

Rachel fronça les sourcils, la confusion clairement lisible dans ses yeux.

— Alors pourquoi ?

Miller reposa son verre, prit une profonde inspiration, trouvant le courage au fond de son cœur. Il pouvait le faire, il devait le faire, parce que dans le cas contraire, tous les sacrifices auraient été vains.

— Il reste certaines questions sans réponse à propos de moi et de mon informateur.

Il regarda Rachel.

— L'homme que tu as vu avec moi à l'appartement.

Rachel le fixa. Elle ôta sa serviette de ses genoux et la posa près de son assiette.

— Rachel...

— Je ne parlerai pas de ça ici. Hors de question, déclara-t-elle d'une voix brisée, se levant de table.

Même au bord des larmes, elle faisait attention à sa démarche, aucun regard n'aurait pu suspecter autre chose qu'un tour dans les toilettes pour femmes.

Miller sortit quelques billets de son portefeuille et les abandonna sur la table. Il avança à travers la foule du lobby bondé, forçant le passage à coups d'épaule entre les couples qui semblaient heureux de passer la soirée ensemble dehors. Rachel ne l'attendit pas à l'entrée du restaurant, la lourde porte de verre et d'acajou se refermant sur lui. Il la rattrapa alors qu'elle se tenait, tremblante, contre la voiture, les branches d'un arbre surchargées de glace penchant vers le bas pour pratiquement toucher sa tête.

— Rachel, reviens à l'intérieur où il fait chaud, l'amadoua-t-il.

— Non, je veux rentrer.

Elle s'agita contre la poignée.

— Ouvre la portière.

Miller déverrouilla la porte puis se dirigea vers le côté conducteur, démarrant le moteur et mettant le chauffage en route une fois installé

derrière le volant. Il se laissa retomber sur son siège et ferma les yeux, écoutant les sanglots de Rachel à ses côtés.

— Je pensais que tu savais après que tu nous aies vus, dit-il doucement. Je pensais que c'est pour ça que tu ne portais pas ta bague.

— Je m'en suis douté, mais je n'étais pas certaine, souffla-t-elle. Je voulais croire que tu étais honnête avec moi. Mais tu m'as menti ce jour-là. Tu m'as dit que ce n'était pas ce que je croyais. Tu m'as dit que tu m'expliquerais plus tard.

Miller savait que vouloir croire et croire n'était pas du tout la même chose. Rachel avait su la vérité à l'instant où elle l'avait vu avec Danny. Elle avait simplement besoin qu'il le lui dise franchement.

— Je suis désolé, Rachel.

Il lança un regard à son visage couvert de larmes.

— Je suis désolé.

— Étiez-vous... Est-ce que tu as couché avec lui ?

Le mensonge était sur le bout de sa langue, prêt à sortir pour dire à Rachel ce qu'elle voulait entendre, ce qui serait si simple pour Miller de dire : *Non, bien sûr que non, ça n'a jamais été aussi loin.* Mais ce serait renier Danny, désavouer ce que cet homme signifiait pour lui, et il ne pouvait pas faire ça. Il fut soudain frappé par cette puissante superstition qui l'avertit de ne pas rejeter davantage Danny. Il avait fait la promesse de faire le ménage, pas de simplement repousser la poussière dans un coin et prétendre ne pas la voir.

— Oui, nous avons couché ensemble.

Rachel poussa un sifflement aigu et frissonnant.

— Alors tu es... tu es gay ? demanda-t-elle, ses yeux fixant ses mains jointes.

Était-il gay ? C'était la question qu'il avait passé toute sa vie à éviter, ne voulant pas connaître la réponse. Parce qu'il connaissait cette réponse. Il l'avait découverte au lycée, lorsqu'il avait regardé trop longuement les cuisses fines et musclées des garçons qui courraient. Il l'avait soupçonné à l'académie lorsque la vue des avant-bras en sueur tenant une arme lui asséchait la bouche. Il y avait toujours eu tant de honte et de dégoût, il se haïssait pour quelque chose qu'il ne pouvait contrôler, voulant effacer une partie de lui qui était fondamentale et refusait d'être délogée.

— Oui, dit-il enfin, je suis gay.

Les mots avaient forcé le barrage réticent de sa gorge. Il se demanda si ça deviendrait plus aisé à prononcer au fur et à mesure, s'il parviendrait à l'exprimer sans s'étouffer en l'admettant. Il aurait aimé que Danny soit à la maison, en train de l'attendre, se disant que tout serait plus facile s'il pouvait le partager avec lui – Danny qui n'avait jamais eu honte d'être gay et qui ne voulait pas que Miller s'en sente humilié non plus.

Rachel laissa échapper un sanglot, pinçant le dos de sa main de ses ongles roses.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Allais-tu m'en parler un jour ?

Il songea à répondre qu'il ne le savait pas, mais ça aurait été faire porter le blâme sur Danny, comme si c'était sa présence qui l'avait rendu gay. Et Miller savait que ce n'était pas le cas. Il avait toujours été gay, Danny l'avait juste forcé à y faire face.

— Je ne voulais pas l'admettre, Rachel. Je voulais que ça s'en aille.

— Que ça s'en aille ? répéta Rachel. Comment une telle chose pourrait-elle s'en aller ? J'ai passé cinq ans de ma vie à t'attendre, Miller Sutton ! Je me trouvais des excuses pour comprendre pourquoi ça nous prenait autant de temps à nous marier. Et tu me laissais croire que ça arriverait un jour. Tu n'as même pas eu le cran de te montrer honnête !

Elle posa brutalement son sac sur ses genoux et fouilla à l'intérieur, une petite boîte de velours atterrissant dans sa main.

— Tiens, prends la bague, elle ne m'appartient plus.

— Je veux que tu la gardes.

— Je n'en veux plus.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, berçant ses coudes, ses larmes coulant toujours rapidement et avec force.

— Es-tu avec lui ? Cet homme ?

— Il s'appelle Danny, dit doucement Miller. Et non, nous ne sommes pas ensemble.

— Je ne veux pas connaître son nom ! cria Rachel. Tu m'as dit que c'était un informateur. Ça veut dire que c'est un criminel, n'est-ce pas ?

Elle essuya ses larmes à l'aide d'un Kleenex.

— Il a un casier, oui.

Miller haïssait d'étaler la vie de Danny pour qu'elle le juge.

— Et c'est ce que tu veux vraiment ? Un homme, un criminel ?

Elle siffla ces mots, essayant de transformer Danny en quelque chose de laid avec sa voix.

Miller ne répondit pas, détourna le regard et observa la neige sale qui recouvrait le trottoir de grumeaux difformes. Il n'y avait aucun moyen d'expliquer à Rachel que Danny était davantage que ce qui était écrit sur le papier. Que d'une certaine façon, cet homme, avec un casier judiciaire et sans espoir pour l'avenir, avec un corps marqué de cicatrices, avec un cœur énorme, était la personne qu'il avait cherchée toute sa vie sans même le savoir.

— Qu'est-il arrivé au Miller que je connaissais ? demanda-t-elle, d'une voix brisée. Où est-il allé ? J'ai l'impression d'être assise à côté d'un étranger.

Mais c'est le Miller que Rachel avait connu qui était véritablement l'étranger – l'homme qui se cachait sous son insigne, sa fiancée et sa foutue certitude de tout savoir sur tout. Il se souvenait du poids qu'il avait porté durant toutes ces années, essayant de rester droit et fier, faisant toujours attention que personne ne voit au-delà de son apparence. Mais il avait rencontré Danny, et même chargé de la peur à propos de Madrigal, Miller avait senti son âme plus légère, comme si on lui avait ôté le poids auquel il avait été enchaîné depuis si longtemps. Et aussi terrifié qu'il était d'aller de l'avant, il avait bien plus peur de revenir en arrière.

— C'est le vrai moi, Rachel, dit-il d'une voix calme. Je ne vais plus me cacher.

Ça faisait du bien de dire ces mots, pour lui... et pour Danny, qui avait su reconnaître le vrai Miller depuis le début, qui avait su voir à travers ses défauts et ses défenses, et qui l'avait aimé malgré tout.

Danny était nerveux. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas eu de nouveau travail et il devait recommencer tout en bas de l'échelle sans avoir aucune idée de ce qu'il faisait.

Bon, au moins, ces personnes ne te tueront pas si elles décident que tu n'es pas fait pour ce job.

Danny passa une main dans ses cheveux, toujours pas habitué à avoir ses deux bras à disposition. Il avait passé dix minutes à se gratter lorsqu'ils avaient enfin coupé le plâtre. Il poussa les portes vitrées du bâtiment

abritant le cabinet d'aide juridique, une maison de brique indescriptible coincée entre une sandwicherie et une banque, à dix minutes de train de son appartement.

— Um... hé, salut, je suis Danny Butler, dit-il à une fille à peine sortie de l'adolescence qui semblait s'ennuyer et feuilletait les pages d'un magazine à scandales à l'accueil.

Elle fronça ses sourcils d'un air de dire « et alors ? » sans même ouvrir la bouche.

— C'est le mien ! C'est le mien ! cria une voix provenant de l'autre côté du couloir. Ne t'avise pas de le donner à quelqu'un d'autre.

Une femme, grande et fine avec de longs cheveux châtons voletant autour de son visage, fonça dans sa direction, sa main tendue vers lui avant même qu'elle soit assez près de lui pour le toucher.

— Je suis Jill, dit-elle, lui offrant une rapide poignée de main, son corps entier vibrant d'énergie.

— Je suis Danny.

Jill laissa apparaître un énorme sourire. Elle était plus jeune qu'il s'y était attendu – Danny devina qu'il avait au moins quelques années de plus qu'elle – et jolie, naturelle, sans fioritures, sa seule concession au maquillage était son rouge à lèvres écarlate.

— Venez avec moi, dit-elle en l'entraînant à sa suite. Je suis débordée en ce moment. Vous n'imaginez pas à quel point j'ai besoin de votre aide.

Danny la suivit dans le couloir duquel elle était apparue, s'arrêtant devant des boîtes d'archives empilées contre le mur.

— Vous venez juste d'emménager ?

— Quoi ? Non.

Jill jeta un œil par-dessus son épaule, suivant son regard.

— Ce sont juste des boîtes remplies de dossiers que nous ne pouvons ranger ailleurs, par manque de place.

Jill s'engouffra dans le dernier bureau sur la gauche.

— D'accord, tenez, dit-elle, fourrant une énorme montagne de papiers dans les mains de Danny. J'ai besoin que vous classiez ces plaidoiries. La plus récente en haut. Voici une perforuse et le classeur où vous devez les ranger.

— Où...

Le regard de Danny fit le tour de la pièce, le moindre recoin était recouvert de piles de papiers, livres, fichiers suspendus dont le contenu se répandait sur le sol. Il se sentit momentanément submergé, il n'avait pas réalisé qu'il serait englouti sous le travail à peine cinq minutes après avoir franchi la porte.

— Oh, mince, oui. Venez de l'autre côté du couloir avec moi.

Jill pointa une petite pièce où trônaient trois bureaux.

— C'est le vôtre. N'hésitez pas à rapporter des affaires si vous voulez, des photos ou des trucs comme ça.

Un homme plus âgé était assis à l'un des bureaux, ses cheveux argentés coupés à ras, une paire de lunettes, trop petite pour son grand visage, perchée au bout de son nez.

— Danny Butler, Voice Ellis Campbell.

— Salut, dit Danny, posant sa pile de papiers.

— Enchanté, répondit Ellis d'une voix de baryton.

— Ellis part à la retraite dans... quoi ? Un mois ? demanda Jill, le front plissé.

— Six semaines.

— C'est ça, je le savais. Six semaines. Il vous aidera à vous intégrer. Il est là depuis longtemps.

— Dix-huit ans, l'informa Ellis.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ? demanda Jill, son regard de nouveau sur Danny.

— Je crois que oui.

— Désolée, c'est la folie ici. J'aimerais vous dire que ça se calmera plus tard, mais je te mentirais.

— Ça ira, sourit Danny, la folie est quelque chose que je peux gérer.

— Marie, notre DRH, viendra vous voir dans la journée pour vous donner tout un tas de formulaires à remplir et vous expliquer le salaire inexistant et tous ces machins sympas.

Danny rit.

— Alors tout le monde sait combien je ne gagnerai pas.

— Ne vous en faites pas, c'est un tout petit peu moins que mon salaire.

Jill jeta un coup d'œil à sa montre tandis qu'elle levait les mains, enroulant ses cheveux en chignon au-dessus de sa tête.

— Merde, les clients arrivent dans vingt minutes. Criez si vous avez besoin de quelque chose.

— Cette fille doit surveiller son langage, dit Ellis lorsque Jill retourna à son bureau.

Au ton amusé de sa voix, Danny devina que ce n'était pas la première fois qu'il se plaignait à ce sujet.

— Sa maman aurait dû lui laver la bouche avec du savon depuis longtemps.

— Elle a l'air assez difficile à attraper, observa Danny.

Ellis éclata d'un rire doux.

— Bien vu, bien vu, médita-t-il, s'adossant contre son siège. Alors tu es le nouvel ex-détenu.

Ce n'était pas une question.

Danny se raidit en tirant sa chaise. Mais quel était l'intérêt de se sentir consterné ? Il était un ex-détenu et en serait toujours un.

— Ouais, c'est moi.

Ellis le regardait d'un air pensif.

— Ne sois pas offensé. J'en suis un aussi.

— Vous ? demanda Danny, surpris.

Avec ses lunettes et son gilet et son visage de grand père préféré, le mot « criminel » n'était pas celui qui lui serait venu à l'esprit.

— Avant que je vienne travailler ici. Condamné à vingt et un ans pour meurtre.

— Merde, murmura Danny, ignorant si c'était la condamnation pour meurtre ou la longueur de la sentence qui le frappa le plus fort.

— Quand j'ai commencé, je représentais un très gros risque pour eux. Mais je m'en suis bien sorti, alors depuis, le cabinet fait une demande de subvention tous les ans pour quelqu'un qui a envie de se remettre dans le droit chemin. Parfois on a la subvention, d'autres fois non. Mais c'était le cas cette année. C'est un bon endroit, si ça ne te dérange pas de travailler dur pour un salaire de misère.

Ellis sourit, mais Danny savait ce qu'il sous-entendait. *Ne foire pas ça, gamin, parce que ça sera certainement ta meilleure et seule chance de devenir plus que ce que tu étais jusqu'à présent.*

— Danny, tu peux rentrer si tu veux. Tu as bossé tard ces trois dernières semaines.

Danny leva les yeux de la transcription du procès qu'il était en train de lire, marquant l'endroit où il s'était arrêté avec un surligneur vert.

— Tu n'as pas un client qui arrive ?

Jill acquiesça, bâillant derrière sa main.

— Oui, cependant tu n'es pas obligé de rester pour ça.

— C'est bon.

Danny étendit les bras au-dessus de sa tête, détendant les nœuds dans sa nuque.

— Je n'aime pas te savoir toute seule ici.

Jill roula des yeux.

— J'ai une massue dans mon tiroir et je connais quelques prises de kung-fu.

Elle fit la démonstration d'un coup de pied qui la déséquilibra et l'envoya valser contre le mur.

— Oui, répondit sèchement Danny, c'est une prise vraiment flippante que tu me montres là.

— Je m'échauffais.

— Hum-hum.

— Bon, si tu comptes rester dans le coin, tu peux vérifier que le dossier Lawrence est en ordre ? J'ai une audience de suppression demain matin.

— Bien sûr. Tu vas essayer de faire retirer le flingue de la liste des preuves ?

— Oui. Et ne me dis pas « bonne chance » de cet air sarcastique, s'il te plaît.

Danny sourit, gardant ses lèvres pressées l'une contre l'autre. Jill l'observa en haussant les sourcils.

— Si tu as quelque chose à dire, dis « Jill, je sais que tu vas faire des miracles légaux ». Aie un peu la foi.

— Jill, je sais que tu vas faire des miracles légaux, entonna Danny.

— Merci, dit-elle, retournant dans son bureau.

— De rien, mais tu n'arriveras pas à supprimer cette arme des preuves.

— Enfoiré, flotta la voix de Jill à travers le couloir.

Danny éclata de rire, son attention de nouveau sur la transcription devant lui. Mais il ne parvenait pas à se concentrer, il avait l'impression que des

petits grains de sable étaient collés derrière ses paupières. Jill avait raison : il devrait rentrer chez lui, se détendre, changer de décor. Mais rester seul ces derniers temps était la pire des tortures, et même travailler tard le soir pour pas un centime de plus valait mieux que rester assis dans son appartement vide.

Miller était la raison pour laquelle Danny avait travaillé tous les soirs depuis qu'il avait commencé au cabinet d'aide juridique, essayant de le chasser de ses pensées. C'était trop déprimant de rentrer, seul, dans son appartement silencieux et de manger des céréales froides sur le canapé. Il n'avait même pas les rires enregistrés de sa minuscule télévision pour lui tenir compagnie parce qu'il n'avait pas les moyens d'avoir le câble et ne recevait aucune chaîne. Il détestait dormir aussi, parce que Miller attendait toujours derrière ses paupières closes, et se réveiller seul après avoir passé du temps avec lui dans ses rêves était une douleur qu'il supportait difficilement.

Il avait pensé que son désir, son besoin de Miller, se serait atténué au fur et à mesure que les jours passeraient. Mais le contraire s'était avéré. Avec chaque coucher de soleil, il voulait davantage Miller, il lui manquait avec une violence qui venait de son âme, le voulait si fort que même ses os devenaient douloureux. Le fait que ses sentiments pour Miller deviennent plus forts au fil des jours était illogique. Ils avaient passé plus de temps séparés qu'ensemble. Mais Danny avait découvert que la logique n'avait pas sa place dans le fait d'aimer quelqu'un, et il en venait doucement à accepter qu'être sans Miller fût une blessure non cicatrisée qu'il porterait pour l'éternité.

— Hé, y'a quelqu'un ? Appela une voix depuis l'entrée du bâtiment, faisant sonner la petite cloche qui leur annonçait qu'ils avaient un visiteur.

Danny sortit dans le couloir tandis que Jill escortait son client jusqu'à son bureau. Il voulait faire savoir à l'homme que Jill n'était pas seule. Le type était étonnamment jeune, ses cheveux gras ramenés en queue de cheval, son corps fin dissimulé sous ses fringues d'ado à la mode.

— Comment ça va ? demanda Danny lorsqu'il passa devant lui.

Le gamin le reluqua rapidement de la tête aux pieds, d'un regard froid et distant.

— Au poil, mec, répondit-il avec un petit rictus.

Danny reconnut cette frime pour ce qu'elle était, une manière de repousser la peur et prétendre que tout cela faisait partie de son plan, comme si finir en taule était un petit accrochage et non pas la caverne qui l'engloutirait. Danny avait été ce gamin plus d'une fois.

Il était vingt heures passées lorsque le gosse partit. Danny pouvait entendre Jill lui parler dans le hall d'accueil, puis le bruit de la cloche tandis que la porte s'ouvrait et se refermait.

— Alors, c'est quoi son problème ? demanda-t-il en enfilant sa veste, anticipant le vent hargneux de Chicago.

— La drogue. Quoi d'autre ?

Jill semblait fatiguée, son énergie se transformant en frémissement.

— C'est sa première infraction, mais ils en ont trouvé un sacré paquet. Ça va être une introduction dans le système assez dure pour lui.

— Quel âge a-t-il ?

— Presque vingt. C'est toujours une combinaison mortelle : jeune, arrogant, et prêt à tout pour plaire.

Ils sortirent tous les deux sur le trottoir.

— Veux-tu que je te dépose ? demanda Jill en verrouillant la porte derrière elle.

— Non. Je vais prendre le train.

— D'accord, sourit-elle, à demain.

Danny attendit qu'elle soit au volant de sa minuscule Toyota avant de se diriger vers la gare. Il pouvait apercevoir le gosse flâner devant lui, se dirigeant probablement vers la même destination.

C'était difficile de croire qu'il était encore plus jeune que ce gamin lorsqu'il avait atterri avec Hinestroza. Le garçon semblait à peine plus vieux qu'un enfant, davantage le résultat de sa jeunesse que de ses propres choix. Il paraissait injuste que quelqu'un d'à peine formé puisse être tenu pour seul responsable de ses mauvaises décisions. Il aurait voulu rattraper le gosse et lui dire qu'il n'était pas trop tard, qu'avec quelqu'un comme Jill de son côté et un changement de comportement, il pourrait éviter de foutre sa vie en l'air. Danny voyait son propre reflet sur chaque centimètre de ce garçon.

Soudain, Danny comprit qu'il ressentait de la compassion pour ce même qu'il ne s'était jamais accordée à lui-même, que peut-être, certains de ses mauvais choix avaient ressurgi, au moins en partie, parce qu'il était à peine

plus qu'un enfant lorsqu'il les avait faits, pour n'avoir personne qui se souciait assez de lui pour l'aider à réaliser quelque chose de mieux. Et peut-être que ce n'était pas grave s'il commençait à se pardonner pour le garçon qu'il avait été. Il devrait toujours vivre avec les conséquences de ses choix, même ceux qu'il avait établis dans la précipitation et l'ignorance de la jeunesse, mais peut-être qu'il pourrait se pardonner pour les avoir sélectionnés. Peut-être que tout irait bien avec Ortiz, ou Dieu, ou peu importe qui regardait, s'il s'accordait juste un peu d'indulgence, s'autorisant à croire que le pardon était peut-être quelque chose qu'il méritait après tout.



OceanofPDF.com

Chapitre Dix-Sept

Ellis Campbell s'était servi du même bureau durant quatorze ans, et ça se voyait. Danny s'était porté volontaire pour vider le tiroir en bas à droite, et jusqu'ici, il avait jeté plus de papier dans la poubelle que dans la boîte d'archives qu'Ellis avait posée sur sa chaise.

— Je pensais que vous étiez soigné, commenta Danny, avisant la surface vide du bureau dont Ellis était si fier.

— C'est le cas. Tout va dans ce tiroir.

Danny sourit, secouant la tête alors qu'il jetait un trombone cassé dans la poubelle. Il avait trouvé quatre agrafeuses sous une pile d'anciens annuaires téléphoniques et les avait alignées sur le bureau.

— Cet endroit va vous manquer ?

— Bien sûr. J'ai été là pendant un long moment. Ça va me faire drôle de me lever et de ne pas me rendre où je suis supposé aller, dit Ellis, se relevant en posant une main sur l'épaule de Danny pour garder son équilibre. Mais Rita sera contente que je sois plus souvent à la maison.

Danny avait rencontré la femme d'Ellis, Rita, quelques fois au bureau. C'était une femme coquette aux cheveux noirs bouclés et au rire facile. Chaque fois qu'Ellis posait le regard sur elle, ses yeux brillaient comme de la craie sur le feu, et son visage rajeunissait de dix ans.

— Hé, Danny, tu peux venir une minute ? Appela Jill, sa voix portant facilement à travers le petit couloir.

— Je reviens tout de suite.

Il essuya ses mains poussiéreuses sur son jean tandis qu'il se frayait un chemin à travers le champ de mines qu'était le sol de son bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Jill avisa une pile de papiers de huit centimètres d'épaisseur.

— J'ai besoin que tu lises ces procès-verbaux et que tu me fasses un mémo dessus. Je veux savoir si certains pourraient être utiles pour ce problème de suppression.

Comme Danny l'avait prédit, Jill avait perdu la bataille pour supprimer le revolver des preuves dans l'audience de suppression Lawrence, mais elle

n'avait pas encore perdu la guerre.

Danny attrapa les dossiers, les soupesant de ses mains. Jill ne lui avait jamais demandé de faire une telle chose avant.

— Je n'ai jamais lu de procès-verbaux, lui rappela-t-il.

— Oh, oui.

Jill mordit sa lèvre inférieure en embrassant la pièce encombrée du regard.

— Ah, le voilà, s'exclama-t-elle en lui donnant un exemplaire du *Black's Law Dictionary*. Tu peux y trouver tous les mots que tu ne connais pas.

Danny ne bougea pas, les yeux toujours rivés sur les cheveux flamboyants de Jill tandis qu'elle se remettait au boulot, la tête penchée alors qu'elle lisait.

— Jill ? Peut-être que quelqu'un d'autre devrait le faire. Je veux dire, je n'ai jamais mis un pied à l'université, je ne crois pas...

— Tu es intelligent, Danny, tu t'en sortiras.

Elle ne leva même pas la tête, ne lui laissa pas le temps d'argumenter ou de se défiler, attendant davantage de lui qu'il n'ait osé en attendre de lui-même.

Danny retourna à son bureau, s'arrêtant d'abord pour une autre tasse de café – boue noire et graveleuse qu'il préparait tous les matins dans la petite cuisine à l'arrière du bâtiment. Aussi mauvais que soit ce breuvage, il s'était rendu compte que son nouveau boulot nécessitait davantage que sa dose habituelle de caféine. Il s'assit et prit le premier dossier sur la pile, son cœur martelant sa gorge lui rappelant d'une certaine manière ses premiers jours avec Hinestroza, lorsque la peur de foirer était comparable à un géant soufflant des braises enflammées dans sa nuque. Après une bonne heure de lecture, le cerveau de Danny lui faisait mal, son esprit si surmené qu'il aurait pu jurer que la racine de ses cheveux se démenait pour donner un sens aux mots devant lui. Il avait lu une page. Une page sur soixante-dix sur un jugement de la cour suprême. Cet enfer lui donnait envie de frapper dans un truc. Ces types ne pouvaient pas parler anglais ? Il ne s'était jamais senti aussi stupide et hors de son élément.

Danny laissa tomber son surligneur, soupirant avec colère, luttant contre son corps qui ne désirait qu'une chose : claquer la porte sans regarder en arrière. Il n'avait pas besoin de cette merde.

— Je vois qu'elle t'a donné ces cas de jurisprudence, dit Ellis depuis l'autre côté de la pièce, d'une voix douce.

Danny regarda par-dessus son épaule.

— Oui.

— C'est dur, je sais. Ça m'a pris un bon moment avant que je comprenne ce que ça racontait.

— Je crois que je vais laisser tomber, répondit Danny en se frottant le front.

— Nan, le réprimanda Ellis. Tu viens juste de commencer. Tiens le coup, à la fin de la semaine, ça sera déjà plus facile.

Danny ne voyait pas comment ça pourrait devenir plus facile, comme le reste : être le plus stupide dans une pièce au lieu d'être l'homme sur qui Hinestroza pouvait compter pour l'aider à gérer ; être si pauvre qu'il ne pouvait pas s'offrir une pizza, au lieu d'avoir tellement d'argent qu'il pourrait se payer des motos et des vestes en cuir ; être seul au lieu d'être avec Miller. Miller, qui ne quittait jamais ses pensées, se contentant de voler au-dessus de sa tête lorsque Danny était occupé, et atterrissant dans un bruit de combustion dès qu'il baissait sa garde.

— Je ne tiendrai pas jusqu'à la fin de la semaine.

Quelque chose dans la voix de Danny fit s'immobiliser Ellis. Il arrêta de vider son bureau et avança jusqu'à la chaise de Danny.

— Elle est persuadée que tu peux le faire, Danny, ou elle ne te l'aurait pas demandé. Jill ne perd pas son temps, tu le sais.

— Je sais, soupira Danny, mais, pourquoi moi ? Il doit bien y avoir des gens ici qui peuvent faire ce genre d'activités en dormant.

Ellis fit claquer sa langue d'impatience.

— Parce qu'elle veut que tu voies de quoi tu es capable. Tu n'es pas ici pour faire le café et agraffer des morceaux de papier. Elle veut que tu utilises ton cerveau.

Ellis tapota sa tempe en signe de démonstration.

— Tiens le coup, répéta-t-il, ces mots ne sonnant plus vraiment comme un ordre cette fois-ci.

— D'accord, acquiesça Danny avec lassitude. Mais si on prenait une pause avant ?

Ellis hocha la tête.

— Servons-nous de tes jeunes bras. Viens m’aider à transporter quelques-unes de ces boîtes dans ma voiture.

Le soleil radieux qu’ils découvrirent en ouvrant la porte arrière était décevant, ne parvenant pas à faire disparaître le vent glacial de cette fin janvier qui tourbillonnait autour de la tête de Danny, engourdissant le bout de ses oreilles en quelques secondes.

— Merde, murmura-t-il en se pressant vers la voiture d’Ellis.

Il déposa les boîtes dans le coffre et enfouit ses mains dans ses poches, attendant qu’Ellis referme le coffre.

— Ellis, qui avez-vous tué ? lâcha-t-il, sa curiosité prenant le dessus maintenant qu’Ellis était à une semaine de la retraite.

Le temps de Danny pour obtenir des réponses était bientôt écoulé.

Ellis lui jeta un regard qu’il ne parvint pas à déchiffrer, ses pas se mettant au rythme de ceux de Danny au fur et à mesure qu’ils s’éloignaient de la voiture.

— Depuis combien de temps as-tu envie de me poser cette question ?

— Pas mal de temps, répondit Danny dans un haussement d’épaules.

— Peu de gens ont le courage de me poser la question de but en blanc. Ellis vouta les épaules contre le vent.

— C’était ma femme. J’ai tué ma femme, dit-il après un lourd silence.

— Mais...

— Ma première femme.

— Et vous avez réussi à en trouver une deuxième ?

Ellis lui offrit un regard sévère, un rire rapide, surprenant, s’échappa de son ventre.

— Désolé, dit Danny, je ne voulais pas...

— Non, c’est bon. Je suis marié avec Rita depuis dix-sept ans, et il y a des jours où je n’arrive toujours pas à croire qu’elle ait accepté.

— Que s’est-il passé avec votre première femme ?

— On était jeunes, des gosses abîmés, pas prêts à devenir des adultes, pas de la manière dont il fallait, du moins. J’étais un junkie alors que je n’en avais pas les moyens, un alcoolique quand je n’aurais pas dû. Je démolissais ma vie et mon mariage. Nous avions cette sorte de relation où nous savions déjà que tout était foutu à peine avions-nous posé le regard l’un sur l’autre.

Ellis laissa éclater un soupir étranglé.

— Je suis rentré à la maison ivre et défoncé, et elle n'était pas en meilleur état. On s'est disputé. Je ne me rappelle toujours pas à quel sujet.

La voix d'Ellis semblait vieille pour la toute première fois depuis que Danny le connaissait.

— Seigneur, murmura Danny.

— Je m'en suis voulu à la seconde où c'est arrivé, je n'arrivais pas à croire ce que je venais de faire. Mais il était trop tard. Trop tard pour y changer quoi que ce soit.

Ellis ouvrit la porte arrière du bâtiment et ils s'engouffrèrent à l'intérieur, échappant au froid cinglant. Ellis ne se dirigea pas vers son bureau, au lieu de ça, il s'adossa au mur, les yeux posés sur Danny.

— Est-ce que vous...

Danny regarda ses pieds, qui dansaient nerveusement l'un contre l'autre.

— Est-ce que vous pensez à elle, à ce qu'elle penserait si elle savait que vous avez une vie à présent alors que vous lui avez ôté la sienne ?

Ellis sourit, d'un petit sourire, la douleur tordant ses lèvres.

— Tout le temps Danny, tout le temps. Mais je n'ai jamais obtenu son pardon. Et je ne le mérite probablement pas de toute façon.

La voix d'Ellis se fit plus basse, douce et apaisante.

— Qu'est-ce que tu veux entendre ? Qu'un jour tu seras capable de te regarder dans le miroir et ne pas voir les horribles choses que tu as faites ? Toutes les erreurs que tu as commises, qui te regardent droit dans les yeux ?

Les yeux de Danny rencontrèrent ceux d'Ellis. Il pouvait deviner que les siens étaient implorants sans même avoir besoin de regarder.

— Parce que ça n'arrivera jamais, dit Ellis, sans adoucir ses paroles. Ce sera toujours nos erreurs et les actes dont nous ne sommes pas fiers, qui seront les premiers à se lever, prêts au combat. C'est la nature humaine et ça ne changera pas ni pour moi ni pour toi non plus.

— Alors quel est l'intérêt ? demanda Danny. Quel est l'intérêt de vouloir essayer de faire les choses différemment ?

Ellis retira ses lunettes, relevant son sweat-shirt pour les nettoyer avec le tee-shirt qu'il portait en dessous.

— L'intérêt c'est que...

Sa voix se fit lointaine, ses yeux concentrés sur un autre endroit, comme s'il essayait de faire sortir ses souvenirs d'un brouillard épais.

— C'est comme ce vieil édredon en patchwork que ma mère avait. Il venait de ma grand-mère ou de mon arrière-grand-mère, je ne m'en souviens pas. Bref, c'était comme une sorte d'album photo de famille. Chaque pièce de cet édredon était supposée vouloir dire quelque chose. Et quelques-unes de ces pièces étaient les étoffes les plus moches que j'ai vues de toute ma vie – du vieux velours côtelé brun usé ou des morceaux de coton tachés que tu n'utiliserais même pas comme chiffon pour nettoyer le sol de ta salle de bain. Mais certaines pièces étaient si belles qu'elles me brûlaient presque les yeux quand je les regardais étant petit. De la soie blanche d'une robe de mariée ou du velours rouge du premier manteau de Noël d'un nouveau-né.

Ellis se tut, remontant les lunettes sur le haut de son nez.

— C'est le mieux que tu peux souhaiter, Danny. Que ta vie devienne comme cet édredon en patchwork. Que tu puisses ajouter quelques morceaux lumineux, étincelants, autour de ceux sales, tachés que tu avais jusqu'au présent. Pour qu'à la fin, les pièces brillantes prennent plus de place sur ton édredon que les sombres.

Ellis ancrâ son regard à celui de Danny, pour être certain qu'il avait son attention.

— Voilà où est l'intérêt.

Lorsqu'Ellis avait commencé à parler, Danny avait été sur le point de tourner les talons. Il ne comprenait pas ce qu'un édredon avait à voir avec la question qu'il posait. Mais au fur et à mesure qu'il l'avait écouté, il avait pu voir *son* édredon, les taches d'encre pourpre et noire s'étendant tel un océan sombre et perfide. Mais parmi toute cette obscurité, il y avait un petit grain d'argent, un concours de rédaction qu'il avait gagné en dixième année, si fier de son trophée en plastique bon marché ; une petite tache cramoisie de ses premiers mois avec Amanda, quand son rire étincelait de joie ; un flash de couleur jaune-vert qui correspondait à son amitié avec Griff ; et la pièce la plus brillante de toutes, la soie chatoyante d'or entourée de lumière d'étoiles... Miller.

— Oui, dit calmement Danny. Je crois que j'ai compris.

Ellis opina, puis posa doucement sa main sur l'épaule de Danny.

— Allez, c'est l'heure de retourner à cette jurisprudence.

Danny avait réussi à lire dix pages de ces décisions de cour suprême lorsqu'il décida finalement d'arrêter à vingt et une heures. Il était le dernier dans le bâtiment. Jill lui avait laissé la clé pour qu'il ferme lorsqu'elle était partie à dix-neuf heures. Il éteignit les lumières en passant, s'assurant que la machine à café était éteinte et que la porte de derrière était fermée avant de sortir par la porte avant.

Tandis qu'il luttait contre le vent en se dirigeant vers la gare, son estomac gargouilla, lui rappelant qu'il avait sauté le dîner. Il fit mentalement l'inventaire de ce qui lui restait dans sa cuisine, résigné à devoir sûrement finir avec un bol de céréales, à moins qu'il n'en ait plus et décide de se préparer des macaronis au fromage.

— Hé toi, appela une voix en provenance d'un porche sombre au moment où il passait devant.

Danny tourna la tête vers la gauche, ses yeux accrochant une silhouette décharnée qui l'enjoignait à s'approcher. Il continua à marcher, espérant arriver à la gare en même temps que le train. Il n'avait pas envie d'attendre.

— Hé ! Tu as besoin de quelque chose ? J'en ai de la bonne, s'impatiente le type du perron, quittant sa place pour suivre Danny, son sourire révélant une rangée de dents pourries.

— Non, pas intéressé, répondit Danny, gardant un pas rapide jusqu'à laisser le type derrière lui sur son bout de trottoir.

Danny n'avait pas été tenté d'acheter de la drogue. Ça n'avait jamais fait partie de ses faiblesses. Mais il se sentait tout de même accro, shooté par ce besoin tranchant, électrique, lorsque ses pensées se dirigeaient vers le fait qu'il rentrait seul, dans son appartement vide et froid après cette longue journée, ses doigts le démangeant de passer cet appel. De composer ce numéro qu'il connaissait encore par cœur et connaîtrait sûrement toujours – son passeport pour le futur, son filet de sécurité, terrible et sombre. Peut-être que Hinestroza serait heureux d'avoir de ses nouvelles. Peut-être pourrait-il récupérer la place qui était la sienne, ces derniers mois ne représentant qu'une parenthèse dans sa vraie vie. Cela serait un tel soulagement d'être le Danny qu'il connaissait si bien, celui qui laissait tomber les gens, qui n'avait pas d'avenir, et qui savait exactement de quoi le lendemain serait fait parce qu'il ne serait pas meilleur que la veille.

Mais il était plus difficile de décevoir les gens qui attendaient quelque chose de vous, quelque chose d'autre que leur montrer le pire en vous. Il ne

voulait pas trahir la confiance que Jill avait placée en lui, à le voir changer. Et s'il retournait à son ancienne vie, cela montrerait à Miller que malgré tous les sacrifices qu'il avait faits – il avait tout abandonné pour un homme qui n'en avait rien à foutre, malgré tout ce qu'ils avaient traversé, il choisirait toujours Hinestroza et une vie dans l'ombre.

Danny faisait les cent pas sur le quai en béton, essayant de se réchauffer pendant qu'il attendait son train, guettant le lointain grondement qui le ramènerait chez lui. Il voulait se faire une promesse, à lui, à Miller, et à Jill, qu'il ne passerait jamais cet appel, qu'il ne sauterait jamais sur son filet de sécurité criblé de trous dentelés. Mais une telle promesse lui semblait bien trop démesurée, au-delà de ce qu'il se sentait capable de donner. Son immensité lui donnait l'impression d'étouffer et de le tenir vers le bas par des attaches de plomb.

Alors, au lieu de ça, il souffla dans ses mains en coupe, réchauffant ses doigts gelés avec son souffle vaporeux, et jura qu'au moins, ce soir, il ne décevrait aucune des personnes qui croyaient si fort en lui. Il rentrerait, mangerait son dîner en solitaire, et irait au lit. Son téléphone resterait dans sa poche, sombre et silencieux. Pas ce soir, jura-t-il, pas ce soir.

Le poing droit de Miller entra en contact avec un bruit sourd, l'impact traversant son bras pour exploser dans son épaule. Il ignora la pulsation et frappa à nouveau, plus fort cette fois, grognant quand son poing entra en connexion.

— Merde, Miller, tu essaies de tuer ce sac ?

Miller essuya de son avant-bras son front strié de sueur.

— J'ai passé trop de temps loin d'ici, dit-il à Ben, le manager de la salle de gym où il s'entraînait régulièrement avant Danny.

Ben tenait cet endroit depuis des années et, d'aussi loin que Miller s'en souvienne, il n'avait jamais déboursé un centime pour ce lieu, excepté pour l'installation de deux rings de boxe, une douzaine de sacs, et deux tapis roulants que personne n'avait jamais utilisés. Si vous vouliez un massage ou un thé vert, vous alliez ailleurs.

— J'ai besoin de me remettre dans le bain.

— D'accord, mais, ne te casse pas la main.

Miller offrit à Ben ce qui ressemblait le plus à un sourire ces derniers jours et retourna frapper le sac. Il se demandait de quoi au juste il essayait

de se remettre dans le bain – de son ancienne vie, du fait de se cacher du monde, de sa culpabilité ?

Il avait eu de tels espoirs lors de cette soirée avec Rachel, comme si cet instant de courage arriverait à renverser une vie entière de lâcheté. Et quelle foutue blague ça avait été ! Depuis cette soirée, il n'avait pas fait le moindre pas en avant, son existence laissée en un bordel crasseux, pendant que la vie continuait sans lui, que Danny continuait sans lui. Cette seule pensée garantissait au moins douze frappes contre le sac, de la sueur s'envolant des cheveux de Miller tandis qu'il serrait les dents pour le coup de poing final.

Pratiquement chaque partie de sa vie était dans les limbes. Il était en congé administratif depuis des mois maintenant. Il savait que Nash faisait traîner l'enquête pour le punir, parce que, bien qu'il sente qu'il y avait quelque chose de plus dans l'histoire de Danny Butler et Miller Sutton, il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Comme la condamnation n'arriverait jamais, Nash appliquait sa propre justice.

Et Nash avait ouvert sa bouche aussi, Miller en était convaincu. Le peu de fois où il s'était rendu au bureau, les autres agents lui avaient offert des regards torves, tout le monde le regardait d'un œil prudent, la pitié juste sous leur sourire. Il n'était pas encore sûr de vouloir récupérer son boulot, mais il se sentait coincé, son insigne du FBI devenu chaussures en béton qu'il n'était pas certain de savoir comment ôter.

Miller s'arrêta faire quelques courses en rentrant chez lui, avalant une bouteille de Gatorade durant la courte distance menant de sa voiture à l'escalier de secours de son immeuble. Il ignorait la manière dont il remplirait les prochaines heures avant de dormir, regarder la télé et fixer un livre des yeux sans le lire ayant perdu tout attrait au fil des semaines. Lorsqu'il tourna au coin du bâtiment, il découvrit Colin qui l'attendait, adossé contre la balustrade de métal, ses yeux cachés derrière une paire de lunettes de soleil.

— Salut, dit Miller prudemment. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Colin retira ses lunettes de soleil, les rangeant dans la poche intérieure de sa veste de costume.

— Nash a clôturé l'enquête. Tu as été lavé de tout soupçon.

La voix de Colin était lourde, le soulagement absent de son intonation.

— Nous devons parler.

— D'accord.

Miller ouvrit la marche, les pas de Colin qui tintaient sur les marches derrière lui, puis plus étouffés lorsqu'ils marchèrent sur le sol moqueté du couloir. Miller déverrouilla sa porte et posa ses clés sur la table, offrant un siège à Colin tandis qu'il mettait son lait et sa bière au frigo.

Colin s'assit sur le fauteuil le plus proche de la porte. Il se pencha et posa ses coudes sur ses genoux, les mains jointes. Il donnait l'impression de se préparer pour une chose déplaisante, et l'estomac de Miller se tordit en une petite boule froide.

— As-tu parlé à Danny Butler dernièrement ? demanda Colin.

Le corps de Miller se crispa sans qu'il puisse le contrôler. Ses entrailles réagirent en entendant le nom de Danny, semblables à une ruche frappée avec un bâton, les terminaisons nerveuses sous sa peau bourdonnant d'anticipation.

— Non.

Il se tut, s'assit en face de Colin.

— Pourquoi ?

— J'ai entendu dire qu'il était à Chicago. Il a trouvé un boulot dans un cabinet d'aide juridique.

Chicago.

— Quel genre de boulot ?

Colin haussa les épaules.

— Ça fait partie d'une subvention. Il aide au cabinet. Je ne connais pas les détails.

— Comment as-tu appris ça ?

— Patterson. C'est elle qui l'a recommandé pour ce boulot par le biais de son agent de probation.

— Patterson, répéta Miller, éberlué.

Il n'aurait pas pu être plus choqué si Colin lui avait dit que Nash était responsable du nouveau travail de Danny.

Maintenant que les yeux de Miller s'ouvraient aux infinies variations des gens qui semblaient si prévisibles en surface, il se demanda s'il ne cesserait jamais d'être surpris par la contradiction entre leurs pensées et leurs actes.

— Bon, je devine qu'elle avait une dette envers lui, dit Miller, après l'avoir jeté aux loups comme elle l'a fait.

— Peut-être qu'elle t'a fait une faveur en le jetant aux loups, répliqua Colin.

— Quoi ? demanda Miller, surpris. De quoi parles-tu ?

— À toi de me le dire, répondit Colin, le pointant d'un doigt agressif, et Miller réalisa à quel point Colin était en colère, à quel point il se retenait avec force pour ne pas laisser éclater sa fureur. Si nous avions été jusqu'au procès, Butler aurait-il quitté la barre des témoins sans être déchiré en mille morceaux ? Je sais qu'il se passait quelque chose entre vous. Seigneur, Nash ne t'a jamais vu dans la même pièce que Danny, et il le savait aussi. Tu crois que l'avocat de la défense qui ne vaut pas plus qu'une merde n'aurait pas été capable de s'en rendre compte en cinq minutes ? Arrête un peu tes conneries.

— Colin, je...

— Alors, laisse Patterson tranquille, d'accord ? Parce que le procès de Hinestroza était foutu bien avant qu'elle décide de baiser Butler. *Bon sang !* qu'est-ce qui t'a pris ?

Miller se rencogna dans son siège et pressa les paumes de ses mains sur ses yeux, durement. C'était différent que d'affronter Rachel, pire, d'une manière qu'il ne pouvait définir. Des gens trompaient leur conjoint tous les jours, détruisant leurs relations. Peut-être pas parce qu'ils étaient gay, mais tout de même. Mais faire passer vos propres désirs avant ce qui était juste ? C'était embrasser la noirceur qu'il ignorait exister en lui.

— Je n'avais pas l'intention que cela arrive, nous avons simplement... les sentiments étaient sincères, Colin.

Miller avait parlé contre ses poignets, ses yeux toujours cachés par ses mains.

— Je me fous qu'il soit l'amour de ta foutue vie ! Tu as fichu en l'air des années de boulot, Miller, et pas simplement les tiennes.

Miller prit une profonde inspiration, l'air lui cinglant la gorge.

— Je suis désolé, réussit-il à dire.

Il rit presque en voyant à quel point cela sonnait pathétique.

— Je sais que tu m'as couvert.

La voix de Colin s'adoucit légèrement.

— Je ne veux pas jouer au connard. Mais le problème là-dedans, c'est que tu t'es impliqué avec un informateur, un témoin. Tu t'es impliqué. Et ça ne peut pas arriver. Je ne pense pas qu'il y ait de retour en arrière possible après une telle erreur. Je ne pense pas que tu aies encore ta place au sein du FBI, continua-t-il, d'une voix fatiguée. Et je pense que tu le sais aussi.

— Je suis renvoyé ? demanda-t-il, en ancrant son regard à celui de Colin.

— Non. Mais fais le bon choix, s'il te plaît.

— C'est dur, dit Miller. Dur de tourner le dos à ce travail, même lorsqu'on sait qu'on n'y est plus à notre place.

— Tu as été un bon agent, Miller, vraiment bon. Mais parfois, la vie prend le dessus sur le travail et tu dois faire un choix. Tu as fait le tien et maintenant, tu dois le suivre.

— Vas-tu le dire à Nash ?

— Non. Si je pensais que ça aurait fait une différence pour le procès de Hinestroza, je l'aurais fait. Mais lui dire ne changera pas les choses. Ça ne fera que nous attirer à tous les deux des ennuis.

Colin soupira.

— Ils s'attendent à ce que tu reprennes le boulot lundi. Pourquoi ne reviendrais-tu pas durant un petit moment, le temps de voir ce que tu vas faire. Ils ne te donneront aucune mission importante au début, alors ça te laisse une porte de sortie.

— D'accord, acquiesça Miller.

Colin baissa la tête sur ses mains, ses doigts s'enroulant puis se séparant.

— Miller, pourquoi est-ce que tu n'es pas avec Butler ? Je te connais assez pour savoir que tu n'es pas le genre d'homme à agir sur un coup de tête. Tu as dit que ce que tu ressentais pour lui était réel. Tu as mis ta carrière en jeu pour lui, alors, pourquoi n'es-tu pas avec lui ?

Miller détourna le regard, observant les hautes fenêtres. Il avait recommencé à neiger depuis qu'ils étaient à l'intérieur, des flocons paresseux prenant leur temps pour tomber du ciel. Un souvenir supplémentaire de Danny.

— Quelque chose s'est produit ce jour-là avec Madrigal.

La voix de Miller était hasardeuse et lointaine, comme s'il se trouvait dehors, sous la neige, et parlait à travers les vitres de verre froid.

— Hinestroza était...

— Non ! s'exclama Colin. Non. Ne me dis pas ça !

Les yeux de Miller se posèrent de nouveau sur Colin, observant sa veine battant sur sa tempe, ses mains de nouveau croisées, ses articulations raidies sous la tension.

— Le temps de m'annoncer une telle chose est venu et est parti. C'est trop tard. Qu'est-ce que je ferais d'une telle information à présent ? éructa

Colin. Je ne veux pas savoir ! Seigneur !

Miller se pinça les lèvres pour s'empêcher de parler, de dire la vérité et espérer que Colin dise qu'il avait pris la bonne décision, que son choix était celui que tout homme aurait fait. Mais, comme beaucoup de choses qui étaient arrivées entre Danny et lui, c'était leur secret, leur fardeau à porter, et le poids qu'il ne pouvait partager avec quelqu'un d'autre.

— D'accord, acquiesça Miller. D'accord. Je serai de retour au boulot lundi.

— Bien.

Colin se leva, enfonçant ses mains dans ses poches tandis que Miller le raccompagnait à la porte.

— Merci pour ce que tu as fait, dit Miller. Je sais que tu as pris un gros risque.

Colin jeta un coup d'œil à Miller par-dessus son épaule, lui offrant un hochement de tête sévère.

Et Miller comprit que son amitié avec Colin venait de prendre fin.

La porte de derrière claqua lourdement lorsque Danny sortit dans l'air froid. Selon le calendrier, ils étaient toujours en hiver, mais ils étaient chanceux en cette journée de Saint Patrick, la température oscillait autour de dix degrés bien qu'il soit presque minuit. Seigneur, il était si fatigué tout à coup. Un peu plus tôt dans la journée, il avait marché jusqu'à Michigan Avenue, sur le pont enjambant la rivière, rien que pour voir l'eau sale et verdâtre s'écouler. Sur l'instant, cela lui avait semblé être une bonne idée. Voilà ce que cinq bières au déjeuner vous amenaient à faire.

Danny se laissa tomber sur les marches, sortant une cigarette de la poche de sa veste. La fête battait son plein à l'intérieur – Lauren, une des avocates du cabinet, et son mari fêtaient leur crémaillère d'une manière tout à fait irlandaise.

La porte derrière lui s'ouvrit d'un coup, s'écrasant contre son dos.

— Merde, entendit-il tandis qu'il reculait pour laisser apparaître Jill.

— Désolée, soupira-t-elle en s'écroulant à ses côtés, tendant sa main pour la cigarette.

— Je ne savais pas que tu fumais.

Danny lui passa sa clope, qu'elle inhala avec un plaisir non feint.

— Je ne fume plus. Plus depuis l’université, mais, c’est comme faire du vélo.

Danny rit, posant ses coudes sur la marche derrière lui.

— La foule est en délire là-dedans. D’une certaine manière, je m’attendais à quelque chose de plus calme de la part de deux avocats.

— Nan. Prends quelques avocats et de l’alcool et l’enfer se déchaîne.

Jill lui rendit sa cigarette, avant d’enrouler ses bras autour de ses genoux recouverts de jean.

— Tu as entendu que Taylor allait à la fac de Droit ?

— Oui, elle me l’a dit au boulot aujourd’hui. C’est bien.

— Ça signifie qu’en septembre, on va avoir besoin d’un nouvel assistant juridique.

Jill tourna le visage vers lui, ses longs cheveux tombant autour de son visage tel un rideau.

— D’accord, répondit Danny, pas certain de voir où elle voulait en venir.

— Tu devrais postuler, Danny.

Danny toussa en inhalant, rejetant la fumée par les narines.

— Moi ? Non, je ne crois pas.

— Pourquoi pas ?

— Parce que... je ne suis pas diplômé. On ne doit pas avoir été à l’école pour ça ?

Jill haussa les épaules.

— De nos jours, c’est ce que font la plupart, mais ça n’a pas toujours été comme ça. Tu peux faire ce boulot. Merde, tu le fais pratiquement déjà pour moi. Lire des procès, écrire des mémos, résumer des témoignages, organiser des audiences. Ce n’est rien de plus que ce que tu fais tous les jours. Et tu seras mieux payé. Ça serait un contrat permanent.

Danny n’avait jamais vu plus loin que la fin de cette année de mission au cabinet d’Aide juridique. Il ne savait pas quel genre d’engagement il était prêt à prendre à Chicago, à ce boulot, à ce nouveau genre de vie.

— Je vais y réfléchir, dit-il, tapotant la cigarette contre le bord de la marche pour faire partir la cendre.

— D’accord, répliqua Jill, ne voulant pas le forcer. Il te reste encore du temps avant de te décider.

Elle frissonna légèrement, ses bras raffermissant leur prise autour de ses genoux.

— Tiens, dit Danny, se délestant de sa veste. Prends ça.

— Merci.

Elle passa ses bras dans les manches, disparaissant pratiquement à l'intérieur de la veste en cuir.

— Danny ?

— Humm ?

— Ça te dirait d'aller dîner avec moi un de ces jours ?

La question était sortie de manière saccadée, ne formant qu'un seul et très long mot. Cela lui prit quelques instants pour la séparer en plusieurs.

Il jeta sa cigarette à moitié consumée sur le béton et l'écrasa sous son talon.

— Jill, je suis gay.

Elle le fixa.

— Non, tu ne l'es pas, dit-elle après un moment, poussant son épaule de la sienne.

— Si, je le suis.

— Mais ton ex-femme a appelé l'autre jour.

— Amanda. Oui, j'ai été marié. Mais je suis toujours gay, ceci étant dit.

— Oh. *Oh*, soupira Jill. Bon sang. Je me sens vraiment stupide.

— Tu n'as pas à te sentir stupide, sourit Danny. Ce n'est pas écrit sur mon front.

— Non, c'est vrai, acquiesça Jill. Évidemment, je ne t'aurais pas demandé un rendez-vous sinon.

— Est-ce que tu as le droit de faire ça ? Vu qu'on bosse ensemble ?

— Hé, on est assez décontractés au boulot. Je ne crois pas que sortir dîner aurait été franchir la limite.

— Pourquoi aurais-tu eu envie de sortir avec moi de toute façon ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Jill, les sourcils froncés, en enroulant ses cheveux au-dessus de sa tête pendant qu'elle parlait.

— Je veux dire, tu es avocate, tu as un vaste choix de mecs. Je suis un ex-détenu, Jill, sans éducation. On ne joue pas vraiment dans la même cour.

— Tu ne fais plus rien d'illégal maintenant, si ? Tu ne vends pas du crack derrière l'immeuble durant tes pauses repas ?

— Non, sourit Danny en secouant la tête.

— Tu as un vrai travail, n'est-ce pas ? Tu essaies de faire changer les choses. Et tu n'es pas désagréable à regarder, Danny Butler.

Jill lui rendit un sourire étincelant.

— Pourquoi n’aurais-je pas envie de sortir avec toi ?

Danny ne répondit pas tout de suite, écoutant le rythme des basses qui vibraient à l’intérieur de la maison.

— Tu penses vraiment que les gens peuvent changer ? demanda-t-il. Qu’ils méritent une seconde chance ?

Jill prit sa main dans la sienne, mais il n’y avait rien de sexuel dans ce toucher, c’était la caresse d’une sœur, pour apaiser la douleur, non pour attiser le désir.

— Bien sûr que oui. Sinon je serais en train de perdre mon temps, non ? Je veux dire, regarde ce que je fais toute la journée, tous les jours. Si je ne croyais pas que les gens puissent changer, qu’une seconde chance puisse être tout ce dont une personne a besoin pour devenir meilleure, alors pourquoi ferais-je ce travail mal payé et ingrat ?

Danny serra la main de Jill, ses doigts si petits et délicats entre les siens. Il avait arrêté de porter les pansements sur le bout de ses doigts récemment, et c’était agréable de pouvoir toucher la peau de quelqu’un d’autre.

— Est-ce que tu vois quelqu’un Danny ? demanda Jill après quelques minutes de silence paisible. Parce que tu aurais pu le ramener ce soir.

— Non, je ne suis avec personne.

Il pouvait sentir le regard de Jill sur lui.

— J’entends ton cœur brisé dans ta voix, dit doucement Jill. J’ai une certaine expérience dans ce domaine.

— C’est une longue histoire, répondit Danny en enlevant sa main pour s’en servir afin d’allumer une autre cigarette.

— Cette histoire a-t-elle un nom ?

Danny tira avec tant de force sur le filtre qu’il pensa qu’il aurait pu fumer sa cigarette entière en une seule bouffée.

— Miller, parvint-il à dire.

— Miller. Ce n’est pas un prénom très commun.

— Non, répondit Danny, en étouffant un rire triste.

— Veux-tu en parler ?

— Pas ce soir.

— D’accord, acquiesça Jill. Et j’espère que tu te rends compte d’à quel point c’était dur pour moi de dire ça, parce que je suis une garce curieuse de nature.

Danny rit, d'un rire franc cette fois.

— Peut-être un jour.

— C'est noté.

Elle se leva des marches, les deux mains accrochées à la rambarde pour s'aider.

— Je rentre. As-tu besoin de quelque chose ? demanda-t-elle en ôtant la veste de Danny pour la lui rendre.

— Non, ça va. Jill ?

— Oui.

Elle s'immobilisa, la main sur la poignée de la porte.

— J'aime ce truc que tu fais avec tes cheveux. Ce chignon.

Jill sourit, son visage s'éclairant d'une joie enfantine. Elle abandonna la porte et se baissa pour l'embrasser doucement sur la joue. Même après avoir fumé, elle sentait les fleurs.

— Merci Danny.

Les bruits de la fête augmentèrent lorsqu'elle ouvrit la porte, avant de baisser une nouvelle fois lorsqu'elle la referma derrière elle, laissant Danny, seul, le dos vouté. Les abords du jardin de Lauren étaient remplis de buissons et la lumière à l'intérieur ne parvenait pas à atteindre les coins sombres. Danny écrasa sa cigarette et se releva, son regard errant dans l'obscurité. Il pouvait voir quelques étoiles, les lumières de la ville n'ayant pas obscurci leur faible lueur. Ce n'était pas un ciel de prairie, mais c'était mieux que rien.

Miller pesait lourd sur son esprit ce soir. Plus que pendant les trois mois qui venaient de s'écouler depuis la dernière fois qu'il avait vu son visage, touché ses cheveux, ou entendu sa voix grave, et dire son nom était toujours douloureux. Cela faisait bien trop longtemps et pas assez à la fois, parce que la culpabilité brûlait toujours dans le cœur de Danny, une marque à l'intérieur qui ne partirait pas. Il se demanda ce que Miller faisait ce soir, s'il était passé à autre chose, s'il était guéri. Danny l'espérait, il avait pour Miller l'espoir qu'il tentait de trouver pour lui-même.

— Miller, souffla-t-il, levant les yeux vers les étoiles.

Danny ne croyait pas aux fantômes ou à conjurer les esprits, même alors qu'ils étaient encore en vie, mais lorsqu'il prononça le prénom de Miller, il sentit une chaleur contre son dos, la force d'un homme derrière lui, le serrant fermement. Il aurait juré avoir senti l'odeur épicée de la peau de

Miller, ses lèvres douces murmurant des mots réconfortants contre sa nuque. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté Miller, il se sentit en paix.

Une larme solitaire coula le long de sa joue, jusqu'au coin de sa bouche.

— Tu me manques, murmura Danny. Tu me manques.

Il se sentait aimé. Il se sentait écouté. Et pour l'instant, c'était suffisant. Ça devait l'être.



OceanofPDF.com

Chapitre Dix-Huit

Le rasoir contre la joue de Danny émettait des bruits de raclement, plus bruyants dans son oreille qu'en réalité. Pendant un instant, il fut transporté dans un endroit où il ne voulait pas voyager : un entrepôt froid empestant la mort. La façon dont c'était arrivé était étrange. Le Bic jetable dans sa main n'avait rien à voir avec l'arme préférée de Madrigal, mais la brillance de la lame métallisée était un rappel suffisant. Danny se força à revenir à la petite salle de bains du motel, se penchant davantage vers le miroir, coinçant sa lèvre supérieure entre ses dents pour raser la peau délicate sous son nez.

— Tu te rases ? demanda Miller en passant la tête de derrière le rideau de la douche, ses cheveux recouverts de shampoing.

— Ouaiip.

La tête de Miller disparut et Danny sourit en l'entendant se dépêcher de terminer de prendre sa douche. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil – ou deux – lorsque Miller ouvrit de nouveau le rideau, attrapant une serviette de son bras dégoulinant. Il l'enroula autour de sa taille, s'approchant pour poser son torse mouillé contre le dos nu de Danny.

— Salut, dit doucement Miller, posant son menton sur l'épaule de son amant, rencontrant son regard dans le miroir.

— Salut à toi. Je ne savais pas que c'était si passionnant.

— Je ne t'ai jamais vu te raser avant, dit Miller, comme si ça expliquait tout.

Et c'était peut-être le cas. N'était-il pas resté éveillé hier soir, observant la poitrine de Miller se lever et s'abaisser au rythme de sa respiration, en traçant un dessin quelconque sur son bras ? Ou ce matin, n'avait-il pas été fasciné par la manière dont le pouce de Miller faisait tourner les pages du journal pendant qu'il préparait le café, chaque geste lent et réfléchi ? Peut-être qu'ils étaient tous les deux en train de stocker des souvenirs, des petits moments de vie, pour les soutenir dans les jours mornes et solitaires qui les attendaient juste au coin de la rue.

Miller traça un chemin de baisers humides sur la nuque de Danny.

— Quand t'es-tu fait celui-ci ? demanda-t-il, ses doigts traçant des cercles paresseux autour du tatouage Yin-Yang sur l'épaule de Danny.

— Après Leavenworth. Celui-ci était mon idée, contrairement à ceux de Hinestroza ou d'Amanda.

— Pourquoi l'as-tu voulu ?

Danny haussa les épaules, et plaça le rasoir contre sa joue.

— J'ai découvert la signification de ce symbole en prison. L'idée me plaisait. La lumière et l'obscurité, deux parties formant un tout.

Il rencontra de nouveau le regard de Miller dans le miroir, posa le rasoir sur le bord du lavabo.

— Es-tu l'obscurité, Danny ? demanda doucement Miller.

Mais Danny ne voulait pas parler de ses erreurs, des ombres qui tournoyaient en lui et ne voulaient pas partir, habituées à leur maison humide et fertile, leurs racines ancrées profondément dans le sol riche et noir. Alors il attrapa la main de Miller et la fit descendre, observant la bouche de son amant s'ouvrir, un grognement rauque lui échappant alors qu'il tirait sur la serviette de Danny, lâchant la sienne de sa main libre, écartant les cuisses de Danny avec ses genoux durs et exigeants. Danny agrippa le rebord du lavabo, cambrant son dos alors que Miller s'enfonçait en lui, son souffle chaud sifflant contre sa nuque.

Ils firent l'amour sans parler, Danny poussant contre Miller à chaque coup de reins. Leurs regards se rencontrèrent dans le miroir, laissant apparaître des visages rendus indolents par le plaisir.

Miller jouit avec un cri, ses doigts s'enfonçant violemment dans les hanches de Danny. Ce dernier ferma les yeux et prit ce que Miller lui donnait, espérant que, d'une façon ou d'une autre, Miller abandonne une étincelle de lumière derrière lui, un petit scintillement dans l'obscurité.

— Coupable.

La voix du juge était calme et posée, ne portant probablement pas plus loin que la première rangée, ce qui était tout aussi bien, vu que la salle d'audience était pratiquement vide. Les réactions n'avaient rien à voir avec ce qu'on voyait à la télévision : personne ne poussa de cris hystériques et l'huissier de justice s'assit calmement sur son siège, sans repousser un accusé affolé ou sa famille. Les jurés semblaient blasés, la plupart d'entre

eux impatients de rentrer chez eux maintenant que leur devoir civique était accompli.

Danny jeta un regard vers Ronnie Jenkins, observant Jill qui lui murmurait quelque chose à l'oreille. Ronnie acquiesça, ses yeux concentrés sur ses mains. Pour quelqu'un qui ne s'était jamais assis à la place de Ronnie et n'avait jamais entendu cet unique mot, coupable, qui dicterait ce que serait sa vie à partir d'aujourd'hui, Ronnie donnait l'impression d'aller bien, de faire preuve d'attention, d'être présent. Mais Danny s'était retrouvé à sa place à plusieurs reprises, et il suspectait Ronnie de s'être retiré à l'intérieur de lui-même, dans ce petit espace qu'il s'était fabriqué depuis qu'il s'était fait arrêter – cette sphère sécurisée qui lui évitait de prendre conscience de ce qui était en train de lui arriver et qui l'empêchait de penser qu'il n'aurait plus le contrôle de sa vie. Si Ronnie avait de la chance, il pourrait rester dans cette bulle qu'il avait créé le temps de son emprisonnement, l'astuce étant de comprendre comment reprendre le cours de sa vie une fois que les portes de la prison s'ouvriraient, savoir comment faire de nouveau partie des vivants.

Jill offrit une petite tape sur le bras de Ronnie tandis que l'huissier de justice l'emmenait, ses mains derrière le dos, menottes aux poignets. Ronnie riva ses yeux droits devant lui et traîna les pieds en passant la porte qui le menait vers la salle de détention au bout du couloir, puis dans sa nouvelle demeure.

— Comment te sens-tu ? lui demanda Danny alors qu'ils rassemblaient le désordre sur la table : des boîtes en plastique numérotées, des feuilles de bloc-notes, des surligneurs et des stylos, des bouteilles d'eau à moitié vides, une boîte de Kleenex, quelques pastilles *Altoids*, sans lesquelles Jill refusait d'entrer dans la salle d'audience.

— Moi ? sourit Jill. Je vais bien.

— Tu es déçue par le verdict ?

— Pas vraiment, répondit-elle dans un haussement d'épaules. Je m'y attendais.

— Mais tu as travaillé si dur.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle. Mais il est coupable, Danny. Il a cambriolé ces magasins. Comment pourrais-je être en colère alors que le jury a pris la bonne décision ? Il aurait dû faire appel.

— Mais...

Danny s'arrêta. Une fois n'est pas coutume, il était à court de mots.

— Laisse-moi deviner, tu veux savoir pourquoi j'ai travaillé si dur alors que je savais qu'il était coupable, c'est ça ? Ou pourquoi ai-je décidé de le représenter en premier lieu ?

Jill n'attendit pas la réponse de Danny, rangeant son dernier bloc-notes dans sa mallette en soupirant.

— Je l'ai fait parce que c'est mon travail. Je ne peux pas le faire en réfléchissant sur la culpabilité ou l'innocence, ou sur ce que mes clients méritent. Je vais au-delà de ces jugements. Tout le monde a le droit de se défendre, et c'est mon travail. Se battre pour obtenir une condamnation juste, c'est aussi mon travail. Mais concernant le verdict, le système fonctionne de la façon dont il le doit. Des innocents sont condamnés et des coupables libérés, mais pas aussi souvent qu'on le croit.

Danny la fixa et Jill éclata de rire.

— Je parie que tu ne t'attendais pas à un discours, n'est-ce pas ? J'en ai encore sous le coude. Un jour, demande-moi de te parler de la loi des trois coups, c'est spectaculaire.

— Comment tu fais ? demanda Danny. Comment fais-tu pour faire ce travail tous les jours ?

Jill leva les yeux vers lui.

— Parce que j'aime ça. Et parce que je suis un cœur sensible qui croit réellement que tout le monde a le droit d'être décemment défendu. Triste, mais vrai.

— Ce n'est pas triste.

Jill sourit en calant la boîte de preuves contre sa hanche.

— Hé, certains d'entre nous vont boire une bière. Veux-tu venir ?

— Nan, répondit Danny en secouant la tête. Je suis crevé. Je vais rentrer.

Il savait que l'invitation de Jill était sincère, tout comme il savait que le salut amical qu'il recevait tous les matins du procureur et de l'huissier de justice, du juge et de son greffier, l'étaient tout autant. Cependant, il se sentait mal à l'aise, entouré de tous ces hommes de loi.

Le premier jour où il était arrivé ici, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise blanche boutonnée de haut en bas, son cœur avait menacé de jaillir de sa poitrine, traînant des pieds par peur de se retrouver une nouvelle fois dans une salle d'audience. Il l'avait uniquement fait pour Jill, parce qu'elle avait besoin d'aide avec cette plaidoirie et qu'elle lui avait promis que ça ne

prendrait pas plus de trois jours. Son anxiété avait dû se lire sur son visage parce que Jill l'avait pris sur le côté et lui avait dit de se détendre, qu'il n'était plus un accusé. Il ignorait combien de gens travaillant au tribunal connaissaient son histoire, mais, même si c'était le cas pour chacun d'entre eux, personne n'agissait comme si cela importait. Ça avait de l'importance pour Danny cependant, et il était presque certain que ça en aurait toujours.

— On se voit lundi, dit Jill lorsqu'ils se séparèrent sur les marches du tribunal, lui faisant un signe avec sa sacoche. Tu as fait du bon boulot, Danny.

— Merci, sourit-il, à plus tard.

La température de la Saint Patrick durait depuis plus d'une semaine à présent, et Danny profita de la chaleur inhabituelle, sortant du train un arrêt plus tôt et s'arrêtant à la sandwicherie du quartier pour le dîner. Il prit un club sandwich à la dinde à emporter, sachant qu'il n'était pas dans son budget, mais décida de s'en fichier pour une fois.

Le temps plus clément charriait avec lui des touches de printemps, mais le coucher de soleil de dix-huit heures racontait une tout autre histoire. Danny s'engouffra dans son appartement, se débarrassant de sa chemise avant même d'avoir allumé la lampe du salon. Heureusement que Jill ne l'avait pas obligé à porter une cravate. Plus à l'aise dans un vieux jean et un tee-shirt, il prit une bière et son sandwich, s'installant sur le canapé pour manger. La pièce était tellement silencieuse qu'il pouvait entendre chaque craquement de salade, les sons esseulés de son repas lui coupant l'appétit.

Il savait ce qu'il allait faire – l'avait su à la minute où il avait refusé l'invitation de Jill à boire des bières. C'était une de ces soirées. Il pouvait sentir Miller enfler en lui, inonder ses besoins. Il posa son assiette, emplie de son sandwich à moitié mangé, sur le sol et s'allongea sur le canapé, posant sa tête sur un oreiller qu'Amanda avait acheté dans une autre vie.

Il ferma les yeux, à la recherche de l'image parfaite, essayant de décider laquelle il choisirait ce soir. Juste une – c'était le maximum qu'il pouvait supporter et le plus qu'il pouvait se permettre d'utiliser. Cela lui rappela son enfance, lorsque son père recevait toujours une petite boîte de chocolats de la part de sa belle-sœur pour Noël. Danny était autorisé à en manger un, et il devait le choisir avec soin parce que, s'il faisait le mauvais choix, il se retrouvait avec du nougat au sirop d'érable ou celui à la crème de framboise. Tout était une question de chance.

Danny se sentit comme ce gosse tandis qu'il passait au crible ses souvenirs, essayant de mettre le doigt sur l'image parfaite pour ce soir, celle qu'il pourrait savourer, qui fondrait sous sa langue comme du chocolat au caramel, riche et sucré, celle qu'il ne pourrait pas avaler trop rapidement, disparaissant en une seule bouchée vorace.

Son esprit se referma autour d'un souvenir dans une étreinte gourmande, mais Danny se calma, desserrant les doigts autour de sa vision, la laissant apparaître doucement. Il se voyait, étendu, le corps flasque de sommeil et de satisfaction, le visage de Miller devant le sien, ses yeux gris, chauds et paisibles, écoutant la légère, presque imaginaire, chute de neige contre les fenêtres. Le visage de Miller était doux et avenant ce matin-là, après qu'ils aient fait l'amour pour la première fois, ses yeux lestés de tout le poids qu'ils portaient habituellement, sa bouche relâchée et détendue. Peu importe tout ce que Danny avait foutu en l'air entre eux, il avait réussi à faire quelque chose de bien ce jour-là, parce que Miller avait été heureux, épanoui.

C'était un beau souvenir. Un qui valait cette sensation douce-amère lorsqu'il se le remémora.

Attendre le matin après une bonne nuit de sommeil et prendre la route une fois le soleil levé était la chose la plus intelligente à faire. Mais Miller avait passé sa vie à faire la chose intelligente, la chose sûre, et à présent, il ne pouvait plus attendre le lever de soleil. Il voulait pouvoir regarder sa montre dans une heure, sur l'autoroute sombre et déserte, et savoir qu'il s'approchait de Danny chaque seconde.

Il avait attendu que Colin le rappelle durant toute la semaine, l'impatience lui coupant l'appétit, l'attente volant son repos. Il s'était promis de donner à Colin cinq jours, cent vingt heures, avant de se rendre à Chicago sans plan défini, juste se pointer sur le seuil de la porte de Danny sans avoir aucune idée de ce qu'il ferait dans cette ville étrange. Mais finalement, Colin avait rappelé, et Miller pouvait aller retrouver Danny avec plus qu'un espoir pour leur avenir.

Il avait fait son sac rapidement ; il n'avait pas besoin de grande chose. Il reviendrait ici bientôt, peu importe ce qui arriverait. Soit pour ramasser les restes de sa vie, soit pour prendre ses affaires et les embarquer dans sa

nouvelle vie avec Danny. Il ne s'était pas autorisé à penser au-delà de cette route, au-delà de combler les kilomètres qui les séparaient. Plus ou moins neuf heures, et il verrait de nouveau le visage de Danny.

Miller ferma son sac et laça ses tennis abîmées. Il se tint sur le seuil de son appartement durant un instant, la lune haute et brillante à travers la fenêtre. Il avait vécu sa vie en attendant patiemment de voir ce qu'elle lui offrirait. Mais Danny avait changé tout ça. Miller songea que peut-être, Danny s'éloignant de lui ce jour-là au parc avait été une bénédiction déguisée. En lâchant prise, Danny l'avait obligé à s'accrocher, avait forcé Miller à trouver le courage de le suivre.

Le soleil réveilla Danny avant qu'il soit prêt. Il avait prévu de faire la grasse matinée, profitant de son samedi de repos. Il essaya de mettre un oreiller sur sa tête, mais ne put se rendormir, le soleil frappant directement ses épaules, réchauffant sa peau en petits picotements.

— Merde, marmonna-t-il, louchant sur le réveil posé sur la table de nuit.

Huit heures. Son heure de lever habituelle faisait des ravages sur sa grasse matinée. Il avait besoin d'un café, et, vu l'état désolé de la cuisine, un tour au supermarché était à l'ordre du jour. Peut-être que cette semaine, il mangerait autre chose que des céréales et des macaronis au fromage.

Lorsqu'il ouvrit la fenêtre du salon, la brise lui cinglant le visage était chaude, ébouriffant ses cheveux humides. Il songea qu'il avait probablement encore besoin d'une veste, le vent de Chicago capable de rafraîchir les journées les plus clémentes. En dévalant les escaliers jusqu'à l'entrée du bâtiment, il envoya une prière silencieuse que sa voiture se trouve toujours où il l'avait laissée, à trois pâtés de maisons. Il n'avait pas conduit depuis une semaine, se garer à Chicago était tellement galère qu'il préférait marcher ou prendre le train le plus possible.

Le soleil aveugla Danny lorsqu'il se dirigea vers le trottoir. Il tâta ses poches pour trouver ses lunettes de soleil, se rappelant trop tard qu'il les avait laissées sur le comptoir de la cuisine. Tant pis, il n'allait pas remonter quatre étages. Il y avait une Jeep marron garée sur le trottoir, son parechoc collé à la voiture de devant. Danny sourit pour lui-même. Quelqu'un allait être énervé en se levant pour découvrir qu'il ne pourrait pas bouger sa

voiture à cause de la Jeep. Il tourna à gauche, vers sa propre voiture, sa marche rapide se ralentissant tout à coup... une Jeep marron.

Danny pivota et fixa le véhicule. Il connaissait cette Jeep. Il avait failli crever dans cette voiture, et Miller aussi. Miller.

Non, c'est une autre Jeep. Il en existe des centaines identiques. Tu te fais des films.

Mais Danny savait que ce n'était pas le cas. Parce que la plaque d'immatriculation était identique. Il n'oubliait jamais ce genre de détails, n'avait jamais oublié aucun détail concernant Miller. Danny se rapprocha, regardant à travers la vitre côté passager, n'y trouvant qu'un habitacle propre. À quelques mètres de là, il entendit le petit tintement de la clochette sur la porte de la boutique à l'angle, celle qui vendait des journaux, des donuts rassis, et du vieux café. Sans même regarder, il sut qui venait de sortir de ce magasin. Même à cinq voitures de distance, il pouvait le sentir.

Danny se redressa lentement, ayant presque peur de regarder, craignant que, s'il tournait la tête, Miller disparaisse, fragment de son imagination affamée. Danny tourna la tête, ses yeux se rivant à l'homme qui se tenait sur le trottoir, un gobelet de café en polystyrène serré dans sa main, les yeux camouflés derrière ses lunettes de soleil.

Ils s'observèrent mutuellement, aucun des deux n'esquissant un pas. Puis Miller ôta ses lunettes, les accrocha au col de son tee-shirt vert et combla la distance entre eux à grandes enjambées. Danny était figé sur place pendant que son esprit remarquait certains aspects d'une manière distante, détachée : il a besoin de se couper les cheveux, il ne sourit pas, il s'approche, les taches de rousseur sur son nez sont plus sombres.

Miller s'arrêta devant lui, ses yeux parcourant le corps de Danny avant de se verrouiller à son visage, sans bouger.

— Ce café est dégueulasse, croassa Danny, parce qu'il ne parvenait pas à poser les bonnes questions, les *pourquoi*, et les *comment*, et les *qu'est-ce que ça signifie* de la présence de Miller en ce dimanche matin ensoleillé.

Les lèvres de Miller s'incurvèrent sur le début d'un sourire, puis il ouvrit les doigts, la tasse s'écrasa sur le trottoir. Le café se déversa sur le béton en une tache boueuse lorsque le couvercle céda.

Leurs corps entrèrent en collision avec brutalité, la force dans les poumons de Miller aspirant l'air de la poitrine de Danny, les lunettes écrasées entre eux. Les bras de Danny s'enroulèrent dans le dos de Miller,

une main s'enfonçant dans ses cheveux, menaçant de ne jamais lâcher prise, tirant les mèches douces.

— Miller, souffla Danny, fermant les yeux, avalant les larmes qui emplissaient sa gorge.

— Danny, Danny.

La voix de Miller était épaisse, ses lèvres bougeant contre le cou de Danny.

— Mon Dieu, Danny.

Danny se colla contre lui, l'emprisonnant de ses bras. Il ne savait pas de quoi serait fait l'avenir, ou pourquoi Miller était là, mais pour un seul moment d'infinité, se retrouver avec Miller dans cette chaude brise de mars, Danny avait obtenu tout ce qu'il avait toujours souhaité, et il ne voulait pas relâcher son étreinte.

Miller n'était pas certain d'arriver à monter les marches. Il se concentra sur les pas francs de Danny devant lui, ignorant ses genoux tremblants et ses doigts frémissants, signe d'un tremblement de terre intérieur. Il suivit Danny le long du couloir étroit menant à l'appartement tout au fond du bâtiment, attendit que Danny parvienne à bout de toutes les serrures.

— Entre, dit Danny, rauque et essoufflé.

L'appartement était petit, vide, mais propre. Les meubles de Danny trop beaux pour leur nouvel endroit. Miller le regarda fermer la porte derrière eux, se préparant au poids de Danny contre son corps. Mais ce dernier l'esquiva, jetant sa veste sur le canapé en passant. Il s'assit sur le rebord de la fenêtre, le regard rivé au sol. Le silence entre eux était empli de tension, le manque de mots aussi bruyant qu'un cri. Miller se racla la gorge, se rapprochant un peu de Danny, ne sachant pas comment commencer. Tout avait été plus simple dans sa tête, n'ayant jamais anticipé cette étrangeté entre eux.

— J'ai entendu dire que tu avais trouvé un travail, lâcha-t-il.

— Oui, acquiesça Danny, dans un cabinet d'aide juridique.

— Comment ça se passe ?

— Bien. Ils veulent que je postule pour le poste d'assistant juridique qui se libère.

— C'est génial Danny. Ça serait vraiment bien...

— Qu'est-ce que tu fais ici, Miller ? demanda Danny d'une voix monotone, coupant la parole à Miller.

Ce dernier cligna des yeux.

— Je voulais te voir, dit-il, même si cela paraissait évident.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta Miller.

Il se sentit embourbé dans l'incertitude, déséquilibré depuis qu'ils étaient entrés dans l'appartement, l'atmosphère si différente de leurs retrouvailles sur le trottoir.

— Oui Miller, pourquoi ?

— Parce que... parce que j'ai fait ce que, tu as dit. J'ai fait le ménage dans ma vie. J'ai dit la vérité à Rachel, j'ai démissionné...

— J'espère que tu ne l'as pas fait pour moi.

Danny agrippa le rebord de la fenêtre de ses jointures blanchies.

— Je... je croyais que je le faisais pour nous deux, souffla Miller, tremblant, en passant une main dans ses cheveux. Qu'est-ce qui se passe ? Tu sembles en colère.

Danny détourna le regard et Miller pouvait voir à quel point il essayait de se battre contre ses émotions, ses muscles de sa gorge se tendant sous sa peau.

— Tu t'attendais à quoi ?

À quoi s'attendait-il ? Que Danny lui tombe dans les bras et le remercie d'être venu, d'être tellement heureux de le revoir qu'ils pourraient éviter toutes les questions difficiles. Oui, s'il devait se monter honnête, c'était à peu près ce qu'il avait envisagé.

— Tu as entendu dire que j'avais un nouveau travail et cru que j'étais devenu un autre homme. Je t'ai dit que je voulais devenir une meilleure personne Miller, et j'étais sincère. Mais me réparer prend du temps. Je n'y suis pas encore, j'en suis même loin.

— Je ne... je ne...

Les mots moururent dans sa gorge. Pourquoi était-ce aussi dur ? Pourquoi ne pouvait-il pas prononcer les mots qui lui tenaient à cœur ? Tout ce qu'il voulait que Danny sache, tout ce qu'il espérait, était bloqué dans une bouteille avec un bouchon brisé qui l'empêchait de sortir.

— Je n'en suis pas encore là non plus, Danny. J'essaie juste de vivre une vie plus honnête, de me rassembler, comme nous en avons parlé.

Danny laissa échapper un soupir fatigué, détournant son visage de Miller.

— Désolé d'avoir à te l'annoncer, mais je suis toujours le même type complètement foutu que j'ai toujours été. Peut-être, un peu plus brillant à l'extérieur, mais l'intérieur est toujours aussi moche.

Les mots sifflèrent entre eux telles de balles de revolver, Miller n'étant pas certain de la cible.

— Je ne le crois pas, Danny. La vie que tu vis à présent est la preuve que tu es en train de changer.

— Ah oui ? Le défia Danny. Tous les jours, lorsque je rentre chez moi après le boulot, de retour dans cet appartement merdique, je passe devant des types qui vendent du crack au coin des rues et je songe à l'appeler, à lui demander de me rendre mon job. Je me demande ce qu'il dirait si je passais cet appel. J'y pense Miller, et j'y penserai probablement toujours.

— Tu penses que tu es le seul à avoir de telles pensées ? Je me lève toujours le matin en espérant que je ne suis pas gay, espérant retrouver ma vie avec Rachel tel que je l'avais planifiée. Et je ne crois pas que ses pensées disparaîtront un jour non plus.

Il fit un pas vers Danny.

— Peu importe que tu songes à appeler Hinestroza. Tu ne l'as pas vraiment fait, si ?

Danny secoua la tête, ses yeux balayant le sol.

— Nous avons tous nos démons, Danny. Les tiens ne sont pas pires que ceux des autres.

— Tout ça, c'est de la merde, Miller, et tu le sais. Regarde ce que tu as fait... à cause de moi. Tu as laissé partir Hinestroza. Avant moi, tu n'aurais jamais fait une chose pareille.

— Ce que j'aurais fait avant n'a pas d'importance ! cria pratiquement Miller. Tu ne le vois pas ? Parce que ce jour-là, dans la cuisine, j'étais déjà un homme différent. Ce que nous avons découvert ensemble m'avait déjà changé. D'une bonne manière. De la meilleure des manières. J'ai ouvert les yeux sur la vie de merde que je vivais. J'ai fait ce marché avec Hinestroza parce que je le devais. Il n'y avait pas d'autre choix possible pour moi.

Miller leva les mains, espérant que Danny comprenne, prêt à ouvrir son âme si c'était ce qu'il fallait.

— Te souviens-tu de ce jour sur le banc du parc, quand tu m’as demandé si j’arriverais à vivre avec le fait d’avoir laissé partir Hinestroza ?

Danny acquiesça, toujours sans le regarder.

— Oui, je m’en souviens.

Miller attrapa le regard de Danny avant qu’il puisse lui échapper.

— Il est apparu que vivre avec ça n’était pas aussi difficile que je l’aurais cru. Parce que j’ai réalisé que la seule alternative était de vivre sans toi. Je ne changerai rien. Pas même si je le pouvais.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Je le peux parce que tu étais le marché. Ta vie. Et te sauver valait tout l’or du monde.

— Miller.

Danny secoua la tête, bougeant pour s’adosser contre le mur. Miller ressentit un tel moment de frustration qu’il était sur le point d’éclipser ses espoirs. Qu’arriverait-il s’il ne parvenait pas à convaincre Danny ? S’il ne voulait pas le croire ?

Alors tu continueras d’essayer, Miller. Tu continueras d’essayer.

Et peut-être que c’était là que résidait le secret : ne pas abandonner. Continuer à se battre, quelles que soient les chances. Il se leva, juste devant Danny, de manière à ce qu’il ne puisse regarder ailleurs.

— Je n’ai pas toutes les réponses, Danny. Je ne les ai jamais eues. Mais je sais que je veux être avec toi.

— Je ne pensais pas te revoir un jour, répondit Danny, presque pour lui-même, comme si Miller n’avait pas parlé. Je t’ai quitté. Je pensais que tu serais passé à autre chose, que tu aurais trouvé un moyen d’être heureux.

Miller le fixa.

— C’est ce que tu as fait ? Es-tu heureux maintenant ? Tu es passé à autre chose ?

Cette pensée le déchira de l’intérieur, le laissant vide à la suite de cette perte.

Danny secoua la tête, son visage teinté de tristesse.

— Non. Non, je ne suis pas heureux, et je pense sans arrêt à toi.

— Qu’est-ce qui te fait penser que ce n’est pas la même chose pour moi ?

— Je ne... je ne te mérite toujours pas.

Danny donnait l’impression d’être un homme affamé se détournant d’un repas, un homme torturé qui refusait d’être soulagé.

Essaie encore.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je *te* mérite, Danny ? Tu penses que ma vie était rose, si putain de parfaite avant que tu n'arrives et foutes tout en l'air ? C'est ce que tu penses ? Parce que ce n'était pas le cas. J'étais seul, et renfermé, et effrayé de me regarder vraiment. Et tu m'as montré que ça pouvait être différent. Que *je* pouvais être différent ! Tu as vu clair à travers mes mensonges, et tu m'as permis de voir à travers aussi. Eh oui, tu as raison, il s'est passé des choses assez moches, mais, bon sang, regarde aussi comme c'était bien. Tu vois à quel point c'était bien ? Tu ne t'en souviens pas ?

La voix de Miller se brisa et il baissa sa main, pressant ses pouces contre ses paupières closes, épuisé par l'effort d'avoir prononcé à voix haute tout ce qu'il retenait.

— Je ne sais pas si tu me mérites ou si je te mérite. Pourquoi ne nous mériterions-nous pas mutuellement ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Il laissa retomber ses mains et regarda Danny dans les yeux, souhaitant qu'il y voie la vérité, lui offrant le meilleur qu'il puisse lui donner.

— Je t'aime, Danny, dit-il. Je t'aime.

Les paupières de Danny s'abaissèrent. Il avança à l'aveugle pour agripper le tee-shirt de Miller, tordant le tissu dans ses paumes. Il ne tira pas Miller vers lui, se contentant de le tenir ainsi fermement prisonnier. Miller pouvait sentir la chaleur de la peau de Danny, et il lui fallut tout son self contrôle pour ne pas le toucher, luttant difficilement pour laisser à Danny le choix de décider.

Les doigts et les yeux de Danny s'ouvrirent au même moment, son regard s'élevant pour s'ancrer dans celui de Miller.

— Je dois être sûr, Miller, dit-il d'une voix rauque. Parce que c'est ce que je suis. Toutes les parties moches de moi resteront toujours. Je ne renierai jamais mon passé, pas le moindre instant. Ça fait partie du package. Alors, sois sûr de toi, parce que c'est ce que je suis.

Miller se pencha, posant ses mains au mur de chaque côté de la tête de Danny.

— J'aime ce que tu es. Et j'aime ce que nous sommes ensemble.

Il prononça chaque mot avec précaution, les promesses déferlant entre eux. Il comprenait que le passé de Danny faisait partie du package. Et le passé recelait des secrets honteux, mais il avait aussi contribué à faire de

Danny celui qui correspondait à Miller, d'une manière qu'aucun autre être humain n'y était parvenu. Le passé avait forgé Danny en cette personne à qui Miller était destinée, l'homme que Miller savait être destiné à aimer.

Ils s'observèrent durant de longues secondes. La peau de Miller semblait électrisée, bourdonnant de besoins sous le regard brûlant de Danny.

— Je peux te toucher ? demanda doucement Miller. Parce que je crois que je vais crever si je ne le fais pas.

Il n'aurait jamais imaginé dire ces mots un jour, mais ils sonnaient juste dans sa bouche. Il n'en avait pas honte.

— Oui, acquiesça Danny, sa voix pas plus haute qu'un murmure. Oui.

Miller ôta ses mains du mur pour envelopper le visage de son amant, ses doigts dansant toujours nerveusement.

— Danny, murmura-t-il en posant doucement ses lèvres contre celles de l'homme de sa vie.

Il voulait le toucher et le goûter, il ne voulait pas se précipiter. Les lèvres de Danny étaient chaudes et douces contre les siennes, s'ouvrant pour autoriser sa langue à s'engouffrer, la bouche chaude et humide de Danny provoquant un gémissement dans sa gorge.

— Je t'aime, murmura Danny, au bord des larmes.

Les mains de Miller descendirent le long du torse de Danny, se frayant un chemin sous son tee-shirt, s'aplatissant contre son ventre.

— Redis-le, l'exhorta-t-il.

Il sentit Danny sourire contre sa bouche.

— Je t'aime, Miller Sutton.

Miller agrippa le tee-shirt de Danny, le passa par-dessus sa tête pendant que ce dernier faisait la même chose avec le sien, puis ils furent de retour l'un contre l'autre, leur peau nue ensemble tandis que leurs bras se resserraient. Miller prit un instant pour respirer la chaleur de corps de Danny, son cœur si plein que sa poitrine allait exploser, la joie se répandant comme du sang.

Danny enfouit son visage contre le cou de Miller, sans parler, le souffle court. Miller se recula un peu, laissant courir son regard sur la poitrine de Danny, le repoussant lorsque ce dernier essayait de le toucher.

— Laisse-moi simplement... te regarder, dit-il.

Danny s'adossa contre le mur, la respiration sifflante et haletante tandis que ses yeux suivaient les mains de Miller sur son corps. Miller s'arrêta sur

une petite cicatrice violette sur son abdomen, ses sourcils se fronçant d'interrogation.

— Mon rein, expliqua Danny.

— Je pensais que la cicatrice serait sur ton dos.

— Non, ils le sortent par devant.

Miller se laissa tomber à genoux, enfouissant son visage dans le ventre de Danny. Il aurait aimé pouvoir faire partir tout ça, mais ça aurait voulu dire que Danny et lui n'auraient jamais existé, alors le regret en faisait partie, il ferait toujours partie d'eux. Miller laissa courir son doigt le long de la cicatrice, suivant le chemin de sa bouche, ses mains bougeant pour déboutonner le jean de Danny, le laissant tomber sur ses hanches, les pieds de Danny se débarrassant de ses chaussures.

Une fois Danny nu, Miller s'assit sur ses talons, prenant son temps pour le contempler, se remplissant les yeux. Il croyait se souvenir d'à quel point Danny était beau, mais ce n'était pas le cas, pas vraiment. Ses dernières blessures de guerre ne faisaient qu'ajouter à son charme, de nouveaux chemins que Miller pouvait explorer. Ces cicatrices rappelaient à Miller combien Danny était fort et beau à l'intérieur, et cela comptait plus que tout.

— Viens là, murmura Danny, le tirant contre lui de ses deux mains.

— Attends.

Miller porta sa bouche à la cuisse de Danny, léchant l'ancienne cicatrice de la même manière dont il avait essayé une fois. Il sentit les muscles se contracter contre sa langue et retint son souffle, attendant de voir si Danny l'autoriserait. Mais alors, les cuisses de ce dernier s'ouvrirent légèrement, sa peau s'adoucissant contre sa bouche lorsque Danny laissa échapper un sanglot étouffé qui aurait pu être le prénom de Miller.

Il traça un chemin vers le haut du corps de Danny, laissant une trainée humide dans son sillage. Lorsqu'il trouva de nouveau sa bouche, elle fut avide, suçant durement la langue de Miller, mordillant avec douceur sa lèvre inférieure. Danny prit la main de Miller dans la sienne pour se diriger vers la chambre, entraînant son amant avec lui, sans que jamais leurs bouches ne se séparent.

La chambre était tachetée de petits points ensoleillés, le vent dessinant l'ombre des arbres sur les murs couleur crème. Danny s'assit sur le bord du lit défait et positionna Miller entre ses genoux. Miller remarqua qu'il n'était

pas le seul dont les doigts ne voulaient pas coopérer, les mains tremblantes de Danny l'empêchant d'ôter le jean de Miller.

Il parvint finalement à ouvrir le bouton, tirant d'un coup le pantalon et le boxer vers le bas. Miller fit un pas pour se débarrasser du tissu, éloignant ses affaires du lit avec un coup de pied une fois ses chaussures enlevées. Il observa la tête baissée de Danny, souhaitant voir son visage. Mais Danny était concentré sur d'autres choses, ses mains courant sur les cuisses de Miller, ses doigts le pétrissant légèrement. Il posa ses doigts contre l'érection de Miller, son pouce effleurant son gland.

— As-tu pensé à moi ? demanda Danny, brisant le silence de leurs souffles erratiques.

— Tout le temps.

Miller plongea ses doigts dans les cheveux noirs de Danny, relevant sa tête, traçant la nouvelle cicatrice partiellement cachée par la barbe de Danny.

— Qu'est-ce que tu faisais, quand tu pensais à moi ? lui demanda Danny d'une voix rauque, grognant presque, et les yeux qu'il leva sur Miller révélèrent une liberté sauvage et téméraire que Miller n'y avait jamais vue auparavant.

Mais il semblait le comprendre. Ils s'étaient libérés, deux hommes différents de la dernière fois où ils avaient été ensemble de cette façon.

— Je fermais les yeux et je me souvenais de toi. De ce à quoi tu ressemblais et quelle odeur tu sentais. Quel goût tu avais.

— Montre-moi, l'amadoua Danny. Montre-moi ce que tu faisais.

Miller prit son érection entre ses doigts, se masturbant lentement. Faire ça avec Danny qui le regardait était bien plus érotique qu'il n'aurait pu l'imaginer. Il ne ressentait pas la moindre honte ni pour le fait qu'il laissait Danny le voir ni pour se tenir nu devant un autre homme à la lumière du jour. Rien de tout ça. Danny posa ses mains sur les hanches de Miller, sa bouche se rapprochant. Les doigts glissants de celui-ci cognèrent contre les lèvres de Danny, augmentant la cadence lorsque ce dernier le suçait plus fort.

— Mon Dieu, Danny, s'écria Miller.

Il ôta sa main, et Danny le prit plus profondément dans sa bouche, Miller donna un coup de reins pour s'enfoncer davantage, l'orgasme prêt à exploser.

— Danny, arrête, cria-t-il, agrippant ses cheveux. Arrête...

Danny se recula, son regard attrapant celui de Miller lorsque ce dernier se retira de ses lèvres. Miller se pencha en avant, poussant Danny sur le lit en gémissant. Avant que Danny ne puisse bouger, Miller se faufila entre eux, prenant Danny dans sa main, le caressant de la même manière dont il s'était caressé. Danny émit un sanglot, enfouissant son visage dans le cou de Miller.

— Je préfère te caresser toi, haleta Miller.

Danny redressa la tête pour qu'ils puissent se regarder.

— Je ne sais pas, le taquina Danny, ses hanches venant à la rencontre de la main de son amant. C'était assez sexy de te regarder le faire. Il faut que tu ailles jusqu'au bout un jour.

— Nous avons le temps, dit Miller, sa main ralentissant, la mine sérieuse. Tout notre temps.

Danny leva les mains et laissa courir son doigt le long de la mâchoire de Miller, comme il le faisait souvent. La chaleur de sa caresse envahit la peau de Miller, se répandant le long de ses terminaisons nerveuses. Il avait l'impression qu'il avait du feu au bout des doigts, la foudre irradiant de sa peau.

— Je te veux en moi, murmura Danny, ses doigts caressant toujours la joue de Miller.

L'estomac de Miller se serra, avant de s'écraser comme un ascenseur dont un câble aurait lâché. Danny sourit, de ce sourire immense que Miller avait attendu depuis qu'ils s'étaient retrouvés sur le trottoir. Celui qui lui donnait l'envie de pouvoir récupérer chaque seconde durant laquelle ils avaient été séparés.

Danny fit rouler Miller sur le dos, se penchant au-dessus de lui pour fourrager dans la table de nuit. Il versa du gel sur ses mains, le réchauffant entre ses paumes avant de le déposer sur le sexe de Miller en de longues et fermes caresses. Miller cambra son dos contre le lit, ferma les yeux et mordit l'intérieur de sa joue, essayant de garder le contrôle tandis que Danny chevauchait son corps.

Miller ouvrit les yeux et attrapa à son tour la lotion pendant que Danny se redressait sur ses genoux. Il introduisit un doigt en Danny, ses yeux ne quittant jamais son visage.

— Plus, quémанда Danny, et Miller obéit, un second doigt rejoignant le premier, les gémissements gutturaux provoquant un tressaillement des

hanches de Miller.

Miller ôta sa main, se relevant pour s'asseoir, Danny sur ses cuisses.

— Comme ça... je veux pouvoir t'embrasser.

— Oui, murmura Danny en se penchant, sa bouche calme et douce, mais sa langue exigeante. Comme ça.

Danny se releva et se rabaissa, s'empalant doucement sur Miller.

— Oh, mon Dieu, gémit Danny, ses mains agrippant les épaules de Miller lorsque ce dernier fut tout au fond. Tu m'as manqué. Tu m'as tellement manqué.

Miller gronda, son souffle douloureux dans sa poitrine. Le plaisir d'être de nouveau à l'intérieur de Danny et l'angoisse de savoir ce qu'ils avaient failli perdre lui coupèrent le souffle, sa respiration laborieuse et remplie de peine.

— Miller ? demanda doucement Danny, sans plus bouger.

— C'est tellement plus que ça.

Sa voix était étranglée, ses mots parvenant à peine à franchir le barrage de ses lèvres alors qu'il essayait d'expliquer ce qu'il pouvait difficilement faire par des mots, espérant que Danny comprenne.

— C'est tellement plus que ce que je n'aurais jamais pensé avoir.

— Je sais, bébé, l'apaisa Danny. Je sais.

Miller sentit le doux baiser de Danny contre ses paupières closes, ses doigts courant légèrement le long de ses cils, puis Danny commença à se mouvoir sur lui de ce rythme qu'ils avaient si facilement trouvé par le passé, leurs corps s'en souvenant comme s'ils ne s'étaient jamais séparés, comme s'ils attendaient simplement de se retrouver.

— Tourne-toi, marmonna Miller, levant à peine la tête du torse de Danny.

Danny le regarda, les sourcils froncés, et Miller fit un geste de rotation avec sa main.

— Sur le côté, l'incita-t-il.

Danny ne voulait pas bouger, son corps repu et paisible, pourtant il obéit.

— Haaaaa, souffla Miller, tel un homme qui venait de découvrir un trésor enfoui, ses doigts effleurant le serpent tatoué.

Danny rit, son pied caressant la cheville de Miller.

— Je vais finir par croire que tu me veux juste pour ce tatouage.

— C'est faux, marmonna de nouveau Miller contre sa peau. Mais c'est quand même une des choses les plus sexy du monde.

Danny se retourna pour pouvoir observer le visage de son compagnon. Il ne savait pas si c'était le bon moment pour s'avouer des choses, mais il voulait repartir du bon pied, en se montrant franc, ne pas éviter les questions difficiles et les réponses qui l'étaient encore plus.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec le FBI ?

Miller soupira, son air joueur disparaissant de ses yeux lorsqu'il trouva les doigts de Danny et les pressa fermement.

— Je savais qu'il était temps que je parte. Je ne pouvais plus faire ce job. Colin a suggéré que je trouve autre chose, et j'étais d'accord avec lui. Ça avait commencé à se gâter pour moi, même avant toi, Danny. Ta rencontre n'a fait qu'accélérer l'inévitable.

— Tu as trouvé un nouveau job ?

Miller secoua la tête.

— Pas encore. Mais j'ai un entretien la semaine prochaine avec une agence de détectives privés. La plupart sont des ex-agents du FBI. Ils prennent toutes sortes d'affaires, du petit cas domestique aux grandes enquêtes de cour, accusation ou défense. Colin m'a recommandé pour ce job.

— C'est quelque chose que tu as envie de faire ?

— Les petites affaires ne sont pas vraiment mon truc. Mais certaines des plus grosses pourraient être intéressantes.

Danny embrassa l'épaule de Miller.

— Je déteste te voir te contenter de quelque chose.

— Qui obtient vraiment ce qu'il veut Danny, de la manière dont il le veut ? Tu dois décider de ce qui est le plus important et gérer à partir de là.

— Où se trouve ce travail ? demanda Danny, des crampes d'anticipation lui nouant l'estomac.

Il savait tout au fond de lui quels sacrifices devaient être faits si Miller et lui voulaient être ensemble, mais il ne savait pas s'il était prêt à plier bagage encore une fois, tout semblait trop nouveau et dur pour qu'il recommence à zéro.

— Ici, lui répondit Miller, ancrant son regard au sien. À Chicago.

— Est-ce que... est-ce qu'au moins tu aimes cette ville ? As-tu envie de vivre ici ?

— J'aime bien Chicago. Je ne suis venu que deux fois auparavant. Mais tu t'es installé ici, alors je pense que c'est là où je dois être, au moins pour le moment. Tu as un bon travail, non ? Pourquoi tout foutre en l'air ?

— En fait, ça dépend de ce que tu entends par bon, sourit Danny. Si par bon tu entends des gens sympas, un travail intéressant, alors oui, c'est un bon boulot. Si tu entends un salaire suffisant pour payer le loyer, alors non.

— J'entends un travail que tu aimes et qui te rend heureux, répliqua Miller avec sérieux. Et tu dois le faire correctement, ou ils ne t'auraient pas proposé de postuler pour ce poste d'assistant juridique.

— Jill, l'avocate pour qui je travaille le plus, semble très satisfaite de moi et pense que je serai un bon assistant. Et c'est plus d'argent, plus de responsabilités.

Ils s'observèrent tous deux en silence, Danny bercé par la respiration calme de Miller.

— Alors vas-tu postuler ou pas ? demanda finalement Miller.

— Seigneur, on ne peut vraiment pas enlever le FBI d'un homme...

— Tais-toi, enfoiré, rit Miller. Réponds à ma question.

— Je ne sais pas. Sans doute.

— Pourquoi ne le ferais-tu pas ?

— C'est simplement que... J'ai l'impression de tenter le sort, tu vois ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Miller en fronçant les sourcils.

— J'ai peur d'échouer. De décevoir les gens. Si je n'essaie pas d'avoir une vie meilleure, alors je n'aurai pas à me soucier de décevoir qui que ce soit.

Danny caressa la cuisse de Danny.

— Tu te décevras toi-même, non, de ne pas saisir cette chance ?

— Oui, c'est possible, soupira Danny.

Il avait conscience que cette peur de l'échec, de ne pas être à la hauteur des attentes des gens, serait quelque chose qu'il devrait dépasser seul. Mais avec Miller à ses côtés il avait l'impression d'être assez fort pour commencer à y croire, pour commencer à demander bien plus que ce que la vie lui avait offert jusqu'ici.

— Pourtant j'ai des doutes sur ce poste. Un homme assistant juridique ? C'est un peu comme un infirmier, dit-il à moitié sérieux, c'est un peu bizarre.

— Oh Seigneur, répliqua Miller en roulant des yeux. Je n'arrive pas à croire que je sois amoureux d'un crétin pareil.

Danny bougea rapidement, épinglant Miller au lit de tout son poids, poussant un grognement lorsque leurs corps nus se rencontrèrent. Il prit une profonde inspiration, essayant de se calmer, obligeant ses hanches à ne pas onduler doucement contre celles de Miller.

— Danny ?

— Oui ?

— Ce que tu as dit tout à l'heure, à propos d'être resté le même que tu as toujours été. Est-ce que tu le pensais vraiment ?

Danny leva les yeux vers Miller.

— Je n'en sais rien. Ça dépend des jours, soupira-t-il, en triturant le bout du drap de ses doigts. Parfois, ça dépend des heures.

Il baissa la tête vers la poitrine imberbe de Miller, étudiant les quelques grains de beauté ici et là. Il ne s'était pas rendu compte jusqu'à maintenant combien ils lui avaient manqué.

Miller caressa son visage, effleura doucement sa joue.

— Te souviens-tu à l'appartement, quand tu me disais toujours que je voyais tout en noir et blanc ? Tu n'arrêtais pas de me répéter que c'était plus compliqué que ça.

— Oui.

— Ça marche pour toi aussi, tu sais. Tu dois te montrer aussi indulgent envers toi-même qu'envers les autres.

— C'est juste que... Je ne voulais pas que tu doives tout abandonner, dit doucement Danny.

— Oh, Danny... souffla Miller, encerclant le visage de son amant de ses mains. Regarde ce que j'ai gagné à la place.

L'instinct premier de Danny fut de protester, mais il ne pouvait pas nier la joie qu'il voyait dans les yeux de Miller, les traits durs de son visage qui s'adoucissaient d'allégresse lorsqu'ils se regardaient. Il se souvenait de la manière avec laquelle le corps de Miller se mouvait lorsqu'ils faisaient l'amour, sans se réfréner. Et il pouvait voir les étincelles dans son rire, voir les courbes de son sourire. Peut-être que Danny Butler, avec toutes ses erreurs et ses fautes, avait quelque chose à offrir après tout.

— Tu le vois ? demanda Miller, sans quitter Danny des yeux, une main caressant doucement son bras.

— Oui, répondit-il dans un souffle, à deux doigts de fondre en larmes. Je le vois.

Il parvint à lui offrir un sourire bancal, effleurant la barbe sur la mâchoire de Miller du bout des doigts.

— Je suis heureux que tu sois venu, dit-il, je suis heureux que tu sois venu me retrouver.

Les yeux de Miller se voilèrent un peu.

— Je n'en étais pas certain. Tu ne semblais pas content au début.

Danny posa le front sur la clavicule de Miller.

— Ça sera toujours dur pour moi, Miller. De croire en moi, de croire que je peux vraiment changer. Mais j'essaie et je continuerai d'essayer.

Il se tut.

— J'ai blessé toutes les personnes auxquelles je tenais. Je les ai brisées. C'est dur de ne pas y penser.

— Tu ne m'as pas brisé, Danny, murmura Miller contre sa tempe. Je vais bien, et je suis juste là.

Danny soupira en frissonnant, une larme solitaire s'écrasant contre la peau de Miller.

— Qu'est-ce que tu ressens pour moi ? demanda Miller contre ses cheveux.

Danny prit une profonde inspiration.

— Je t'aime.

— Est-ce que c'est fort ?

En parlant, Miller laissa descendre une main chaude dans le dos de Danny.

— Bon sang, oui.

Danny sentait cette force, ce lien, cet amour pour Miller dans toutes les parties de sa personne – son cœur, son esprit, son corps, et son âme.

— Regarde-moi, ordonna Miller, et Danny obéit, inclinant son visage jusqu'à ce que son menton repose sur l'épaule de son amant. C'est ce que je ressens pour toi, Danny. Tout aussi fort, tout aussi réel et, cela ne disparaîtra pas.

— Alors, nous sommes ensemble là-dedans.

La voix de Danny trembla, mais il ne détourna pas les yeux. Miller sourit de son regard calme, franc et sûr.

— Oui Danny, nous sommes ensemble là-dedans.

— D'accord, sérieusement les mecs, fermez là ! J'essaie de porter un toast !

La voix de Jill porta au-delà du box gigantesque, et le barman à l'autre bout de la pièce regarda dans sa direction en lui offrant un sourire indulgent.

— Je crois que le barman t'aime bien, nota Danny, le pointant de sa bouteille de bière.

Jill regarda par-dessus son épaule.

— Merde, Danny, il a une coupe mulot ! Je ne suis pas si désespérée !

Danny éclata de rire en avalant sa bière, à deux doigts de la recracher par le nez.

— Séduisant, dit sèchement Jill en lançant un regard compatissant à Miller. Je ne sais pas comment tu arrives à le supporter.

Miller sourit, poussant le pied de Danny du sien. Jill tapota fermement contre son verre de vin à l'aide d'une fourchette.

— D'accord, tout le monde lève son verre. Allez, allez, leur intima-t-elle. À Danny, notre tout nouvel assistant juridique.

— Bravo, s'exclama Ellis, faisant tinter son verre contre celui de Danny.

— Félicitations, siffla Taylor de l'autre côté de la table. Tu vas t'en sortir à merveille, Danny.

Tous les visages autour de la table étaient souriants, les joues rosies par trop de bières, les rires noyant la musique du jukebox. Cela faisait du bien d'être assis au milieu de tous ces gens qu'il considérait comme ses amis. Danny sentit un doigt effleurer sa main sous la table. Il regarda en bas puis vers le haut, ancrant son regard dans celui de Miller.

— Félicitations, Danny dit solennellement Miller, même si ses yeux souriaient. Tu es maintenant l'équivalent d'un infirmier.

— Ferme là, enfoiré, rétorqua Danny, enroulant ses doigts entre ceux de Miller là où personne ne pouvait les voir.

Personne autour de cette table n'y aurait accordé d'importance, mais Miller était inquiet en public. Il ne touchait pas Danny à moins qu'ils soient seuls. Mais ce soir, il lui tint la main et la posa sur sa cuisse, sa jambe chaude réchauffant les doigts de Danny.

Jill sourit à Danny de l'autre côté de la table lorsque son regard se posa simultanément sur Miller et lui, levant son verre dans un petit toast privé.

— Hé, Ellis, dit-elle. Raconte à Miller l’histoire de ce connard d’agent du FBI avec qui nous avons bossé sur l’affaire Compton. Tu te souviens de ce mec ?

— Oh, Seigneur, protesta Miller, se penchant pour poser ses coudes sur la table. Tu ne m’as pas déjà raconté cette histoire, Jill ? Je suis sûr que...

— Ellis la raconte mieux, sourit Jill.

Miller soupira avec bonne humeur, offrant à Danny un sourire oblique. Danny fut saisi d’un sentiment de déjà-vu lorsqu’il vit le visage heureux et paisible de Miller, le même qu’il avait eu lorsqu’ils avaient fait l’amour pour la toute première fois dans l’appartement enveloppé de neige, comme il l’avait eu tant de fois depuis qu’ils étaient à nouveau ensemble.

C’est toi qui fais ça, Danny. Tu le rends heureux.

Ce regard sur le visage de Miller était quelque chose en quoi Danny pouvait croire, plus que les mots ou les promesses. Il croyait en la joie qu’il voyait en Miller lorsqu’ils étaient ensemble. Et il pouvait la sentir en lui également, cette petite étincelle qui grossissait chaque jour passé auprès de Miller Sutton.

Danny savait qu’il portait toujours son côté obscur, et qu’il ne partirait jamais, attendant toujours patiemment le moment, chuchotant d’autres choix dans les heures froides de la nuit, attirant Danny de ses doigts de traître. Il pensait que c’était la même chose pour Miller qui était bien trop silencieux parfois, fuyant son regard. Danny le suspectait de regretter la vie qui n’était plus la sienne, se démenant pour accepter ses choix. Mais jusqu’ici, leur amour s’était avéré plus profond que leurs doutes, leur foi l’un en l’autre plus indéfectible que la peur.

Aujourd’hui, ils étaient heureux. Danny ignorait de quoi demain serait fait. Mais ils pouvaient vivre d’incertitude, parce que ce qu’ils avaient à présent était absolument formidable.

— Hé, appela Jill. Danny ici la terre ! Tu dois écouter cette histoire.

Danny se pencha en souriant, reposa son épaule contre celle de Miller, et écouta.



OceanofPDF.com

À propos de l'Auteur

Brooke McKinley a toujours été pragmatique. Alors après le collège, elle s'est tournée vers la faculté de droit au lieu de poursuivre son rêve d'écrire des romans. Elle n'a jamais abandonné l'écriture, mais elle l'a emprisonnée pour ne faire que des gribouillis sur les bords des plaquettes juridiques jaunes et noter de rapides paragraphes pendant les pauses café tardives dans la nuit. Après dix années intéressantes et stimulantes comme avocate de la défense pénale, Brooke a quitté la pratique du droit afin d'essayer quelque chose de nouveau. Elle partage maintenant son temps entre freiner ses enfants et donner la parole au nombre incalculable de personnages qui gravitent dans sa tête. Et elle a décidé que le pragmatisme était largement surfait.

OceanofPDF.com

Résumé

Miller Sutton, un agent du FBI très à cheval sur le règlement, commence à voir quelques nuances troublantes de gris dans son monde en noir et blanc. Il se retrouve face à face avec ses doutes en la personne de Danny Butler, un trafiquant de drogue de niveau moyen que Miller espère utiliser afin d'attraper un beaucoup plus gros poisson : Roberto Hinestroza, un baron de la drogue que Miller poursuit depuis des années.

Danny n'a aucun intérêt à témoigner contre son patron, que ce soit à cause d'un sentiment tordu de loyauté ou parce qu'il sait que doubler Hinestroza est signe d'une condamnation à mort. Mais il accepte à contrecœur de coopérer, et comme il le soupçonnait, il ne faut pas longtemps à Hinestroza pour comprendre sa trahison.

Miller est surpris de découvrir que Danny n'est pas le voyou à la carrière criminelle auquel il s'attendait ; dans le même temps, Danny se retrouve irrésistiblement attiré par la bonté innée de Miller. Ils commencent à peine à explorer l'attraction entre eux lorsque le tueur à gages de Hinestroza les traque, et ils se retrouvent en fuite pour sauver à la fois leur vie et leur amour, de quelque nature qu'il soit.

**Venez découvrir les
autres titres parus chez
Juno Publishing**

<http://www.juno-publishing.com>

**Et visitez notre page
Sur Facebook**

<https://www.facebook.com/junopublishingfrance>

OceanofPDF.com

James O. Kelly



<http://www.juno-publishing.com>

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

Loi Miranda : Ces droits se manifestent par la prononciation d'un avertissement lors de l'arrestation d'un individu, lui signifiant notamment son droit à garder le silence et le droit de bénéficier d'un avocat.

OceanofPDF.com

[← 2]

G-man : *Government Man*, est un terme d'argot américain utilisé pour décrire les agents gouvernementaux, en particulier ceux du FBI.

OceanofPDF.com

[← 3]

Leavenworth & Marion : Établissements pénitentiaires.

OceanofPDF.com

[← 4]

Super max : Prison de haute sécurité.

OceanofPDF.com

[← 5]

401K : sorte de compte épargne à disposition des salariés d'entreprise.

OceanofPDF.com

[← 6]

APB : Un *all-points bulletin* (APB) est un avis émis par un service de [police](#) américain à destination des autres. Il contient normalement des informations sur un suspect recherché. Il s'agit en général de personnes dangereuses ou de personnes disparues.

OceanofPDF.com

- [Notes](#)

[*OceanofPDF.com*](#)